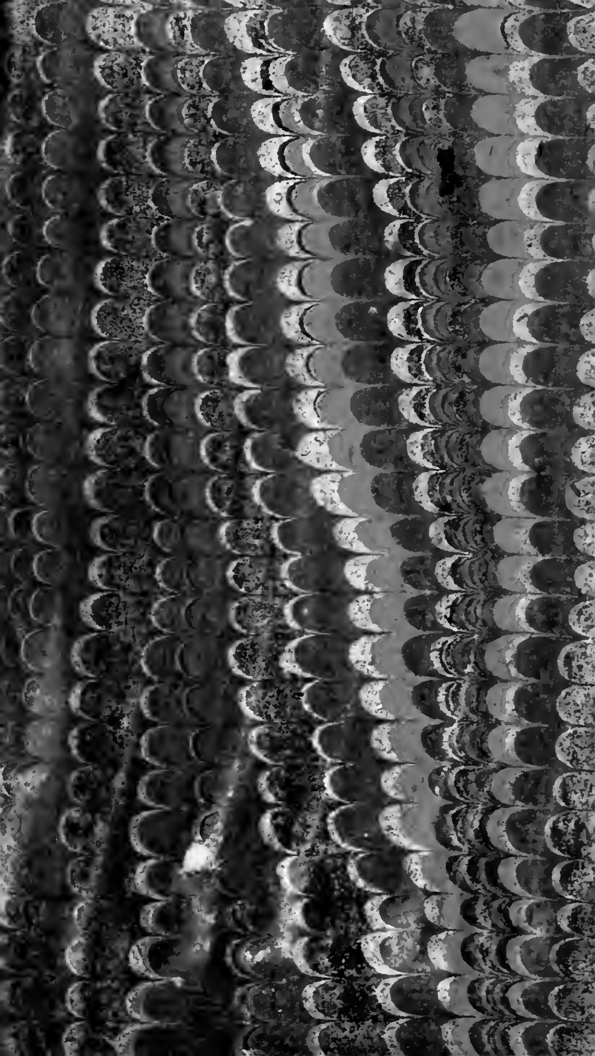






[illegible]

LES VOYAGES DE CYRUS,

HISTOIRE MORALE.

Suivie d'un

Discours sur la Mythologie & la Théologie ancienne.

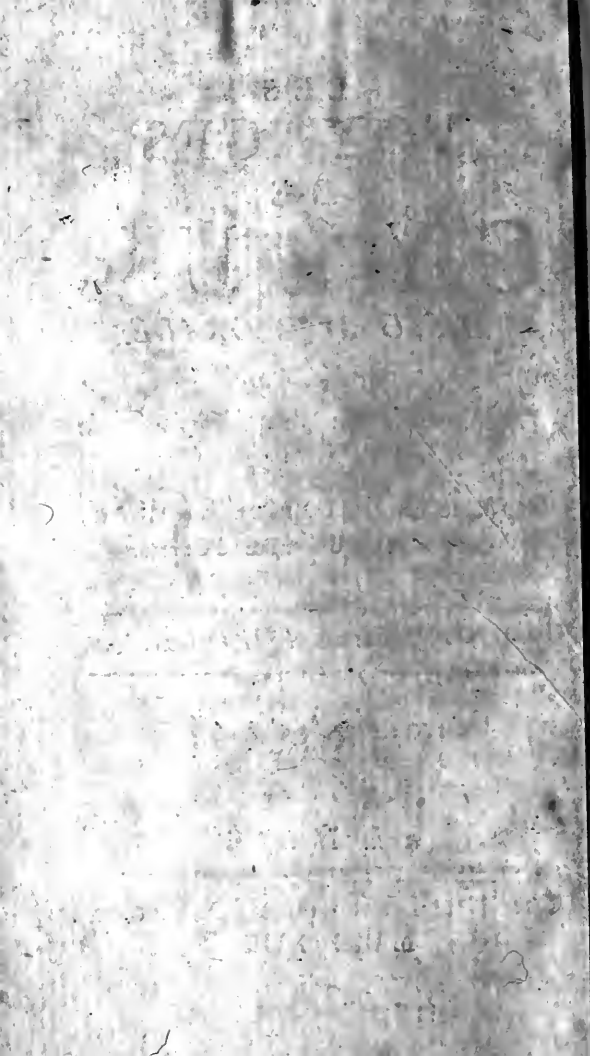
Par M. le CHEVALIER DE RAMSAY,
Docteur de l'Université d'Oxford.

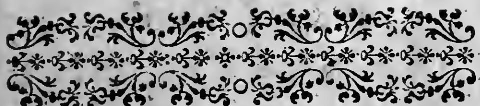
NOUVELLE EDITION.



à la HAYE.

Chez NICOLAS van DAALEN, Libraire.
M. DCC LXVIII.





PREFACE.

XENOPHON ne parle point dans ſa Cyropédie, de tout ce qui eſt arrivé à *Cyrus* depuis ſa ſeiziéme juſqu'à ſa quarantiéme année. J'ai profité du ſilence de l'antiquité ſur la jeuneſſe de ce Prince, pour le faire voyager ; & le récit de ſes voyages me fournit une occaſion de peindre la *Religion*, les *Mœurs*, & la *Politique* de tous les Pays où il paſſe, auſſi bien que les principales *Révolutions* qui arriverent de ſon tems en *Egypte*, en *Grece*, à *Tyr*, & à *Babylone*.

On verra par le Discours, qui est à la fin de cet Ouvrage, que je n'ai rien attribué aux Anciens sur la Religion, qui ne soit autorisé par des passages très-formels non seulement de leurs Poëtes, mais encore de leurs Philosophes.

Je me suis écarté le moins que j'ai pû de la Chronologie la plus exacte. *Mr. Freret*, Membre de l'Académie des Inscriptions, m'a écrit une Lettre, où il traite cette matiere avec une précision & une clarté, auxquelles je n'aurois pû atteindre facilement. On trouvera cette Lettre à la fin. La seule liberté que je me suis permise, est de jetter, dans mes Episodes Historiques, des situations, & des caracteres, pour rendre ma narration plus instructive & plus interessante.

A l'égard du ſtile, j'ai voulu imiter l'Hiſtorien plûtôt que le Poëte. Je me ſens incapable de répandre dans un Ouvrage les beautés de la Poéſie Grecque & Latine. Tout effort de cette eſpéce ſeroit inutile, & même téméraire, après l'Auteur du Télemaque.





APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, La Nouvelle Cyropédie, ou les Voyages de Cyrus. *Cet Ouvrage m'a paru très-digne de l'impression. Sous les agrémens de l'Histoire, & de la Fable, il renferme avec art d'excellentes instructions de Morale, de Politique, & de Religion, propres à former l'esprit & le cœur d'un jeune Prince. On y reconnoît par-tout l'habile disciple d'un grand Maître. Fait à Paris le 5. d'Avril 1727.*

SAURIN.



LES

Extrait du Dictionnaire historique des Grands Hommes, *Article* RAMSAY.

André-Michel de Ramsay, Chevalier Baronet en Ecosse & Chevalier de S. Lazare en France, Docteur de l'Université d'Oxford, nâquit en Ecosse l'an 1686. Il eut, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les Sciences, sur-tout pour les Mathématiques & pour la Théologie. Après bien des recherches de la Vérité il ne la trouva, que dans les lumieres de l'illustre M. de Fenelon, Archévêque de Cambray. Ce grand maître, jusqu'à sa mort honora toujours d'une estime & d'une tendresse particuliere, un Disciple, dont il connoissoit le mérite. M. de Ramsay ne tarda pas à se faire connoîrre en France & dans les pays étrangers par des ouvrages, qui, sans être d'une grande étendue, annonçoient de grands talents. Le Roi d'Angleterre le fit entrer dans l'éducation des Princes ses enfans, ensuite il revint en France, où il a été Gouverneur de M. le Duc de Chateau-Thierry, & en après de M. le Prince de Turenne. Ces occupations ne l'empêcherent pas de donner au Public plusieurs ouvrages, dont voici la Liste. 1. Un *Discours sur le Poëme Epique*, qui se trouve à la tête des Editions de Telemaque. 2 L'*Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. Fenelon.* 3. *Essai sur le Gouvernement civil.* 4. le *Psychometre*, ou Réflexions sur les différens caracteres de l'esprit. 5. les *Voyages de Cyrus*, Ouvrage excellent, qui est une Imitation des Avantures de Telemaque & que M. de Ramsay a traduit, lui même, en anglois. 6. *Plan d'Education* en anglois. 7. *Petites Poésies* en anglois. 8. L'*Histoire de M. de Turenne*, fort estimée. 9. *Principes philosophiques de la Religion naturelle & révelée, développés & expliqués dans l'ordre géométrique*, en anglois. M. de Ramsay mourut en 1743. à S. Germain en Laie, âgé de 57. ans.



CYRUS CONSULTE DANIEL.

Franz Helfrig sc. A.V.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE PREMIER.

LES Assyriens avoient étendu pendant plusieurs siécles leur domination sur toute l'Asie : Leur Empire fut enfin détruit par la mort de Sardanapale (a). Arbace Gouverneur de la Medie se ligua avec Belesis Gouverneur de Babilone, pour détroner ce Monarque effemminé. Ils l'assiegerent dans sa Capitale, l'obligerent de mettre le feu dans son Palais, où il perissoit dans les flammes pour éviter d'être prisonnier & que ses Ennemis viennent Maître de ses Trésors; ensuite ils partagerent ses Etats. Arbace eut la Medie, & toutes ses dépendances; Belesis la Chaldée,

(a) Diod. Sic. lib. 2. Athen. lib. 12. Herod. lib. 1. Just. lib. 1. cap. 3.

& tous les pays voiſins. Ninus héritier de l'ancien Empire, continua de regner à Ninneve (b). On vit ainſi s'élever des débris de la puiſſance des Aſſyriens, trois Monarchies fameuſes, dont les Rois s'établirent à Ninive, à Echatane, & à Babylone.

Les ſucceſſeurs d'Arbace firent bientôt des progrès conſidérables, & rendirent tributaires pluſieurs peuples voiſins, entre autres ceux de la Perſide.

Telle étoit la ſituation de l'Aſie à la naiſſance de Cyrus. Son Pére Cambiſe étoit Roi des Perſes. Mandane ſa Mere étoit fille d'Aſtiage Empereur des Medes (c).

Il fut élevé dès ſa tendre jeuneſſe ſuivant les uſages de l'ancienne Perſe. On y accoutumoit les jeunes gens d'une vie dure; la Chaſſe & la Guerre faiſoient leur unique occupation: Mais ſe fiant trop à leur courage naturel, ils négligeoient l'art & la diſcipline Militaire.

Les

(b) Cet évenement préceda de pluſieurs années la fondation de Rome & l'inſtitution des Olympiades. Il arriva ſous Ariphron IX. Archonte perpetuel d'Athenes, & prés de 900 ans avant l'Ere Chrétienne.

(c) Xenoph. Cyrop. Liv. 1.

Les Perſes étoient encore groſſiers, mais vertueux : Ils n'avoient point les connoiſſances qui poliſſent les mœurs & l'eſprit ; mais ils poſſedeoient la ſcience ſublime de ſe contenter de la ſimple nature, de mépriſer la mort pour l'amour de la Patrie, & de fuir tous les plaiſirs qui énervent l'Ame, en ammoliſſant le Corps.

On élevoit les jeunes gens dans des Ecoles publiques, où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoiſſance des Loix, à prononcer des Jugemens, & à ſe rendre mutuellement juſtice. On découvroit ainſi dès la plus tendre jeuneſſe, leur penétration, leurs ſentimens, & leur capacité pour les Emplois.

Les principales vertus qu'on avoit ſoin de leur inſpirer étoient la vérité & la bonté, la ſobrieté, & l'obéiſſance. Par les deux premieres on reſſemble aux Dieux ; & l'on conſerve l'ordre par les deux dernieres (d).

Le deſſein des Loix dans l'ancienne Perſe étoit moins de punir les crimes, que de prevenir la corruption du cœur. C'eſt pour cette raiſon qu'on y puniſſoit un vice con-

(d) Xenoph. Cyrop. Liv. 1.

tre lequel il n'y a point d'action en Justice chez les autres peuples ; c'est l'ingratitude : & l'on y regardoit comme ennemi de la societé, tout homme capable d'oublier un bien-fait.

Cyrus avoit été élevé selon ces sages maximes. On ne pouvoit le tenir dans l'ignorance de son rang ; mais on le traitoit avec la même séverité que s'il n'avoit pas dû regner un jour. Il apprenoit ainsi à bien obéir, pour sçavoir bien commander dans la suite.

A l'âge de quatorze ans Astiage eut envie de le voir. Mandane ne pouvoit désobéir aux ordres de son Pere ; mais elle étoit inconsolable de mener son fils à la Cour d'Echatane.

Pendant l'espace de trois cent ans la valeur des Rois de Medie avoit augmenté leurs conquêtes. Les conquêtes avoient engendré le Luxe, & le Luxe est toujours l'avant-coureur de la chûte des Empires. Valeur, Conquêtes, Luxe, Anarchie, voilà le cercle fatal, & les differens périodes de la vie politique de presque tous les Etats. La Cour d'Echatane étoit alors éclatante ; mais cet éclat n'avoit rien de solide.

fatal

Les jours s'y paſſoient dans la molleſſe ou dans la flatterie ; la vraie gloire, l'exacte probité, le ſevere honneur n'y étoient plus eſtimées ; les connoiſſances ſolides y étoient regardées comme contraires à la délicateſſe du goût ; le frivole agréable, les penſées fines, les ſaillies vives étoient le ſeul genre d'eſprit qu'on y admiroit. On ne vouloit plus dans les Ouvrages que des fictions amuſantes, & une ſucceſſion perpétuelle d'évenemens, qui ſurprennent par leur varieté, ſans éclairer l'eſprit, & ſans élever le cœur.

L'amour étoit ſans délicateſſe ; l'aveugle plaiſir en faiſoit l'unique attrait : Les femmes ſe croyent mépriſées, lorsqu'on ne cherchoit pas à les ſéduire. Ce qui contribuoit à augmenter cette corruption d'eſprit, de mœurs & de ſentimens étoit la doctrine nouvelle repandue par les Mages ; que le plaiſir eſt le ſeul reſſort du cœur humain. Comme chacun mettoit ſon plaiſir où il vouloit, cette maxime autoriſoit les vertus ou les vices, ſelon le goût, le caprice ou le temperament de ceux qui l'adoptoient.

Ce déreglement n'étoit pourtant pas univerſel en Mede, comme il le devint depuis

ſous le regne d'Artaxerxe & de Darius Codomane. La corruption commence d'abord par la Cour, & s'étend peu-à-peu dans tout le reſte de l'Etat. La diſcipline militaire floriſſoit encore dans la Medie: Il y avoit dans les Provinces pluſieurs gens de guerre, qui n'ayant point été corrompus par l'air empeſté d'Echatane, avoient conſervé toutes les vertus lesquelles floriſſent ſous le regne de Dejoce & de Phraorte.

Mandane ſentoit tous les dangers auxquels elle expoſoit le jeune Cyrus, en le menant à une Cour dont les mœurs étoient ſi différentes de celles de Perſe: mais la volonté de Cambyſe, & les ordres d'Aſtiage l'obligerent enfin malgré elle d'entreprendre ce voyage.

Elle partit accompagnée d'une eſcorte de la jeune Nobleſſe Perſienne, commandée par Hyſtaſpe, à qui l'on avoit confié l'éducation de Cyrus. Elle étoit dans un char avec ſon fils. C'eſt la prémiere fois qu'il ſe vit diſtingué de ſes compagnons.

Mandane étoit une Princeſſe qui avoit une vertu rare, l'eſprit orné, & un génie fort au deſſus de ſon ſexe. Pandant le voyage elle étoit occupée d'inſpirer à Cyrus le goût

goût & l'amour de la vertu par le recit des Fables, ſelon l'uſage des Orientaux. Les idées abſtraites ne frappent pas les jeunes eſprits, ils ont beſoin d'images agréables; pour que la vérité leur ſoit beau, il faut les peindre par des repréſentations qui les rends aimables.

Mandane avoit remarqué que Cyrus étoit ſouvent trop occupé de lui-même. & qu'il donnoit des marques d'une vanité naiſſante, qui pourroit obſcurcir un jour ſes grandes qualités. Elle tacha de lui faire ſentir la difformité de ce vice, en lui raccontant la fable de Sozare Prince de l'ancien Empire d'Aſſyrie. Cette fable reſſemble à celle du Narciſſe des Grecs qui périt par le fol amour de lui-même. C'eſt ainſi que les Dieux puniſſent; ils ne font que nous abandonner à nos paſſions, nous voilà malheureux.

Elle lui peignit enſuite la beauté de ces vertus nobles, qui conduiſent à l'Héroisme par le genereux oubli de ſoi-même. Elle lui racconta la fable d'Hermès premier. C'étoit un enfant divin, qui étoit beau ſans le ſçavoir, qui avoit de l'eſprit ſans le croire, & qui ne connoiſſoit point ſa propre vertu, parce qu'il ignoroit qu'il y eût des vices.

C'eſt ainſi que Mandane inſtruiſoit ſon fils pendant le voyage. Une Fable en faiſoit naitre une autre. Les queſtions du Prince fourniſſoit à la Reine une nouvelle matiere pour l'entretenir, & pour lui apprendre les ſens des Fables Egyptiennes, dont le goût s'étoit repandu dans l'Orient depuis les conquêtes de Seſoſtris.

En paſſant près d'une montagne conſacrée au grand Oromaze (e), Mandane y fit arrêter ſon char, & s'approcha du lieu ſacré. C'étoit le jour d'une fête ſolemnelle. Le Pontife préparoit deja la victime couronnée de fleurs; il fut tout d'un coup ſaiſi de l'eſprit divin, il interrompit le ſilence, & il s'écria avec tranſport: „ Je vois un jeune „ Laurier qui s'éleve; il étendra bien tôt „ ſes branches ſur tout l'Orient; les peu- „ ples viendront en foule s'aſſembler ſous „ ſon ombre. „ Dans le même inſtant une étincelle de feu ſe détache du Bucher, & vient voltiger autour de la tête de Cyrus.

Mandane fit de profondes reflexions ſur cet événement. Après qu'elle fut remontée dans ſon char, elle dit à ſon fils: Les Dieux

(e) Le grand Dieu des Perſes. Voyez le diſcours à la fin de ce Livre pag.

Dieux envoyent quelquefois des augures pour animer les grands courages; ce ſont des préſages de ce qui peut arriver, & nullement des prédictions certaines d'un avenir qui dépendra toujours de votre vertu.

Cependant ils arriverent ſur les frontieres de la Medie. Aſtiage vint au devant d'eux avec toute ſa Cour. C'étoit un Prince aimable, doux & bienfaiſant: Mais ſa bonté naturelle le rendoit ſouvent trop facile, & ſon penchant pour le plaiſir avoit jetté les Medes dans le goût du Luxe & de la molleſſe (f).

En arrivant à la Cour d'Echatane, Cyrus donna bien-tôt des marques d'un eſprit, & d'une raiſon fort au deſſus de ſon âge. Aſtiage lui fit pluſieurs queſtions ſur les mœurs des Perſes, ſur leurs Loix, ſur leur maniere d'élever les jeunes gens. Il fut frappé d'étonnement en entendant les réponſes vives & nobles de ſon petit fils. Toute la Cour admiroit Cyrus. Les louanges univerſelles l'enyvrent peu-à-peu; une ſecrette préſomption ſe gliſſe dans ſon cœur; il parle un peu trop, & n'écoute pas aſſez les autres; il décide avec un air de ſuffiſance; il paroit trop aimer l'eſprit. A 5

(f) Cyropedie de Xenoph. Liv. I. Herod. Liv. I.

Mandane pour remedier à ce défaut, le lui dépeignoit par des traits d'hiſtoire, en continuant toujours ſon éducation ſur le même plan qu'elle l'avoit commencée. Elle lui racconta ainſi l'hiſtoire de Logis, & de Sigée.

„ Mon fils, lui dit elle, c'étoit autrefois „ l'uſage à Thébes dans la Béotie d'élever „ ſur le Trône, après la mort du Roy, „ celui de ſes enfans qui avoit le plus d'eſ- „ prit. Quand un Prince a de l'eſprit, il „ peut choiſir les gens les plus habiles, em- „ ployer les hommes ſelon leurs talens, & „ gouverner ceux qui gouvernent ſous lui; „ c'eſt le grand ſecret de l'art de regner.

„ Parmi les enfans du Roy, il y en avoit „ deux qui marquoient un génie ſupérieur. „ Le plus âgé parloit beaucoup; le plus „ jeune parloit peu. Le Prince éloquent „ nommé Logis, ſe fit admirer par la beauté „ de ſon eſprit. Le Prince taciturne nommé „ Sigée, ſe fit aimer par la bonté de ſon „ cœur. Le premier faiſoit ſentir, même „ en le cachant, qu'il ne parloit que pour „ briller; le ſecond écoutoit volontiers, & „ regardoit la converſation comme un com- „ merce où chacun doit mettre du ſien. „ L'un rendoit agréables les affaires les plus

epi-

„ épineuſes, par les traits vifs & brillans „ qu'il y méloit ; l'autre repandoit de la „ lumiere ſur les matieres les plus obſcu„ res, en réduiſant chaque choſe à des „ principes ſimples. Logis myſtérieux ſans „ être ſecret, aimoit la politique qui eſt „ pleine de ſtratagêmes & d'artifices ; Sigée „ impénetrable ſans être faux, ſurmontoit „ tous les obſtacles par ſa prudence & par „ ſon courage, en ſuivant toujours les vûes „ les plus juſtes & les plus nobles.

„ Le peuple s'aſſembla après la mort du „ Roy, pour lui choiſir un ſucceſſeur. Douze „ vieillards préſiderent pour corriger le ju„ gement de la multitude, qui ſe laiſſe „ preſque toujours entraîner par les préju„ gés, par les apparences, ou par les paſ„ ſions. Le Prince eloquent fit une belle „ mais longue harangue, où il expoſa tous „ les devoirs de la Royauté, pour inſinuer „ que les connoiſſant, il ſçauroit les rem„ plir. Le Prince Sigée montra en peu de „ mots les écueils d'un pouvoir ſouverain, „ & avoua qu'il ne deſiroit point de s'y ex„ poſer. „ Ce n'eſt pas (ajouta-t-il) que je fuye les travaux ni les dangers, mais je crains de n'avoir pas tous les talens néceſſaires pour vous bien gouverner.

„ Les vieillards déciderent en faveur de
„ Sigée : mais les jeunes gens & les esprits
„ superficiels se rangerent du côté de Logis,
„ & formerent peu-à-peu une revolte, sous
„ prétexte qu'on avoit fait injustice à Logis.
„ On leva des troupes de part & d'autre.
„ Sigée vouloit ceder ses droits à son Fre-
„ re, pour empecher que la Patrie ne fût
„ inondée du sang de ses citoyens : mais
„ son armée refusa d'y consentir.

„ Les Chefs de l'un & de l'autre parti,
„ voyant les malheurs dont l'Etat alloit être
„ accablé, proposerent l'expedient, & pour
„ éviter un mal pour en prevenir un autre de
„ laisser regner les deux Freres, chacun une
„ année tour à tour. Cette forme de gou-
„ vernement est pleine d'inconveniens ; mais
„ elle fut preferée à la guerre civile, le
„ plus grand de tous les maux.

„ Les deux Freres applaudirent à cette
„ proposition de paix, & Logis monta sur
„ le Trône. Il changea en peu de temps
„ toutes les Loix antiques du Royaume. Il
„ écouta tous les projets nouveaux. Il suf-
„ fisoit d'avoir l'esprit vif pour être élevé
„ aux premieres charges. Ce qui paroissoit
„ excellent dans la spéculation, ne pouvoit
„ s'exécuter qu'avec trouble & confusion.

Ses

„ Ses Miniſtres ſans expérience ne ſçavoient
„ pas que tous les changemens précipités,
„ quelqu'utiles qu'ils paroiſſent, ſont tou-
„ jours dangereux.

„ Les nations voiſines profiterent de ce
„ gouvernement tumultueux, pour envahir
„ l'Etat. Sans la ſageſſe & la valeur de
„ Sigée, tout étoit perdu, & le peuple
„ alloit ſubire un joug étranger. L'année de
„ gouvernement de ſon Frere étant finie,
„ il monta ſur le trône. Il ſçut gagner
„ la confiance & l'amitié de ſes peuples.
„ Il rétablit les anciennes loix, & chaſſa
„ les ennemis, plus encore par ſa pru-
„ dence que par ſes victoires.

„ C'étoit alors, qu'il fut decidé dans le
„ Conſeil ſupréme des vieillards, que le
„ Roy qu'on choiſiroit à l'avenir, ne ſeroit
„ pas celui qui montreroit le plus d'eſprit
„ par ſes diſcours, mais le plus de ſa-
„ geſſe par ſa conduite. Ce n'eſt pas, di-
„ rent-ils, celui qui eſt fertile en expé-
„ diens, en ſtratagêmes & en reſſources,
„ qui gouverne le mieux; mais celui qui
„ a un diſcernement juſte pour choiſir tou-
„ jours le meilleur, pour le ſaiſir avec une
„ vûe ferme, & pour le ſuivre avec courage.

Cyrus

Cyrus avouoit ordinairement ſes fautes, ſans chercher à les excuſer. Il écouta cette hiſtoire avec docilité; il comprit le deſſein de Mandane en la lui raccontant, & réſolut de ſe corriger.

Cependant il donna bien-tôt une marque éclatante de ſon génie & de ſon courage. A peine avoit-il atteint l'âge de dix-ſept ans, lorsque Meroduc fils de Nabucodonoſor Roi d'Aſſyrie, aſſembla des troupes, [ſous pretexte de vouloir chaſſer] & fit une interruption ſubite dans la Medie. Il laiſſa ſon infanterie ſur les frontieres, & marcha lui même avec douze mille hommes de cavalerie vers les premieres places des Medes, où il campa. Delà il envoyoit chaque jour des détachemens pour ravager le pays.

Aſtiage fut averti que les ennemis étoient entrés dans ſes Etats. Après avoir donné les ordres néceſſaires pour raſſembler ſon armée, il partit avec Cyaxare ſon fils & le jeune Cyrus, ſuivi de toutes les troupes qu'il put ramaſſer à la hate, au nombre de huit mille Cavaliers.

Lorſqu'il fut arrivé prés de ſes frontieres, il campa ſur une hauteur, d'où l'on voyoit toute la pleine que Merodac deſoloit par ſes détachemens. Aſtiage ordonna à deux Géné-

Généraux d'aller à la découverte de l'ennemi. Cyrus lui demanda la permiſſion de les accompagner, pour s'inſtruire de la ſituation du pays, des poſtes avantageux, & des forces du Prince d'Aſſyrie. Après avoir fait ſes obſervations, il revint, & fit un rapport exact de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain Aſtiage aſſembla un Conſeil de guerre pour déliberer ſur les mouvemens qu'il devoit faire. Les Généraux craignant quelque piége de la part de Merodac, s'ils ſortoient de leur camp, conſeillent de ſuſpendre toute action, juſqu'à l'arrivée de nouvelles troupes. Cyrus impatient de combattre, écoute leurs délibérations avec peine; il garde neanmoins un profond ſilence, par reſpect pour l'Empereur, & pour tant de Chefs expérimentés; mais Aſtiage lui ordonne de parler. Il ſe leve alors au milieu de l'Aſſemblée, & dit avec un air plein de nobleſſe & de modeſtie: J'ai remarqué hier un grand bois ſur la droite du camp de Merodac; je viens de le faire connoitre; l'ennemi a negligé ce poſte; on peut s'en emparer en faiſant ſécrettement couler un détachement de cavalerie par ce vallon qui eſt à notre gauche: Je m'y tranſporterai avec Hyſtaſpe, ſi l'Empereur l'approuve.

Il se rougit, & craignoit d'avoir trop parlé. Tous admirerent son génie pour la guerre dans un âge si tendre: Astiage surpris de la justesse & de la vivacité de son esprit, commanda qu'on suivit son conseil, & qu'on se préparât à combattre.

Cyaxare marche droit aux ennemis, pendant que Cyrus accompagné d'Hystaspe défile avec le gros de cavalerie, sans être découvert, & s'embusque derriere le bois.

Le Prince des Medes attaque les Assyriens dispersées dans la plaine: & Merodac sort de son camp pour les soutenir; Astiage avance avec le reste de ses troupes, tandis que Cyrus sort de son embuscade, & tombe sur les ennemis. Il anime les Medes par sa voix, tous le suivent avec ardeur; il se couvre de son bouclier, & s'enfonce dans le plus épais de son escadrons. Il repand partout la terreur & le carnage. Les Assyriens se voyant attaqués de toutes parts, prennent l'épouvante, & s'en fuyent en désordre.

Aprés le combat, Cyrus s'attendrit, en voyant la campagne couverte de morts. Il eut le même soin des Assyriens blessés que des Medes. Il donna tous les ordres nécessaires pour leur guerison. Ils sont hom-

mes

mes comme nous, disoit-il; ils ne sont plus ennemis, si-tôt qu'ils sont vaincus.

L'Empereur ayant pris ses précautions pour empécher de semblables irruptions à l'avenir, retourna à Echatane. Peu aprés Mandane ful obligé de quitter la Medie, pour se rendre auprés de Cambyse, & voulut ramener son fils avec elle: mais Astiage s'y opposa: Pourquoi, lui dit-il, voulez-vous me priver du plaisir de voir Cyrus? Il sera le soutien de ma vieillesse; il s'instruira ici dans la discipline militaire qui n'est pas encore connue en Perse. Je vous conjure par la tendresse que je vous ai toujours marquée de ne me pas refuser cette consolation.

Mandane ne put y consentir qu'avec un regret infini. Elle craignoit d'abandoner son fils au milieu d'une Cour où regnoit la volupté. S'étant trouvée seule avec Cyrus, elle lui dit: Astiage veut, mon fils, que je vous laisse auprès de lui; C'est avec peine que je me sépare de vous: je crains qu'on n'altere ici la pureté de vos mœurs: Je crains que les folles passions ne vous enyvrent; elles ne vous paroitront d'abord que des amusemens, des complaisances pour les usages reçûs, & des libertés qu'il faut permettre pour plaire; peu-à-peu la vertu pourra vous paroitre trop sévere, ennemie du

du plaiſir & de la ſociété, contraire à la nature, parcequ'elle combattra vos goûts: Enfin vous ne la regarderez peut-être que comme une ſimple bienſéance, un fantôme politique, un préjugé populaire dont on doit s'affranchir, quand on peut ſatisfaire en ſecret à ſes paſſions. Vous iriez ainſi de degré en degré, juſqu'à ce que votre eſprit aveuglé ayant corrompu votre cœur, vous précipitât dans tous les crimes.

Laiſſez moi Hyſtaſpe, reprit Cyrus; il me fera éviter tous ces ecueils. Une longue habitude m'a accoutumé à lui ouvrir mon cœur: il eſt non ſeulement mon conſeil, mais le confident de mes foibleſſes.

Hyſtaſpe étoit un Capitaine expérimenté: il avoit ſervi pluſieurs années ſous Aſtiage dans les guerres contre les Scythes, & contre le Roy de Lydie. Il joignoit à la politeſſe des Medes toutes les vertus des anciens Perſes; grand Politique & grand Philoſophe; habile & déſintereſſé, il étoit parvenu aux premieres charges de l'Etat ſans ambition, & les poſſedoit avec modeſtie.

Mandane perſuadée de la vertu & de la capacité d'Hyſtaſpe, auſſi-bien que des avantages que ſon fils pourroit trouver dans une Cour également polie & guerriere, obéit à

Aſtiage

Aſtiage avec moins de regret. Elle partit bien-tôt aprés ; Cyrus l'accompagna à plusieurs ſtades d'Echatane : en ſe quittant, Mandane embraſſe ſon fils avec tendreſſe : Souvenez vous, lui dit-elle, que votre vertu ſeule peut vous rendre heureuſe. Le jeune Prince fond en larmes, & ne peut rien répondre. C'étoit là premiere fois qu'il avoit été ſéparé de ſa Mere : il la ſuit long tems des yeux ; il la perd enfin de vûe, & revient à Echatane.

Juſques ici Cyrus avoit vêcu à la Cour d'Aſtiage ſans ſe corrompre. Il ne devoit ſa ſageſſe, ni à la préſence de Mandane, ni à ſa vertu naturelle, mais à l'amour.

Il y avoit alors à Echatane une jeune Princeſſe nommée Caſſandane, du même ſang que Cyrus, & fille de Farnaſpe de la race des Achemenides (g). Son Pére qui étoit un des Principaux Satrapes de Perſe, l'avoit envoyée à la Cour d'Aſtiage pour y être elevée elle avoit toute la politeſſe de cette Cour, ſans en avoir les défauts. Son eſprit égaloit ſa beauté, & ſa modeſtie donnoit des charmes à tous les deux : Son imagination étoit vive, mais reglée : la juſteſſe

(g) Herod. Liv. 1.

ſteſſe lui étoit auſſi naturelle que les graces. Sa converſation enjouée, étoit pleine de traits délicats, ſans recherche & ſans affectation. Elle avoit aimé Cyrus, dès le premier moment qu'elle l'avoit vû; mais elle avoit ſi bien caché ſes ſentimens, que perſonne ne s'en étoit apperçu.

La proximité du ſang donnoit à Cyrus occaſion de voir ſouvent Caſſandane, & de l'entretenir. Sa converſation formoit les mœurs du jeune Prince, & lui donnoit une délicateſſe qu'il n'avoit point connue juſques alors.

Il ſentit peu-à-peu pour cette Princeſſe tous les mouvemens d'une paſſion noble qui rend les Heros ſenſibles, ſans amollir leur cœur; & qui fait placer le principal charme de l'amour dans le plaiſir d'aimer. Les préceptes, les maximes, & les leçons gênantes ne préſervent pas toujours des traits empoiſonnés de la volupté. C'eſt peut être trop exiger de la jeuneſſe, que de vouloir qu'elle ſoit inſenſible. Il n'y a ſouvent qu'un amour raiſonnable qui garantiſſe des folles paſſions.

Caſſandane appercevoit l'affection de Cyrus ſans faire ſemblant. Cyrus goûtoit dans les entretiens de Caſſandane tous les plaiſirs

de

de la plus pure amitié, ſans oſer lui déclarer les ſentimens de ſon cœur; ſa jeuneſſe & ſa modeſtie, le rendoit timide. Il ſentit bientôt toutes les inquiétudes, les peines & les allarmes, que cauſent les paſſions même les plus innocentes. La bauté de Caſſandane lui donna un Rival.

Cyaxare devint ſenſible aux charmes de cette Princeſſe: Il étoit à-peu-près de même âge que Cyrus, mais d'un caractere bien différent; il avoit de l'eſprit & du courage, mais il étoit d'un naturel impetueux & fier, & ne montroit déja que trop de penchant pour tous les vices ordinaires aux jeunes Princes.

Caſſandane ne pouvoit aimer que la vertu; ſon cœur avoit fait un choix; elle craignoit plus que la mort une alliance avec le Prince de Medes, qui devoit être ſi flatteuſe pour ſon ambition.

Cyaxare ne connoiſſoit point les délicateſſes de l'amour: La Grandeur de ſon rang augmentoit ſa fiereté naturelle, & les mœurs des Medes autoriſoient ſa préſomption. Il trouva bien-tôt le moyen de découvrir ſes ſentimens à Caſſandane.

Il s'apperçut de ſon indifférence, en chercha la cauſe, & ne fut pas long-temps à la découvrir.

découvrir. Dans tous les divertiſſemens publiques elle paroiſſoit gaye & libre avec lui; mais avec Cyrus elle étoit plus réſervée. L'attention qu'elle avoit ſur elle-même, lui donnoit un air de contrainte, qui ne lui étoit pas naturel. Elle répondit à toutes les politeſſes de Cyaxare avec des traits plein d'éſprit; lorſque Cyrus lui parloit, à peine pouvoit elle cacher ſon embarras.

(Cyaxare obſervoit la conduite indifférente de Caſſandane & en penetroit la raiſon) le jeune Cyrus s'entendoit peu ſur les ſecrets d'Amour, ne l'interpretoit pas de la méme maniere, il crut qu'elle étoit ſenſible à la paſſion de Cyaxare, & que la Couronne de ce Prince l'eblouiſſoit.

Il éprouvoit tour à tour l'incertitude & l'eſperance, les peines & les plaiſirs de la plus vive paſſion. Son trouble étoit trop grand pour pouvoir être long-temps caché. Hyſtaſpe s'en apperçut; & ſans ſçavoir l'objet de l'attachement du Prince, il lui dit:

Depuis quelque temps je vous vois réveur & diſtrait; je crois-en pénetrer la raiſon; vous aimez, ô Cyrus. On ne peut vaincre l'amour qu'en s'y oppoſant dès ſa naiſſance. Quand il s'eſt rendu maître de notre cœur, les

les Héros mêmes ne peuvent s'en délivrer qu'après avoir éprouvé les plus affreux malheurs. Nous en avons un exemple dans l'histoire d'un de vos ancêtres.

Du temps de Cyaxare fils Phraorte une guerre sanglante s'alluma entre les Saques & les Medes. Les armées de Cyaxare étoient commandées par Stryangée son gendre, le Prince le plus brave, & le plus accompli de tout l'Orient. Il avoit épousé Rhetée fille de l'Empereur, qui étoit belle, spirituelle & aimable, ils s'aimoient avec une passion mutuelle, que rien n'avoit troublé ni diminué jusqu'alors.

Zarine Reine des Saques se mit elle-même à la tête de ses troupes. Elle unissoit tous les charmes du sexe, avec les vertus héroïques; ayant été élevée à la Cour des Medes, elle avoit contractée dès son enfance une amitié étroite avec Rhetée.

Pendant deux années entieres les avantages furent égaux dans les deux armées. On fit souvent des tréves pour traiter de la paix, & dans ces intervalles Zarine & Stryangée se voyoient. Les grandes qualités qu'ils se reconnurent, produisirent d'abord l'estime, & par cette estime l'amour s'insinua bien-tôt dans le cœur du Prince.

Il

ne cherchoit plus à finir la guerre, dans la crainte d'être ſeparé de Zarine; mais il faiſoit ſouvent des trêves où l'amour avoit plus de part que la politique.

Les ordres de l'Empereur arriverent enfin de livrer une bataille décifive. Pendant la chaleur de l'action les deux Chefs ſe rencontrerent dans la mêlée. Stryangée voulut d'abord éviter Zarine; mais la Reine des Saques encore inſenſible, l'attaque & l'oblige à ſe defendre en lui criant: Epargnons le ſang de nos ſujets; c'eſt à nous deux à terminer la guerre.

L'amour & la gloire animoient tour à tour le jeune Heros; il craignoit également de vaincre & d'être vaincu. En ménageant la vie de Zarine, il expoſe ſouvent la ſienne. Il trouve enfin le moyen de remporter la victoire; il lance ſon javelot avec art, le cheval de la Reine en eſt percé, & l'entraine dans ſa chûte. Stryangée vole à ſon ſecours, & ne veut d'autre fruit de ſa victoire que le plaiſir de ſauver une ennemie qu'il adore. Il lui offre la paix avec toutes ſortes d'avantages, lui conſerve ſes États, & jure au nom de l'Empereur une alliance éternelle à la tête des deux armées.

Il lui demanda ensuite permission de la suivre jusques dans sa Capitale. Elle y consentit; mais ils agissoient l'un & l'autre par des motifs bien différens. Zarine n'étoit occupé que du soin de marquer sa reconnoissance à Stryangée; Stryangée ne cherchoit qu'une occasion de découvrir son amour à Zarine. Ils monterent dans le même char, & furent conduits en pompe à Roxanace.

Plusieurs jours se passerent dans les festins & les réjouissances; peu-à-peu l'estime de Zarine se changea en tendresse, sans qu'elle s'en apperçût. Elle faisoit souvent éclater ses sentimens, parcequ'elle n'en connoissoit pas encore la source: Elle goutoit le charme secret d'une passion naissante, & craignoit de démeler ses propres mouvemens: Elle reconnut enfin que l'amour y avoit trop de part. Elle rougit de sa foiblesse, & resolut de la surmonter; Elle pressa le départ de Stryangée; mais le jeune Mede ne pouvoit plus quitter Roxanace. Il oublie la gloire: il ne se souvient plus de sa tendresse pour Rhetée: il s'abandonne tout entier à son aveugle passion: il soupire, il se plaint, il ne se possede plus, & découvre enfin son amour à Zarine dans les termes les plus vifs & les plus passionnés.

La Reine des Saques ne cherche point à cacher sa sensibilité: Elle répond avec une noble franchise, sans affecter ni les vains détours, ni les faux mysteres.

Je vous dois la vie & la Couronne; ma tendresse égale ma reconnoissance; mais je mourrai plutôt que de trahir ma vertu, ni de souffrir la moindre tache à votre gloire. Songez, cher Stryangée, que vous étes l'époux de Rhetée que j'aime; l'honneur & l'amitié m'obligent également à sacrifier une passion qui feroit ma honte & son malheur.

Ayant prononcé ces paroles, Elle se retire. Le Prince demeure honteux & désespéré: Il s'enferme dans son appartement: il éprouve tour à tour, tous les mouvemens opposés d'une Ame heroïque combattue, surmontée, tyrannisée par une passion violente.

Tantôt il est jaloux de la gloire de Zarine, & la veut imiter; tantôt le cruel Amour se joue de ses résolutions, & même de sa vertu. Dans cet orage de passions, son esprit se trouble, sa raison l'abandonne, il prend la resolution de se tuer; mais il écrit auparavant ces mots à Zarine:

Je

JE vous ai ſauvé la vie, & vous me donnez la mort; victime de mon amour & de votre vertu, je ne puis ſurmonter l'un, ni imiter l'autre. Le trépas ſeul peut finir mon crime, & ma peine; adieu pour jamais.

Il envoye cette lettre à Zarine: Elle vole chez le jeune Mede; mais il s'étoit déja plongé le poignard dans le ſein. Elle le voit nageant dans ſon ſang, elle tombe évanoüie. Elle revient enſuite, & mouille de ſes larmes le viſage de Stryangée; elle rappelle ſon ame préte à s'envoler: il ſoupire, il ouvre les yeux, il voit la douleur de Zarine, & conſent qu'on prenne ſoin de ſa vie; mais ſa playe parut mortelle pendant pluſieurs jours.

Rhetée apprend cette tragique avanture, & arrive bientôt à Roxanace. Zarine lui raconte tout ce qui s'étoit paſſé, ſans lui cacher ni ſa foibleſſe, ni ſa réſiſtance. Cette noble ſimplicité ne peut être connue ni goutée que des grandes ames. La guerre entre les Saques & les Medes avoit interrompu le commerce de ces deux Princeſſes, ſans diminuer leur amitié; elles ſe connoiſſoient, & s'eſtimoient trop pour être ſuſceptibles de défiance ou de jalouſie.

Rhetée regardoit toujours Stryangée avec les yeux d'une amante. Elle le plaignoit, elle compatiſſoit à ſa foibleſſe, parcequ'elle la voyoit involontaire. Il guérit enfin de ſa bleſſure, ſans guérir de ſon amour. Zarine preſſoit toujours ſon départ; mais il ne peut s'arracher de ce lieu fatal; ſes peines & ſa paſſion ſe renouvellent.

Rhetée s'en apperçoit, & tombe dans une triſteſſe profonde: elle éprouve les mouvemens les plus cruels; la douleur de n'être plus aimée par un homme qu'elle aimoit uniquement; la compaſſion pour un Epoux livré à ſon deſeſpoir, l'eſtime pour une Rivale qu'elle ne peut haïr. Elle ſe voit tous les jours entre un Amant entrainé par ſa paſſion, & une Amie vertueuſe qu'elle admire: Elle ſent que ſa vie fait le malheur de l'un & de l'autre. Quelle ſituation pour un cœur généreux & tendre! Plus elle cache ſa douleur, plus elle en eſt accablée; Elle y ſuccombe enfin: Elle tombe dans une maladie dangereuſe. Un jour qu'elle étoit ſeule avec Zarine & Stryangée, ces paroles lui échapperent: Je meurs, mais je meurs contente, puiſque ma mort fera votre bonheur.

Zarine ſe retire fondant en larmes. Ces mots percent le cœur de Stryangée. Il regarde

garde Rhetée, & la voit pâle, languiſſante, prête à expirer de douleur & d'amour. Les yeux de la Princeſſe fixes & immobiles, demeurent attachés ſur le Prince, les ſiens s'ouvrent enfin. Il eſt comme un homme qui ſe reveille d'un profond aſſoupiſſement; & qui revient d'un délire, où rien ne lui avoit paru ſous ſa forme naturelle. Il avoit vu Rhetée tous les jours, ſans s'appercevoir de l'état cruel ou il l'avoit réduite; Il la voit à préſent avec d'autres yeux. Ce regard rappelle toute ſa vertu, & rallume ſa premiere tendreſſe. Il reconnoit ſon erreur; il ſe jette aux genoux de la Princeſſe; il l'embraſſe, & repete ſouvent ces paroles entrecoupées de pleurs & de ſanglots: Vivez, ma chere Rhetée, vivez pour me donner le plaiſir de reparer ma faute; je connois à preſent tout le prix de votre cœur.

Ces paroles la rappellent à la vie; ſa beauté revient peu-à-peu avec ſes forces. Elle partit enfin pour Ecbatane avec Stryangée, & jamais depuis, rien ne troubla leur union.

Vous voyez par là, continue Hyſtaſpe, juſques où l'amour peut conduire les plus grands Héros; vous voyez auſſi qu'on peut vaincre les paſſions les plus violentes, lorſqu'on a un déſir ſincere de les ſurmonter.

Je ne craindrois rien pour vous, s'il y avoit à cette Cour des personnes semblables à Zarine ; mais à present sa vertu héroïque paroitroit un sentiment outré, ou plutôt une insensibilité feroce. Les mœurs des Medes sont bien changées. Je ne vois ici que Cassandane seule qui soit digne de votre tendresse.

Jusques-là Cyrus avoit gardé un profond silence : mais voyant qu'Hystaspe approuvoit sa passion, il s'écria avec transport : vous avez nommé celle que j'aime ; je ne suis plus maitre de mon cœur : Cassandane m'a rendu insensible à toutes les passions qui l'auroient pû corrompre ; je l'aime, mais hélas ! je crains de n'être pas aimé ; voilà la source de mes peines.

Hystaspe charmé de voir que Cyrus avoit fait un choix si digne de lui, l'embrasse avec joye, & lui répond : Cassandane mérite toute votre tendresse ; son cœur est aussi pur que son esprit est éclairé ; on ne peut l'aimer sans aimer la vertu, sa beauté fait le moindre de ses charmes. J'apprehendois pour vous quelque attachement dangereux ; je me rassure, j'approuve votre passion ; je crois même qu'elle aura un succès heureux. [Avez vous vû la fable grecque d'Endymion, lequel

lequel a été repréſenté par la Princeſſe en habit richement brodé ? il me ſemble que ce berger vous reſſemble tout-à-fait ; mais elle a eu ſoin de faire de la ſorte que Diane tournoit ſa tête pour cacher ſa face. N'en devinez-vous pas la raiſon ? Elle vous aime ſans doute, mais ne voulant pas que vous vous en apperçuſſiez ; elle voudroit plutôt vous fuïr que d'expoſer ſa vertu au moindre reproche, qui ſeroit également cruel à vous qu'à elle même.] Ces paroles conſolerent le jeune Prince, & lui rendirent le calme.

Cependant Cambyſe apprit l'amour de Cyrus pour Caſſandane ; mais ayant d'autres vûes pour ſon fils, qui s'accordoient mieux avec ſa politique, il le rappelle en Perſe. Farnaſpe qui étoit toujours à la Cour de Cambyſe, fut inſtruit en même tems des ſentimens de Cyaxare. Le Satrape ambitieux flatté par cette alliance, ordonna à ſa fille de reſter à Ecbatane.

Cyrus & Caſſandane apprirent les ordres de leurs peres, & la néceſſité de ſe ſéparer; leur douleur égala leur amour. Le jeune Prince ſe flatte enfin qu'à ſon retour en Perſe, il pourra fléchir Cambyſe & Farnaſpe par les ſecours de Mandane ; & cette idée

l'empêche de ſuccomber au déſeſpoir que lui cauſe une ſi cruelle ſéparation.

La jeune nobleſſe voulut accompagner Cyrus juſques aux frontieres de la Perſe. Il diſtribua aux amis qu'il laiſſoit à la Cour d'Ecbatane, tous les riches préſens qu'il avoit reçus d'Aſtyage & emportoit ſeulement quelques chevaux de Medie, lesquels il garda pour en avoir la race en Perſe. Il marqua à tous par ſes regards ou par ſes bienfaits, l'eſtime ou la reconnoiſſance qu'il avoit pour eux ſelon leurs ſervices, leur mérite, ou leur rang.

Si-tôt qu'il fut arrivé, il confia à Mandane la ſituation de ſon cœur. J'ai, dit-il, ſuivi vos conſeils à la Cour d'Ecbatane. J'ai vécu inſenſible à tout ce que la volupté a de plus flatteur; mais je ne dois rien à moi même, je dois tout à la fille de Farnaſpe, je l'aime, & cet amour m'a préſervé de tous les égaremens de la jeuneſſe. Ne croyez pas que mon attachement pour elle ſoit un goût paſſager qui puiſſe changer: je n'ai jamais aimé que Caſſandane: je ſens que je ne pourrai jamais aimer qu'elle. Je ſuis inſtruit des deſſeins de mon Pere qui veut me faire épouſer la fille du Roi d'Arménie; laiſſerez-vous ſacrifier le bonheur de ma vie à des vues politiques? Mandane le

raſ-

ſure, le conſole, & lui promet de faire ſes efforts pour changer les ſentimens de Cambyſe.

Cependant les jeunes Perſes voyant Cyrus de retour, diſoient entre eux : il vient de vivre délicatement à la Cour des Medes ; il ne s'accoutumera plus à notre vie ſimple & laborieuſe ; mais quand ils le virent plus ſobre & plus retenu qu'eux mêmes, ſe contenter de leurs repas ordinaires, montrer dans tous ſes exercices plus d'adreſſe & plus de courage, ils furent ſaiſis d'admiration, & s'écrierent : Il eſt digne de regner un jour ſur nous, ſon mérite lui donne encore plus de droit à la Couronne que ſa naiſſance.

Caſſandane vivoit toujours à la Cour d'Ecbatane ; mais elle ne recevoit plus Cyaxare qu'avec une froideur extrême ; il devoit toutes les complaiſances, qu'elle lui avoit marquées, à la préſence de Cyrus. Le plaiſir de voir Cyrus, de l'aimer & de ſentir qu'elle en étoit aimée, rempliſſoit Caſſandane d'une joye ſecrette qui ſe répandoit ſur toutes ſes actions : mais après le départ du jeune Prince, ſa converſation autrefois ſi gaie & ſi enjouée ſe change en un ſilence morne ; elle languit, la vivacité de ſon eſprit s'éteint, ſes graces naturelles diſparoiſſent.

 Ce-

Cependant Farnaſpe tombe dangereuſement malade à la Cour de Perſe, & déſire de voir ſa fille. Elle quitte Ecbatane avec précipitation, pour aller rendre les derniers devoirs à ſon pere.

Pluſieurs Dames de la Cour le regretterent; mais le plus grand nombre ſe réjouit du départ d'une Princeſſe dont les mœurs leur préſentoient un modele de ſageſſe trop parfait. Nous ſommes heureuſes, dirent-elles de ne plus voir ici cette Etrangere, que l'éducation ſévere des Perſes a rendu inſenſible.

Cyaxare vit le départ de Caſſandane avec un chagrin inexplicable; le dépit, la jalouſie, la haine contre Cyrus, toutes les paſſions qui naiſſent d'un amour mépriſé, tyranniſent ſon cœur. Il ordonne au jeune Araſpe fils d'Harpage d'aller ſecrettement par des routes détournées, arrêter Caſſandane, & de la conduire à un lieu ſolitaire ſur les bords de la mer Caſpienne.

Araſpe avoit été élevé dans les plaiſirs d'une Cour voluptueuſe, mais il avoit conſervé des ſentimens nobles & généreux, avec une horreur ſincere du crime. Tous ſes défauts venoient plutôt de foibleſſe que de vice, ſon eſprit étoit tout enſemble enjoué & ſolide: Né pour les armes & fait

pour

pour la Cour, il avoit tous les talens néceſſaires pour réuſſir pendant la paix & pendant la guerre.

Il communiqua les ordres de Cyaxare à Harpage ſon pere qui aimoit Cyrus. Harpage après avoir ſignalé ſon courage dans la guerre, vivoit à la Cour d'Ecbatane, ſans ſe corrompre par les vices ordinaires aux Courtiſans: il voyoit avec regret les mœurs du ſiècle, mais il gardoit le ſilence, & ſe contentoit de les condamner plutôt par ſa conduite que par ſes diſcours. Je prévois, dit-il à Araſpe, tous les malheurs que nous coutera la vertu; mais gardez-vous bien, mon fils, de gagner la faveur du Prince par le crime.

Il lui commanda cependant d'aller tout communiquer à Aſtyage. L'Empereur des Medes approuva les ſages conſeils d'Harpage; & craignant que ſon fils ne trouvât quelque autre moyen pour exécuter ſes volontés, il ordonna à Araſpe d'aller ſecourir l'innocence, loin de l'accabler.

Araſpe part, il vole, il joint la fille de Farnaſpe près d'Aſpadane; il lui raconte les ordres de Cyaxare, & s'offre de la conduire en Perſe. Elle répandit des larmes de joye, en voyant la générosité d'Araſpe,

&

& ſe hâta de gagner les frontieres de ſon pays.

Farnaſpe mourut avant que ſa fille pût arriver à la Cour de Cambyſe. Après avoir donné tout le tems que la nature demande pour pleurer ſa mort d'un Pere ; elle vit enfin Cyrus ; elle lui apprit la conduite généreuſe d'Araſpe : Le Prince dès ce moment conçut pour lui une amitié tendre qui dura tout le reſte de leur vie.

Cyaxare réſolut de ſe vanger d'Araſpe d'une maniere également cruelle & honteuſe pour la nature humaine. Il fit égorger le ſecond fils d'Harpage (i), & ayant invité le Pere à un grand feſtin, il fit ſervir les cuiſſes du jeune homme parmi d'autres mets.

[Après que le pére en avoit bien mangé, il ordonna d'apporter la tête avec les mains, & lui dit de ſang froid, d'un air barbare & gai, c'eſt ainſi que je punis la trahiſon d'un frere par la mort de l'autre.]

Le bruit d'une telle cruauté excita l'indignation des Medes ; mais Aſtyage aveuglé par la tendreſſe paternelle, diſſimula le crime de Cyaxare, & ne le punit point ; il crai-

(i) Herod. Lib. 1.

craignoit l'humeur violente de son fils, & n'osoit lui avouer les ordres secrets qu'il avoit donnés à Araspe: C'est ainsi qu'un Prince naturellement bienfaisant autorisa le vice par une foiblesse honteuse; il ne connoissoit point le prix de la vertu, & n'étoit bon que par tempérament.

Harpage désespéré se retira de la Cour, & passa secrettement en Perse. Cambyse lui accorda tous les biens & tous les honneurs qu'il pouvoit lui offrir, pour le dédommager des pertes qu'il avoit faites en Medie.

Cassandane vivoit tranquille à la Cour de Perse, dans l'esperance qu'on fléchiroit Cambyse. Un événement politique changea bientôt les sentimens de ce Prince, il apprit que la fille du Roi d'Arménie venoit d'être accordée au fils du Roi de Babylone, & que ces deux Princes avoient fait une étroite alliance entre eux (contre les Medes.) Cette nouvelle déconcerta les projets de Cambyse; & la vertu de Cassandane le détermina enfin à consentir au bonheur de Cyrus. L'Hymen fut célébré selon les mœurs du siècle & du pays.

On conduisit les deux Epoux sur une haute montagne consacrée au grand Oromaze; on

alluma

alluma des bois odoriférans: le Pontife lia d'abord les robes flottantes de Cyrus & de Caſſandane pour ſymbole de leur union; enſuite ces deux amans ſe tenant par la main environnés des Eſtales (k), danſerent autour du feu ſacré en chantant la Theogonie ſelon la réligion des anciens Perſes, c'eſt à dire la naiſſance des Jynges, des Amilicites, des Coſmoges, & des purs Génies qui émanent du premier principe: Ils chanterent enſuite la chûte des Eſprits dans les corps mortels: puis les combats de Mythras pour ramener les ames à l'Empyrée; enfin la déſtruction totale du mauvais Principe Arimane qui répand par-tout la haine, la diſcorde, & les noires paſſions (l).

(k) Eſta eſt originairement un mot Chaldaïque qui ſignifie le Feu; de là vient le mot Grec ἑστία, & les Romains ajoutent l'V, comme à ἑσπέρα Veſpera, voïez Hyde Rel. Ant. Perſar. Cap. 7.

(l) Voyez le Diſcours à la fin. pag. 53. & ſuiv.



LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SECOND.

L'Esprit de Cyrus se perfectionnoit avec l'âge ; son goût & son génie le portoient aux sciences les plus sublimes. Il avoit souvent entendu parler d'une fameuse Ecole de Mages qui avoient quitté leur retraite sur les bords du fleuve Oxus dans la Bactriane, pour venir s'établir près du Golfe Persique. Comme ces Sages sortoient rarement de leur solitude, & vivoient fort séparément des autres hommes, Cyrus n'en avoit jamais vû aucun ; le désir de s'instruire lui fit naître l'envie de les entretenir.

Il entreprit ce voyage avec Cassandane, accompagné de quelques Satrapes. Ils tra-

ver-

verſerent les plaines de Paſagarde, paſſerent par le pays des Mardes, & arriverent ſur les bords de l'Aroſis. Ils entrerent par un paſſage étroit dans un large vallon entouré de hautes montagnes, dont le ſommet étoit couvert de chênes, de pins & de cédres: au-deſſous ſe voyoient de gras pâturages, où erroient des animaux de toutes ſortes; la plaine paroiſſoit un Jardin arroſé de pluſieurs ruiſſeaux qui ſortoient des rochers d'alentour, & ſe perdoient dans l'Aroſis: Ce fleuve s'échappoit de loin entre deux collines, & ces côteaux en s'ouvrant faiſoient fuir tous les objets, & laiſſoient voir des campagnes fertiles, des vaſtes forêts, & le Golfe Perſique qui bornoit l'horizon.

En s'avançant dans le vallon, Cyrus & Caſſandane furent attirés dans un boccage voiſin par le ſon d'une muſique harmonieuſe qui frappa leurs oreilles; ils y entrerent, & virent auprès d'une claire fontaine une multitude d'hommes de tous les âges, & vis-à-vis d'eux une troupe de femmes qui formoient un concert. Ils reconnurent que c'étoit l'Ecole des Mages, & furent ſurpris de voir, au lieu d'hommes ſéveres, triſtes & rêveurs, un peuple aimable & poli.

Ces Philoſophes regardoient la muſique comme quelque choſe de céleſte; ils la croyoient

yoient propre à calmer, & à dompter les passions; c'est pourquoi ils commençoient & finissoient la journée par des concerts (a).

Après quelques momens donnés le matin à cet exercice, ils menoient leurs disciples se promener dans des lieux agréables, mais en gardant le silence jusques à la montagne sacrée: Là ils offroient leurs hommages aux Dieux plutôt par le cœur que par les paroles. C'étoit par la musique, la promenade & la priere; qu'ils se préparoient tous les jours à la contemplation de la vérité, & qu'ils mettoient leur ame dans l'assiette convenable pour la méditer; le reste de la journée se passoit dans l'étude. Leur unique repas se faisoit peu avant le coucher du Soleil. Ils ne mangeoient que du pain, des fruits, & quelque portion des viandes immolées aux Dieux; tout finissoit enfin par les concerts.

Les autres hommes ne commencent l'éducation des enfans qu'après leur naissance; mais les Mages sembloient prévenir la naissance même. Tandis que leurs femmes étoient enceintes, ils avoient soin de les entretenir dans un calme & dans une gaieté perpétuelle,

(a) Voyez Strabon, Lib. XVII.

pêtuelle ; par des amusemens doux & innocens, afin que, dès le sein de la mere, le fruit ne reçut que des impressions agréables, tranquilles, & conformes à l'ordre.

Chaque Sage avoit son département dans l'empire de la Philosophie. Les uns étudioient la vertu des Plantes ; d'autres les métamorphoses des Insectes ; quelques-uns la conformation des animaux ; & plusieurs le cours des Astres ; mais toutes leurs découvertes tendoient à la connoissance des Dieux, & d'eux mêmes. Les sciences, disoient-ils, ne sont estimables qu'autant qu'elles servent de degré pour monter vers le grand Oromaze, & pour redescendre jusqu'à l'homme.

Quoique l'amour de la vérité fût l'unique lien de la societé parmi ces Philosophes, ils ne laissoient pas de reconnoitre un chef. Ils l'appelloient Archimage. Celui qui tenoit alors ce rang, se nommoit Zardust ou Zoroastre. Il surpassoit les autres plutôt par sa sagesse, que par son âge ; car à peine avoit-il cinquante ans : Cependant il étoit consommé dans toutes les sciences des Chaldéens, des Egyptiens, & même des Juifs, qu'il avoit vûs à Babylone.

Lorsque

Lorfque Cyrus & Caffandane entrerent dans ce boccage, l'affemblée fe leva, & les adora, fuivant l'ufage des Orientaux, en s'inclinant jufqu'à terre; puis elle fe retira, & les laiffa feuls avec Zoroaftre.

Ce Philofophe mena le Prince & la Princeffe dans un bofquet de myrthe. Au milieu fe voyoit la ftatue d'une femme qu'il avoit taillée de fes propres mains.

Ils s'affirent tous trois fur un banc de gazon, & Zoroaftre les entretient de la vie, des mœurs & des vertus des Mages.

Tandis qu'il parloit, il détournoit fouvent les yeux pour regarder la ftatue; & en la regardant fes yeux fe baignoient de larmes. Cyrus & Caffandane refpecterent d'abord fa douleur; enfuite la Princeffe ne put s'empêcher de lui en demander la raifon. C'eft là, dit-il, la ftatue de Selime, qui m'aima autrefois, comme vous aimez Cyrus. C'eft ici où je viens paffer mes momens les plus doux, & les plus amers. Malgré la fageffe qui me foumet à la volonté des Dieux, malgré les charmes que je goute dans la Philofophie, malgré l'infenfibilité où je fuis fur toutes les grandeurs, le fouvenir de Selime m'arrache fouvent des regrets & des larmes

larmes. La vraie vertu en réglant les paſſions, n'éteint point les ſentimens. Ces paroles donnerent curioſité à Cyrus & à Caſſandane, de ſçavoir l'hiſtoire de Selime; le Philoſophe s'en apperçut, & prévint leur demande, en commençant ainſi ſa narration.

Je ne crains point de vous montrer mes foibleſſes; mais j'éviterois ce récit, ſi je ne prévoyois pas qu'il peut vous ſervir d'une grande inſtruction.

Je ſuis né Prince; mon pere étoit Souverain d'un petit Etat dans les Indes qui s'appelle le pays des Sophites. M'étant un jour égaré à la chaſſe, je rencontrai dans l'épaiſſeur d'un bois une jeune fille qui s'y repoſoit. Sa merveilleuſe beauté me frappa d'abord, je devins immobile; je n'oſois m'avancer. Je crus que c'étoit un de ces eſprits aériens qui deſcendent quelque fois du trône d'Oromaze, pour ramener les ames à l'Empyrée. Selime, car c'étoit ſon nom, ſe voyant ſeule avec un homme, s'enfuit & ſe ſauve dans un Temple voiſin de la forêt. Je n'oſe la ſuivre; j'appris qu'elle étoit fille d'un vieux Bramine qui demeuroit dans ce Temple, & qu'elle s'étoit conſacrée à l'adoration du feu. Les Eſtales peuvent quitter le

le célibat pour embraſſer le mariage; mais tandis qu'elles ſont Prêtreſſes du feu, la Loi eſt tellement ſévere parmi les Indiens, qu'un pere croit faire un acte de Réligion, en jettant dans les flammes ſa fille toute vivante, ſi elle vient à manquer à la pureté qu'elle a jurée.

Mon pere vivoit encore; je ne pouvois pas employer la force pour arracher Selime de cet aſyle; mais quand j'aurois été Roi, les Princes n'ont aucun droit dans ce pays ſur les perſonnes conſacrées à la Réligion. Toutes ces difficultés ne firent qu'augmenter ma paſſion; elle me rendit ingénieux. Je quittai le Palais de mon pere. J'étois jeune; j'étois Prince; je ne raiſonnois pas: je me déguiſai en fille; j'allai au Temple où étoit le vieux Bramine: je le trompai par une hiſtoire feinte, & je me mis au nombre des Eſtales ſous le nom d'Amana. Le Roi mon Pere fut déſolé de ma fuite, & me fit chercher par-tout inutilement.

Selime ignorant mon ſexe, prit pour moi un goût & une amitié particuliere: Je ne la quittai jamais; nous paſſions notre vie enſemble à travailler, à lire, à nous promener, à ſervir aux autels. Je lui contois ſouvent des fables & des hiſtoires tou-

chantes

chantes pour lui peindre les merveilleux effets de l'amitié & de l'amour. Je voulois la préparer peu-à-peu au dénouëment que je méditois. Je m'oubliois quelquefois en lui parlant, & je me laissois tellement emporter par ma vivacité, qu'elle m'interrompoit souvent en me disant: Amana, on croiroit à vous entendre, que vous sentez dans ce moment ce que vous dépeignez.

Je vécus ainsi plusieurs mois avec elle, sans qu'elle pût deviner mon déguisement, ni ma passion. Comme mon cœur n'étoit point corrompu, je ne méditois point le crime. Je crus que si je pouvois l'engager à m'aimer, elle abandonneroit son Etat pour partager ma Couronne. J'attendois toujours un moment favorable pour lui révéler mes sentimens; mais hélas! ce moment ne vint jamais.

Les Estales avoient coutume d'aller plusieurs fois l'année sur une haute montagne, pour y allumer le feu sacré, & immoler des victimes. Nous y montames toutes un jour, accompagnées seulement du vieux Bramine.

A peine le sacrifice fut-il commencé, que nous fumes enveloppées de plusieurs hommes armés d'arcs & de flèches; qui enleverent Selime & son pere. Ils étoient tous

à

à cheval; je les fuivis quelque tems; mais ils entrerent dans un bois, & je ne les revis plus. Je ne retournai point au Temple: Je me dérobai à la vûe des Eftales; je changeai d'habits; je pris un autre déguifement; & j'abandonnai les Indes. J'oubliai mon Pere, ma Patrie, & tous mes devoirs; je parcourus l'Afie entiere pour chercher Selime. Que ne peut point la force de l'amour dans un jeune cœur qui fe livre à la paffion.

En traverfant le pays des Lyciens, je m'arrêtai dans une grande forêt pendant la chaleur du jour; je vis paffer bientôt une troupe de chaffeurs, & peu de tems après plufieurs femmes, parmi lefquelles je crus reconnoitre Selime. Elle étoit en habit de chaffe, montée fur un Courfier fuperbe, diftinguée de toutes les autres par une couronne de fleurs. Elle paffa avec tant de viteffe, que je ne pus m'affurer fi mes conjectures étoient bien fondées. J'allai droit à la Capitale.

Les Lyciens étoient alors gouvernés par des femmes, voici à quelle occafion cette forme de gouvernement s'étoit établie parmi eux. Il y a quelques fiécles que pendant une longue paix, les Lyciens s'étoient tellement

lement amollis, qu'ils n'étoient plus occupés que de leur parure; ils affectoient les discours, les manieres, les maximes & même les défauts des femmes, sans en avoir ni la douceur, ni la délicatesse. En s'abandonnant aux voluptés infames, les vices les plus honteux prirent la place des passions aimables; ils mépriserent les Lyciennes: & les traiterent en esclaves. Uue guerre étrangere survint, les hommes lâches & efféminés ne purent plus défendre la patrie; ils s'enfuirent, & se cacherent dans les forêts & les cavernes: les femmes accoutumées à la fatigue par l'esclavage, prirent les armes, chasserent les ennemis, se rendirent maîtresses du pays, & établirent leur autorité par une loi immuable.

Depuis ce tems les Lyciens s'étoient accoutumés à cette forme de gouvernement, & la trouvoient la plus douce & la plus commode. Les Reines avoient un Conseil de vieillards qui les aidoient de leurs lumieres; les hommes proposoient les bonnes loix, mais les femmes les faisoient exécuter: la douceur du sexe prévenoit tous les maux de la tyrannie; & le conseil des Sages modéroit l'inconstance qu'on reproche aux Femmes.

J'appris

J'appris que la Mere de Selime ayant été détrônée par l'ambition d'une de ses parentes, son premier Ministre s'étoit enfui dans les Indes avec la jeune Princesse ; qu'il y avoit vecû plusieurs années déguisé en Bramine, & elle en Estale ; que ce vieillard ayant toujours entretenu un commerce avec les amis de la Maison Royale, la jeune Reine avoit été retablie après la mort de l'Usurpatrice ; qu'elle gouvernoit avec la sagesse d'une personne qui avoit éprouvé le malheur ; & enfin qu'elle avoit toujours témoigné une opposition invincible pour le mariage.

Cette nouvelle me causa une joye inexprimable. Je remerciai les Dieux de m'avoir conduit par des voyes si merveilleuses près de l'objet de mon amour. J'implorai leurs secours, & je promis de ne jamais aimer qu'une seule fois, s'ils favorisoient ma passion.

Je méditai plusieurs moyens pour me faire connoître à la Reine, & je trouvai que celui de la guerre étoit le plus propre. Je m'engageai dans les troupes, & je m'y fis bientôt distinguer. Je ne me rebutai d'aucune fatigue ; je recherchai les entreprises les plus dangereuses ; je m'exposai par tout.

Dans une bataille qui devoit décider de la liberté des Lyciens, les Cariens mirent nos troupes en désordre; c'étoit dans une grande plaine, mais il n'y avoit de sortie pour ceux qui fuyoient que par un passage étroit. Je gagnai ce passage; je menaçai de percer de mes dards quiconque oseroit s'y présenter; je ralliai ainsi nos troupes; je revins charger l'ennemi, je le mis en déroute, & je remportai une pleine victoire. Cette action m'attira l'attention de toute l'armée; on ne parloit que de mon courage; tous les soldats m'appelloient le libérateur de la patrie. Je fus conduit devant la Reine, qui ne me reconnut point; nous avions été séparés depuis six ans; les chagrins & les fatigues avoient changé mes traits.

Elle me demanda mon nom, mon pays, ma naissance, & m'examina avec attention: Je crus voir dans ses yeux un mouvement secret qu'elle tâchoit de cacher: Etrange bizarrerie de l'amour! Je l'avois crû autrefois Estale, d'une basse naissance, & cependant je voulois partager ma Couronne avec Elle: Je conçus dans le moment le dessein d'être aimé comme j'avois aimé; ainsi je déguisai mon pays & ma naissance, je dis que j'étois né dans un village de Bactriane, & que j'étois

d'une

d'une origine très-obſcure : Elle ſe retira bruſquement ſans me rien répondre.

Bientôt elle me donna par le conſeil des Sénateurs, le commandement des armées ; j'eus par là un libre accès auprès de ſa perſonne : Elle m'envoyoit ſouvent chercher, ſous prétexte d'affaires, lors même qu'elle n'avoit rien à me dire : Elle prenoit plaiſir à s'entretenir avec moi. Je lui peignis mes ſentimens ſous des noms empruntés ; la Mythologie grecque & egyptienne que j'avois appriſes dans mes voyages, me fourniſſoient une ample matiere pour prouver que les Divinités aimoient autrefois les mortels, & que l'amour égale toutes les conditions.

Je me ſouviens qu'un jour, tandis que je lui racontois une hiſtoire de cette eſpece, elle me quitta dans une grande agitation ; je pénétrai par là tous ſes ſentimens cachés, & je goutai un plaiſir inexprimable de ſentir que j'étois aimé comme j'avois aimé. J'eus pluſieurs entretiens avec elle, & par ces entretiens ſa confiance augmentoit pour moi tous les jours. Je lui rappellai quelque fois les malheurs de ſon enfance : elle me raconta l'hiſtoire de ſon ſéjour parmi les Eſtales, de ſon amitié pour Amana, & de leur tendreſſe reciproque ; à peine pouvois-je

moderer mes transports en l'entendant parler.

J'étois prêt à finir mon déguisement, mais ma fausse délicatesse demandoit encore que Selime fit pour moi ce que j'avois voulu faire pour elle; je fus bien-tôt satisfait: un événement singulier me donna occasion d'éprouver toute l'étendue & la force de son amour.

Selon la loi des Lyciens, il n'est pas permis à celle qui les gouverne d'épouser un étranger. Selime me fit appeller un jour, & me dit: Mes Sujets veulent que je prenne un époux; allez leur dire de ma part, que j'y consentirai, à condition qu'ils me laisseront libre dans mon choix. Elle prononça ces paroles avec un air majestueux, sans presque me regarder.

Je tremble d'abord, je me flatte ensuite, je doute enfin; car je savois l'attachement que les Lyciens avoient pour leurs loix: j'allai cependant executer les ordres de Selime. Le Conseil s'assembla, j'exposai les volontés de la Reine; après plusieurs disputes, on convint qu'il falloit lui laisser la liberté de se choisir un Epoux.

Je lui rapportai ce qu'on avoit résolu dans le Conseil; Elle m'ordonna d'assembler

les

les troupes dans la même plaine, où j'avois remporté la victoire sur les Cariens, & de m'y tenir prêt pour obéir à ses ordres : Elle commanda aussi à tous les Chefs de la Nation de se rendre dans le même lieu. On y éleva un trône superbe ; la Reine y parut entourée de sa Cour, & parla ainsi :

Lyciens, depuis que je regne sur vous, j'ai observé vos loix, j'ai paru à la tête de vos armées, j'ai remporté plusieurs victoires; mon unique étude a été de vous rendre libres & heureux ; est-il juste que celle qui a maintenu vos libertés, soit elle-même esclave ? Est-il juste que celle qui cherche sans cesse votre bonheur, soit elle-même infortunée ? Il n'est point de malheur semblable à celui de faire violence à son cœur : quand il est contraint, la grandeur & la Royauté ne servent qu'à nous faire sentir plus vivement notre esclavage : je demande d'être libre dans mon choix.

Toute l'assemblée applaudit à la sagesse de ce discours, & s'écrie : Vous êtes dispensée de la Loi. La Reine m'envoya dire d'avancer à la tête des troupes. Quand je fus près du trône, elle se leva, & dit en me montrant : Voilà mon Epoux : Il est étranger ; mais ses services le rendent Pere de la

patrie : Il n'eſt pas Prince ; mais ſon mérite l'égale aux Rois.

Selime m'ordonna enſuite de monter ſur le Trône ; je me proſternai à ſes pieds, & je fis tous les ſermens accoutumés ; je promis de renoncer à jamais à ma patrie, de regarder les Lyciens comme mes Enfans, & ſurtout de n'aimer jamais que la Reine.

Elle deſcendit alors de ſon Trône, & nous fumes reconduits à la Capitale avec pompe, au milieu des exclamations du peuple. Si-tôt que nous fumes ſeuls, Ah ! Selime, lui dis-je, ne reconnoiſſez-vous donc plus Amana ? La ſurpriſe, la tendreſſe, la joye, cauſerent à la Reine les tranſports les plus vifs ; elle me reconnoît, elle devine tout le reſte ; je n'avois pas beſoin de lui parler : nous gardâmes longtemps le ſilence ; je lui appris enſuite mon hiſtoire, mon origine, & tous les effets que l'amour avoit produit en moi.

Elle aſſembla auſſi-tôt ſon Conſeil, & déclara ma naiſſance. On envoya des Ambaſſadeurs aux Indes ; je renonçai pour toûjours à ma Couronne, & mon Frere fut confirmé dans la poſſeſſion de mon Trône.

Ce

Ce ſacrifice me couta peu ; je poſſedois Selime, rien ne manquoit à mon bonheur. Mais, helas! ce bonheur ne fut pas de longue durée. En me livrant à ma paſſion, j'avois oublié ma patrie ; j'avois abandonné mon Pere dont je faiſois la conſolation ; j'avois ſacrifié tous mes devoirs. Mon amour qui paroiſſoit ſi délicat, ſi génereux, & qui étoit admiré des hommes, ne fut pas approuvé des Dieux ; auſſi m'en punirent-ils par le plus grand de tous les malheurs ; ils me ſéparerent de Selime : elle mourut peu de temps après notre mariage. Je me livrai à la plus vive douleur, mais les Dieux ne m'abandonnerent point.

Je rentrai profondement en moi même ; la Sageſſe deſcendit dans mon cœur, Elle déſilla les yeux de mon eſprit, & je compris alors le myſtere admirable de la conduite d'Oromaze. La vertu eſt ſouvent malheureuſe ; c'eſt ce qui choque les Hommes Aveugles qui ignorent que les maux paſſagers de cette vie ſont deſtinés par les Dieux pour expier les fautes ſecrettes de ceux qui paroiſſent les p us vertueux.

Ces reflexions me déterminerent à conſacrer le reſte de mes jours à l'étude de la ſageſſe. Sélime étoit morte, mes liens

étoient rompus, je ne tenois plus à rien dans la nature; toute la terre me paroiffoit un defert; je ne pouvois plus regner en Lycie après la mort de Selime, & je ne voulois point refter dans un pays où tout renouvelloit fans ceffe le fouvenir de ma perte.

Je retournai aux Indes, & j'allai vivre parmi les Bramines, où je me formai un nouveau plan de bonheur. Libre de cet efclavage qui accompagne toujours la grandeur, j'établis au dedans de moi-même un empire fur mes paffions & fur mes défirs, plus glorieux & plus confolant que le faux éclat de la Royauté. Malgré mon éloignement & ma retraite, mon frere prit des ombrages contre moi, comme fi j'euffe voulu remonter fur le Trône, & je fus obligé de quitter les Indes.

Mon exil devint pour moi une nouvelle fource de bonheur; il ne depend que de nous de mettre à profit toutes nos difgraces. Je vifitai les Sages de l'Afie, je converfai avec les Philofophes des différens pays, j'appris leurs Loix, & leur Religion. Je fus charmé de trouver que les grands hommes de tous les temps & de tous les lieux, penfoient de même fur la Divinité,

&

& ſur la Morale; enfin je ſuis venu ſur les bords de l'Aroſis, où les Mages m'ont choiſi pour leur Chef.

Ici Zoroaſtre finit. Cyrus & Caſſandane furent trop attendris pour parler. Après quelques momens de ſilence, le Philoſophe les entretint du bonheur que les Dieux préparent pour ceux qui ont le cœur exempt de corruption, & du plaiſir que les vrais Amans retrouvent dans l'Empyrée, quand ils s'y rejoignent; puis il conclut par ces ſouhaits.

Puiſſiez-vous ſentir long tems le bonheur de vous aimer uniquement; puiſſent les Dieux vous préſerver de cette corruption du cœur, qui fait ceſſer les plaiſirs lorſqu'ils deviennent légitimes; puiſſez-vous, après les tranſports d'une paſſion vive & pure pendant votre jeuneſſe, connoitre dans un âge plus mûr tous les charmes de cette union qui diminue les peines, & qui augmente les biens en les partageant; puiſſe une longue & aimable vieilleſſe vous montrer vos neveux & vos arriere-neveux, multipliant la race des Héros ſur la terre; puiſſe enfin le même jour voir recueillir vos cendres unies, pour vous épargner à tous deux le malheur pe pleurer, comme

 moi,

moi, la perte de ce que vous aimez. Je ne me conſole que par l'eſperance de revoir Selime dans la ſphère du feu, pur élément de l'amour. Les ames ne ſont ici-bas que faire connoiſſance; mais c'eſt là-haut que leur union ſe conſomme. O! Selime, Selime, je vous rejoindrai un jour, notre flamme ſera éternelle; je ſai que dans ces régions ſupérieures votre bonheur ne ſera complet que lorſque je le partagerai avec vous; ceux qui ſe ſont aimés purement, s'aimeront à jamais; le véritable amour eſt immortel.

Le récit de l'hiſtoire de Zoroaſtre, fit une vive impreſſion ſur le Prince & la Princeſſe de Perſe: elle les confirma dans leur tendreſſe mutuelle, & dans leur amour pour la vertu. Ils paſſerent quelque tems avec ce Sage dans ſa ſolitude, avant que de retourner auprès de Cambyſe.

Tandis que Caſſandane s'entretenoit avec les femmes des Mages, & goutoit avec plaiſir la douceur de leurs concerts, Zoroaſtre initia Cyrus dans tous les myſteres de la ſageſſe Orientale. Les Chaldéens, les Egyptiens, & les Gymnoſophiſtes avoient une merveilleuſe connoiſſance de la nature; mais ils l'enveloppoient d'allégories mythologiques: c'eſt

c'eſt ſans doute ce qui a fait reprocher à l'antiquité de n'avoir connu la Phyſique que très-imparfaitement.

Zoroaſtre dévoila à Cyrus les ſecrets de la nature; non ſeulement pour ſatisfaire à ſa curioſité, mais pour lui faire reconnoitre les marques d'une ſageſſe infinie répandues dans l'univers, & par-là le préparer à des inſtructions plus élevées ſur la Divinité & ſur la Religion.

Tantôt il lui faiſoit admirer la ſtructure du corps humain, les reſſorts qui le compoſent, & les liqueurs qui y coulent: les canaux, les pompes, les réſervoirs qui ſe forment par le ſimple entrelaſſement des nerfs, des artéres & des veines pour ſéparer, pour épurer, pour conduire & pour reconduire les liquides dans toutes les extrémités du corps; puis les leviers, les cordes & les poulies formées par les os, les muſcles & les cartilages, pour faire tous les mouvemens des ſolides.

C'eſt ainſi, diſoit le Mage, que notre corps n'eſt qu'un tiſſu merveilleux de tuyaux ſans nombre, qui ſe communiquent, ſe diviſent & ſe ſubdiviſent ſans fin; tandis que des liqueurs différentes & proportionnées s'y

insinuent, & s'y préparent, selon les regles de la plus exacte mécanique.

Il lui fit comprendre par là, qu'une infinité de petits ressorts imperceptibles, dont nous ignorons la construction & les mouvemens, jouent sans cesse dans nos corps, & par conséquent qu'il n'y a qu'une Intelligence souveraine, qui ait pû produire, ajuster, & conserver une machine si composée, si délicate, & si admirable.

Un autre jour il lui expliqua la formation des plantes, & la transformation des insectes. On n'avoit pas alors nos verres Optiques pour rapprocher & grossir les objets: mais l'esprit pénétrant de Zoroastre voyoit encore plus loin.

Chaque semence, dit-il, contient une plante de son espece; cette plante d'autres semences, & ces semences d'autres petites plantes, & ainsi sans fin. La fécondité de la nature est inépuisable. L'accroissement des végétaux n'est que le dévéloppement des fibres, des membranes, des branches, par l'action du suc de la terre qui s'y insinue. La pression de l'air fait entrer dans les tuyaux des racines, le suc nourricier chargé de sels & de souffres.

La

La chaleur du Soleil pendant le jour, attire en haut la féve la plus fubtile; & la fraicheur de la nuit la fixe, la condenfe, & la meurit, pour produire les feuilles, les fleurs, les fruits, & former toutes les richeffes de la nature, qui charment la vûe, l'odorat & le gout.

La fécondité de la Nature dans la multiplication des infectes, n'eft pas moins admirable. Leurs œufs repandus dans l'air, fur la terre, dans les eaux, n'attendent pour éclorre qu'un rayon favorable du foleil. La fage nature fait jouer dans ces machines prefqu'invifibles, des refforts infinis, qui fourniffent des liqueurs propres à leurs befoins.

Il raconta enfuite toutes leurs différentes métamorphofes. Tantôt ce font des vermiffaux qui rampent fur la terre; tantôt des poiffons qui nagent dans les liquides; & tantôt des volatiles qui s'élevent dans les airs.

Une autre fois le Mage conduifoit l'efprit de Cyrus jufques dans les régions fupérieures, pour contempler tous les phénomènes extraordinaires qui arrivent dans l'air.

Il lui expliqua les merveilleuſes qualités de ce fluide ſubtil & inviſible qui environne la terre; ſon utilité & ſa néceſſité pour la vie des animaux, pour l'accroiſſement des plantes, pour le vol des oiſeaux, pour la formation des ſons, & pour tous les uſages de la vie.

Ce fluide, lui dit-il, étant échauffé, agité, refroidi, comprimé, dilaté, tantôt par les rayons du ſoleil ou les feux ſouterrains, quelquefois par la rencontre des ſels & des ſouffres qui y nagent, tantôt par le nitre qui le fixe & le roidit, d'autrefois par les nuages qui le reſſerrent, ſouvent par d'autres cauſes qui troublent l'equilibre de ſes parties, produit toutes ſortes de vents, dont les plus impétueux ſervent à diſſiper les vapeurs nuiſibles, & les plus temperés à moderer les chaleurs exceſſives.

D'autres fois les rayons du ſoleil s'inſinuant dans les petites gouttes d'eau qui couvrent ou qui arroſent la ſurface de la terre, les dilatent & les rendent par-là plus légeres que l'air, de ſorte qu'elles y montent, y forment des vapeurs, & y ſurnagent à différentes hauteurs, ſelon qu'elles ſont plus ou moins peſantes.

Le

Le Soleil ayant attiré ces vapeurs chargées de souffres, de minéraux, de sels différens, elles s'allument dans l'air, l'agitent, le troublent, & causent le bruit du tonnerre, & la lumiere des éclairs.

D'autres vapeurs plus legeres se ramassent en nuages, & flottent dans l'air; mais quand leurs poids devient trop grand, elles tombent en rosee, en pluye, en neige, en grêle, selon que l'air est plus ou moins échauffé.

Ces vapeurs tirées tous les jours de la mer, portées dans l'air par les vents au dessus des montagnes, y tombent, s'y insinuent, & s'amassent dans leurs cavités intérieures, jusqu'à ce qu'elles trouvent quelque issue pour sortir, & forment par-là des sources abondantes d'eau vive pour desalterer les hommes; de-là coulent d'abord les ruisseaux, puis les rivieres, ensuite les grands fleuves qui retournent dans la mer, pour réparer ce que le soleil avoit dissipé par l'ardeur de ses rayons.

C'est ainsi que toutes les irrégularités & les intemperies des élémens, qui paroissent détruire la nature dans une saison, servent à la ranimer dans une autre. Les chaleurs im-

immoderées de l'été, & les rigueurs exceſſives de l'hiver, préparent les beautés du printemps, & les richeſſes de l'automne : toutes ces viciſſitudes qui ſemblent aux eſprits ſuperficiels les effets d'un concours fortuit de cauſes irrégulieres, ſont reglées avec poids & meſure, par une ſageſſe ſouveraine qui tient l'Univers dans ſa main, qui peſe la Terre comme un grain de ſable, & la mer comme une goutte d'eau.

Après avoir fait admirer toutes ces merveilles, Zoroaſtre s'élevoit enſuite juſques aux Aſtres, pour expliquer comment ils nagent tous, dans un fluide inviſible & pur.

La matiere, diſoit-il, eſt non ſeulement diviſible à l'infini, mais elle ſe diviſe ſans ceſſe par l'action continuelle du premier Moteur : Par-là ſe forment dans les eſpaces immenſes, des fluides innombrables, dont la rapidité, le cours & la ſubtilité ſont infiniment différentes ; ils ſe croiſent, ſe pénetrent, & coulent les uns auprès les autres, comme l'eau, l'air & la lumiere, ſans ſe troubler, ni ſe confondre jamais.

L'action de ces fluides inviſibles devient le reſſort univerſel de tous les mouvemens céleſtes & terreſtres ; elle fait tourner les

étoiles

étoiles fixes sur leur centre, tandis qu'elle fait rouler les planettes autour de ces astres. Cette matiere pure transmet jusques à nos yeux, avec une rapidité incroyable, la lumiere des corps célestes, comme l'air transmet les sons; & ses secousses plus ou moins promptes produisent l'agréable varieté des couleurs, comme celles de l'air forment les tons mélodieux de la Musique.

Enfin la fluidité des liqueurs, la consistance des solides, la pesanteur, le ressort, l'attraction des corps, viennent de l'action de cette matiere étherée. La même cause simple produit des effets infinis, & même contraires; sans que ces mouvemens innombrables se détruisent.

Cette matiere invisible n'agit pas selon les loix nécessaires d'une mécanique aveugle; elle est le corps du grand Oromaze, dont l'ame est la vérité: Toujours présent à son ouvrage, il donne sans cesse aux corps & aux esprits toutes leurs formes, & tous leurs mouvemens. Les Grecs appellent cette action du premier Moteur, la force unitive de la nature, à cause qu'elle unit par son attrait infini toutes les parties de l'Univers. Nos idées sont les mêmes, quoique nos expressions soient différentes.

Zo-

Zoroaſtre expliqua enfin comment la diſtance des planettes & leurs revolutions, ſont proportionnées à leurs grandeurs, & à la nature de leurs habitans; car les Gymnoſophiſtes, & les Mages, croyoient toutes les ſphéres céleſtes peuplées de Génies fideles ou infideles.

Nous ſommes ſurpris, continue le Philoſophe, de voir toutes les merveilles de la nature qui ſe découvrent à nos foibles yeux; que ſeroit-ce ſi nous pouvions nous élever juſques dans les eſpaces éthérées, & les parcourir d'un vol rapide; chaque aſtre paroitroit un atome, en comparaiſon de l'immenſité qui l'environne: que ſeroit-ce ſi deſcendant enſuite ſur la Terre, nous pouvions accommoder nos yeux à la petiteſſe des objets, & pourſuivre le moindre grain de ſable dans ſa diviſibilité infinie? chaque atome paroitroit un monde, dans lequel nous découvririons ſans doute de nouvelles beautés: c'eſt ainſi que le grand & le petit diſparoiſſent tour à tour, pour préſenter par tout une image de l'infinité répandue ſur tous les ouvrages d'Oromaze.

Cependant ce que nous ſavons ici-bas de la Nature, ne regarde que ſes proprietés ſuperficielles; il ne nous eſt pas permis de pé-

pénetrer jufques dans l'effence intime des chofes. Ce point de l'immenfité dans lequel nous fommes relegués, depuis que nous animons des corps mortels, n'eft pas ce qu'il étoit autrefois; la force mouvante du premier Principe eft fufpendue & arrêtée; tout eft devenu difforme, obfcur, irrégulier, femblable aux intelligences qui furent entrainées dans la revolte d'Arimane.

Cyrus étoit charmé de ces connoiffances; de nouveaux mondes fembloient fe découvrir à fon efprit; où ai-je vécu, difoit-il, jufqu'à préfent? les objets les plus fimples renferment des merveilles qui échappoient à mes yeux. Sa curiofité fut reveillée furtout, quand il entendit parler du grand changement arrivé dans l'Univers, & fe tournant vers Arafpe qui étoit préfent à ces entretiens, il lui dit :

Ce qu'on nous a enfeigné jufques ici d'Oromaze, de Mythras, d'Arimane, du combat du bon & du mauvais principe, des révolutions arrivées dans les fphères fupérieures, & des Ames précipitées dans des corps mortels, nous a paru mêlé de tant de fictions abfurdes, & enveloppé de tant d'obfcurités impénétrables, que nous avons regardé ces idées comme vulgaires, méprifables

ſibles & indignes de la nature éternelle. Daignez, dit-il à Zoroaſtre, daignez nous découvrir ces myſtères inconnus au peuple. Je vois à préſent que le mépris pour la Religion ne peut venir que de l'ignorance.

Après tout ce que je vous ai montré aujourd'hui, reprit le Sage, je fatiguerois trop l'attention de votre eſprit, ſi je voulois entrer dans ce détail ; il faut vous repoſer cette nuit ; après avoir délaſſé votre corps par le ſommeil, & calmé vos ſens par la muſique & le ſacrifice du matin, je vous menerai dans ce monde inviſible qui m'a été dévoilé par la tradition des Anciens.

Le lendemain Zoroaſtre conduiſit Cyrus & Araſpe dans une fôret ſombre & ſolitaire, où regnoit un éternel ſilence, & où la vûe ne pouvoit être diſtraite par aucun objet ſenſible.

Ce n'eſt pas, dit-il, pour jouir des plaiſirs de la ſolitude, que nous abandonnons pour toujours la ſocieté des hommes; cette retraite n'auroit pour objet qu'une indolence frivole, indigne de la ſageſſe ; mais par cette ſéparation, les Mages ſe détachent de la matiere, s'élevent à la contemplation des choſes céleſtes, & entrent en commerce avec

les

les purs eſprits qui leur découvrent tous les ſecrets de la nature. Ce n'eſt qu'après avoir remporté une pleine victoire ſur toutes les paſſions, que le grand Oromaze favoriſe ainſi les mortels; & ce n'eſt qu'un très-petit nombre de ſages les plus épurés qui ont joui de ce privilege. Impoſez ſilence à vos ſens, élevez votre eſprit au deſſus de tous les objets viſibles, & écoutez ce que les Gymnoſophiſtes ont appris par leur commerce avec les Intelligences. Ici Zoroaſtre tint ſilence pour quelque temps; il ſembla ſe recueillir profondement en lui même, puis il continua ainſi:

(c) Un feu pur & divin s'étend dans les eſpaces empyrés, par le moyen duquel ſe voyent non ſeulement les corps, mais les eſprits: au milieu de cette immenſité eſt le grand Oromaze premier principe de toutes choſes; il ſe répand par tout, mais c'eſt là qu'il ſe manifeſte d'une maniere plus éclatante.

Auprès de lui eſt aſſis le Dieu Mythras, la premiere & la plus ancienne production de ſa puiſſance; autour de ſon trône ſe voyent une infinité de Génies de pluſieurs ordres

(c) Voyez le diſcours pag.

ordres différens; au premier rang ſont les Jynges, intelligences les plus ſublimes; au deſſous d'elles dans des ſphères plus éloignées ſont les Synoches, les Teletarques, les Amilictes, les Coſmogoges *, & un nombre innombrable de Génies de tous les degrés inférieurs.

Arimane Chef des Jynges aſpira à l'égalité avec le Dieu Mythras, & par ſon éloquence perſuada peu-à-peu tous les eſprits de ſon eſpece de troubler l'harmonie univerſelle, & la Monarchie céleſte. Quelque élevés que ſoient les Génies, ils ſont toujours finis, & peuvent par conſequent s'éblouir & ſe tromper. Or l'amour de ſa propre excellence eſt la ſéduction la plus délicate & la plus imperceptible.

Pour détourner les autres Génies du même crime, & pour punir ces eſprits audacieux, Oromaze ne fit que retirer ſes rayons, & ſoudain la ſphére d'Arimane devint un chaos, & une nuit éternelle, où la diſcorde,

* Voyez les Oracles qui paſſent ſous le nom de Zoroaſtre. Ils ſont ſans doute ſuppoſés; mais ils contiennent les plus anciennes traditions & le ſtyle de la Théologie Orientale. Je ne m'en ſuis ſervi que pour donner des noms aux Génies.

ſcorde, la haine, la confuſion, l'anarchie, & la force ſeule dominent.

Ces ſubſtances ètherées ſe ſeroient tourmentées éternellement, ſi Oromaze n'avoit pas adouci leurs malheurs; dans ſes punitions il n'eſt jamais cruel; il n'agit jamais par un motif de vengeance indigne de ſa nature; il eut compaſſion de leur état; il leur preta ſa puiſſance pour diſſiper le chaos.

Auſſi-tôt les atomes confus ſe débarraſſent, les élémens ſe debrouillent, ſe ſéparent, & s'arrangent. Au milieu de l'abyme s'amaſſe un océan de feu, qu'on appelle préſentement le Soleil; ſa clarté eſt tenébreuſe, lorſqu'on la compare à ce pur Ether qui éclaire l'Empyrée.

Sept globes d'une matiere opaque roulent autour de ce centre enflammé, pour en emprunter la lumiere. Les ſept Génies principaux, miniſtres & compagnons d'Arimane avec tous les eſprits ſubalternes de ſon ordre, deviennent habitans de ces nouveaux mondes, & leur impoſent leurs noms. Les Grecs les appellent SATURNE, JUPITER, MARS, VENUS, MERCURE, LA LUNE & LA TERRE.

Dans

Dans Saturne, ſe retirent les Génies pareſſeux, ſombres & miſanthropes, qui cherchent la ſolitude & les ténebres, qui haïſſent la ſocieté, & ſe conſument dans un ennui éternel. De là ſortent tous les projets noirs & malins, les trahiſons perfides, & les trames homicides.

Dans Jupiter, habitent les Génies impies & ſavans, qui enfantent les erreurs monſtrueuſes; qui tâchent de perſuader aux hommes, que l'Univers n'eſt pas gouverné par une ſageſſe éternelle, que le grand Oromaze n'eſt pas un principe lumineux, mais une Nature aveugle qui s'agite ſans ceſſe au dedans d'elle-même, pour y produire une revolution éternelle de formes, (pêle mêle, & ſans diſtinction.)

Dans Mars, regnent les Génies ennemis de la paix, qui ſoufflent par-tout le feu de la diſcorde, la vengeance inhumaine, la colère implacable, l'ambition forcenée, le faux héroïſme inſatiable de conquerir ce qu'il ne peut gouverner, & la diſpute furieuſe qui veut dominer ſur les eſprits, qui cherche à les accabler, lorſqu'elle ne peut les convaincre, & qui eſt plus cruelle dans ſes emportemens que tous les autres vices.

Dans

Dans Venus, les Génies impurs, les graces affectées, la cupidité effrenée, sans goût, sans amitié, sans sentimens, sans autre vûe que la jouissance des plaisirs qui enfantent les maux les plus funestes.

Dans Mercure, les Ames foibles & incertaines, qui croyent sans raison de croire, qui doutent sans raison de douter, les Enthousiastes & les esprits forts, dont la credulité & l'incredulité, viennent également des excès d'une imagination déréglée: Elle trouble la vûe des uns, de sorte qu'ils voyent ce qui n'est pas; & elle aveugle les autres de façon qu'ils ne voyent pas ce qui est.

Dans la Lune, les Génies bizzarres, fantasques, & capricieux, qui veulent & ne veulent pas, qui haissent dans un tems ce qu'ils aimoient éperdûment dans un autre, & qui par une fausse délicatesse d'amour propre, se défient sans cesse, & d'eux-mêmes, & de leurs meilleurs amis.

Tous ces Génies reglent l'influence des astres; ils sont soumis aux Mages, qui découvrent, en les évoquant, tous les secrets de la Nature. Ces esprits avoient été tous complices volontaires du crime d'Arimane: il en restoit un nombre de toutes les espe-

ces, qui avoient été entrainés par foibleſſe, par inattention, par legereté, & oſerai-je le dire? par amitié pour leurs compagnons; ils étoient de tous les Génies les plus bornés, & par conſéquent les moins criminels.

Oromaze en eut compaſſion, & les fit deſcendre dans des corps mortels: ils ne ſe ſouviennent plus de leur premier état, ni de leur ancien bonheur: c'eſt de cet amas de Génies de toutes les eſpeces qu'il remplit la terre, & c'eſt pour cela qu'on y trouve des eſprits de tous les caractères.

Le Dieu Mythras travaille ſans ceſſe à les guérir, à les épurer, à les exalter, à les rendre capables de leur premiere félicité. Ceux qui ſuivent la vertu, s'envolent après la mort dans l'Empyrée, où ils ſe réuniſſent à leur origine; ceux qui ſe laiſſent corrompre par le vice, s'enfoncent de plus en plus dans la matiere, tombent ſucceſſivement dans les corps des plus vils animaux, & parcourent un cercle perpétuel de nouvelles formes, juſqu'à ce qu'ils ſoient purges de leurs crimes, par les peines qu'ils ſubiſſent.

Le mauvais Principe troublera tout pendant neuf mille ans: il viendra enfin un tems fixé par le Deſtin, où Arimane ſera to-

ta-

talement détruit & exterminé; la terre changera de forme, l'harmonie univerſelle recommencera, & les hommes vivront heureux, ſans aucun beſoin corporel. Juſqu'à ce tems Oromaze ſe repoſe, & Mythras combat: cet intervalle ſemble long aux mortels, mais à un Dieu il ne paroit qu'un moment de ſommeil.

Cyrus fut ſaiſi d'étonnement en entendant parler de ces hautes connoiſſances, & s'écria: Je ſuis donc un rayon de lumiere détaché de ſon principe, & je dois y retourner; vous mettez au dedans de moi une ſource intariſſable de plaiſirs que je ne connoiſſois pas auparavant: les revers de la fortune pourront à l'avenir m'ébranler, mais ils ne m'accableront jamais; tous les maux de la vie me paroitront des ſonges paſſagers; toutes les grandeurs humaines s'évanouiſſent, je ne vois plus rien de grand, que d'imiter les immortels, pour rentrer dans leur societé. O! mon Pere, dites-moi, par quel chemin les Héros remontent à l'Empyrée?

Que j'ai de joye, reprit Zoroaſtre, de voir que vous goutez ces vérités, vous en aurez un jour beſoin. Les Princes ſont ſouvent entourés de ces hommes impies &

profanes, qui rejettent tout pour flatter leurs passions ; ils tâcheront de vous faire douter de la Providence éternelle, par les malheurs & les désordres qui arrivent ici-bas ; ils ne savent pas que la terre entiere n'est qu'une Roue détachée de la grande Machine, leur vue ne s'étend qu'à un petit cercle d'objets; ils ne voyent rien au-delà, cependant ils veulent raisonner & décider sur tout ; ils jugent de la Nature, & de son Auteur, comme un homme né dans une caverne profonde, qui n'auroit jamais vu les objets qui l'environnent, qu'à la lueur obscure d'un triste flambeau.

Oui, Cyrus, l'harmonie universelle se rétablira un jour ; & vous êtes destiné pour cette immortalité sublime ; mais vous ne pouvez y parvenir que par la vertu, & la vertu de votre état est de rendre les hommes heureux.

Les discours de Zoroastre firent une forte impression sur l'esprit de Cyrus ; il auroit demeuré encore long tems dans la solitude des Mages, si son devoir ne l'avoit point rappellé à la Cour de Perse.

Le bonheur de ce jeune Prince augmentoit tous les jours ; plus il connoissoit Cassandane

ſandane, plus il découvroit dans ſon eſprit, dans ſes ſentimens & dans ſes vertus, des charmes toujours nouveaux, qui ne ſe trouvent point dans la beauté toute ſeule. L'hymenée qui affoiblit ſouvent les paſſions les plus vives, & le goût preſque invincible qu'ont tous les hommes pour le changement, ne diminuoient en rien la tendreſſe mutuelle de ces heureux amans; ils vécurent ainſi pluſieurs années. Caſſandane donna deux fils à Cyrus, Cambyſe & Smerdis, & deux filles nommées Ariſtone & Meroé; elle mourut enfin, quoique dans la fleur de ſon âge.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé la force d'un amour véritable fondé ſur la vertu, qui puiſſent imaginer la triſte ſituation de Cyrus. Il perdoit tout par la mort de Caſſandane; le goût, la raiſon, le plaiſir & le devoir s'étoient unis pour augmenter ſa paſſion pour la fille de Farnaſpe: en l'aimant il avoit goûté tous les charmes de l'amour, ſans connoitre ni ſes peines, ni ſes dégoûts; il ſentit la grandeur de ſa perte, & refuſa toute conſolation. Ce ne ſont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclatans de la fortune qui accablent les Héros; les ames nobles & généreuſes ne ſont ſenſibles qu'aux maux qui intereſſent le cœur. Cyrus ſe livre tout en-

tier à sa douleur; il ne peut la soulager, ni par les pleurs, ni par les plaintes; les grandes passions se taisent toujours; un torrent de larmes succede enfin à ce profond silence: Mandane & Araspe qui ne le quittoient point, ne cherchent à le consoler qu'en pleurant avec lui: les discours ne guérissent point la douleur; l'amitié ne soulage les peines qu'en les partageant.

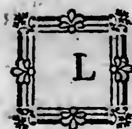
Après un long abattement, Cyrus retourna voir Zoroastre qui avoit autrefois éprouvé un malheur semblable au sien; la conversation de ce grand homme contribua beaucoup à adoucir ses peines, mais elles ne se dissiperent que peu-à-peu par les voyages qu'il continua pendant quelques années.



LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE TROISIEME.



L'Empire des Medes jouissoit alors d'une paix profonde. Cambyse crut que Cyrus ne pouvoit mieux employer ce tems qu'en sortant de la Perse, pour apprendre les mœurs, les Loix, & la Religion des autres peuples; il le fit appeller un jour, & lui parla ainsi:

Le grand Oromaze vous destine à étendre vos conquêtes sur toute l'Asie: il faut que vous vous mettiez en état de rendre les nations heureuses par votre sagesse, quand vous les aurez soumises par votre valeur. Je veux que vous voyagiez en Egypte qui est la Mere des Sciences; de là dans la Grèce où se voyent plusieurs Républiques fameuses; vous irez ensuite en Crete étu-

dier les Loix de Minos; vous reviendrez enfin par Babylone, & vous rapporterez ainſi dans votre patrie toutes les connoiſſances néceſſaires pour polir l'eſprit de vos Sujets, & pour vous rendre capable de remplir votre haute deſtinée. Allez, mon Fils, allez voir & étudier la nature humaine ſous toutes ſes formes différentes; ce petit coin de la terre qu'on appelle la patrie, eſt un tableau trop borné, pour pouvoir juger par là de l'humanité en général.

Cyrus obéït aux ordres de ſon pere, & quitta bientôt la Perſide avec Araſpe ſon ami: deux fideles eſclaves faiſoient toute ſa ſuite; il vouloit voyager inconnu. Il deſcend l'Agradate, s'embarque ſur le Golfe Perſique, & aborde bientôt au Port de Gerra ſur les côtes de l'Arabie heureuſe.

De-là il continue ſa route vers la ville de Macoraba *; dans ce ſéjour délicieux la ſérénité du Ciel, la douceur du climat, les parfums qui embaumoient l'air, une nature variée, féconde & riante de toute part, charmoient tous les ſens.

Cyrus ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les beautés de ce pays, lorſqu'il vit un homme qui marchoit d'un pas grave, & qui ſembloit enſe-

* C'eſt aujourd'hui la Mecque. Elle a été de tout tems un lieu ſaint pour les Arabes.

veli dans une profonde méditation; il étoit déja près de Cyrus, sans s'en être apperçû; le Prince interrompoit la rêverie du vieillard, pour lui demander le chemin qui conduisoit à Badeo, où il devoit s'embarquer pour l'Egypte.

Amenophis, c'est ainsi qu'il s'appelloit, salua Cyrus & Araspe avec politesse, & leur ayant représenté que le jour étoit trop avancé pour continuer leur voyage, il offrit de les conduire dans sa retraite.

Il les mena par un chemin détourné, vers une colline prochaine, où il avoit creusé de ses propres mains plusieurs grottes champêtres; une fontaine sortoit du penchant de la colline; son onde transparente en s'enfuyant alloit arroser un petit jardin plus éloigné, & formoit ensuite un ruisseau, dont le doux murmure étoit le seul bruit qu'on entendoit dans ces lieux tranquilles.

Amenophis servit à ses hôtes des fruits secs, & des vins exquis, & pendant le repas il les entretint agréablement; une joye naïve & paisible regnoit sur son visage, ses discours étoient pleins de sens & de sentimens, il avoit toute la politesse d'un homme élevé à la Cour des Rois: C'est ce qui

donna à Cyrus la curiosité de savoir la cause de sa retraite. Pour mériter la confiance d'Amenophis, Cyrus lui découvrit sa naissance, & le sujet de ses voyages ; il lui fit ensuite entrevoir son désir, avec ce respect modeste qu'on doit avoir pour le secret d'un inconnu. Amenophis plein de reconnoissance pour le Prince, & encore plus touché de sa délicatesse & de sa retenue, commença ainsi l'histoire de sa vie & de ses malheurs.

Quoique je sois descendu d'une des plus anciennes familles d'Egypte, cependant par la succession des temps & la triste vicissitude des choses humaines, la branche; dont je sors est tombée dans une grande pauvreté. Mon Pere vivoit près de Diospolis ville de la Haute Egypte, & cultivoit de ses propres mains son champ paternel ; il m'élevoit à gouter les vrais plaisirs dans la simplicité d'une vie champêtre, à mettre mon bonheur dans l'étude de la sagesse, & à trouver dans l'agriculture, la chasse & les beaux arts, mes plus douces occupations.

C'étoit l'usage du Roy Apriès de parcourir de tems en tems les différentes Provinces de son Royaume. Un jour qu'il passa

par

par les forêts voisines du lieu où j'habitois, il m'apperçut à l'ombre d'un Palmier où je lisois les livres sacrés d'Hermés.

Je n'avois pas plus de seize ans: ma jeunesse & mon maintien attirerent les regards du Roy; il s'approcha de moi, & me demanda mon nom, mon état, & ce que je lisois; mes réponses lui plurent; il me fit conduire à sa Cour, avec le consentement de mon Pere, & ne négligea rien pour mon éducation.

Le goût qu'Apriés avoit pour moi, se changea peu-à-peu en confiance; elle paroissoit augmenter à mesure que j'avançois en âge, & je me livrois sans reserve aux sentimens de tendresse & de reconnoissance. Comme j'étois jeune & sans expérience, je croyois que les Princes étoient capables d'amitié; j'ignorois que les Dieux leur ont refusé cette douce consolation, pour contre-balancer leur grandeur.

Après avoir suivi le Roi dans ses guerres contre les Sidoniens & les Cypriotes, je devins son unique favori; il me communiqua les secrets les plus importans de l'Etat, & m'honora de la premiere charge auprès de sa personne.

Je ne perdis jamais de vûe l'obſcurité d'où le Roi m'avoit tiré; je n'oubliai point que j'avois été pauvre, & je craignis d'être riche; je conſervois ainſi mon intégrité au milieu des grandeurs. J'allois de tems en tems voir mon Pere dans la Haute Egypte dont j'étois Gouverneur; je viſitois avec plaiſir le bocage où Apriés m'avoit rencontré: Heureuſe ſolitude, diſois-je en moi-même, où j'ai puiſé d'abord les maximes de la vraye ſageſſe! Malheur à moi, ſi j'oublie l'innocence & la ſimplicité de mes premieres années, où je ne ſentois point les faux déſirs, & ne connoiſſois pas les objets qui les excitent!

Je fus ſouvent tenté de renoncer à la Cour, pour reſter dans cette aimable ſolitude; c'étoit ſans doute un preſſentiment des diſgraces qui devoient m'arriver; ma fidelité devint bien-tôt ſuſpecte à Apriés.

* Amaſis qui me devoit ſa fortune, tâcha de lui inſpirer ces défiances; c'étoit un homme de baſſe naiſſance, mais d'une grande valeur: il avoit tous les talens naturels & acquis, mais les ſentimens cachés de ſon cœur étoient corrompus. Quand on a beaucoup

* Voyez Herodote Liv. 1. & 2.

coup d'esprit, & qu'on ne tient rien pour sacre, il est aisé de réussir auprès des Princes.

Le soupçon étoit éloigné de mon cœur, & je ne me défiois pas d'un homme que j'avois comblé de bienfaits; il se couvrit du voile d'une profonde dissimulation, pour me mieux trahir.

Je n'aimois point la basse flatterie, mais je n'étois pas insensible aux louanges délicates. Amasis sentit bientôt ma foiblesse, & s'en servit adroitement; il affectoit, pour me plaire, une candeur, une noblesse, & un désinteressement qui me charmerent; enfin il gagna tellement ma confiance, qu'il étoit à mon égard, ce que j'étois à l'égard du Roi. Je le presentai à Apriès comme un homme très capable de le servir; il eut bien-tôt un accès libre auprès du Prince.

Le Roi avoit de grandes qualités, mais il vouloit tout gouverner par sa volonté absolue; il s'étoit déja affranchi des loix, il n'écoutoit plus le conseil des trente Juges.

Mon amour pour la vérité ne me permit pas toujours de suivre les regles d'une exacte prudence, & mon attachement pour le Roi me porta souvent à lui parler avec trop de force, & sans assez de ménagement.

Je

Je m'apperçus peu-à-peu de sa froideur ; & de la confiance qu'il prenoit en Amasis ; loin de m'en allarmer, je me réjouissois de l'élévation d'un homme que je croyois non seulement mon ami, mais encore zelé pour le bien public.

Amasis me disoit souvent avec des regrets qui paroissoient sincères : Je ne goûte point le plaisir de la faveur du Prince ; puisque vous en êtes privé. N'importe, lui disois-je, par qui le bien se fasse, pourvû qu'il soit fait.

Ce fut alors que les Villes principales de la Haute Egypte m'adresserent leurs plaintes, sur les subsides extraordinaires que le Roi exigeoit. J'écrivis des lettres circulaires, pour adoucir les esprits : Amasis fit saisir ces lettres, & contrefit exactement mon caractere ; il manda dans celles qu'il envoya en mon nom aux habitans de Diospolis ma patrie, que, si je ne pouvois pas gagner le Roi par la persuasion, j'irois moi-même me mettre à leur tête, pour le forcer à les traiter avec moins de rigueur.

Ce peuple étoit naturellement porté à la revolte, & s'imaginant que j'étois auteur de ces lettres, il crut entrer avec moi dans un

un traité ſecret : Amaſis entretint cette correſpondance ſous mon nom pendant pluſieurs mois ; croyant enfin avoir des preuves ſuffiſantes de mon infidélité, il alla ſe jetter aux pieds du Prince, lui découvrit toute la pretendue conſpiration, & lui montra les lettres ſuppoſées.

Je fus arrêté ſur le champ, & mis dans une étroite priſon ; le jour fut fixé pour me faire mourir avec éclat, Amaſis me vint voir ; il parut d'abord chancelant dans ſes idées, incertain de ce qu'il devoit croire, arrêté par la connoiſſance qu'il avoit de ma vertu, ébranlé par la force des preuves, attendri ſur mon ſort.

Après l'avoir entretenu quelque tems, il ſembla convaincu de mon innocence, me promit de parler au Prince, & de travailler à découvrir les auteurs de la perfidie.

Pour mieux cacher ſes noirs projets, il alla trouver le Roi, & tâchant foiblement de l'engager à me pardonner, il lui fit entrevoir qu'il n'agiſſoit que par reconnoiſſance, & par compaſſion pour un homme à qui il devoit ſa fortune : il le confirma auſſi adroitement dans la perſuaſion où il étoit de mon crime ; le Roi naturellement ſoupçonneux & défiant, fut inexorable.

Le

Le bruit de ma trahiſon ſe répandit par toute l'Egypte ; les peuples des différentes Provinces accoururent à Saïs, pour voir le ſpectacle inhumain qu'on préparoit : enfin le jour fatal étant arrivé, pluſieurs de mes amis parurent à la tête d'une foule nombreuſe, & m'arracherent au ſupplice qui m'étoit deſtiné. Les troupes du Roi firent d'abord quelque réſiſtance, mais la multitude ſe déclara pour moi. J'étois maître alors de faire la même révolution dans l'Egypte qu'Amaſis fit depuis ; mais je ne profitai de cette conjoncture heureuſe, que pour me juſtifier auprès d'Apriés : je lui envoyai un de mes libérateurs pour l'aſſurer que ſon injuſtice ne me faiſoit pas oublier mon devoir, & que je ne voulois que le convaincre de mon innocence.

Il m'ordonna de l'aller trouver dans ſon Palais ; (ce que je pouvois faire ſans riſque, le peuple étant ſous les armes, & l'ayant entouré.) Amaſis étoit avec lui ; ce perfide, en continuant toujours ſa diſſimulation, courut au-devant de moi avec empreſſement, & me preſentant lui-même au Roi, que j'ai de joye, lui dit-il, de voir que la conduite d'Amenophis ne vous laiſſe plus aucun prétexte de douter de ſa fidelité ; je vois bien, répondit froidement Apriés, qu'Amenophis

n'aſ-

n'aſpire point à la Royauté, & je lui pardonne d'avoir voulu borner mon autorité pour plaire à ſes concitoyens. Je repondis au Roi que je n'étois point coupable des crimes qu'on avoit voulu m'imputer, & que j'en ignorois l'auteur. Amaſis chercha alors à faire tomber les ſoupçons de ſa trahiſon, ſur les meilleurs amis & les plus fideles ſerviteurs du Roi.

Je ſentis que l'eſprit du Prince n'étoit point guéri de ſes défiances, & pour prévenir de nouvelles accuſations, (après avoir diſpoſé le peuple de ſe ſéparer,) je me retirai de Saïs; je retournai dans ma premiere ſolitude, & je ne rapportai de la Cour que mon innocence & ma pauvreté.

Apriés envoya des troupes à Dioſpolis, pour en empêcher le ſoulevement, & l'ordonna de veiller ſur ma conduite; il s'imaginoit ſans doute que je ne pourrois jamais me borner à une vie tranquille, après avoir vécu dans les emplois les plus éclatans.

Cependant Amaſis devint maitre abſolu de l'eſprit du Roi. Apriés ſe livra aveuglement à lui; ce Favori lui rendit ſuſpects ſes meilleurs Sujets, & les fit exiler, afin d'écarter du Trône ceux qui pouvoient empêcher l'uſur-

l'usurpation qu'il méditoit. Une occasion se présenta bien-tôt pour exécuter ses projets.

* Les Cyrenéens, Colonie des Grecs, qui s'étoient établis en Afrique, ayant pris aux Lybiens une grande partie de leurs terres, les Lybiens se donnerent à Apriés pour obtenir sa protection: le Roi d'Egypte envoya une grande armée dans la Lybie pour faire la guerre aux Cyrénéens; cette armée où il y avoit beaucoup de mécontens qu'Amasis avoit eu soin d'éloigner, fut taillée en piéces; les Egyptiens s'imaginerent qu'Apriés avoit eu dessein de la faire périr, afin de regner plus despotiquement; cette pensée les irrita; il se forma une ligue dans l'Egypte inférieure, le peuple se souleva, & prit les armes.

Le Roi leur envoya Amasis pour les appaiser, & les faire rentrer dans le devoir; c'est alors qu'éclaterent les desseins de ce perfide; loin de calmer les esprits, il les échauffa de plus en plus; il se mit à la tête des séditieux, & se fit proclamer Roi; la revolte devint bien-tôt universelle; Apriés fut obligé de quitter Saïs, & de se sauver dans la Haute Egypte.

Il

* Voyez Herodote Liv. 1. & 2.

Il se retira à Diospolis; j'engageai les habitans de cette Ville à oublier ses injustices, & à le secourir dans ses malheurs. Pendant tout le tems qu'il y demeura, j'avois un accès libre auprès de lui, mais j'évitois avec soin tout ce qui pouvoit lui rappeller le souvenir des disgraces qu'il m'avoit fait essuyer.

Apriès tomba bientôt dans une mélancolie profonde; cet esprit si fier dans la prospérité, qui s'étoit vanté qu'il n'étoit pas au pouvoir des Dieux mêmes de le détrôner, ne put soutenir l'adversité; ce Prince d'une valeur si renommée, n'avoit point le vrai courage d'esprit; il avoit mille & mille fois méprisé la mort, il ne savoit pas méprisé la fortune. Je tachai de le calmer, de le soutenir, & d'éloigner de son esprit toutes les funestes idées, qui l'accabloient; je lui lisois souvent les livres d'Hermés, il étoit frappé sur tout de ce passage: Lorsque les Dieux aiment les Princes, ils versent dans la coupe du sort un mélange de biens & de maux, afin qu'ils n'oublient pas qu'ils sont hommes.

Ces réflexions le tranquilliserent, & adoucirent peu-à-peu ses chagrins; je sentois un plaisir infini de voir que le Prince commençoit

çoit à gouter la vertu, & qu'elle le rendoit paiſible au milieu des malheurs.

Apriés n'oublia rien pour ſe retirer de la triſte ſituation où il étoit; il ramaſſa trente mille Cariens & Ioniens, qui s'étoient établis en Egypte ſous ſon regne. Je ſortis avec lui de Dioſpolis; nous marchâmes contre l'Uſurpateur, & nous lui donnâmes bataille près de Memphis: comme nous n'avions que des troupes étrangeres, nous fûmes entiérement défaits.

Amaſis me fit chercher par-tout, mais le bruit de ma mort s'étoit répandu, & vingt années s'étant écoulées depuis ma retraite de la Cour, je fus confondu avec les autres priſonniers, & mis dans une haute tour à Memphis.

Le Roi fut amené à Saïs: Amaſis lui rendit de grands honneurs pendant les premiers jours. Pour ſonder les inclinations du peuple, il propoſa de le rétablir; mais en ſecret il formoit le deſſein de lui ôter la vie. Tous les Egyptiens demanderent la mort du Prince; Amaſis le leur abandonna. Il fut étranglé dans ſon propre Palais, & l'Uſurpateur fut couronné ſolemnellement.

A

* Voyez Herodote Liv. 2. Diodore de Sicile, Liv. 1.

A peine le peuple fut-il calmé, qu'il ſe livra à cette inconſtance naturelle qui agite toujours la multitude ; on commença à mépriſer la baſſe naiſſance d'Amaſis, & à murmurer contre lui ; ce politique habile ſe ſervit heureuſement de ſon adreſſe pour adoucir les eſprits irrités, & prévenir la revolte.

Les Rois d'Egypte avoient coutume de donner des feſtins ſolemnels à leurs Courtiſans ; les conviés lavoient alors les mains avec le Roi dans une cuvette d'or, deſtinée de tout tems à cet uſage ; Amaſis fit faire de cette cuvette une Statue de Serapis, qu'il expoſa à la vénération des peuples ; il vit avec joye les hommages empreſſés qu'on rendoit de toutes parts à ſa nouvelle Divinité ; il aſſembla les Egyptiens & leur fit cette harangue :

Citoyens, écoutez-moi ; Cette Statue que vous adorez aujourd'hui, vous ſervoit autrefois pour les uſages les plus vils ; c'eſt ainſi que tout dépend de votre choix, & de votre opinion ; toute autorité réſide originairement dans le peuple ; arbitres abſolus de la Religion & de la Royauté, vous créez également vos Dieux, & vos Souverains. Je vous affranchis des craintes frivoles des uns & des autres, en vous appre-

nant

nant vos véritables droits : tous les hommes naiſſent égaux, votre volonté ſeule les diſtingue ; quand il vous plait d'élever quelqu'un au rang ſupréme, il ne doit y demeurer que parceque vous le voulez : Je ne tiens mon autorité que de vous, vous pouvez la reprendre pour la donner à un autre qui vous rendra plus heureux que moi ; montrez-moi cet homme, je deſcends du trône avec plaiſir, & me confonds dans la multitude.

Par ce diſcours impie, mais flatteur pour le peuple, Amaſis affermit ſolidement ſon autorité ; on le conjura de reſter ſur le trône ; il parut accepter la Royauté comme une grace qu'il faiſoit au peuple : il eſt adoré par les Egyptiens qu'il gouverne avec douceur & modération ; la politique le demande, & ſon ambition eſt ſatisfaite ; il vit à Saïs dans un éclat qui éblouit ceux qui l'approchent, rien ne paroit manquer à ſon bonheur ; mais on m'aſſure que le dedans eſt bien différent de ce qui paroit au dehors ; il croit que tous les hommes qui l'entourent lui reſſemblent, & qu'ils veulent le trahir comme il a trahi ſon Maitre ; ces défiances continuelles l'empèchent de jouir du fruit de ſon crime : c'eſt par-là que les Dieux l'ont puni de ſon uſurpation.

Les

Les cruels remords déchirent ſans ceſſe ſon cœur, & les noirs ſouçis ſe répandent ſouvent ſur ſon front; la colere du grand Oſiris le pourſuit partout; la ſplendeur de la Royauté ne ſauroit le rendre heureux, parcequ'il ne goute ni la paix du cœur, ni l'amitié des hommes, ni la douce confiance qui fait le principal charme de la vie.

Amenophis alloit continuer ſon hiſtoire, mais Cyrus l'interrompit pour lui demander comment Amaſis avoit pris un tel aſcendant ſur l'eſprit d'Apriés.

Le Roi, reprit Amenophis, ne manquoit ni de talens, ni de vertus, mais il n'aimoit point à être contredit; il ordonnoit ſouvent à ſes Miniſtres de lui dire la vérité, cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obeiſſoient; il aimoit la flaterie, en affectant de la haïr: Amaſis s'apperçut de cette foibleſſe, & le ménagea avec art. Lorſqu'Apriés réſiſtoit aux maximes deſpotiques que ſon Miniſtre lui inſpiroit, ce perfide inſinuoit au Roy que la multitude incapable de raiſonner, doit être menée par l'autorité abſolue, & que les Princes étant dépoſitaires du pouvoir des Dieux, peuvent agir comme eux, ſans rendre raiſon de leur conduite; il aſſaiſonnoit ſes conſeils de tant

de principes apparens de vertu, & de tant de louanges délicates, que le Prince séduit s'étoit rendu haïsable à ses Sujets sans s'en appercevoir.

Alors Cyrus attendri sur le sort du Roi d'Egypte, dit à Amenophis: Il me semble qu'Apriés est plus à plaindre qu'à blamer; comment les Princes peuvent-ils reconnoitre la perfidie, quand elle se cache avec tant d'art?

Le bonheur du peuple, répondit Amenophis, fait celui du Prince; leurs véritables interêts se réunissent nécessairement, quelque effort qu'on fasse pour les séparer. Quiconque inspire aux Princes des maximes contraires, doit être regardé comme ennemi de l'Etat.

De plus, les Rois doivent toujours craindre un homme qui ne les contredit jamais, & qui ne leur dit que des vérités agréables. Il ne faut point d'autres preuves de la corruption d'un Ministre, que de voir qu'il préfere la faveur, à la gloire de son Maitre.

Enfin, un Prince habile doit savoir mettre à profit les talens de ses Ministres, mais il ne doit point s'abandonner aveuglement

ment à leurs conſeils ; il peut ſe prêter aux hommes, mais il ne doit jamais s'y livrer.

Ah ! s'écria Cyrus, que la condition des Rois eſt malheureuſe ! ils ne peuvent, dites-vous, que ſe prêter aux hommes, ils ne doivent jamais s'y livrer, ils ne connoîtront donc jamais les charmes de l'amitié. Que je ſuis à plaindre, ſi la royauté eſt incompatible avec le plus grand de tous les biens !

Quand un Prince bien né, répondit Aménophis, n'oublie point qu'il eſt homme, il peut trouver des amis qui n'oublieront pas qu'il eſt Roi : Mais ſon amitié ne doit jamais le faire agir par goût, ni par inclination dans les affaires de l'Etat. Comme particulier, il peut jouir des plaiſirs d'une tendre amitié, mais comme Prince il doit reſſembler aux Immortels qui n'ont aucune paſſion.

Après ces réflexions, Cyrus impatient de ſavoir le ſort d'Aménophis, lui demanda comment il étoit ſorti de priſon, & le ſage Egyptien continua ainſi ſon récit.

Je fus oublié quelques années dans ma priſon à Memphis. Je ne pouvois voir n-

entretenir perſonne; abandonné à la ſolitude, ſans aucune conſolation, je ſouffris les maux les plus cruels de l'ennui. L'homme ne trouve au dedans de lui-même qu'un vuide affreux qui le déſole; ſon bonheur ne vient que des amuſemens qui l'empêchent de ſentir ſon inſuffiſance naturelle. Je déſirai la mort avec ardeur, mais je reſpectai les Dieux, & je n'oſai me la procurer, perſuadé que ceux qui m'ont donné la vie, ont ſeuls le droit de me l'ôter.

Un jour que j'étois accablé des plus triſtes réflexions, j'entendis tout à coup un bruit ſourd, comme ſi l'on avoit voulu percer le mur de ma priſon. Ce bruit étoit cauſé par un homme qui cherchoit à ſe ſauver; il aggrandit aſſez l'ouverture en peu de jours, pour pénétrer dans ma chambre. Ce priſonnier quoiqu'étranger parloit parfaitement la Langue Egyptienne; il m'apprit qu'il étoit Tyrien, qu'il ſe nommoit Arobal, qu'il avoit ſervi Apriès dans les troupes des Cariens, & qu'il avoit été pris dans le même tems que moi. Il avoit l'eſprit vif, naturel, & aimable; il s'énonçoit avec feu, délicateſſe, & grace; en rediſant les mêmes choſes, il ne les repétoit jamais. [Nous nous racontames nos avantures & nos malheurs.] Le plaiſir que je trouvois dans les entretiens

tiens de cet Etranger, me fit oublier la perte de ma liberté, (je contractai bientôt avec lui une étroite amitié).

Nous ne fûmes tirés de priſon que pour ſubir de nouvelles peines, on nous condamna aux mines: nous n'eſpérions plus de reſſource que dans la mort; mais l'amitié ſoulagea nos maux, & nous conſervames aſſez de courage pour nous faire des amuſemens au milieu des malheurs même, par l'obſervation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre.

Rien ne ſe produit par hazard; tout eſt l'effet d'une circulation qui unit, entretient, & renouvelle ſans ceſſe toutes les parties de la nature. Les pierres & les métaux, ſont des corps organiſés qui ſe nourriſſent, & croiſſent comme les plantes: les feux & les eaux, renfermés dans les cavités de la terre, ſemblables à notre Soleil, & à nos pluyes, fourniſſent une chaleur, & un ſuc nourricier convenables à cette eſpèce de végétaux. Nous nous promenions avec plaiſir au milieu de ces beautés inconnues à la plûpart des mortels: Mais, helas! la lumiere du jour y manque; nous ne pouvions rien diſtinguer que par la ſombre lueur des lampes.

Nous commencions déja à nous accoutumer à cette nouvelle eſpece de malheur, lorſque le ciel nous rendit la liberté par un coup également terrible & ineſpéré.

Les feux ſouterrains rompent quelquefois leurs priſons avec une violence qui paroit ébranler la nature juſques dans ſes fondemens, ſemblables au tonnerre qui briſe les nues pour vomir par tout des flammes, & remplir l'air de ſes éclats. Nous entendimes ſouvent ces bruits horribles. Un jour les ſécouſſes redoublerent, la terre ſembla mugir; nous n'attendimes plus que la mort, lorſque ces feux impétueux nous ouvrirent un paſſage dans une caverne ſpacieuſe: Ce qui devoit nous priver de la vie, nous procura la liberté.

Nous marchâmes long-tems à la clarté de nos lampes, avant que de revoir le jour; nous l'apperçumes à la fin. Le ſouterrain aboutiſſoit à un vieux Temple que nous connumes avoir été conſacré à Oſiris; par les bas reliefs qu'on remarquoit ſur l'autel; nous nous proſternâmes; & nous adorâmes la Divinité du lieu. Nous n'avions point de victimes à offrir, ni de quoi faire des libations;

tions ; pour tout ſacrifice nous jurâmes d'aimer toujours la vertu.

Ce Temple étoit ſitué près du Golfe Arabique. Nous nous embarquâmes ſur un vaiſſeau qui faiſoit voile pour le port de Muza. Nous traverſâmes une grande partie de l'Arabie Heureuſe, & nous arrivâmes enfin dans cette ſolitude. Les Dieux ſemblent avoir caché les beaux endroits de la terre à ceux qui ne connoiſſent point le prix d'une vie tranquille. Nous trouvâmes dans ces bois & dans ces forêts, des hommes d'un naturel doux & humain, pleins de bonne foi & de juſtice.

Nous nous rendimes bien-tôt celèbres parmi eux. Arobal leur apprenoit à tirer de l'arc, & à lancer le javelot, pour détruire les bêtes féroces qui ravageoient leurs troupeaux. Je leur apprenois la Religion d'Hermés, & je guériſſois leurs maladies par le ſecours des ſimples. Ils nous regardoient comme des hommes divins. Nous admirions tous les jours les mouvemens de la belle nature qui ſe remarquoient en eux, leur joye naïve, leur ſimplicité ingénue, & leur tendre reconnoiſſance

Nous comprimes alors que les grandes Villes, & les Cours magnifiques n'ont que trop servi à corrompre les mœurs & les sentimens; en réunissant une multitude d'hommes dans le même lieu, elles n'ont fait souvent que réunir leurs passions, & les multiplier. Nous remerciâmes les Dieux d'être désabusés des faux plaisirs, & même de ces fausses vertus politiques & militaires, que l'amour propre a introduites dans les grandes societés, pour tromper les hommes, & pour les rendre esclaves de leur ambition.

Mais, hélas! quelle est l'inconstance des choses humaines; quelle est la foiblesse de l'esprit de l'homme! Arobal, cet ami si vertueux, si tendre, si généreux, qui avoit soutenu la prison avec tant de courage, & l'esclavage avec tant de fermeté, ne put se contenter d'une vie simple & uniforme. Né pour la guerre, il soupiroit après les grands exploits; & plus Philosophe par l'esprit que par le cœur, il m'avoua qu'il ne pouvoit plus soutenir la simplicité d'une vie champêtre. Il me quitta, & je ne l'ai point revu depuis.

Je suis un être isolé sur la terre; Apriès m'a persécuté, Amasis m'a trahi, Arobal m'aban-

m'abandonne. Je trouve par tout un vuide affreux. Je sens que l'amitié, le plus grand de tous les biens, est difficile à rencontrer; les passions, les foiblesses, mille contrarietés la refroidissent, ou la dérangent; on s'aime trop soi-même pour bien aimer son ami. Je connois à present les hommes; cependant je ne les haïs point, mais je ne saurois les estimer; je leur veux, & je leur fais du bien sans espoir de récompense.

Tandis qu'Aménophis parloit, on voyoit sur le visage de Cyrus les sentimens & les passions que tous ces différens événemens devoient faire naitre en lui: Il conçut une haute estime pour le Philosophe Egyptien, & ne put se résoudre qu'avec peine à s'en séparer. Si j'étois né dans une condition privée, lui dit-il; je me trouverois heureux de passer le reste de mes jours avec vous dans cette retraite; mais le Ciel me destine aux travaux de la Royauté: J'obéis à ses ordres, moins, ce me semble, pour satisfaire mon ambition, que pour contribuer au bonheur de la Perside.

Allez, Cyrus, allez la rendre heureuse, répondit Aménophis, il n'est permis de gouter le repos qu'après avoir travaillé long-tems

pour la Patrie ; l'homme n'eſt pas né pour lui-même, mais pour la ſocieté. Cependant tout étant préparé pour le départ du Prince ; Cyrus & Araſpe reprirent leur chemin, & traverſerent le pays des Sabéens.

Pendant le voyage Araſpe paroiſſoit quelquefois triſte & rêveur ; Cyrus s'en apperçut, & lui en demanda la raiſon ; Araſpe lui répondit ; Vous étes Prince, & je n'oſe vous parler à cœur ouvert. Oublions le Prince, dit Cyrus, & parlons en amis. Eh bien! reprit Araſpe, j'obéis. Tout ce qu'Aménophis nous a dit ſur l'inſtabilité du cœur humain dans l'amitié, m'effraye. Je ſens ſouvent ces contrarietés dont il a parlé : vos mœurs trop ennemies du plaiſir, me bleſſent quelquefois ; ſans doute mes défauts vous ſont incommodes à leur tour ; que je ſerois malheureux, ſi cette différence de ſentimens pouvoit alterer notre amitié.

Tous les hommes ont leurs foibleſſes, repliqua Cyrus ; celui qui cherche un ami parfait, cherche inutilement : on n'eſt pas toujours également content de ſoi-même, comment le ſeroit-on de ſon ami ? [Nous aimons toujours nous-mêmes avec toutes nos fautes, & nous devons aimer notre ami tout

de-

de même]. Vous avez vos foibleſſes, j'ai auſſi les miennes; mais notre candeur à nous avouer nos défauts, & notre indulgence à nous les pardonner réciproquement, doivent faire le lien de notre amitié : C'eſt traiter ſon ami comme ſoi-même, que de lui montrer ſon ame toute nüe; cette ſimplicité fait diſparoitre toutes les imperfections. Avec les autres hommes, il ſuffit d'être ſincere, en ne paroiſſant jamais ce que l'on n'eſt pas; mais avec ſon ami, il faut être ſimple, juſqu'à ſe montrer tel qu'on eſt.

C'eſt ainſi qu'ils s'entretenoient enſemble pendant leur voyage; ils arriverent enfin ſur les bords du Golfe Arabique, où ils s'embarquerent pour paſſer en Egypte.

Cyrus fut ſurpris de trouver dans l'Egypte une nouvelle eſpece de beautés, qu'il n'avoit pas vûes dans l'Arabie Heureuſe. Là tout étoit l'effet de la ſimple nature; ici l'art avoit tout perfectionné.

(*) Il pleut rarement dans l'Egypte, mais le Nil l'arroſe par ſes débordemens réglés.

 Elle

* Tout ce qui eſt dit ici ſur l'Egypte, eſt tiré de Diodore de Sicile Liv. 1. Sect. 2. d'Herodote Liv. 2. & de Strabon Liv. 17.

Elle eſt traverſée d'une infinité de canaux, qui portent par tout la fécondité avec leurs eaux, qui uniſſent les villes entre elles, qui joignent la grande mer avec la mer rouge, & qui entretiennent par là, le commerce au dedans & au dehors du Royaume.

Les villes élevées avec des travaux immenſes, paroiſſent comme des Isles au milieu des eaux, & dominent ſur la plaine inondée, & rendue fertile par ce fleuve bienfaiſant. Lorsque ſes inondations ſont trop abondantes, de vaſtes réſervoirs faits exprès reçoivent ſes eaux débordées, pour en empêcher les ravages; des écluſes ouvrent ou ferment ces réſervoirs ſelon les beſoins. Tel eſt l'uſage du lac Méris, creuſé par un des anciens Rois d'Egypte dont il porte le nom; ſon tour eſt de cent quatre vingt lieues. (†)

Les Villes d'Egypte ſont nombreuſes, grandes, bien peuplées, & pleines de Temples magnifiques, & de Palais ſuperbes, ornés de ſtatues & de colonnes.

Cyrus

(†) Dix huit cens Stades, ſelon Herodote & Diodore de Sicile.

Cyrus parcourut avec plaisir toutes ces beautés, & alla ensuite voir le fameux Labyrinthe bâti par les douze Nomarques. Ce n'est pas un seul Palais, mais un magnifique amas de douze Palais disposés régulièrement. Trois mille chambres qui se communiquent par des terrasses, s'arrangent autour de douze salles, & ne laissent point de sortie à ceux qui s'y engagent sans guide. Il y a autant de bâtimens sous terre que dessus; ces souterrains sont destinés à la sépulture des Rois.

Dans ce Palais magnifique on voit partout sur les murs, des bas reliefs représentans l'histoire des Rois. Les Princes enterrés dans les souterrains, semblent revivre dans ces sculptures, de sorte que le même Palais contient des monumens qui montrent aux Monarques, & leur grandeur, & leur néant.

Outre les Temples consacrés pour le culte des Dieux, & les Palais destinés pour l'habitation des Princes, on voit encore dans l'Egypte, & sur-tout près de Memphis, des Piramides qui servent de tombeaux aux grands hommes. Ce sage peuple croyoit devoir élever des monumens superbes aux

morts, pour éternifer le mérite, & perpétuer l'émulation.

[La plus fameufe de ces Piramides étoit celle d'Hermès. Elle étoit de pierre polie; plus haute que 600. pieds, & en étât de réfifter aux injures des tremblemens de terre, & des vents. Les Egyptiens avoient plus de goût pour le folide que pour l'ornement. Chaque porte de cette Piramide donnoit l'entrée dans fept appartemens qui portoient les noms des Planètes. Dans chacun d'eux on voyoit une ftatue d'or: mais la plus épaiffe étoit dans celui du foleil ou d'Ofiris, ayant un livre fur fon front & fa main appliquée à fa bouche. Au dehors du livre fe trouvoit cette infcription: Il doit être lû dans un profond filence, pour fignifier, difent les Prêtres Egyptiens, que nous ne pouvons parvenir à la connoiffance de la Nature Divine, qu'en impofant filence aux fens & à l'imagination.]

Après avoir admiré toutes ces merveilles, Cyrus s'appliqua à connoitre l'hiftoire, la politique, & les loix de l'ancienne Egypte, qui ont été le modèle de celles de la Grece.

Il apprit que les Prêtres Egyptiens avoient compofé leur hiftoire d'une fuite immenfe de

de fiecles ; ils fe perdoient avec plaifir dans cet abime infini de tems, pendant lequel Ofiris lui-même gouvernoit les hommes. Toutes les fictions dont ils ont rempli leurs annales fur le regne des Dieux, & des Demi-Dieux, ne font que des allégories, pour exprimer le premier état des ames, avant leur defcente dans des corps mortels.

Selon eux, l'Egypte étoit alors le féjour favori des Dieux, & le lieu de l'Univers où ils fe plaifoient le plus. Après l'origine du mal, & la grande révolution arrivée par la revolte du monftre Typhon, ils croyoient que leur pays étoit le moins changé & le moins défiguré ; arrofé par le fleuve du Nil, il demeura fécond, pendant que tout le refte de la nature étoit ftérile ; ils regardoient l'Egypte comme la mere des hommes, & des animaux.

Leur premier Roi fe nomma Menés. Depuis fon tems leur hiftoire fe renferme dans des bornes raifonnables, & fe reduit à trois âges. Le premier, jufques aux Rois Pafteurs, contient huit cens ans. Le fecond, depuis les Rois Pafteurs jufques à Séfoftris, contient cinq fiècles. Le troifième depuis

Sé-

Séfoftris jufques à Amafis, renferme plus de fept cens ans (a).

Pendant le premier âge, l'Egypte fut divifée en plufieurs Dynafties, ou gouvernemens, qui avoient chacun fes Rois. Leurs principaux fieges étoient à Memphis, à Thanis, à This, à Eléphantis, & à Thebes: cette derniere Dynaftie abforba toutes les autres, & en devint la maîtreffe. L'Egypte, fans avoir aucun commerce au dehors, fe bornoit alors à l'agriculture, & à la vie paftorale. Les Bergers étoient Héros & les Rois étoient Philofophes. Dès ce tems vivoit le premier Hermés, qui pénétra tous les fecrets de la nature, & de la Théologie. C'étoit le fiècle des fciences occultes. Les Grecs, difent les Egyptiens, s'imaginent que le monde dans fon enfance étoit ignorant; mais ils ne penfent ainfi que parcequ'ils font toujours enfans euxmêmes (b). Ils ne favent rien de l'origine du monde, de fon antiquité, ni des révolutions qui y font arrivées. Les hommes du fiécle de Mercure fe fouvenoient encore de leur premier état fous le regne d'Ofiris, & avoient plufieurs connoiffances traditio-

(a) Voy. Marsham Canon. Chronicus.
(b) Expreffion de Platon dans fon Politique, Voy. le Difc. p.

traditionelles que nous avons perdues. Les Arts d'imitation, la Poëſie, la Muſique, la Peinture, tout ce qui eſt du reſſort de l'imagination, ne ſont que des jeux d'eſprit en comparaiſon des hautes ſciences, connues des premiers hommes. La Nature, ajoutoient-ils, obéiſſoit alors à la voix des Sages. Ils ſavoient remuer tous ſes reſſorts cachés. Ils produiſoient, quand ils vouloient, les prodiges les plus merveilleux. Les Génies aëriens leur étoient ſoumis: (a) ils entroient ſouvent en commerce avec les Eſprits étherées, & quelquefois avec les pures Intelligences qui habitent l'Empyrée. Nous avons perdu, dirent les Prêtres à Cyrus, ces connoiſſances ſublimes, il ne nous en reſte que quelques veſtiges ſur nos anciens obeliſques, qui ſont les monumens de notre Théologie, de nos miſteres, & de nos traditions ſur la Divinité & ſur la Nature, & nullement les annales de notre hiſtoire civile, comme s'imaginent les ignorans.

Le ſecond âge fut celui des Rois Paſteurs venus d'Arabie; ils inonderent l'Egypte avec une armée de deux cens mille hommes. La barbarie de ces Arabes groſſiers & ignorans, fit mépriſer & oublier les ſciences ſublimes & cachées; ils ne pouvoient rien ima-

(a) Voyez Jambl. de Myſt. Egypt.

imaginer qui ne fût matériel & ſenſible. C'eſt depuis leur tems que le génie des Egyptiens changea tout-à-fait, ſe tourna du côté des Arts, de l'Architecture, de la Guerre, & de toutes les connoiſſances ſuperficielles, inutiles à ceux qui ſavent ſe contenter de la ſimple Nature. C'eſt alors que l'idolatrie entra dans l'Egypte. La Sculpture, la Peinture, & la Poëſie, obſcurcirent toutes les idées pures, & les transformerent en images ſenſibles. Le vulgaire s'y arrêta, ſans pénétrer le ſens caché des Allégories.

Peu de tems après cette invaſion des Arabes, pluſieurs Egyptiens qui ne pouvoient ſupporter le joug etranger, quitterent leur pays, & allerent établir des colonies dans toute la terre. De-là ſont venus tous les grands hommes fameux dans les autres nations; le Belus des Babyloniens, le Cecrops des Athéniens, le Cadmus des Béotiens. De-là vient que tous les peuples de l'Univers doivent leurs loix, leurs ſciences, & leur Religion à l'Egypte. C'eſt ainſi que les Prêtres parloient à Cyrus.

Dans ce ſiècle vivoit le ſecond Hermés appellé Triſmégiſte. Il fut le reſtaurateur de l'ancienne Religion, il recueillit les loix & les ſciences du premier Mercure & les re-

rédigea en quarante-deux volumes, qu'on appelloit le Trésor des remedes de l'ame, parcequ'ils guérissent l'esprit de son ignorance, source de tous les maux.

Le troisième âge fut celui des conquêtes & du luxe. Les arts se perfectionnerent de plus en plus; les villes, les édifices & les piramides se multiplierent. Le Pere de Sésostris fit amener à sa Cour tous les enfans qui naquirent le même jour que son fils, & les fit elever avec le même soin que ce jeune Prince. Lorsque le Roi mourut, Sésostris leva une armée formidable, & choisit pour Officiers les jeunes gens qui avoient été élevés avec lui. Il y en avoit près de deux mille, capables d'inspirer à toute l'armée, le courage, les vertus militaires, & l'attachement pour le Prince, qu'ils regardoient tout ensemble comme leur maitre, & comme leur frere. Sésostris forma le dessein de conquerir le monde entier; il pénétra dans les Indes plus loin que Bachus & Hercule. Les Scythes se soumirent à son Empire. La Thrace & l'Asie Mineure sont pleines des monumens de ses victoires. On y voit les superbes inscriptions de Sésostris Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs. Ayant étendu les conquêtes depuis le Gange jusques

jusques au Danube, & depuis le Tanaïs jusqu'aux extrémités de l'Afrique, il revint après neuf années d'absence, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, se faisant trainer dans un char par les Rois qu'il avoit soumis.

Son gouvernement fut tout à fait militaire & despotique. Il diminua l'autorité des Pontifes, & la transporta aux gens de guerre. Après sa mort, la division se mit parmi ces Chefs, & continua pendant trois générations. Ils se trouverent trop puissans pour demeurer unis & soumis à un seul Maître. Sous Anysis l'aveugle, Sabacon l'Ethiopien profita de leurs discordes pour envahir l'Egypte. Ce Prince religieux rétablit le pouvoir des Prêtres, gouverna pendant cinquante ans dans une paix profonde, & retourna ensuite dans sa patrie, pour obéir aux oracles de ses Dieux.

Le Royaume abandonné, tomba entre les mains de Séthon Pontife de Vulcain; il anéantit l'art militaire, & méprisa les gens de guerre. Le regne de la superstition qui amollit les cœurs succéda au despotisme, qui les avait trop abattus.

Depuis

Depuis ce tems, l'Egypte ne se soutint plus que par des troupes étrangeres: elle tomba peu-à-peu dans l'anarchie. Douze Monarques ou Gouverneurs choisis par le peuple, partagerent le Royaume entr'eux. Un d'eux nommé Psammétique, se rendit maître de tous les autres. L'Egypte se rétablit un peu durant cinq ou six regnes; enfin cet ancien Royaume devint tributaire de Nebucodonoser Roi de Babylone.

La source de tous ces maux vint des conquêtes de Sésostris. Cyrus sentit par là que les Princes insatiables de conquerir, sont ennemis de leur postérité; à force de vouloir trop étendre leur domination, ils sappent les fondemens de leur puissance.

L'autorité des anciennes Loix d'Egypte, avoit été fort affoiblie dès le Regne de Sésostris; [du tems de Cyrus il n'en restoit plus que le souvenir.] Ce Prince recueillit avec soin ce qu'il en put apprendre des grands hommes, & des sages vieillards qui vivoient alors. Ces Loix peuvent se réduire à trois, d'où dépendent toutes les autres. Elles régloient la conduite des Rois, la Police, & la Jurisprudence.

Le Royaume étoit héréditaire, mais les Rois étoient obligés plus que les autres à vivre selon les Loix. Les Egyptiens regardoient comme une usurpation criminelle sur les droits du grand Osiris, & comme une présomption insensée dans un homme, de mettre son caprice à la place de la raison.

Le Roi se levoit au point du jour, & dans ce premier moment où l'esprit est le plus pur, & l'ame le plus tranquille, on lui donnoit une idée claire & nette de ce qu'il avoit à décider pendant la journée. Mais avant que de prononcer le jugement, il alloit au Temple invoquer les Dieux par des sacrifices. Là environné de toute sa Cour, & les victimes étant à l'autel, il assistoit à une priere pleine d'instruction, dont voici la formule.

Grand Osiris! l'œil du monde, & lumiere des esprits! donnez au Prince votre image, toutes les vertus royales, afin qu'il soit religieux envers les Dieux, & doux envers les hommes, moderé, juste, magnanime, généreux, ennemi du mensonge, maître de ses passions, punissant au dessous du

du crime, & récompenſant audeſſus du mérite (a).

Le Pontife repréſentoit enſuite au Roi les fautes qu'il avoit faites contre les loix; mais on ſuppoſoit toujours qu'il n'y tomboit que par ſurpriſe, ou par ignorance, & l'on chargeoit d'imprécations les Miniſtres qui lui avoient donné de mauvais conſeils, ou qui lui avoient déguiſé la vérité. [Après la priere & le ſacrifice ils lui liſoient les actions des Héros, & des grands Rois, afin que le Monarque imitât leur exemple, en maintenant les loix qui avoient rendu illuſtres ſes Prédéceſſeurs & heureux leurs ſujets.]

Que ne devoit-on pas eſperer d'un Prince accoutumé à entendre chaque jour les vérités les plus fortes & les plus ſalutaires, comme une partie eſſentielle de ſa religion? Il eſt arrivé auſſi que la plûpart des anciens rois d'Egypte ont été ſi chéris de leur peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle d'un pere.

La ſeconde Loi regardoit la Police, & la ſubordination des Rangs. Les terres étoient ſé-

(a) Diod. de Sicil.

ſéparées en trois parties. La premiere faiſoit le domaine des rois ; la ſeconde appartenoit aux pontifes ; & la troiſieme aux gens de guerre. Il paroiſſoit abſurde d'employer pour le ſalut de la patrie, des hommes qui n'euſſent aucun interêt à la défendre.

Le peuple étoit diviſé en trois claſſes, les Laboureurs, les Bergers, & les Artiſans. Ces trois ſortes d'hommes faiſoient de grands progrès dans chacune de leurs profeſſions ; ils profitoient des expériences de leurs ancêtres ; chaque famille tranſmettoit ſes connoiſſances à ſes enfans ; il n'étoit permis à perſonne de ſortir de ſon rang, ni d'abandonner les emplois paternels ; par là les arts étoient cultivés, & conduits à une grande perfection ; & les troubles cauſés par l'ambition de ceux qui veulent s'élever au-deſſus de leur état naturel, étoient prévenus.

Afin que perſonne n'eût honte de la baſſeſſe de ſon état, les Arts étoient en honneur. Dans le corps politique, comme dans le corps humain, tous les membres contribuent de quelque choſe à la vie commune. Il paroiſſoit inſenſé en Egypte, de mé-

méprifer un homme, parcequ'il fert la patrie par un travail pénible. On confervoit ainfi la fubordination des rangs, fans que les uns fuffent enviés, ni les autres méprifés.

La troifieme Loi regardoit la Jurifprudence. Trente Juges tirés des principales villes, compofoient le Confeil fuprème qui rendoit la juftice dans tout le royaume. Le Prince leur affignoit des revenus fuffifans pour les affranchir des embarras domeftiques, afin qu'ils puffent donner tout leur tems à compofer & à faire obferver les bonnes loix. Ils ne tiroient d'autre profit de leurs travaux, que la gloire & le plaifir de fervir la patrie.

Pour éviter les furprifes dans les jugemens, on défendoit dans les plaidoyers la fauffe éloquence qui éblouit l'efprit & qui anime les paffions : on expofoit la vérité des faits avec une précifion claire, nerveufe, & dépouillée des faux ornemens du difcours. Le Chef du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieufes, d'où pendoit une figure fans yeux, qu'on appelloit la Vérité ; il l'appliquoit au front & au cœur de celui, en faveur de qui la loi décidoit ;

doit ; c'étoit la maniere de prononcer les jugemens.

Il y avoit en Egypte une forme de Justice, inconnue aux autres peuples. Aussitôt qu'un homme avoit rendu le dernier soupir, on l'amenoit en jugement ; l'accusateur public étoit écouté. Si l'on prouvoit que la conduite du mort avoit été contraire aux loix, on condamnoit sa mémoire, & on lui refusoit la sépulture. S'il n'étoit accusé d'aucun crime contre les Dieux, ni contre la patrie, on faisoit son éloge, & on l'enséveliffoit honorablement.

Avant que de porter le corps au tombeau, on en ôtoit les entrailles, & on les mettoit dans une urne que le Pontife levoit vers le Soleil, en faisant cette priere au nom du mort. (a).

Grand Osiris ! vie de tous les êtres ! recevez mes manes, & réunissez-les à la societé des immortels. Pendant ma vie j'ai taché de vous imiter, par la vérité, & par la bonté ; je n'ai commis aucun crime contre les devoirs de la societé ; j'ai respecté les Dieux de mes peres, & j'ai honoré mes parens ; si j'ai commis quelques fautes

(a) Porphyre de abst. lib. 4. §. 10.

fautes par foibleſſe humaine, par intemperance, ou par le goût du plaiſir, ces viles dépouilles de moi-même en ſont la cauſe. En prononçant ces paroles, on jettoit l'urne dans la riviere, & l'on dépoſoit le reſte du corps embaumé dans les piramides.

Telles étoient les idées des anciens Egyptiens. Remplis des eſpérances de l'immortalité, ils s'imaginoient que les foibleſſes humaines étoient expiées par notre ſéparation d'avec le corps, & qu'il n'y avoit que les vices contre les Dieux & contre la ſocieté, qui empêchoient l'ame de ſe réunir à ſon origine.

Toutes ces découvertes donnerent à Cyrus une grande envie de s'inſtruire à fond de l'ancienne Religion d'Egypte. Pour cet effet il alla à Thebes. Cette Ville fameuſe, dont Homere a chanté les cent portes, diſputoit en magnificence, en grandeur, & en puiſſance, avec toutes les villes de l'univers. On dit qu'elle pouvoit autrefois faire ſortir dix mille combattans par chacune de ſes portes; il y a ſans doute ici de la fiction poëtique, mais tous conviennent que le peuple en étoit innombrable.

Cyrus avoit été adreſſé par Zoroaſtre à

Sonchis Souverain Pontife de Thebes, afin qu'il l'inſtruiſit dans tous les myſteres de la Religion de ſon pays. Sonchis conduiſit le Prince dans une ſalle ſpatieuſe, ornée par trois cens Statues des grands Prêtres Egyptiens; cette longue ſucceſſion de Pontifes donna au Prince une haute idée de l'antiquité de leur Religion, & une grande curioſité d'en ſavoir les principes.

Pour vous faire connoître, lui dit le Pontife, l'origine de notre culte, de nos ſymboles, & de nos miſteres, il faut vous apprendre l'hiſtoire d'Hermés Triſmégiſte, qui en eſt le fondateur.

Siphoas, ou Hermés ſecond du nom, étoit de la race de nos premiers Souverains. Pendant que ſa mere étoit enceinte, elle alla par mer en Lybie faire un ſacrifice à Jupiter Hammon; en cotoyant l'Afrique, il s'éleva ſubitement un orage qui fit périr le vaiſſeau près d'une Isle déſerte; la mere d'Hermés y fut jettée toute ſeule par une protection particuliere des Dieux.

Là elle vécut ſolitaire juſques au moment de ſon accouchement; elle en mourut. L'enfant demeura abandonné à l'inclemence des faiſons, & à la fureur des bêtes; mais le

Ciel

Ciel qui avoit de grands deſſeins ſur lui, le préſerva au milieu de ces malheurs. Une jeune chévre, dont il y avoit grande abondance dans cette Isle, accourut à ſes cris, & l'allaita jusqu'à ce qu'il fût ſorti de l'enfance.

Il brouta pendant ſes premieres années l'herbe tendre avec ſa nourrice; enſuite les dattes & les fruits ſauvages lui parurent une nourriture plus convenable. Il ſentit par les premiers rayons de raiſon qui commencerent à luire en lui, que ſa figure n'étoit pas la même que celle des animaux, qu'il avoit plus d'eſprit, plus d'invention, plus d'adreſſe qu'eux, & par conſéquent qu'il pouvoit être d'une nature différente.

La chévre qui l'avoit nourri, mourut accablée de vieilleſſe. Il fut fort ſurpris de ce nouveau phénomene qu'il n'avoit pas remarqué auparavant. Il ne put comprendre pourquoi elle demeuroit ſi long-tems immobile & froide. Il l'examina pendant pluſieurs jours, il compara tout ce qu'il voyoit en elle, avec ce qu'il ſentoit en lui, & s'apperçut enfin qu'il avoit un battement dans le cœur qu'elle n'avoit pas, & qu'il y avoit un principe de mouvement en lui, qui n'étoit plus en elle. Il la vit peu à peu pourrir,

se desécher, se dissiper, rien ne restoit que les os. L'esprit parle de soi-même; sans savoir les noms arbitraires que nous avons attachés à nos idées. Hermès raisonna ainsi: La chévre ne s'est point donné ce principe de vie, puisqu'elle l'a perdu, & qu'elle ne peut plus se le rendre.

Comme il avoit une merveilleuse sagacité naturelle, il chercha long-tems quelle pouvoit être la cause de ce changement; il remarqua que les plantes & les arbres sembloient mourir, & revivre tous les ans par l'éloignement & le retour du Soleil; il s'imagina que cet astre étoit le principe de toute chose.

Il ramassa les os dessechés de sa mere nourrice, & les exposa aux rayons du Soleil, mais la vie ne revint point. Il vit par-là qu'il s'étoit trompé, & que le Soleil ne donnoit pas la vie aux animaux.

Il examina si ce ne seroit pas quelque autre astre; mais il observa que la nuit, les étoiles n'avoient ni autant de chaleur, ni autant de lumiere que le Soleil, & que toute la Nature sembloit languir pendant l'absence du jour. Il sentit que les astres n'étoient point le premier principe de vie.

A

A proportion qu'il avança en âge, ſon eſprit ſe meurit, & ſes réflexions devinrent plus profondes.

Il avoit remarqué que les corps inanimés ne ſe remuoient point par eux-mêmes; que les animaux ne ſe rendoient point le mouvement, lorsqu'ils l'avoient perdu, & que le Soleil ne ranimoit point les corps morts; de-là il couclut qu'il y avoit un Premier Moteur plus puiſſant que le Soleil & les aſtres.

En réflechiſſant enſuite ſur lui-même, & ſur toutes les remarques qu'il avoit faites depuis le premier uſage de ſa raiſon; il obſerva qu'il y avoit en lui quelque choſe qui ſentoit, qui penſoit, & qui comparoit ſes penſées; après avoir médité pluſieurs années entieres ſur toutes les opérations de ſon eſprit, il conclut enfin que le Premier Moteur pouvoit avoir de l'intelligence auſſi-bien que de la force, & que ſa bonté devoit égaler ſa puiſſance.

La ſolitude de l'homme, au milieu des Etres qui ne peuvent le ſécourir, eſt un étât affreux; mais lorsqu'il découvre l'idée d'un Etre qui peut le rendre heureux, rien n'égale ſes eſpérances, & ſa joye.

L'amour du bonheur, inféparable de notre nature, fit fouhaiter à Hermés de voir ce Premier Moteur, de le connoître, & de l'entretenir. Si je pouvois, difoit-il, lui faire entendre mes penfées & mes défirs, fans doute il me rendroit plus heureux que je ne fuis. Ses efpérances & fa joye furent bien-tôt troublées par de grands doutes: Hélas! difoit-il, fi le Premier Moteur eft auffi bon & auffi bienfaifant que je me l'imagine, pourquoi ne le vois-je pas? pourquoi ne s'eft-il point fait connoître à moi? & fur tout pourquoi fuis-je dans une fi trifte folitude, où je ne vois rien qui me reffemble, rien qui me paroiffe raifonner comme moi, rien qui puiffe me fécourir?

Dans ces agitations, la raifon impuiffante gardoit le filence, & ne pouvoit rien répondre. Le cœur parla, fe tourna vers le premier Principe, & lui dit par ce langage muet que les Dieux entendent mieux que les paroles: Vie de tous les Etres, montrez-vous à moi, faites-moi favoir qui vous êtes, & ce que je fuis; venez me fecourir dans l'étât folitaire & malheureux où je me trouve.

Le grand Ofiris aime les cœurs purs, il

il écoute toujours leurs déſirs ; il ordonna au premier Hermés ou Mercure, de prendre une figure humaine & de l'aller inſtruire.

Un jour que le jeune Triſmégiſte s'étoit endormi au pied d'un chêne, Hermés vint s'aſſeoir auprès de lui. Triſmégiſte en s'éveillant fut ſurpris de voir une figure ſemblable à la ſienne; il forme des ſons à l'ordinaire, mais ils n'étoient pas articulés; il montre tous les mouvemens différens de ſon ame par les tranſports, les empreſſemens & les démonſtrations ingenues & naïves, que la nature enſeigne aux hommes, pour exprimer ce qu'ils ſentent vivement.

En peu de tems Mercure apprit au Philoſophe ſauvage la langue Egyptienne; il l'inſtruiſit enſuite de ce qu'il étoit, ce qu'il alloit devenir, & de toutes les ſciences que Triſmégiſte enſeigna depuis aux Egyptiens. Il commença alors à voir dans la nature ce qu'il n'y avoit pas remarqué auparavant, des caracteres d'une ſageſſe & d'un pouvoir infini répandus par tout; il reconnut par là l'impuiſſance de la raiſon humaine, quand elle eſt toute ſeule, & abandonnée à elle même ſans inſtruction: il fut étonné de ſa premiere ignorance, mais ſes nouvelles lu-

 mieres

mieres produisirent en lui de nouveaux embarras.

Un jour que Mercure lui parloit de la haute destinée de l'homme, de la dignité de sa nature, de l'immortalité qui l'attend, Hermés lui dit : Si le grand Osiris destine les hommes pour un bonheur si parfait, d'où vient donc qu'ils naissent dans une telle ignorance ? d'où vient qu'il ne se montre pas à eux pour dissiper leurs ténèbres ? Hélas ! si vous n'étiez point venu m'éclairer, j'aurois cherché long-tems sans découvrir le premier principe de toutes choses, tel que vous me l'avez fait connoître. Alors Mercure lui dévéloppa ainsi tous les secrets de la Théologie Egyptienne.

(*) L'état primitif de l'homme étoit bien différent de ce qu'il est aujourd'hui : au dehors toutes les parties de l'Univers étoient dans une harmonie constante, au dedans tout étoit soumis à l'ordre immuable de la raison ; chacun portoit sa loi dans son cœur, & toutes les nations de la terre n'étoient qu'une république de sages.

Les hommes vivoient alors sans discorde, sans am-

(*) Voyez la Mythologie Egyptienne dans le Disc. pag.

ambition, ſans faſte, dans une ſimplicité parfaite ; chacun avoit pourtant des qualités, & des inclinations différentes, mais tous les goûts conduiſoient à l'amour de la vertu, & tous les talens conſpiroient à la connoiſſance du vrai ; les beautés de la nature, & les perfections de ſon auteur, faiſoient les ſpectacles, les jeux, & l'étude des premiers hommes.

L'imagination reglée ne préſentoit alors que des idées juſtes & pures ; les paſſions ſoumiſes à la raiſon, ne troubloient point le cœur, & l'amour du plaiſir étoit toujours conforme à l'amour de l'ordre. Le Dieu Oſiris, la Déeſſe Iſis, & leur fils Orus, venoient ſouvent converſer avec les hommes, & leur apprenoient tous les miſtères de la ſageſſe.

Cette vie terreſtre, quelque heureuſe qu'elle fût, n'étoit pourtant que l'enfance de notre être, où les ames ſe préparoient à un dévéloppement ſucceſſif d'intelligence & de bonheur. Aprés avoir vécu un certain tems ſur la terre, les hommes changeoient de forme ſans mourir, & s'envoloient dans les aſtres ; là, avec de nouveaux ſens, & de nouvelles lumieres, ils jouiſſoient de nou-

veaux plaiſirs, & de nouvelles connoiſſances; de-là ils s'élevoient dans un autre ciel, enſuite dans un troiſieme, & parcouroient ainſi les eſpaces immenſes par des métamorphoſes ſans fin.

Un ſiecle entier, & ſelon quelques-uns, pluſieurs ſiècles s'étoient paſſés de cette ſorte; il arriva enfin un triſte changement dans les eſprits, & dans les corps. Typhon & ſes compagnons, avoient habité autrefois le ſejour des hommes; mais enivrés par leur orgueil, ils s'oublierent juſqu'à vouloir eſcalader les Cieux: ils furent précipités, & enſevelis dans le centre de la terre.

Ils ſortirent de leurs abimes, percerent l'œuf du monde, y répandirent le mauvais principe, & corrompirent par leur commerce l'eſprit, le cœur, & les mœurs de ſes habitans. L'ame du grand Oſiris abandonna ſon corps, qui eſt la nature; elle devint comme un cadavre; Typhon en déchira, en découpa, & en diſperſa tous les membres; il en flétrit toutes les beautés.

Depuis ce tems, le corps devint ſujet aux maladies & à la mort, & l'eſprit à l'erreur & aux paſſions. L'imagination de l'homme ne lui préſenta plus que des chiméres;

méres; ſa raiſon ne ſervit qu'à contredire ſes penchans, ſans pouvoir les redreſſer. La plûpart de ſes plaiſirs ſont faux & trompeurs, & toutes ſes peines même imaginaires, ſont des maux réels; ſon cœur eſt une ſource féconde de déſirs inquiets, de craintes frivoles, de vaines eſpérances, de goûts déréglés qui le tourmentent tour à tour; une foule de penſées vagues, & de paſſions turbulentes, cauſent en lui une guerre inteſtine, le ſoulevent ſans ceſſe contre lui-même, & le rendent en même tems idolatre & ennemi de ſa propre nature.

Ce que chacun ſent en ſoi, eſt une image de ce qui ſe paſſe dans la ſocieté des hommes. Trois empires différens s'élevent dans le monde, & partagent tous les caracteres: L'empire de l'opinion; celui de l'ambition, & celui de la volupté; l'erreur préſide dans l'un, la force domine dans l'autre, & le frivole regne dans le troiſiéme.

Voilà l'état de la nature humaine. La Déeſſe Iſis va par toute la terre chercher les ames égarées, pour les ramener à l'Empyrée, tandis que le Dieu Orus attaque ſans ceſſe le mauvais Principe. On dit qu'il rétablira enfin le regne d'Oſiris, & bannira à jamais le monſtre Typhon. Juſqu'à ce tems

les bons princes peuvent adoucir les maux des hommes, mais ils ne peuvent les guérir tout-à-fait.

Vous êtes, continue Mercure, de l'ancienne race des rois d'Egypte: Le grand Osiris vous destine pour aller réformer ce Royaume par vos sages loix; il ne vous a conservé que pour rendre un jour les hommes heureux; bien-tôt, cher Trismégiste, vous reverrez votre patrie.

Il dit, & soudain il s'éleve dans les airs, & disparoit comme l'étoile du matin qui s'enfuit devant l'aurore; son corps devient transparent; un nuage leger & pur, peint de toutes les couleurs, l'enveloppe comme un vêtement: il avoit une couronne sur la tête, des ailes aux pieds, & tenoit dans la main un caducée; on voyoit sur sa robe flotante tous les hiéroglyphes dont Trismégiste s'est servi depuis pour exprimer les mistères de la Théologie, & de la nature.

Méris premier qui regnoit alors en Egypte, fut averti en songe par les Dieux, de ce qui se passoit dans l'Isle déserte; il envoya chercher le Philosophe sauvage, & voyant la conformité de l'histoire d'Hermés avec le songe divin, il l'adopta pour son fils.

fils. Après la mort de ce prince, Trifmégifte monta fur le trône, & rendit longtems l'Egypte heureufe, par la fageffe de fes loix.

Il écrivit plufieurs Livres, qui contenoient la Théologie, la Philofophie, & la Politique des Egyptiens. Le premier Hermés avoit inventé l'art ingénieux d'exprimer toutes fortes de fons par les différentes combinaifons de peu de lettres; invention merveilleufe par fa fimplicité, & qui n'eft pas affez admirée, parcequ'elle eft commune. Outre cette maniere d'écrire, il y en avoit une autre confacrée aux chofes divines, & que peu de perfonnes entendoient.

Trifmégifte défignoit les vertus & les paffions de l'ame, les actions & les attributs des Dieux, par les figures des animaux, des infectes, des plantes, des aftres, & par plufieurs caractéres fimboliques; c'eft pour cela qu'on voit des vaches, des chats, des reptiles, & des crocodiles dans nos anciens temples, & fur nos obélifques; mais ils ne font pas les objets de notre culte, comme les Grecs fe l'imaginent follement.

Trifmégifte cachoit les mifteres de la Religion fous des hiéroglyphes & des allégories,

& ne laiſſoit voir au commun des hommes que la beauté de ſa morale. C'eſt ainſi qu'en ont uſé les Sages de tous les tems, & les Législateurs de tous les pays. Ils ſavoient, ces hommes divins, que les eſprits corrompus ne pouvoient goûter les vérités céleſtes, tant que leur cœur ne ſeroit pas purgé des paſſions; c'eſt pourquoi ils répandirent ſur la Religion un voile ſacré, qui s'entreouvre, & diſparoit, lorſque les yeux de l'eſprit peuvent en ſoutenir l'éclat. C'eſt le ſujet de l'inſcription qu'on voit à Saïs ſur la Statuë d'Iſis: Je ſuis tout ce qui eſt, qui a été, & qui ſera, & nul mortel n'a encore ôté le voile qui me couvre.

Cyrus comprit par cette hiſtoire d'Hermés, que l'Oſiris, l'Orus, & le Typhon des Egyptiens étoient les mêmes que l'Oromaze, le Mythras, & l'Arimane des Perſes, & que la Mythologie de ces deux nations étoit fondée ſur les mêmes principes. Ce n'étoient que des noms différens, pour exprimer les mêmes idées. Celles des Orientaux étoient plus ſimples, plus claires, & plus dépouillées d'images ſenſibles: celles des Egyptiens étoient plus allégoriques, plus obſcures, & plus envéloppées de fictions.

Quand

Quand Sonchis eut entretenu Cyrus, il le conduisit au Temple, où il lui fit voir les cérémonies & les mistères du culte Egyptien, privilege qu'on n'avoit jamais accordé auparavant à aucun Etranger, qu'après les plus rudes épreuves.

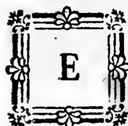
Le Prince de Perse passa plusieurs jours avec le Pontife; il partit enfin de Thebes, & sortit de l'Egypte, sans se faire connoitre à Amasis dont il détestoit le caractere & l'usurpation.



LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE QUATRIEME.



N quittant l'Egypte, Cyrus réſolut de paſſer en Grece; il deſcendit le Nil depuis Memphis juſques à l'embouchure de ce fleuve, & s'embarqua ſur la grande mer dans un vaiſſeau Phénicien, qui faiſoit voile pour l'Argolide.

Tandis que les vents favorables enfloient les voiles, Cyrus rappellant les idées de Zoroaſtre & des Mages, s'entretenoit avec Araſpe de toutes les merveilles qu'on découvre dans le vaſte empire des ondes; de la conformation de ſes habitans proportionnée à leur élément; de l'uſage de leurs nageoires, dont ils ſe ſervent, tantôt comme de rames, & tantôt comme d'ailes pour fendre l'eau

en

en les remuant, ou pour s'arrêter en les étendant; des membranes délicates qu'ils contiennent dans leur ſein, & qu'ils enflent ou reſſerrent pour ſe rendre plus ou moins legers, ſelon qu'ils veulent monter ou deſcendre dans l'eau; de la ſtructure admirable de leurs yeux parfaitement ronds, pour rompre, & pour réunir plus promptement les rayons de lumiere, ſans quoi ils ne verroient pas dans l'élément humide.

Ils parlerent enſuite des lits de ſel & de bitume, cachés dans le fond de l'Océan. La peſanteur de chaque grain de ces ſels eſt reglée de telle façon, que le Soleil ne peut les attirer en haut; ce qui fait que les vapeurs & les pluyes qui retombent ſur la terre n'en ſont pas ſurchargées, & deviennent des ſources fécondes d'eaux douces.

Ils raiſonnerent long tems du flux & du reflux, qui ſe fait moins ſentir dans cette mer que dans le grand Océan; de l'action de la Lune, qui cauſe ces mouvemens reglés; de la diſtance & de la grandeur de cette planette ſagement proportionnée à nos beſoins. Si elle étoit plus grande, dirent-ils, ſi elle étoit plus près de nous, ou s'il y en avoit plu-

ſieurs,

ſieurs, la preſſion augmentée par là, rendroit les marées trop abondantes, & la terre ſeroit inondée à tout moment par des déluges. S'il n'y en avoit point, ſi elle étoit plus petite, ou plus éloignée, l'Océan ne contiendroit dans ſon vaſte ſein que des eaux dormantes, dont les exhalaiſons empeſtées ſe repandroient par-tout, & détruiroient les plantes, les animaux & les hommes. Ils s'entretinrent enfin de cette Puiſſance ſouveraine, qui a arrangé toutes les parties de l'univers avec tant d'art & de ſimmetrie.

Après quelques jours de navigation, le vaiſſeau entre dans le golfe Saronique, aborde bien-tôt à Epidaure, & le Prince ſe hâte d'aller à Sparte.

Cette Ville fameuſe étoit d'une figure ronde, & ſemblable à un Camp de guerriers. Elle étoit ſituée dans un vallon ſauvage & ſtérile, où coule l'Eurotas fleuve impétueux, qui ravage ſouvent le pays par ſes inondations. Ce vallon eſt entouré d'un côté par des montagnes inacceſſibles, & de l'autre par des collines arides, qui produiſoient à peine ce qui eſt néceſſaire pour ſoulager les véritables beſoins de la nature. La ſituation du

du pays avoit beaucoup contribué au génie militaire & féroce de ses habitans.

En entrant dans la Ville, Cyrus n'y découvrit que des bâtimens simples & uniformes, bien différens des palais superbes qu'il avoit vûs dans l'Egypte. Tout y ressentoit encore la simplicité primitive des Spartiates; mais leurs mœurs alloient se corrompre sous le regne d'Ariston & d'Anaxandride, si Chylon un des sept Sages de la Grece n'avoit pas prévenu ce malheur. Ces deux rois de l'ancienne race des Héraclides, partageoient entre eux la Puissance suprême; l'un gouvernoit l'Etat, l'autre commandoit les Troupes.

Ariston d'un naturel aimable, bienfaisant, & doux, se confioit également à tous ceux qui l'environnoient: Anaxandride étoit d'un caractere opposé, sombre, soupçonneux, & défiant.

Prytanis favori d'Ariston, élevé dès sa jeunesse à Athenes, s'étoit abandonné à toutes sortes de voluptés. Comme son esprit étoit plein de graces, il avoit le secret de rendre ses défauts aimables; il savoit s'accommoder à tous les goûts, & parler le langage de

tous

tous les caracteres. Il étoit ſobre avec les Spartiates, poli avec les Athéniens, (il buvoit avec les Thraciens,) & ſavant avec les Egyptiens. Il prenoit tour à tour toutes les formes différentes, non pour tromper, (car il n'étoit pas méchant,) mais pour flatter ſa paſſion dominante, qui étoit l'envie de devenir l'idole des hommes. En un mot, c'étoit un compoſé de ce qu'il y avoit de plus aimable, & de plus déreglé. Ariſton aimoit Prytanis, & ſe livroit entierement à lui.

Le Favori entraina ſon Maître; les Spartiates commencerent à s'amollir. (Les ſages loix de Lycurgue furent violées impunément.) Le Roi repandoit ſes bienfaits ſans diſtinction, & ſans connoiſſance.

Anaxandride tenoit une conduite toute différente, mais auſſi ruineuſe pour l'Etat. Ne ſachant point diſcerner les cœurs ſincéres & droits, il croyoit tous les hommes faux, & que ceux qui paroiſſoient bons, ne differoient des autres,que parcequ'ils ajoutoient l'hipocriſie à leur malice cachée; les meilleurs Officiers de ſon armée lui devinrent ſuſpects, & ſurtout Léonidas. C'étoit le principal & le plus habile de ſes Généraux;

il avoit une probité exacte ; & une valeur distinguée ; il aimoit sincerement la vertu, mais il n'en avoit pas assez pour supporter les défauts des autres hommes ; il les méprisoit trop ; il ne se soucioit ni de leurs louanges, ni de leurs bienfaits ; il ne ménageoit ni les Princes, ni leurs Courtisans. A force de haïr le vice, ses mœurs étoient devenues sauvages & féroces : il cherchoit toujours le parfait, & comme il ne le trouvoit jamais, il n'avoit de liaison intime avec personne. Nul ne l'aimoit, tous le craignoient ; c'étoit un abregé des vertus les plus respectables, & les plus incommodes. Anaxandride s'en dégoûta, & l'exila. C'est ainsi que ce Prince affoiblissoit les forces de Sparte, tandis qu'Ariston en corrompit les mœurs.

Chilon qui avoit élevé les deux jeunes Princes, les alla trouver, & leur parla ainsi : Mon âge, mes longs services, les soins que je me suis donné pour votre éducation, m'autorisent à vous parler avec franchise : Vous vous perdez l'un & l'autre par des défauts contraires ; Ariston s'expose à être souvent trompé par des favoris flatteurs ; & vous Anaxandride, vous vous exposez à n'avoir jamais de véritables amis.

Vouloir

Vouloir toujours traiter les hommes avec toute la rigueur qu'ils méritent, c'eſt férocité, ce n'eſt pas juſtice; mais une bonté trop générale, qui ne ſait pas punir le mal avec vigueur, ni recompenſer le bien avec choix, n'eſt pas une vertu, c'eſt une foibleſſe; elle fait ſouvent d'auſſi grands maux que la malice même.

Pour vous Anaxandride, votre défiance fait encore plus de mal à l'Etat que la bonté trop confiante d'Ariſton. Pourquoi vous défier des hommes ſur de ſimples ſoupçons, quand leurs talens & leur capacité vous les ont rendus néceſſaires? Lorſqu'un prince a une fois donné ſa confiance à un Miniſtre pour de bonnes raiſons, il ne doit jamais la retirer qu'après des preuves invincibles de perfidie. Il eſt impoſſible de tout faire par ſoi-même; il faut avoir le courage de hazarder quelquefois d'être tompé, plûtôt que de manquer les occaſions d'agir; il faut ſavoir ſe ſervir ſagement des hommes, ſans s'y livrer aveuglement, comme fait Ariſton. Il y a un milieu entre la défiance outrée, & la confiance exceſſive. Il faut vous corriger, autrement votre empire ne peut être de longue durée.

Les

Les réflexions, & l'expérience diminuerent peu-à-peu les défauts d'Ariſton, il éloigna Prytanis; mais le naturel farouche d'Anaxandride ne fut corrigé que par les malheurs; dans ſes guerres contre les Athéniens il fut ſouvent défait, & ſentit enfin la néceſſité de rappeller Léonidas.

Cyrus ſe fit connoître aux deux Rois, qui le reçurent avec une politeſſe plus grande que les Spartiates n'en marquoient ordinairement pour les Etrangers. Il alla enſuite voir Chylon. Ce Philoſophe avoit acquis par ſa ſageſſe une grande autorité auprès des Rois, dans le Sénat, & ſur le peuple; on le regardoit comme un ſecond Lycurgue, ſans lequel rien ne ſe faiſoit à Lacédemone.

Le ſage Spartiate, pour donner à Cyrus une idée vivante de leurs loix, de leurs mœurs, & de la forme de leur gouvernement, le mena d'abord dans le Conſeil des Gérontes établi par Lycurgue.

Ce Conſeil où les deux Rois préſidoient, ſe tenoit dans une ſalle tendue de nattes & de joncs, de peur que la magnificence du lieu ne détournât l'attention. Il étoit composé d'environ quarante Sénateurs, & n'étoit

n'étoit point expoſé au tumulte & à la confuſion, qui regnoient ſouvent dans les délibérations populaires d'Athènes.

(*) L'autorité des rois de Sparte avoit été abſolue juſqu'au tems de Lycurgue: Eurytion un de ces rois s'étant relâché de ſes droits pour complaire au peuple, il ſe forma un parti républicain qui devint audacieux & turbulent. Les Rois voulûrent reprendre leur ancienne autorité, le peuple voulut la retenir; & ce combat continuel de puiſſances oppoſées déchiroit ſans ceſſe l'Etat.

Pour tenir en équilibre le pouvoir royal & le pouvoir populaire, qui panchoient tour à tour vers la tirannie ou vers la confuſion, Lycurgue établit un Conſeil de vingt-huit Vieillards; cette autorité mitoyenne entre la ſujettion tirannique, & l'exceſſive liberté, ſauva Sparte de ſes diſſenſions domeſtiques.

Cent trente ans après lui, Théopompe ayant remarqué que ce qui étoit réſolu par les Rois, & par leur Conſeil, n'étoit pas toujours agréable à la multitude, établit des Ephores dont la Magiſtrature ne duroit qu'un an; ils étoient choiſis par le peuple, & con-

cou-

(*) Voyez Plut, Vie de Lycurgue.

couroient en son nom à tout ce qui étoit déterminé par les Rois, & par le Sénat. Chacun regardoit ces délibérations unanimes comme faites par lui-même, & c'étoit dans cette union des Chefs & des membres, que consistoit la vie du corps politique à Sparte.

Après que Lycurgue eut reglé la forme du Gouvernement, il donna aux Spartiates des Loix propres à prévenir tous les excès que causent dans les autres Etats l'avarice, l'ambition, & l'amour. Pour bannir de Sparte le luxe, & l'envie, ce grand Législateur voulut en chasser à jamais la richesse, & la pauvreté. Il persuada à ses Citoyens de faire un partage égal de tous les biens, & de toutes les terres; il décria l'usage de l'or, & de l'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoye de fer, qui n'avoit point de cours dans les pays étrangers; il aima mieux priver les Spartiates des avantages du commerce avec les voisins, que de les exposer à rapporter de chez les autres peuples, les instrumens d'un luxe, qui pouvoit les corrompre.

Pour affermir l'égalité parmi les Citoyens, ils mangeoient tous ensemble dans des salles publiques, mais séparées. Chaque societé

élisoit librement son convive. Nul n'y étoit admis que par le consentement de tous, afin que la paix ne fût pas troublée par la différence des humeurs ; précaution necessaire pour des hommes d'un naturel guerrier, & sauvage.

Cyrus entra dans ces salles publiques, où les hommes étoient assis sans autre distinction que celle de leur âge : ils étoient entourés d'enfans qui les servoient. Leur tempérance, & l'austérité de leur vie étoient si grandes que les autres nations disoient, qu'il valoit mieux mourir que de vivre comme les Spartiates. En mangeant ils s'entretenoient de matieres graves & sérieuses, des interêts de la patrie, de la vie des grands hommes ; de la différence du bon & du mauvais Cytoyen, & de tout ce qui pouvoit former la jeunesse au goût des vertus militaires. Leurs discours renfermoient un grand sens en peu de paroles ; c'est pour cela que le stile Laconique a été admiré dans toutes les nations. En imitant la rapidité des pensées, il peignoit tout dans un moment, & donnoit le plaisir de pénetrer un sens profond. Les graces & les délicatesses Attiques étoient inconnues à Lacédemone. On y vouloit de la force dans les esprits, comme dans les corps.

Le

Le jour d'une fête solemnelle, Cyrus & Araspe assisterent aux assemblées des Spartiates. Dans une grande enceinte, entourée de plusieurs sieges de gazon élevés en amphithéatre, les jeunes filles presque nues, & les jeunes garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse, & de tous les exercices pénibles. Il n'étoit permis aux Spartiates d'épouser, que celles qu'ils avoient vaincues dans ces jeux.

Cyrus fut choqué de voir la liberté qui regnoit dans ces assemblées publiques entre des personnes d'un sexe différent, & il ne put s'empêcher de le représenter à Chylon : il me paroit, lui dit-il, qu'il y a une grande contradiction dans les Loix de Lycurgue ; il ne veut qu'une République de Guerriers, endurcis à toutes sortes de travaux, & cependant il n'a point craint de les exposer à la volupté qui amollit les courages.

Le dessein de Lycurgue en établissant ces fêtes, reprit Chylon, étoit de conserver & de perpetuer les vertus guerrieres dans sa République. Ce grand Législateur avoit une profonde connoissance de la nature humaine. Il savoit combien les inclinations, & les dispositions des meres influent sur les enfans.

Il a voulu que les femmes Spartiates fussent des Héroïnes, afin qu'elles ne donnassent à la République que des Héros.

Au reste, continua Chilon, l'amour délicat & la volupté grossiere sont également inconnues à Lacédemone. Ce n'est que dans ces fêtes publiques qu'on souffre cette liberté qui vous choque. Lycurgue crut pouvoir amortir la volupté, en accoutumant quelquefois la vûe aux objets qui l'excitent. Dans tous les autres tems, les filles sont fort rétirées : il n'est même permis, suivant nos Loix, aux personnes nouvellement mariées, de se voir que rarement & en secret. On forme ainsi la jeunesse à la tempérance & à la modération dans les plaisirs même les plus légitimes.

D'un autre côté, le cœur & le goût ont peu de part à nos unions : Par-là les amours furtifs, & la jalousie sont bannis de Sparte. Les maris malades ou avancés en âge, prètent leurs femmes à d'autres, & les reprennent ensuite sans scrupule. Les femmes se regardent comme appartenant plus à l'Etat, qu'à leurs maris. Les enfans sont élevés en commun, & souvent sans connoitre d'autre mere que la République, ni d'autres peres que les Sénateurs.

Cyrus rappellant ici sa tendresse pour Cassandane, & la pureté de leur union, soupira en lui-même, ayant en horreur de telles maximes. Il méprisoit la volupté qui amollit les cœurs, mais il ne pouvoit goûter la férocité Spartiate qui sacrifioit à l'ambition, les plus doux charmes de la societé; & qui croyoit les vertus guerrieres incompatibles avec les sentimens tendres: sachant néanmoins que Chilon ne sentiroit point ces délicatesses, il se contenta de lui dire:

L'amour paternel me paroit d'une grande utilité dans un Etat. Les peres ont soin de l'éducation de leurs enfans, cette éducation oblige les enfans à la reconnoissance: de-là naissent les premiers liens de la societé. La patrie n'est que l'union de toutes les familles ensemble. Si l'amour de la famille est affoibli, que deviendra l'amour de la patrie qui en dépend? Il faut, ce me semble, craindre les établissemens qui détruisent la nature, sous prétexte de vouloir la perfectionner.

Les Spartiates, repond Chilon, ne font tous qu'une même famille. Lycurgue avoit remarqué que les peres indignes, & les enfans ingrats manquent souvent à leurs devoirs réciproques; il confia l'éducation des

enfans à plusieurs vieillards, qui se regardant comme les peres communs, ont un soin égal de tous.

En effet les enfans n'étoient nulle part mieux élevés qu'à Sparte. On leur apprenoit principalement à bien obéir, & supporter le travail, à vaincre dans les combats, & à montrer du courage contre les douleurs & contre la mort. Ils alloient la tête, & les pieds nuds, couchoient sur des roseaux, & mangeoient très peu: Encore falloit-il qu'ils prissent ce peu par adresse dans les salles publiques des convives. Ce n'est pas qu'on autorisât à Sparte les vols, & les larcins. Comme tout étoit commun dans cette République, ces vices n'y pouvoient avoir aucun lieu; mais on vouloit accoutumer les enfans destinés pour la guerre, à surprendre l'attention de ceux qui veilloient sur eux, & à s'exposer avec courage aux punitions les plus séveres, s'ils n'avoient point l'adresse qu'on exigeoit d'eux.

Lycurgue avoit senti que les spéculations subtiles & les rafinemens des sciences, ne servoient souvent qu'à gâter l'esprit, & qu'à corrompre le cœur, c'est pourquoi il en fit peu de cas. On ne négligeoit pourtant rien pour réveiller dans les enfans le goût de la

pure

pure raiſon, & pour donner de la force à leur jugement: mais toutes les connoiſſances qui ne ſervoient point aux bonnes mœurs, étoient regardées comme des occupations inutiles, & dangereuſes.

Les Spartiates croyoient que dans cette vie, l'homme eſt fait moins pour connoître, que pour agir; & que les Dieux l'ont formé plûtôt pour la ſocieté, que pour la contemplation.

Cyrus alla enſuite dans les Gymnaſes, où s'exerçoit la jeuneſſe. Lycurgue avoit renouvellé les Jeux Olympiques inſtitués par Hercule, & avoit dicté à Iphitus les ſtatuts & les cérémonies de ces Fêtes. La Religion, le génie guerrier, & la politique, s'uniſſoient pour en maintenir l'uſage. Ils ſervoient non ſeulement à honorer les Dieux, à célébrer la vertu des Héros, à diſpoſer les corps aux fatigues de la guerre, mais auſſi à raſſembler de tems en tems dans un même lieu, & à réunir par des ſacrifices communs, divers peuples dont l'union faiſoit la force.

Les exercices par lesquels on ſe préparoit à diſputer les prix dans ces Jeux, faiſoient le ſeul travail des Citoyens de Lacédemone.

Les Ilotes qui étoient leurs esclaves, labouroient les champs, & exerçoient tous les métiers: les Spartiates regardoient comme vile, toute occupation qui se bornoit au simple entretien du corps.

L'agriculture & les arts, dit Cyrus, (ayant appris cette maxime des Spartiates) sont absolument nécessaires pour préserver le peuple de l'oisiveté, qui enfante les discordes, la mollesse, & tous les maux ruineux pour la societé. Il me paroit que Lycurgue s'écarte toujours un peu trop de la nature dans toutes ses loix.

Les plaisirs tranquilles, reprit Chilon, & le doux loisir qu'on goute dans une vie champêtre, paroissoient à Lycurgue contraires au génie guerrier. Au reste les Spartiates ne sont jamais oisifs; on les occupe sans cesse, comme vous le voyez, à tous les travaux qui sont des images de la guerre, & sur tout à marcher, à camper, à ranger les armées en bataille, à défendre, à attaquer, à bâtir, & à détruire des forteresses.

Par-là on entretient dans les esprits pendant la paix, une noble émulation, sans exciter la haine, & sans répandre de sang. Chacun y dispute le prix avec ardeur, &

les

les vaincus se font gloire de couronner les vainqueurs. On oublie les fatigues par les plaisirs qui accompagnent ces spectacles, & ces fatigues empêchent que le repos n'amollisse les courages.

Ce discours donna la curiosité à Cyrus de connoitre la discipline militaire des Spartiates; il le témoigna à Chilon. Le lendemain les deux Rois ordonnerent à Léonidas d'assembler les troupes de Lacédemone, dans une grande plaine près de la Ville, pour les faire passer en revue devant Cyrus, & lui montrer tous les exercices en usage chez les Grecs.

Léonidas parut revêtu de ses habits militaires. Son casque étoit orné de trois oiseaux, dont celui du milieu faisoit l'aigrette. Sur sa cuirasse se voyoit une tête de Meduse, & sur son bouclier hexagone étoient représentés tous les attributs du Dieu Mars; il tenoit dans sa main un bâton de commandement.

Cyrus & Araspe monterent deux Coursiers superbes, & sortirent de la Ville avec le Général Spartiate, qui, sachant le goût que le jeune Prince avoit de s'instruire, l'entretint ainsi pendant le chemin.

La Grece eſt partagée en pluſieurs Républiques, & chaque Etat entretient une armée proportionnée à ſa grandeur. Nous ne voulons pas, comme les Aſiatiques, des armées énormes, mais des troupes bien diſciplinées; les grands corps ſont difficiles à mouvoir, & coûtent trop à l'Etat. Nous avons pour regle invariable de camper ſûrement, afin de n'être jamais obligés de combattre malgré nous. Une petite armée bien aguerrie, peut en ſe retranchant à propos, diſſiper les plus nombreuſes troupes, qui ſe détruiſent d'elles-mêmes, faute de vivres.

Lorſqu'il s'agit de la défenſe commune de la Grece, tous ces corps ſéparés ſe réuniſſent, & alors il n'y a aucun Etat qui oſât nous attaquer. A Lacédemone tous les Citoyens ſont ſoldats. Dans les autres Républiques on n'enrôle point les hommes de la lie du peuple, mais on choiſit les meilleurs Citoyens, hardis, robuſtes, à la fleur de leur âge, & endurcis aux travaux pénibles. Les qualités requiſes dans les Chefs, ſont l'intrepidité, la tempérance, & l'expérience. Il faut qu'ils paſſent par les plus rigoureuſes épreuves, avant que d'être élevés à ces emplois. Il faut qu'ils ayent donné des marques éclatantes de toutes les différentes

rentes eſpèces de courage, en entreprenant, en exécutant, & ſur-tout en ſe montrant ſupérieurs même aux plus funeſtes événemens. Par ce moyen chaque République a toujours une milice reglée, des Chefs habiles, des ſoldats accoutumés à la fatigue, des armées peu nombreuſes, mais invincibles.

A Sparte, on modere dans le tems des guerres la ſévérité des exercices, & l'auſtérité de la vie. Les Lacédemoniens ſont le ſeul peuple du monde à qui la guerre eſt une eſpece de repos; nous jouiſſons alors de tous les plaiſirs qu'on nous refuſe pendant la paix.

Le jour d'une bataille nous diſpoſons nos troupes de telle ſorte, qu'elles ne combattent pas toutes à la fois, comme celles des Egyptiens; mais elles ſe ſuccedent, & ſe ſoutiennent ſans s'embarraſſer jamais. Nous n'oppoſons point à l'ennemi un ordre de battaille ſemblable au ſien, & nous mettons les plus vaillans ſoldats aux aîles afin qu'ils puiſſent s'étendre & enveloper l'armée ennemie.

Quand elle eſt en déroute, Lycurgue nous a ordonné d'exercer envers les vaincus toute ſorte de clémence, non ſeulement par humanité, mais encore par politique. Nous

adouciſſons ainſi la férocité de nos ennemis. L'eſpérance d'être bien traités, s'ils rendent les armes, les empêche de ſe livrer à cette fureur qui eſt ſouvent fatale même aux victorieux.

Tandis qu'il parloit, ils arriverent dans la plaine où les troupes étoient aſſemblées. Léonidas les fit paſſer devant Cyrus. Elles étoient diviſées en pluſieurs cohortes à pied & à cheval. A leur tête ſe voyoient les Polémarques, & les Commandans des différentes bandes. Les ſoldats étoient vêtus de rouge, afin que dans la chaleur du combat, la vûe de leur ſang ne pût les effrayer, ni allarmer leurs compagnons. (a) Tous marchoient au ſon des flutes, la tête couronnée de fleurs, en chantant l'hymne de Caſtor.

Léonidas ordonne, & tout d'un coup les troupes s'arrêtent. Au moindre ſignal de leurs Chefs, les différentes cohortes ſe raſſemblent, ſe ſéparent, s'entrelaſſent, s'étendent, doublent, redoublent, s'ouvrent, ſe reſerrent, & ſe forment par pluſieurs évolutions & converſions, en quarrés parfaits, en quarrés longs, en lozanges, en figures triangulaires pour ouvrir les rangs de l'ennemi.

L'armée

(a) Remarque d'Elien.

L'armée ſe partage enſuite en deux corps ſéparés, pour repréſenter un combat. L'un s'avance contre l'autre, les piques ſe baiſſent, chaque phalange ſe ſerre, le bouclier touche au bouclier, le caſque au caſque, l'homme à l'homme, les deux corps s'attaquent, ſe mêlent, ſe combattent, & s'enfoncent. Enfin après beaucoup de réſiſtance, les uns remportent la victoire, les autres fuyent & gagnent une forteresse prochaine.

On ne connoiſſoit pas alors dans la Grece les machines guerrieres inventées depuis; on attaquoit ordinairement les Villes en diſpoſant les troupes dans un ordre que l'on appelloit la Tortue.

Léonidas parle, & ſoudain les Aſſiégeans ſe réuniſſent; les premiers rangs ſe couvrent de leurs boucliers quarrés, les autres les levent par-deſſus les têtes, les ſerrent les uns contre les autres, & ſe baiſſant par degrés, forment enſemble un toit penchant impénétrable aux flêches. Un triple étage de Tortues s'éleve juſqu'à la hauteur des murs; les aſſiégés font pleuvoir une grêle de pierres & de dards, mais enfin les Aſſiégeans ſe rendent maitres de la place.

Quand

Quand Cyrus fut de retour à Sparte, il repassa dans son esprit tout ce qu'il avoit vû & entendu ; il se forma de grandes idées sur l'art militaire, & résolut de le perfectionner un jour en Perse. Puis il dit à Araspe lorsqu'ils furent seuls :

Il me paroit que la République de Sparte est un camp toujours subsistant, une assemblée de guerriers toujours sous les armes. Quelque respect que j'aye pour Lycurgue je ne saurois admirer cette forme de Gouvernement. Des hommes élevés uniquement pour la guerre, qui n'ont d'autre travail, d'autre étude, d'autre profession que celle de se rendre habiles à détruire les autres hommes, doivent être regardés comme ennemis de la societé. La bonne politique doit pourvoir non seulement à la liberté de chaque Etat, mais même à la sureté de tous les Etat voisins. Se détacher du reste du genre humain, se regarder comme fait pour le conquerir, c'est armer toutes les nations contre soi. C'est encore ici où Lycurgue a manqué à la nature, & à la justice. En accoutumant chaque Citoyen à la frugalité, il auroit dû apprendre à la nation en général à borner son ambition. La conduite des Spartiates ressemble à celle des avares, ils sont avides

avides de tout ce qu'ils n'ont pas, tandis qu'ils ſe refuſent la jouiſſance de tout ce qu'ils poſſédent.

Après que Cyrus eut étudié à fond les Loix, les mœurs, & l'art militaire des Spartiates, il quitta Lacédemone, pour aller viſiter les autres Républiques de la Grece.

Chilon & Léonidas le conduiſirent juſqu'aux frontieres de leur pays. Il leur jura à tous deux une amitié éternelle, & promit d'être toujours l'allié fidèle de leur République. Il garda ſa promeſſe; les Perſes n'ont jamais eu dans le tems de ce Conquerant aucune guerre avec les Grecs.

Avant que de quitter le Péloponeſe, Cyrus voulut en parcourir les Villes les plus conſiderables. Il paſſa à Arges, & à Mycenes, où avoit regné Perſée, de qui deſcendoient les Rois de la Perſide; il alla enſuite à Sicyone; il s'arrêta enfin à Corinthe, qui étoit la plus floriſſante République de la Grece, après celles de Sparte & d'Athènes.

En entrant dans la Ville, il fut ſurpris d'y voir tout le peuple en deuil; il apperçut une pompe funebre, pluſieurs joueurs de flutes la devançoient, & augmentoient la douleur

leur publique par leurs ſons lugubres. Quarante jeunes filles, pieds nuds, & les cheveux épars, vêtues de longues robes blanches, entouroient le cercueil, & fondoient en larmes en chantant les louanges du mort. Peu après ſuivoient les ſoldats, d'un pas lent, d'un air triſte, les yeux baiſſés, & les piques renverſées. Un vieillard vénérable marchoit à leur tête, ſon air noble & militaire, ſa taille haute & majeſtueuſe, la douleur amere qui étoit peinte ſur ſon viſage, attirerent les regards de Cyrus. Le jeune Prince ayant demandé ſon nom, apprit que c'étoit le Roi Périandre qui conduiſoit au tombeau ſon fils Lycophron.

Cyrus & Araſpe ſe melent parmi la foule qui alloit vers une forteresſe appelée Acro-Corinthe. Elle étoit bâtie ſur le ſommet d'une haute montagne, d'où l'on découvroit la mer Egée & la mer Jonienne, ce qui la fit nommer l'œil de la Grece.

Périandre étant arrivé à la forteresſe, lieu de la ſépulture des Rois, verſa d'abord ſur le corps de ſon fils, du vin, du lait, & du miel; il alluma enſuite lui-même le bucher ſur lequel on avoit répandu de l'encens, des aromates, & des huiles odoriferantes; il demeura muet, immobile, & les yeux noyés

noyés de larmes, tandis que les flammes dévorantes consumoient le corps. Après avoir arrosé de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes, il les recueillit enfin dans une urne d'or ; puis il fit signe au peuple qu'il vouloit parler, & rompit ainsi le silence qu'il avoit gardé jusques alors : Peuple de Corinthe, les Dieux ont pris soin eux-mêmes de vous venger de mon usurpation, & de vous délivrer de la servitude ; Lycophron est mort, toute ma race est éteinte, je ne veux plus regner ; Citoyens, reprenez vos droits, & votre liberté.

Après avoir prononcé ces paroles, il ordonne à toute l'assemblée de se retirer, fait couper ses cheveux pour marque de sa douleur, & s'enferme dans le tombeau avec son fils. Cyrus frappé vivement de ce spectacle, voulut en savoir la cause ; voici ce qu'on lui raconta.

(*) Corinthe avoit été gouvernée d'abord par des Rois, mais la Monarchie ayant été abolie, l'on établit à leur place des Prytanes, ou des Magistrats annuels. Ce gouvernement populaire dura pendant un siecle entier,

(*) Le fondement de cette histoire est tiré d'Hérodote, liv. 5. & de Diogene Laërce, vie de Périandre.

tier, & Corinthe augmentoit tous les jours en richesses & en splendeur, lorsque Cypsele pere de Périandre usurpa l'Autorité Royale. Après avoir regné plus de trente ans, ses passions étant satisfaites, les remords commencerent à troubler son cœur, la raison reprit ses droits, & il vit avec horreur le crime qu'il avoit commis; il résolut de délivrer les Corinthiens de leur servitude, mais la mort le prévint. Il appella Périandre en expirant, & lui fit jurer de rendre la liberté à ses Citoyens. Le jeune Prince, aveuglé par son ambition, oublia bien-tôt ses sermens: voilà la premiere source de tous ses malheurs.

Les Corinthiens chercherent à le détrôner, & se souleverent plusieurs fois contre lui; mais il dompta les rebelles, & affermit de plus en plus son autorité. Pour se mettre à l'abri de ces insultes populaires, il rechercha l'alliance de Melisse héritiere de la Couronne d'Arcadie, & l'épousa. C'étoit la plus belle Princesse de son siecle, d'une vertu parfaite, & d'un grand courage.

Plusieurs années après son mariage, Périandre déclara la guerre aux Corcyréens, & se mit à la tête de ses troupes. Pendant son absence les Corinthiens se révolterent de nouveau.

nouveau. Meliſſe ſe renferma dans la forteresſe, en ſoutint vigoureuſement le ſiege, & envoya demander du ſecours à Proclès Roi d'Epidaure, qui avoit toujours paru l'allié fidèle de Périandre. Le Tiran d'Epidaure, qui méditoit depuis long-tems d'étendre ſa domination ſur toute la Grece, profita de cette occaſion pour s'emparer de Corinthe; il la regardoit comme une Ville très-propre à devenir la Capitale d'un grand Empire. Il y arriva avec une armée nombreuſe, & s'en rendit maitre en peu de jours.

Meliſſe qui ignoroit ſes deſſeins, ouvrit les portes de la forteresſe, & le reçut comme l'ami de Périandre & ſon libérateur. Proclès ſe voyant maitre de Corinthe, y établit le ſiege de ſon Royaume, & fit dire à Périandre de ſe contenter de regner à Corcyre, que ce Prince venoit de conquerir.

Meliſſe s'apperçut bien-tôt que l'uſurpation de Proclès n'étoit pas le ſeul crime dont il étoit coupable. Il avoit conçû pour la Reine une paſſion violente, il eſſaya tous les moyens de la ſatisfaire. Après avoir employé en vain les careſſes & les menaces, il la fit enfermer inhumainement avec ſon fils Lycophron dans une haute tour ſituée ſur le bord de la mer.

Cepen-

Cependant Périandre apprit la trahiſon de Proclès, & ſon amour pour Meliſſe : on l'aſſura en même tems qu'elle avoit non ſeulement favoriſé les projets perfides du Tiran d'Epidaure, mais même qu'elle répondit à ſa paſſion.

Le Roi de Corinthe écouta trop facilement ces calomnies; la jalouſie s'empara de ſon cœur. Il équipe une grande flotte, & s'embarque pour Corinthe, avant que Proclès pût en être averti. Il étoit pret à entrer dans le port, lorſqu'une tempête violente s'éleve & diſſipe ſes vaiſſeaux. Meliſſe ignoroit les ſentimens de Périandre, & beniſſoit déja les Dieux de ſa délivrance prochaine, quand elle vit périr devant ſes yeux une partie de la flotte; le reſte pouſſé par les vents ſur les côtes de l'Afrique, y fit naufrage; le vaiſſeau où étoit Périandre échappa ſeul à la fureur des flots irrités.

Ce Prince retourne à Corcyre, où il tombe dans une triſteſſe profonde. Son courage lui avoit fait ſupporter la perte de ſes Etats, mais il ne pouvoit ſoutenir l'idée du crime dont il croyoit Meliſſe coupable. Il l'avoit aimée uniquement; il ſuccombe ſous le poids de ſa douleur, ſon eſprit ſe trouble & s'égare.

Cepen-

Cependant Meliſſe enfermée dans la tour, croyoit Périandre mort, & le pleuroit amerement. Elle ſe voyoit de nouveau expoſée aux inſultes d'un Prince barbare, qui n'avoit pas d'horreur des plus grands crimes.

Tandis qu'elle imploroit le ſecours des Dieux, & les conjuroit de proteger ſon innocence, celui que Proclès avoit commis à ſa garde, touché de ſes malheurs lui apprend que Périandre étoit vivant, & s'offre de la conduire à Corcyre avec ſon fils. Ils ſe ſauverent tous trois par un ſouterrain. En marchant la nuit par des routes détournées, ils ſortirent en peu de jours du pays de Corinthe; mais ils errerent long-tems ſur les côtes de la mer Egée, avant que de pouvoir paſſer à Corcyre.

Proclès déſeſperé de leur évaſion, fit paſſer des avis ſecrets pour confirmer Périandre dans tous ſes ſoupçons, & le faire avertir que Meliſſe alloit bien-tôt arriver dans l'Isle de Corcyre pour l'empoiſonner. L'infortuné Roi de Corinthe écouta avec avidité tout ce qui pouvoit aigrir ſa jalouſie, & redoubler ſa rage.

Cependant Meliſſe & Lycophron arriverent à Corcyre avec leur conducteur, & ſe hate-

haterent d'aller trouver Périandre. Il n'étoit pas dans son Palais, mais dans une sombre forêt où il se retiroit souvent pour se livrer à sa douleur. Si-tôt qu'il voit de loin Melisse, la jalousie & la fureur s'emparent de son ame; il court; elle tend les bras pour le recevoir, mais étant près d'elle il lui plonge un poignard dans le sein; elle tombe en lui disant: Ah! Périandre, est-ce ainsi que vous récompensez mon amour & ma fidélité? Elle veut continuer, mais la mort la délivre d'une vie pleine de malheurs, & son ame s'envole vers les Champs Elisées, pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Lycophron voit sa mere nageant dans son sang, fond en larmes, & s'écrie: Justes Dieux, vengez la mort d'une Mere innocente, sur un Pere barbare que la nature me défend de punir! Après ces paroles, il ne parla plus, il s'enfonça dans le bois, & ne voulut jamais revoir son pere. Le fidele Corinthien qui les accompagnoit, instruisit alors Périandre de l'innocence, & de la fidelité de Melisse, & de tous les maux que Proclès lui avoit fait souffrir dans sa prison.

Le malheureux Roi de Corinthe s'apperçoit trop tard de sa crédulité, se livre à son desespoir, & se frappe du même poignard; mais

mais le coup ne fut point mortel. Il alloit lever le bras une seconde fois ; on le retient. Il se jette sur le corps de Melisse, & repete souvent ces paroles : Grand Jupiter ! consommez par vos foudres la punition que les hommes m'empêchent d'achever ! Ah ! Melisse ! Melisse ! l'union la plus tendre devoit-elle finir par la cruauté la plus barbare ?

En prononçant ces mots, il porte ses mains à sa blessure qu'il veut déchirer, mais on l'arrête, & on le conduit à son Palais. Il continue de refuser tout soulagement, & reproche à ses amis leur cruauté, de vouloir lui conserver une vie qu'il déteste.

On ne put tranquilliser son esprit, qu'en lui remontrant que lui seul pouvoit punir les crimes de Proclès. Cette espérance l'appaise, il se laisse guerir.

Si-tôt qu'il fut rétabli, il alla chez ses alliés representer ses disgraces, & les crimes de l'Usurpateur. Les Thebains lui prêterent des troupes. Il assiege Corinthe, prend Proclès prisonnier, & le fait immoler sur le tombeau de Melisse.

Lycophron resta toujours à Corcyre, & refusa de revenir à Corinthe, pour ne pas voir

voir dans un pere, le meurtrier d'une mere vertueuſe qu'il avoit aimée tendrement. Périandre traina le reſte d'une vie malheureuſe, ſans jouir de ſa grandeur; il avoit poignardé une femme qu'il adoroit; il aimoit un fils qui ne pouvoit ſoutenir ſa preſence. Il reſolut enfin de ſe demettre de la Royauté, de faire couronner ſon fils, & de ſe retirer à Corcyre, pour y pleurer à jamais ſes malheurs, & pour expier dans la retraite des crimes qu'il avoit commis.

Cependant il fit équiper un vaiſſeau qu'il envoya à Corcyre, pour chercher Lycophron, & pour le ramener à Corinthe, chargeant le Meſſager, de lui dire, que ſon père le vouloit mettre ſur le thrône. Car il ſe flattoit d'appaiſer, par ce ſacrifice, le mécontentement du Prince, & tenoit tout prêt le diademe pour ſon Couronnement. Le Roi alloit ſouvent ſur les bords de la mer, impatient de voir arriver ſon fils. Le vaiſſeau parut enfin; Périandre courut avec empreſſement ſur le rivage; mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa douleur, lorſqu'il vit Lycophron dans un cercueil!

Les Corcyréens gémiſſans ſous le joug de Périandre, dont ils déteſtoient la barbarie, s'étoient révoltés; & pour détruire à jamais la

la race du Tiran, ces cruels insulaires assassinerent Lycophron, & le renvoyerent mort dans le vaisseau pour marque de leur haine éternelle.

Périandre frappé de cet horrible spectacle, rentre profondement en lui-même, reconnoit la vengeance céleste, & s'écrie: J'ai violé les sermens faits à un pere mourant: Je n'ai pas voulu rendre la liberté à mes Citoyens; O Melisse! ô Lycophron; ô Dieux vengeurs! Je n'ai que trop mérité tous les maux qui m'accablent! Il fit préparer ensuite une pompe funebre, & commanda à tout le peuple de s'y trouver.

Cyrus qui avoit été present à ces funerailles, apprit quelques jours après que Périandre avoit ordonné à deux Esclaves d'aller la nuit dans un lieu qu'il leur marqua, tuer le premier homme qu'ils rencontreroient, & de jetter son corps dans la mer. Périandre s'y rendit lui-même & fut assassiné. On n'a jamais pû retrouver son corps, ni lui rendre les honneurs de la sépulture. Ce Prince s'étant livré à un desespoir sans exemple, voulut se punir ainsi lui-même, afin que son ombre errante & vagabonde sur les rives du Styx ne passât jamais dans

le féjour des Héros. Quelle affreufe fuite de crimes & de malheurs ! Le mari poignarde fa femme, des fujets rébelles affaffinent leur Prince, & le Roi fe fait immoler lui-même ! La Juftice vengereffe des Dieux, après avoir éteint toute la famille du tiran, le pourfuit encore au-delà du tombeau. Quel fpectacle ! & quelle inftruction pour Cyrus !

Il fe hâte de quitter un lieu fi plein d'horreurs, & paffe à Thebes, où il vit de nouveaux monumens des malheurs des Rois. Il vifita le tombeau d'Oedipe & de Jocafte, & apprit l'hiftoire de leur race infortunée, livrée à des difcordes éternelles. Il remarqua fur-tout que cette Ville fameufe avoit changé la forme de fon gouvernement, qui pour lors étoit populaire. Il avoit vû des révolutions femblables dans plufieurs villes de la Grece. Tous ces petits Etats avoient été d'abord Monarchiques, mais par la foibleffe, ou la corruption des Princes, ils s'étoient changés en Républiques.



LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE CINQUIEME.

EN sortant de Thebes, Cyrus traversa la Béotie, alla dans l'Attique, & arriva bien-tôt à Athènes, où regnoit Pisistrate. Le jeune Prince fut saisi d'admiration à la vûe des Temples, des édifices & des richesses éclatantes de cette Ville, où les sciences & les beaux arts florissoient. Il parvint enfin au Palais du Roi : L'architecture en étoit noble, & simple, & tous les ornemens en paroissoient nécessaires. Sur les frises se voyoient en bas-relief les travaux d'Hercule, les exploits de Thésée, la naissance de Pallas & la mort de Codrus. On entroit par une colonnade d'ordre Jonien, dans une grande galerie ornée de peintures, de sta-

tues de bronze, & de marbre, & de tout ce qui pouvoit arrêter & charmer les yeux.

Pisistrate reçut le Prince de Perse avec joye, & le fit asseoir auprès de lui. Autour d'eux étoient rangés sur de riches tapis, les principaux Sénateurs & plusieurs jeunes Athéniens. Un magnifique repas fut servi selon la mode du pays. On versa des vins les plus exquis dans des coupes d'or richement cizelées; mais le sel Attique, & la politesse Athénienne qui regnoient dans la conversation de Pisistrate, faisoient le plus grand agrément du festin.

Pendant le repas le Roi d'Athènes entretenoit Cyrus des révolutions arrivées sous son regne, des causes de son exil, & de son rétablissement après avoir été détrôné deux fois. Il peignoit avec art les troubles du gouvernement populaire, pour en inspirer de l'horreur. Il assaisonnoit ses discours de récits agréables, de traits vifs, & de tours ingénieux, qui repandoient la joye dans toute l'assemblée.

Pisistrate se servoit ainsi avec adresse des charmes de la conversation, & de la liberté qui regne dans les festins, pour affermir son autorité, & se concilier l'amitié de ses Citoyens.

toyens. Les Sénateurs & les jeunes Athéniens qui l'écoutoient, sembloient en le régardant oublier leur averfion naturelle pour la Monarchie.

Cyrus fentit avec plaifir par cet exemple, l'empire que les Princes aimables peuvent acquerir fur le cœur des hommes, même les plus ennemis de leur puiffance.

Le jour fuivant Cyrus marqua à Pififtrate fon impatience de connoitre Solon, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Afie. Ce Philofophe avoit refufé de revenir à Athènes après fes voyages, parceque Pififtrate s'étoit fait déclarer Roi; mais ayant appris la fageffe, & la modération de ce Prince, il fe réconcilia avec lui.

Solon avoit choifi fa demeure fur la colline de Mars, où fe tenoit le fameux confeil de l'Aréopage, près du tombeau des Amazones. Pififtrate voulut y conduire le jeune Prince, & le préfenter lui-même au Législateur d'Athènes.

Ce Philofophe confervoit encore dans un âge très-avancé, les reftes de fon ancienne vivacité, cet enjouement, & ces graces qui ne vieilliffent jamais. Il embraffa Cyrus avec

cet attendriſſement naturel aux vieillards, qui voyent de jeunes gens rechercher leurs conſeils & leurs entretiens pour apprendre la ſageſſe. Piſiſtrate ſachant que le deſſein de Cyrus en viſitant Solon, étoit de s'inſtruire à fond des Loix d'Athènes, ſe retira, & les laiſſa ſeuls.

Pour s'entretenir avec plus de liberté & d'agrément, Solon conduiſit Cyrus ſur le haut de la colline. Ils y trouverent une verdure agréable, & s'aſſirent au pied d'un chéne ſacré.

De ce lieu l'on découvroit les plaines fertiles, & les montagnes eſcarpées de l'Attique qui bornoient la vûe d'un côté, & formoient un agréable mélange de tout ce que la nature a de plus riant & de plus ſauvage. De l'autre part, le Golfe Saronique en s'élargiſſant peu-à-peu, laiſſoit voir pluſieurs îles qui ſembloient flotter ſur les ondes. Plus loin les côtes élévées de l'Argolide paroiſſoient ſe perdre dans les nues, pendant que la grande mer qu'on croyoit unie au ciel, terminoit la vûe fatiguée de parcourir tant d'objets differens.

Au-deſſous d'eux la ville d'Athènes s'étendoit ſur la pente d'un long côteau. Ses nom-

nombreux édifices s'élevoient les uns au-dessus des autres, & leur diversité montroit encore les différens âges de la République. On y retrouvoit la premiere simplicité des tems Héroïques, & l'on y admiroit la magnificence naissante dans le siecle de Solon.

Ici l'on voyoit des temples accompagnés de bois sacrés, des palais, des jardins, & plusieurs maisons superbes d'une architecture réguliere. Là des Tours élevées, de hautes murailles, de petits bâtimens inégaux, d'une figure bizarre qui sentoit l'antiquité rustique & guerriere. La riviere d'Ilissus qui couloit près de la Ville, ajoutoit en serpentant dans les prairies, des agrémens naturels à tous les ouvrages de l'art.

Cyrus profita de cette aimable solitude, pour prier Solon de lui expliquer l'état général de la Grece, & surtout celui d'Athènes: Le sage Législateur satisfit ainsi sa curiosité:

Toutes les familles Grecques descendent d'Hellen fils de Deucalion, dont les trois enfans donnerent leurs noms aux trois différens peuples de la Grece ; aux Eoliens, aux Doriens, & aux Joniens. Ces peuples se bâtirent plusieurs Villes, & de ces Villes sortirent Hercule, Thésée, Minos, & tous ces

premiers Héros à qui l'on a accordé les honneurs divins, pour montrer que la vertu ne peut être recompensée dignement que dans les cieux.

L'Egypte inspira d'abord aux Grecs le goût des arts & des sciences, les initia dans ses misteres, & leur donna des Dieux, & des Loix. La Grece ainsi policée se forma peu-à-peu en plusieurs Républiques. Le Conseil suprême des Amphyctions, composé des députés des principales Villes, les réunissoit toutes dans la même vûe; c'étoit de conserver l'indépendance au dehors, & l'union au dedans.

Une telle conduite les éloignoit de toute licence effrénée, & leur inspiroit l'amour d'une liberté soumise aux Loix. Mais ces idées pures ne subsisterent pas toujours. Tout dégénere chez les hommes. La sagesse & la vertu ont leurs vicissitudes dans le corps politique, comme la santé & la force dans le corps humain.

Parmi toutes ces Républiques, Athènes, & Lacédémone sont sans comparaison les principales. L'esprit, les graces, la politesse, toutes les vertus aimables, & propres pour la societé forment le caractère d'Athènes.

La

La force, la tempérance, les vertus guerrieres & la raiſon toute pure dépouillée d'ornemens, compoſent le génie des Spartiates. Athènes aime les ſciences & les plaiſirs; tous ſes goûts tendent à la volupté. La vie des Spartiates eſt dure & ſévere: toutes leurs paſſions ſe tournent du côté de l'ambition. De ce génie différent des peuples, ſont venues les différentes formes, & révolutions de leurs Gouvernemens.

Lycurgue ſuivit ſon naturel auſtere, & le génie féroce de ſes Concitoyens, lorſqu'il réforma les abus de Lacédémone. Il crut que le bonheur de la patrie conſiſtoit dans les conquêtes & dans la domination; c'eſt ſur ce plan qu'il forma toutes les Loix dont on vous a inſtruit à Sparte. Je ne pouvois pas l'imiter.

Athènes dans ſa naiſſance eut des Rois, mais ils n'en avoient que le nom. Ils n'étoient point abſolus comme à Lacédémone. Le génie des Athéniens, ſi différent de celui des Spartiates leur rendit la Royauté inſupportable. Toute la puiſſance des Rois preſque reſtrainte au commandement des armées, s'évanouiſſoit dans la paix. On en compte dix depuis Cécrops juſqu'à Théſée, & ſept depuis Théſée juſqu'à Codrus, qui s'immola

lui-même pour le ſalut de la Patrie. Ses enfans Medon & Nilée diſputerent pour la Royauté. Les Athéniens en prirent occaſion de l'abolir tout-à-fait, & déclarerent Jupiter, ſeul Roi d'Athènes ; ſpécieux prétexte pour favoriſer la revolte, & ſécouer le joug de toute autorité réglée.

A la place des Rois, ils créerent ſous le nom d'Archontes, des Gouverneurs perpétuels, mais cette foible image de la Royauté parut encore trop odieuſe. Pour en anéantir juſqu'à l'ombre, ils établirent des Archontes decennaux. Ce peuple inquiet & volage, ne ſe borna pas là. Il ne voulut enfin que des Archontes annuels, afin de reſaiſir plus ſouvent l'autorité ſuprême, qu'il ne transferoit qu'à regret à ſes Magiſtrats.

Une puiſſance auſſi limitée contenoit mal des eſprits ſi remuans. Les factions, les brigues & les caballes renaiſſoient tous les jours. Chacun venoit le Livre des Loix à la main diſputer du ſens de ces Loix. Les génies les plus brillans ſont ordinairement les moins ſolides. Ils croyent que tout eſt du à leurs talens ſuperficiels. Sous prétexte que tous les hommes naiſſent égaux, ils cherchent à confondre les rangs, & ne prêchent

dient cette égalité chimérique, que pour dominer eux-mêmes.

Le Conseil d'Aréopage institué par Cécrops, honoré dans toute la Grece, & si célebre par son intégrité qu'on dit que les Dieux mêmes ont déferé à son jugement, n'avoit plus d'autorité. Le peuple s'en étoit emparé ; il jugeoit de tout en dernier ressort ; mais ses décisions n'étoient pas fixes, parceque la multitude est toujours bizarre & inconstante. Tout irritoit les présomptueux ; tout soulevoit les imprudens ; tout armoit les furieux corrompus par une liberté excessive.

Athènes demeura ainsi long tems hors d'état d'étendre sa domination ; trop heureuse de se conserver au milieu des dissensions qui la déchiroient. C'est dans cette situation, que je trouvai ma Patrie, lorsque j'entrepris de remédier à ses maux.

(a) Dans ma jeunesse je m'étois abandonné au luxe, à l'intempérance, & à toutes les passions de cet âge : Je n'en fus guéri que par l'amour des sciences : Les Dieux m'en avoient donné le goût dès mon en-
H 6 fance.

(a) Voyez Plut. vie de Solon.

fance. Je m'appliquai à l'étude de la Morale & de la Politique; & ces connoiſſances eurent pour moi des charmes qui me degouterent bien-tôt d'une vie déréglée.

L'yvreſſe des paſſions s'étant diſſipée par les réflexions ſérieuſes, je vis avec douleur le triſte état de ma Patrie. Je formai le deſſein de la ſécourir, & je communiquai mes vûes à Piſiſtrate, qui étoit revenu comme moi des égaremens de la jeuneſſe.

Vous voyez, lui dis-je, les malheurs qui nous menacent. Une licence effrénée a pris la place de la vraie liberté. Vous deſcendez de Cécrops, je deſcens de Codrus. Nous aurions plus de droit que les autres de prétendre à la Royauté, mais gardons-nous bien d'y aſpirer. Ce ſeroit faire un dangereux échange de paſſions, que d'abandonner la volupté qui ne fait tort qu'à nous-mêmes, pour ſuivre l'ambition qui pourroit ruiner la Patrie. Tâchons de la ſervir, ſans vouloir y dominer.

Une occaſion ſe preſenta bien-tôt pour faciliter mes projets. Les Athéniens me choiſirent pour chef d'une expédition contre les Mégariens qui s'étoient emparés de l'Isle de Sala-

Salamine. Je fis armer cinq cens hommes; je débarquai dans l'Isle, je pris la Ville, & j'en chassai les ennemis. Ils s'opiniâtrerent à soutenir leurs droits, & eurent recours aux Lacédémoniens, qu'ils prirent pour Juges. Je plaidai la cause commune, & je la gagnai.

Ayant aquis par-là du crédit parmi mes Citoyens, ils me presserent d'accepter la Royauté; mais je la refusai; je me contentai de la dignité d'Archonte, & je m'appliquai à remédier aux maux publics.

La premiere source de ces maux venoit des excès de l'autorité populaire. La Monarchie modérée par un Sénat, est la forme du gouvernement primitif de toutes les nations sages. J'aurois voulu imiter Lycurgue en l'établissant; mais je connoissois trop le naturel de mes Citoyens pour l'entreprendre. Je savois que s'ils se laissoient dépouiller pour un moment de la puissance souveraine, ils la reprendroient bien-tôt à force ouverte. Je me contentai donc de modérer le pouvoir excessif du peuple.

Je sentis que nul Etat ne peut subsister sans subordination. Je distribuai le peuple en quatre classes; je choisis cent hommes de

de chaque claſſe que j'ajoutai au Conſeil de l'Areopage. Je montrai à ces Chefs que l'autorité ſuprême de quelque eſpece qu'elle ſoit, eſt un mal néceſſaire, pour empêcher de plus grands maux ; & qu'on ne doit l'employer que pour réprimer les paſſions des hommes. Je repréſentai au peuple les malheurs qu'il avoit ſoufferts en s'abandonnant à ſes propres fureurs. Par-là je diſpoſai les uns à commander avec modération, & les autres à obéir avec docilité.

Je fis punir ſévérement ceux qui enſeignoient que tous les hommes naiſſent égaux, que le mérite ſeul doit régler les rangs, & que le plus grand mérite eſt l'eſprit. Je fis ſentir les funeſtes ſuites de ces fauſſes maximes.

Je prouvai que cette égalité naturelle, eſt une chimere fondée ſur les fables poëtiques des compagnons de Cadmus, & des enfans de Deucalion ; qu'il n'y a jamais eû de tems où les hommes ſoyent ſortis de la terre avec toute la force d'un âge parfait ; que c'étoit manquer de ſens que de donner ainſi des jeux d'imagination pour des principes ; que depuis le ſiecle d'Or l'ordre de la génération avoit mis une dépendance, & une inégalité néceſſaire entre les hommes ; & qu'en-

qu'enfin l'Empire paternel avoit été le premier modéle de tous les Gouvernemens.

Je fis une Loi, par laquelle il fut arrêté que tout homme qui n'avoit jamais donné d'autres preuves de son esprit que les saillies vives de son imagination, les discours fleuris, & le talent de parler de tout sans avoir jamais rien approfondi, seroit incapable des Charges publiques.

Cyrus interrompit ici Solon, & lui dit : il me semble que le mérite seul distingue les hommes. L'esprit est le moindre de tous les mérites, parcequ'il est toûjours dangereux lorsqu'il est seul ; mais la sagesse, la vertu, & la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là seul doit commander aux autres, qui a plus de sagesse pour découvrir ce qui est juste, plus de vertu pour le suivre, & plus de courage pour le faire exécuter.

Le mérite, reprit Solon, distingue essentiellement les hommes, il devroit seul décider des rangs : Mais l'ignorance & les passions nous empêchent souvent de le connoître ; l'amour propre fait que chacun se l'attribue. Ceux qui en ont le plus, sont toûjours modestes, & ne cherchent point à domi-

dominer. Enfin ce qui paroit vertu, n'eſt quelquefois qu'un maſque trompeur.

Les diſputes, les diſcordes, les illuſions ſeroient éternelles, s'il n'y avoit point quelque moyen plus fixe, & moins équivoque pour régler les rangs, que le mérite ſeul.

Dans les petites Républiques ces rangs ſe reglent par élection; dans les grandes Monarchies par la naiſſance. J'avoue que c'eſt un mal d'accorder les dignités à ceux qui n'ont aucun vrai mérite; mais c'eſt encore un mal néceſſaire, & cette néceſſité eſt la ſource de preſque tous les établiſſemens politiques : voilà la différence entre le droit naturel & le droit civil. L'un eſt toujours conforme à la plus parfaite juſtice : l'autre ſouvent injuſte dans les ſuites qui en reſultent, devient pourtant inévitable, pour prévenir la confuſion & le deſordre.

Les rangs & les dignités ne ſont que les ombres de la vraie grandeur: le reſpect extérieur & les hommages qu'on leur rend, ne ſont auſſi que les ombres de cette eſtime qui n'appartient qu'à la vertu ſeule. N'eſtce pas une grande ſageſſe dans les premiers Legislateurs, d'avoir conſervé l'ordre de la ſocieté, en établiſſant des Loix, par leſquelles

quelles ceux qui n'ont que l'ombre des vertus, ſe contentent de l'ombre de l'eſtime?

Je vous conçois, dit Cyrus; La ſouveraineté, & les rangs ſont des maux néceſſaires pour contenir les paſſions. Les petits doivent ſe contenter de mériter l'eſtime intérieure des hommes par leur vertu ſimple & modeſte, & les Grands doivent ſe perſuader qu'on ne leur accordera que les hommages extérieurs, à moins qu'ils n'ayent le vrai mérite. Par-là les uns ne s'aigriront pas de leur baſſeſſe, & les autres ne s'enorgueilliront point de leur grandeur. Les hommes ſentiront qu'il faut des Rois, & les Rois n'oublieront point qu'ils ſont hommes. Chacun ſe tiendra à ſa place, & l'ordre de la ſocieté ne ſera point troublé. Je comprends la beauté de ce principe. J'ai grande impatience d'apprendre vos autres Loix.

La ſeconde ſource, dit Solon, de tous les maux d'Athènes, étoit la richeſſe exceſſive des uns, & la pauvreté extrême des autres. Cette inégalité affreuſe dans un Gouvernement populaire, cauſoit des diſcordes éternelles. Pour remédier à ces deſordres, je ne pouvois pas établir, comme on a fait à Sparte, la communauté des biens. Le génie des Athéniens qui les porte vers le luxe

luxe & les plaiſirs, n'auroit jamais ſouffert cette égalité. Pour diminuer nos maux je fis acquitter les dettes publiques, je commençai par remettre toutes les ſommes qui m'étoient dûes; j'affranchis mes eſclaves, & je ne voulus plus qu'il fût permis d'emprunter en engageant ſa liberté.

Jamais je n'ai gouté tant de plaiſir qu'en ſoulageant les miſérables: j'étois encore riche, mais je me trouvois pauvre, parceque je n'avois pas de quoi diſtribuer à tous les malheureux. J'établis à Athènes cette grande maxime, que les Citoyens d'une même République doivent ſentir & plaindre les maux les uns des autres, comme membres d'un même corps.

La troiſieme ſource de nos maux étoit la multiplicité des Loix, marque auſſi évidente de la corruption d'un Etat, que la diverſité des remedes en eſt une des maladies du corps.

C'eſt encore ici où je ne pouvois pas imiter Lycurgue: La communauté des biens, & l'égalité des Citoyens, avoient rendu inutile à Sparte cette foule des Loix, & de formes qui ſont abſolument néceſſaires partout

tout où se trouve l'inégalité des rangs & des biens. Je me contentai de rejetter toutes les Loix qui ne servoient qu'à exercer le génie subtil des Sophistes, & la science des Jurisconsultes : Je n'en réservai qu'un petit nombre, simples, courtes & claires. Par là j'évitai la chicane, monstre inventé par la vaine subtilité des hommes pour anéantir la justice. Je fixai des tems pour finir les procès, & j'ordonnai des punitions rigoureuses, & deshonorantes pour les Magistrats qui les étendroient au de-là des bornes. J'abolis enfin les Loix trop séveres de Dracon, qui punissoient également de mort les moindres foiblesses, & les plus grands crimes ; Je proportionnai les punitions aux fautes.

La quatrieme source de nos maux étoit la mauvaise éducation des enfans. On ne cultivoit dans les jeunes gens que les qualités superficielles, le bel esprit, l'imagination brillante, la politesse efféminée. On négligeoit le cœur, la raison, les sentimens, & les vertus solides. On mettoit le prix aux hommes & aux choses selon les apparences, & non selon la réalité. On regardoit le frivole sérieusement, & les choses solides comme trop abstraites.

Pour

Pour prévenir ces abus, j'ordonnai à l'Aréopage de veiller à l'éducation des enfans. Je ne voulois pas qu'ils fussent élevés dans l'ignorance comme les Spartiates, ni qu'on se bornât, comme auparavant, à leur apprendre l'éloquence, la poësie & les sciences qui ne servent qu'à orner l'imagination. Je voulus qu'on les appliquât à toutes les connoissances qui fortifient la raison, & qui accoutument l'esprit à l'attention, à la pénétration, & à la justesse: la proportion des nombres, le calcul des mouvemens célestes, la structure de l'Univers; la grande science de remonter aux principes, descendre aux conséquences, & dévoiler l'enchainement des vérités.

Ces sciences spéculatives ne servent pourtant qu'à exercer, & à former l'esprit pendant la tendre Jeunesse. Dans un âge plus mûr les Athéniens étudient les Loix, la Politique, & l'Histoire, pour connoître les révolutions des Empires, les causes de leur établissement, & les raisons de leur décadence; en un mot, ils s'instruisent de tout ce qui peut contribuer à la connoissance de l'homme, & des hommes. (a)

La

(a) Pisistrate établit une espece d'Académie pour cultiver toutes ces sciences, & forma une Biblio-

La cinquieme & derniere ſource de nos maux étoit le goût effréné des plaiſirs. Je ſavois que le génie des Athéniens demandoit des amuſemens & des ſpectacles. Je ſentis que je ne pouvois dompter ces ames républicaines & indociles qu'en me ſervant de leur penchant pour le plaiſir, afin de les captiver & de les inſtruire.

Je leur fis repréſenter dans ces ſpectacles, les funeſtes ſuites de leur déſunion & de tous les vices ennemis de la ſocieté. Les hommes aſſemblés dans un même lieu paſſoient ainſi des heures entieres à entendre une morale ſublime. Ils auroient été choqués de préceptes, & de maximes; il falloit les éclairer, les réunir & les corriger ſous prétexte de les amuſer: Telles étoient mes Loix.

Je vois bien, dit Cyrus, que vous avez plus conſulté la nature que Lycurgue. Mais n'avez-vous pas auſſi trop accordé à la foibleſſe humaine? Dans une Republique qui a toujours aimé la volupté, il me paroit dangereux de vouloir unir les hommes par le goût des plaiſirs.

Je

Bibliotheque magnifique contenant un recueil de tous les anciens Poëtes, Philoſophes, & Hiſtoriens.

Je ne pouvois pas, reprit Solon, changer la nature de mes Citoyens; Mes Loix ne ſont pas parfaites, mais elles ſont les meilleures qu'ils puiſſent ſupporter. Lycurgue trouva dans ſes Spartiates, un génie propre pour toutes les vertus héroïques; je trouvai dans les Athéniens, un penchant pour tous les vices qui rendent les hommes efféminés. J'oſe dire que les Loix de Sparte en outrant les vertus, les transforment en défauts. Mes Loix au contraire, tendent à rendre les foibleſſes mêmes utiles à la ſocieté. Voilà tout ce que peut faire la politique: elle ne change point les cœurs; elle ne fait que mettre à profit les paſſions.

Je crus, continua Solon, avoir prévenu & guéri la plûpart de nos maux par l'etabliſſement de ces Loix; mais l'inquiétude d'un peuple accoutumé à la licence, me cauſoit tous les jours des importunités extrêmes. Les uns blamoient mes reglemens; les autres feignoient de ne les pas entendre: Quelques-uns vouloient y ajouter; d'autres vouloient en retrancher. Je ſentis alors l'inutilité des plus excellentes Loix, quand on n'a point une autorité fixe & ſtable pour les faire exécuter. Que le ſort des mortels eſt malheureux! En évitant les maux affreux du gouvernement populaire, on court riſque de tomber

tomber dans l'efclavage: En fuyant les inconveniens de la Royauté, on s'expofe peu-à-peu à l'Anarchie. De tout côté le chemin politique eft bordé de précipices. Je vis que je n'avois encore rien fait. J'allai trouver Pififtrate, & je lui dis :

Vous voyez tout ce que j'ai entrepris pour foulager les maux de l'Etat. Tous mes remedes font inutiles, puifqu'il n'y a point de medecin pour les appliquer. Ce peuple impatient du joug craint l'empire de la Raifon même; l'autorité des Loix le revolte; chacun veut les reformer à fa mode. Je vais m'abfenter pendant dix ans de la Patrie; j'éviterai par là les embarras où je fuis expofé tous les jours de gâter la fimplicité de mes Loix, en les multipliant, & en y ajoutant. Tâchez pendant mon abfence d'y accoutumer les Athéniens : n'y fouffrez aucun changement. Je n'ai pas voulu accepter la Royauté qui m'étoit offerte. Un vrai Législateur doit être defintereffé. Mais pour vous, Pififtrate, vos vertus militaires vous rendent propre à commander aux hommes, & votre naturel doux vous empêchera d'abufer de votre autorité. Rendez les Athéniens foumis, fans être efclaves, & reprimez leur licence, fans leur ôter la liberté. Fuyez le nom

nom de Roi, & contentez-vous de celui d'Archonte.

Après avoir pris cette resolution je partis aussi-tôt, & j'allai voyager en Egypte & en Asie. Pendant mon absence, Pisistrate monta sur le Trône malgré l'aversion des Athéniens pour la Royauté. Son adresse & son courage l'y éleverent, sa douceur & sa modération l'y maintiennent. Il ne se distingue de ses Citoyens, que par une exacte soumission aux Loix; il mene une vie simple & sans faste. De plus, étant descendu de Cécrops, les Athéniens le respectent, parcequ'il n'a repris l'autorité de ses Ancêtres, que pour le bien de la Patrie. Pour moi, je vis ici solitaire, sans me mêler du gouvernement, je me contente de présider à l'Aréopage, & d'expliquer mes Loix, quand il s'éleve quelque dispute.

Le Prince de Perse comprit par les discours de Solon, les inconvéniens d'un gouvernement populaire, & sentit que le despotisme de la multitude, est encore plus insupportable que l'autorité absolue d'un seul.

Cyrus instruit des Loix de Solon, & du gouvernement des Athéniens, s'appliqua ensuite à connoître leurs forces militaires. Elles

les confiftoient principalement dans leurs flottes. Pififtrate conduifit Cyrus à Phalere, ville maritime fituée à l'embouchure de l'Iliffus. C'étoit la retraite ordinaire des vaiffeaux Athéniens. Le fameux port de Pyrée fut bati depuis par Thémiftocle.

Ils defcendirent la riviere dans un bâtiment fait exprès, accompagnés d'Arafpe, & de plufieurs Sénateurs. Pendant qu'une mufique délicieufe charmoit l'oreille, & régloit la manœuvre des rames, Pififtrate entretenoit le Prince des forces navales des Athéniens, des projets qu'il méditoit pour les augmenter, des avantages qu'on pourroit en tirer pour la fureté de la Grece contre les invafions étrangeres, & enfin de l'utilité du Commerce pour la Marine.

Jufques ici, dit-il, les Athéniens ont fongé plûtôt à s'enrichir, qu'à s'agrandir; c'eft ce qui a été la fource de notre luxe, de notre licence, & de nos difcordes populaires. Par tout où les Citoyens ne font le commerce que pour augmenter leurs tréfors, l'Etat n'eft plus une République, mais une focieté de Marchands, qui n'ont d'autre lien que la paffion de s'enrichir; ils ne fongent plus à l'amour généreux de la Patrie; ils croyent pouvoir y renoncer, quand le bien

général eſt contraire à leurs interêts particuliers.

J'ai tâché de prévenir ces inconveniens, (en élevant des mariniers ſur nos vaiſſeaux marchands, nous ſommes toûjours en état de quoi fournir nos flottes), & ainſi nos vaiſſeaux ſubſiſtent par leur négoce pendant la paix, & pendant la guerre, ils ſervent à défendre la Patrie. Par là le commerce contribue non ſeulement à enrichir les Citoyens, mais auſſi à augmenter les forces de l'Etat. Il ne diminue point les vertus militaires, & le bien public s'accorde avec celui de chaque particulier.

C'eſt ainſi que Piſiſtrate parloit à Cyrus, quand ils arriverent à Phalere. Son port s'étendoit en forme d'un croiſſant; de groſſes chaines le traverſoient pour ſervir de barriere aux vaiſſeaux: Pluſieurs tours regnoient de diſtance en diſtance pour faire la ſureté du mole.

Piſiſtrate avoit fait préparer un combat naval. Les vaiſſeaux s'arrangent, une forêt de mâts forme d'une part trois allées à perte de vûe, tandis qu'une triple flotte ſe recourbant en demie lune, éleve ſur l'onde une forêt oppoſée. Les ſoldats peſamment armés

més étoient placés ſur les ponts, les archers & les frondeurs occupoient la proue & la poupe.

On continue ce ſpectacle pendant pluſieurs heures, pour montrer au Prince toute la differente manœuvre des vaiſſeaux, pendant un combat naval. Auſſi-tôt qu'il fut fini, Cyrus deſcendit au port pour voir la conſtruction des navires, & pour s'inſtruire des noms & des uſages de chacune de leurs différentes parties.

Le lendemain il monta avec Piſiſtrate dans un char ſuperbe : Ils retournerent enſemble à Athènes par une terraſſe qui regnoit le long des bords de la riviere d'Iliſſus. Pendant le chemin, le Prince de Perſe pria le Roi d'Athènes de lui apprendre le détail des differentes revolutions qui étoient arrivées ſous ſon regne ; & Piſiſtrate contenta ainſi ſa curioſité.

(a) Vous ſavez que deux factions déchiroient l'Etat, lorſque je montai ſur le trône. Lycurgue & Mégacles en étoient les Chefs.

(a) Toute cette hiſtoire eſt fondée ſur le recit d'Hérod. Liv. 1.

Solon appaiſa nos diſcordes par la ſageſſe de ſes Loix, & partit bien-tôt après pour l'Aſie. Pendant ſon abſence, je tâchai de gagner le cœur des Athéniens. J'obtins par mes artifices & par mon adreſſe, des gardes pour ma perſonne. Je m'emparai de la forteresſe, & je me fis proclamer Roi.

Pour me concilier de plus en plus l'amitié du peuple, je mépriſai l'alliance de tous les Princes de la Grece, & j'épouſai Phya, fille d'un riche Athénien de la Tribu Péanée. L'amour s'accordoit avec la politique ; Phya ajoutoit à une beauté merveilleuſe, toutes les qualités dignes du trône, & toutes les vertus d'une ame noble. Je l'avois aimée dès ma tendre jeuneſſe ; mais l'ambition m'avoit diſtrait de cet amour.

Après avoir gouverné paiſiblement pendant quelques années, l'inconſtance des Athéniens éclata de nouveau. Lycurgue excita les murmures des nobles, & du peuple contre moi, ſous prétexte que j'épuiſois les tréſors de l'Etat pour entretenir des flottes inutiles. Il répandit avec art que je ne faiſois augmenter les forces navales, que pour me rendre maitre de la Grece, & pour détruire enſuite la liberté des Athéniens ; il

trama

trama une conſpiration ſecrette contre ma vie. Il communiqua ſes deſſeins à Mégacles qui en eut horreur, & m'en fit avertir.

Je pris toutes les précautions néceſſaires pour ne pas devenir la victime de la jaloufie de Lycurgue. Mais il trouva le moyen de ſoulever le peuple, dont la fureur alla juſqu'à mettre le feu à mon palais pendant la nuit. Je courus vers l'appartement de Phya, il étoit déja conſumé par les flammes: Je n'eus que le tems de me ſauver avec mon fils Hippias. Je me retirai pendant l'obſcurité, & je m'enfuis dans l'Isle de Salamine, où je fus caché deux années entieres. Je croyois que Phya avoit péri dans l'incendie, & quelque violente que fût mon ambition, je ne regrettai pas moins la mort de mon Epouſe, que la perte de ma Couronne.

Pendant mon exil, la haine de Mégacles ſe ralluma contre Lycurgue, & la Ville fut livrée à de nouvelles diſcordes. Je fis inſtruire Mégacles de mon ſort & de ma retraite. Il me fit propoſer de revenir à Athènes, & m'offrit ſa fille en mariage.

Pour engager les Athéniens à favoriſer nos projets, nous eumes recours à la Religion;

nous gagnames les Prêtres de Minerve, & je quittai l'Isle de Salamine. Mégacles me joignoit à un Temple qui étoit à quelques ſtades d'Athènes; il étoit accompagné de pluſieurs Sénateurs, & d'une foule de peuple. On offrit des ſacrifices, on conſulta les entrailles des victimes; le Pontife déclara au nom de la Déeſſe, que ſa Ville ne pouvoit être heureuſe qu'en me rétabliſſant, & je fus couronné ſolemnellement.

Pour impoſer davantage au peuple, Mégacles fit choiſir parmi les jeunes Prêtreſſes, celle qui avoit la taille la plus majeſtueuſe. On la fit armer comme la fille de Jupiter: la rédoutable Egide couvroit ſa poitrine; elle tenoit dans ſa main une lance brillante, mais ſon viſage étoit voilé. Je montai avec elle dans un char de triomphe, & nous fumes conduits à la Ville, précedés par des Trompettes & des Hérauts qui crioient à haute voix, Peuples d'Athènes, recevez Piſiſtrate que Minerve, voulant honorer au-deſſus des autres mortels, vous ramene par ſa Prêtreſſe.

On ouvrit les portes de la Ville, & nous allames à la Fortereſſe, où l'on devoit célébrer mes nôces. La Prêtreſſe deſcendit de ſon char, & me prenant par la main, elle me

me mena dans l'intérieur du Palais. Quand nous fumes ſeuls, elle leva ſon voile, & je reconnus que c'étoit Phya. Jugez de mes tranſports. Mon amour & mon ambition étoient ſatisfaits & couronnés dans le même jour. Elle me raconta en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre ſéparation, comment elle m'avoit cherché, & ſa retraite dans le Temple de Minerve, ſur le bruit qui s'étoit repandu de ma mort certaine.

Mégacles voyant ſes projets déconcertés par le retour de la Reine, ne ſongea qu'à me depoſſéder de nouveau. Il ſe perſuada que j'avois été de concert avec Phya pour le tromper. Il fit repandre le bruit à Athènes que j'avois corrompu le Pontife, & que je m'étois ſervi de la Religion pour abuſer le peuple. On ſe ſouleva une ſeconde fois contre moi, & on aſſiegea la Fortereſſe. Phya voyant les cruelles extrémités où j'étois reduit, & craignant pour moi la fureur d'un peuple ſuperſtitieux, & irrité, prit la reſolution de me quitter. Je n'apris ſon départ que par cette Lettre.

Il ſeroit injuſte de priver les Athéniens d'un Roi comme Piſiſtrate. Il peut ſeul ſauver la Patrie de ſa ruine. Je veux me ſa-

crifier au bonheur de mes Citoyens ; & Minerve m'inſpire ce ſacrifice pour ſa Ville favorite.

Cet exemple de généroſité me remplit d'admiration, me combla de douleur, & redoubla ma tendreſſe. Mégacles ayant appris la fuite de Phya me fit offrir la paix à condition de repudier la Reine pour épouſer ſa fille. Mais je réſolus de renoncer à ma couronne plûtôt que de trahir mon devoir & mon amour. Le Siege recommença avec plus de fureur que jamais : Enfin après une longue réſiſtance je fus obligé de ceder. Je quittai l'Attique, & je me ſauvai dans l'Eubée.

J'errai pendant long-tems, mais ayant été découvert & pourſuivi par Mégacles, je me retirai dans l'Iſle de Naxos. J'entrai dans un Temple de Minerve pour rendre mes hommages à la protectrice d'Athènes. Après avoir achevé ma priere, je vis ſur l'autel une urne qui attira mes regards : Je m'approchai & je lus cette inſcription. Ici repoſent les cendres de Phya qui aima Piſiſtrate & ſa Patrie, juſqu'à ſe ſacrifier pour leur bonheur.

Ce triſte ſpectacle renouvella toutes mes peines, cependant je ne pouvois m'arracher de

de ce lieu funeste. J'y venois sans cesse pleurer mes malheurs. C'étoit la seule consolation qui me restoit dans une solitude affreuse, où je souffris la faim, la soif, l'inclémence des saisons, & toutes sortes de miseres, (& tous les désastres d'un homme exilé, & qui manquoit d'ami en qui il se pût fier.)

Tandis que je m'y livrois aux plus cruelles réflexions dans un profond silence, je ne sai si ce fut une vision ou un songe divin, mais le sommet du temple s'ébranla, & s'entre-ouvrit, je vis Minerve dans les airs, telle qu'elle sortit autrefois de la tête de Jupiter, & je crus l'entendre prononcer ces paroles d'un ton fier & ménaçant : C'est ainsi que les Dieux punissent ceux qui abusent de la Religion, pour flatter leurs désirs ambitieux. Une sainte horreur s'empare de mon ame, la presence de la Divinité me confond, & me dévoile tous mes crimes; je demeure long-tems immobile & insensible.

Dans ce moment mon cœur fut changé; je reconnus là vraie source de mes malheurs. Je détestai la fausse politique, qui se sert des ruses, des artifices, & de la basse dissimulation. Je resolus de n'employer

à l'avenir que des voyes nobles, juſtes, & magnanimes, & de rendre les Athéniens heureux, ſi les Dieux s'appaiſoient, & me permettoient de remonter ſur le trône. Les Dieux s'appaiſerent en effet, & me délivrerent de mon exil.

Hippias mon fils engagea les Argiens, & pluſieurs Villes de la Grece à me ſecourir. J'allai le joindre dans l'Attique. Je pris d'abord Marathon, & je m'avançai vers Athènes. Les Athéniens ſortirent de la Ville pour me combattre. Je fis monter à cheval une troupe d'enfans pour leur dire que mon deſſein n'étoit pas de donner atteinte à leurs libertés, mais de faire regner les Loix de Solon. Cette modération les raſſura, ils me reçurent avec des exclamations de joye, & je remontai une troiſieme fois ſur le trône. Depuis ce tems, mon regne ne fut plus troublé.

Cyrus étant de retour à Athènes, Solon & Piſiſtrate le conduiſirent aux ſpectacles publics. On ne connoiſſoit pas encore les théatres ſuperbes, les décorations pompeuſes, ni les regles ingénieuſes qu'on a inventées depuis. La tragédie n'etoit point dans la perfection que lui donna Sophocles; mais elle

elle répondoit à toutes les vûes politiques qu'on avoit eues en l'établissant.

Les Poëtes Grecs dépeignoient ordinairement dans leurs pièces dramatiques la tirannie des Rois, pour fortifier l'opposition que les Athéniens avoient pour la Royauté; mais Pisistrate fit représenter là délivrance d'Andromede. Le Poëte avoit répandu dans sa Tragédie plusieurs louanges, qui étoient d'autant plus délicates, qu'elles pouvoient être appliquées non seulement à Persée, mais encore à Cyrus qui descendoit de ce Héros.

Après ce spectacle, Solon mena le jeune Prince dans sa retraite, où il trouva un repas plus frugal, mais aussi agréable que celui qu'il avoit fait chez Pisistrate. Pendant ce repas Cyrus pria le sage vieillard de lui expliquer le dessein politique & les principales parties de la Tragédie, qu'il ne connoissoit pas encore. Solon qui étoit Poëte lui dit:

Le Théatre est un tableau vivant des vertus, & des passions humaines. L'esprit trompé par l'imitation croit voir les objets: Tout paroit présent & non représenté.

Vous avez lû autrefois notre Poëte Homere: on n'a fait que racourcir le poëme épi-

que pour compoſer le dramatique. L'un eſt une action recitée, l'autre eſt une action repréſentée. L'un raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu ſur les vices, & ſur la fortune; l'autre fait voir les maux inopinés cauſés par les paſſions. Dans l'un on peut prodiguer le merveilleux & le ſurnaturel, parcequ'il s'agit des actions héroïques que les Dieux ſeuls inſpirent; dans l'autre il faut joindre le ſurprenant au ſimple, & montrer le jeu naturel des paſſions humaines. En entaſſant merveilles ſur merveilles, on tranſporte l'eſprit au de-là des bornes de la nature, mais on ne fait qu'exciter l'admiration. En peignant au contraire les effets que les vertus & les vices produiſent au dehors & au dedans de nous, on ramene l'homme à lui-même, & l'on intereſſe le cœur en amuſant l'eſprit.

Pour atteindre au genre ſublime, il faut que le Poëte ſoit Philoſophe. Les fleurs, les graces, & les peintures les plus aimables ne flattent que l'imagination; elles laiſſent notre cœur vuide, & notre eſprit ſans lumiere. Il faut répandre par tout les principes ſolides, les ſentimens nobles, & les divers caracteres, pour faire connoitre la vérité, la vertu, & la nature. On doit peindre l'homme

me tel qu'il eſt, & tel qu'il paroit dans ſon naturel & dans ſes déguiſemens, afin de préſenter à l'eſprit un tableau conforme à l'original, où l'on voit preſque toujours le contraſte bizarre de défauts, & de vertus. Il faut cependant ménager la foibleſſe de l'eſprit. Trop de moralités ennuyent, trop de raiſonnemens refroidiſſent. On doit tourner les maximes en action, montrer les grandes idées par un ſeul trait, & inſtruire plûtôt par les mœurs qu'on donne aux Héros, que par leurs diſcours.

Voilà les grandes regles fondées ſur la nature de l'homme: Voilà les reſſorts qu'il faut remuer pour faire ſervir le plaiſir à l'inſtruction. Je prévois qu'on pourra un jour perfectionner ces regles. Juſqu'ici je me ſuis contenté de rendre le théatre une école de Philoſophie pour les jeunes Athéniens, & de faire ſervir les ſpectacles à leur éducation. C'eſt méconnoître la nature humaine, que de vouloir la conduire tout d'un coup à la ſageſſe par la contrainte & la ſévérité. Dans une jeuneſſe vive & bouillante, on ne peut fixer l'attention de l'eſprit qu'en l'amuſant. Cet âge eſt toujours en garde contre les préceptes: il faut pour les lui faire goûter, les déguiſer ſous la forme du plaiſir.

Cyrus,

Cyrus admira les grandes vûes politiques & morales du Poëme dramatique, & sentit en même tems que les principales regles de la Tragédie, ne sont point arbitraires, mais doivent être puisées dans la nature. Il crut ne pouvoir mieux remercier Solon de ses instructions, qu'en lui marquant l'impression qu'elles avoient faite sur lui.

Je vois à present, dit-il, que les Egyptiens ont grand tort de mépriser les Grecs & sur-tout vos Athéniens. Ils regardent vos graces, vos délicatesses, & vos tours ingénieux comme des pensées frivoles, des ornemens superflus, des gentilesses qui marquent toujours l'enfance de votre esprit, & la foiblesse de votre génie qui ne sait pas s'élever plus haut. Je vois que vous sentez plus finement que les autres nations, que vous connoissez plus parfaitement la nature humaine, & que Vous savez tourner tous les plaisirs en instructions. On ne peut interesser les autres peuples que par les pensées fortes, les mouvemens violens, & les catastrophes sanglantes. C'est par défaut de sensibilité que nous ne distinguons pas comme vous, les nuances fines des pensées, & des passions humaines, & que nous ne connoissons point ces plaisirs doux & tendres qui naissent des sentimens délicats.

Solon touché de la politeſſe de ce diſcours, ne put s'empêcher de dire à Cyrus en l'embraſſant avec tendreſſe : Heureuſe la nation gouvernée par un Prince qui parcourt la terre & les mers pour rapporter dans ſa Patrie tous les tréſors de la ſageſſe !

Cyrus ſe prépara enfin à partir d'Athènes. En quittant Piſiſtrate & Solon, il leur fit les mêmes promeſſes qu'il avoit faites à Chilon & Léonidas, d'être toujours l'allié fidèle de la Grece. Il s'embarqua avec Araſpe au port de Phalere ſur un vaiſſeau Rhodien, qui faiſoit voile pour la Crete.

Le deſſein du Prince de Perſe en paſſant dans cette Isle, étoit non ſeulement d'étudier les Loix de Minos, mais auſſi de voir Pythagore qui s'y étoit arrêté, avant que d'aller à Crotone. Tous les Mages de l'Orient chez qui ce Sage avoit voyage, en avoient parlé à Cyrus avec éloge. On le regardoit comme le plus grand Philoſophe de ſon ſiecle, & celui qui entendoit le mieux l'ancienne Religion d'Orphée. Ses diſputes avec Anaximandre le Phiſicien, avoient rempli la Grece, & partagé tous les eſprits. Araſpe s'en étoit fait inſtruire par les Philoſophes d'Athènes, & voici ce qu'il apprit à Cyrus pendant leur navigation.

Pytha-

Pythagore defcendu des anciens Rois de l'Isle de Samos, avoit aimé la fageffe dès fa tendre enfance. Il marquoit dès-lors un génie fupérieur, & un goût dominant pour la vérité. Comme il n'y avoit à Samos aucun Philofophe qui pût remplir l'avidité qu'il avoit d'aprendre, il en fortit à l'âge de dix-huit ans, pour chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans fa patrie. Après avoir voyagé pendant plufieurs années en Egypte & en Afie, il retourna enfin dans fon isle, plein de toutes les fciences des Chaldéens, des Egyptiens, des Gymnofophiftes, & des Hébreux. La fublimité de fon efprit égaloit l'étendue de fes connoiffances, & les fentimens de fon cœur furpaffoient l'une & l'autre : fon imagination vive & féconde, ne l'empêchoit pas de raifonner avec jufteffe,

Anaximandre avoit paffé de Milet fa patrie dans l'Isle de Samos. Il avoit tous les talens qu'on peut acquerir par l'étude, mais fon efprit étoit plus fubtil que profond, fes idées plus brillantes que folides, & fon éloquence féductrice étoit pleine de fophismes. Impie jufques dans le fond de l'ame, il affectoit tous les dehors d'une fuperftition outrée. Il divinifoit les Fables Poëtiques ; il s'attachoit au fens littéral des allégories. Il adoptoit pour principes toutes les opinions vulgai-

vulgaires, afin de dégrader la Religion, & de la rendre monſtrueuſe. (Son impieté provenoit non ſeulement de la vanité de ſe faire chef d'une nouvelle Secte, mais auſſi d'un mauvais naturel. Il haïſſoit les humains, & pour ſatisfaire à ſa paſſion, il tâchoit d'anéantir tous les vrais plaiſirs de l'ame, & toutes les délectables eſpérances fondées dans l'idée de l'immortalité.)

Pythagore s'oppoſa hautement à ces funeſtes maximes, & tâcha de purifier la Religion des opinions abſurdes qui la deshonoroient. Anaximandre ſe couvrant du voile d'une hypocriſie profonde, prit de-là occaſion de l'accuſer d'impieté.

Il employa les reſſorts les plus cachés pour aigrir le peuple, & pour allarmer Polycrate, qui regnoit à Samos. Il s'adreſſa aux Philoſophes de toutes les ſectes, & aux Prêtres des Divinités différentes, pour leur perſuader que le ſage Samien, en enſeignant l'unité d'un ſeul principe, détruiſoit les Dieux de la Grece. Le Roi eſtimoit & aimoit Pythagore; cependant il ſe laiſſa ſurprendre par les diſcours pleins d'artifices qu'Anaximandre fit parvenir juſques à lui. Le Sage fut banni de la Cour, & obligé d'abandonner ſa Patrie.

Le

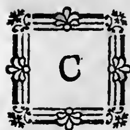
Le récit de cet évenement augmenta le desir qu'avoit Cyrus, de voir le Philosophe, & de connoître le détail de sa dispute. Les vents continuerent à être favorables, & le vaisseau aborda en peu de jours à l'Isle de Crete.



LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SIXIEME.



YRUS ne fut pas plûtôt arrivé en Crete, qu'il se hâta d'aller à Gnossus Capitale de cette Isle, où l'on admire le fameux Labyrinthe de Dédale, & le superbe Temple de Jupiter Olympien. Ce Dieu y est representé sans oreilles, pour marquer que le souverain Maitre de l'Univers n'a pas besoin d'organes corporels, pour entendre les plaintes & les prieres des humains. (a)

Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois sacré, s'éleve un magnifique bâtiment. On entre d'abord par un portique de vingt colonnes

(a) Plut. de Isid & Osirid.

colonnes de Granite orientale. La porte eſt de bronze d'une riche ſculpture. Deux grandes figures ornent le portail, l'une repréſente la Vérité, l'autre la Juſtice.

L'intérieur eſt une voute immenſe, éclairée ſeulement par le haut, pour dérober à la vûe tous les objets du dehors, excepté celui du ciel. Le dedans du Temple eſt un Periſtile de Porphyre, & de marbre Numide.

L'on y voit de diſtance en diſtance pluſieurs autels conſacrés aux Dieux céleſtes, & les ſtatues des Divinités terreſtres s'élevent entre chaque colonne. Le dome eſt couvert de lames d'argent, & le dedans de ce dôme eſt orné des ſimulachres des Héros qui ont mérité l'Apothéoſe.

Cyrus entre dans ce Temple. Le ſilence & la majeſté du lieu le rempliſſent de crainte & de reſpect. Il ſe proſterne, & adore la Divinité préſente. Il avoit appris de Zoroaſtre que le Jupiter Olympien (a) des Grecs, étoit le même que l'Oromaze des Perſes, & l'Oſiris des Egyptiens.

Il

(a) Le Jupiter Olympien des Grecs étoit leur Dieu ſuprème, ſupérieur au Jupiter Conducteur, & le même que Saturne & Cœlus.

Il parcourt enſuite toutes les merveilles de l'art qui éclatent dans ce lieu. Il fut moins frappé de la richeſſe, & de la magnificence des autels, que de la nobleſſe & de l'expreſſion des ſtatues. Comme il avoit appris la Mythologie des Grecs, il reconnut ſans peine toutes les Divinités, & tous les miſteres qu'on avoit dépeints dans les figures allégoriques qui ſe préſentoient à ſa vûe.

Ce qui attira ſur-tout l'attention du jeune Prince, fut de voir que chaque Divinité céleſte tenoit dans ſa main une table d'or: Sur ces tables étoient gravées les hautes idées de Minos ſur la Religion, & les différentes réponſes que les Oracles rendirent à ce Législateur, lorsqu'il les conſulta ſur la nature des Dieux, & ſur le culte qu'ils demandent.

Sur la table de Jupiter Olympien on liſoit ces paroles: Je donne l'être, la vie & le mouvement à toutes les Créatures (b). Nul ne peut me connoître, que celui qui veut me reſſembler (c).

Sur celle de Pallas: Les Dieux ſe font ſentir au cœur, & ſe cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'eſprit ſeul. (d)

Sur

(b) Voy. le Diſc. pag.
(c) Platon Epinom.
(d) Ibid.

Sur celle de la Déesse Uranie : Les Loix divines ne sont pas des chaines qui nous lient, mais des ailes qui nous élevent vers l'éclatant Olympe. (e)

Sur celle d'Apollon Pythien, on voyoit cet ancien Oracle : Les Dieux habitent avec moins de plaisir dans le Ciel, que dans l'ame des justes qui est leur vrai temple. (f)

Tandis que Cyrus méditoit le sens sublime de ces paroles, un vieillard vénérable entre dans le Temple, se prosterne devant la statue d'Harpocrate, & y demeure long tems enseveli dans un profond silence. Cyrus soupçonne que c'est Pythagore, mais il n'ose interrompre sa priere, (& continue à lire ce qu'il trouve écrit sur les tables d'or.)

Pythagore, car c'étoit lui-même, ayant rendu ses hommages aux Dieux, se leve, & apperçoit les deux étrangers. Il croit voir dans l'air & dans le visage de Cyrus, les mêmes traits que Solon lui avoit dépeints, en lui annonçant le départ de ce Prince pour la Crete. Il l'aborde, le salue & se fait connoître à lui.

Le

(e) Plat. de Rep.

(f) Hieroc. Aur. Carm.

Le Sage Samien, pour ne pas interrompre plus long-tems le ſilence qu'on doit garder dans un lieu deſtiné au culte des Immortels, mêna Cyrus & Araſpe dans le bois ſacré voiſin du Temple.

Alors Cyrus lui dit : Ce que j'ai vû ſur les tables d'or, me donne une haute idée de votre Religion. Je me ſuis hâté de venir ici non-ſeulement pour connoître les Loix de Minos, mais encore pour apprendre de vous la doctrine d'Orphée ſur le ſiecle d'Or. On m'a dit qu'elle reſſemble à celle des Perſes ſur l'Empire d'Oromaze, & à celle des Egyptiens ſur le regne d'Oſiris. Je me plais à voir dans tous les pays les traces de ces grandes vérités ; daignez me dévélopper ces traditions antiques.

Solon, reprit Pythagore, m'a fait ſavoir votre départ pour cette Isle. Je devois aller à Crotone, mais j'ai differé mon voyage pour avoir le plaiſir de voir un Héros, dont la naiſſance & les conquêtes ont été prédites par les Oracles de preſque toutes les Nations. Je ne vous cacherai rien des miſteres de la ſageſſe, parceque je ſai que vous ne deviendrez un jour le conquérant de l'Aſie, que pour en être le Législateur.

Ils

Ils s'aſſirent enſuite près d'une ſtatue de Minos placée au milieu du bois ſacré, & le Philoſophe leur récita la Mythologie des premiers Grecs, en ſe ſervant du ſtile poëtique d'Orphée, qui rendoit ſenſibles par ſes peintures, les vérités les plus ſublimes.

(a) Pendant le ſiecle d'or les Habitans de la Terre vivoient dans une innocence parfaite. Tels que ſont les champs Eliſées pour les Héros, tel étoit alors l'heureux ſéjour des hommes. On n'y connoiſſoit point les intemperies de l'air, ni le combat des élémens. Les Aquilons n'étoient pas encore ſortis de leurs grottes profondes; Les Zéphirs ſeuls animoient tout par leurs douces haleines. On n'y reſſentoit jamais ni les ardeurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver. Le printems couronné de fleurs, s'uniſſoit à l'automne chargée de fruits. La mort, les maladies & les crimes n'oſoient approcher de ces lieux fortunés.

Tantôt ces premiers hommes ſe répoſant dans les bocages odoriferans ſur des gazons toujours verds, goutoient les plaiſirs purs de l'amitié. Tantôt aſſis à la table des Dieux, ils ſe raſſaſioient de nectar & d'ambroiſie.

Quel

(a) Toute cette Mythologie eſt tirée de Platon. Voyez le Diſcours pag. &c.

Quelquefois Jupiter ſuivi de toutes les Divinités atteloit ſon char ailé, & les conduiſoit au-deſſus des cieux. Les Poëtes n'ont point connu ni célébré ce lieu ſuprème. Là les ames voyoient la vérité, la juſtice & la ſageſſe dans leur ſource. Là elles contemploient par les yeux du pur eſprit, l'eſſence premiere, dont Jupiter & les autres Dieux ne ſont que des rayons. Là elles ſe nourriſſoient de cette vûe, juſqu'à ce que n'en pouvant plus ſoutenir la ſplendeur, elles redeſcendoient dans leur ſéjour ordinaire.

Les Dieux (inférieurs) fréquentoient les jardins des Heſpérides, & prenoient plaiſir à converſer avec les hommes. Les bergeres étoient aimées des Dieux, & les Déeſſes ne dédaignoient point l'amour des bergers. Les graces les accompagnoient partout, & ces graces étoient les vertus mêmes. Mais hélas! ce ſiecle d'or ne dura par long-tems.

Un jour les hommes ne ſuivirent point le char de Jupiter, ils reſterent dans le champ d'Hecate, s'enyvrerent de nectar, perdirent leur goût pour la vérité pure, & diviſerent l'amour du plaiſir, d'avec l'amour de l'ordre. Les bergeres ſe regarderent dans

les fontaines, & devinrent idolatres de leur propre beauté. Chacune ne fut plus occupée que d'elle même. L'Amour abandonna la terre, & avec l'Amour toutes les Divinités céleſtes diſparurent. Les Dieux Silvains furent changés en Satyres, les Napées en Bacchantes, & les Nayades en Syrenes. Les vertus & les graces ſe ſéparerent, & le faux amour de ſoi-même, pere de tous les vices, enfanta la volupté, ſource de tous les maux.

Toute la nature change de forme dans cette ſphere inférieure. Le ſoleil n'a plus la même force ni la même douceur, ſa lumiere s'obſcurcit. La terre s'enveloppe d'une croute épaiſſe, opaque, & difforme. Les jardins des Heſpérides ſont détruits, notre globe s'écroule ; les abymes s'ouvrent, & l'inondent ; il ſe diviſe par les mers en Isles & en continens. Les collines fertiles s'élevent en rochers eſcarpés ; les vallons agréables deviennent des précipices affreux. On ne voit plus que les ruines de l'ancien monde noyé dans les eaux.

Les ailes de l'ame ſont abbattues ; ſon char ſubtil ſe briſe, & les eſprits ſont précipités dans des corps mortels, où ils ſubiſſent pluſieurs métempſycoſes, jusqu'à ce qu'ils

qu'ils soient purgés de leurs crimes par des peines expiatrices. C'est ainsi que le siecle de fer succéda au siecle d'or : Il durera dix mille ans ; pendant ce tems Saturne se cache dans une retraite inaccessible ; mais à la fin il reprendra les rênes de son Empire, & rétablira l'Univers dans son premier éclat. Alors toutes les ames seront réunies à leur Principe.

Voilà, continue Pythagore, l'allégorie par laquelle Orphée & les Sybilles nous ont fait comprendre le premier état de l'homme, & le malheur où il est tombé. Le corps mortel qui nous enveloppe est la punition de nos crimes, & le désordre de notre cœur, est une marque évidente de notre dégradation.

Je vois bien, dit Cyrus, que les principes de Zoroastre, d'Hermes, & d'Orphée sont les mêmes. Toutes leurs allégories sont pleines des vérites les plus sublimes. Pourquoi donc vos Pontifes veulent-ils tout reduire au seul culte extérieur ? Ils ne m'ont parlé de Jupiter que comme d'un Législateur qui promettoit son nectar & son ambroisie, non aux vertus solides, mais à la croyance de certaines opinions, & à l'observance de quelques cérémonies extérieures

qui ne ſervent ni à éclairer l'eſprit, ni à épurer le cœur.

La corruption des Prêtres, & leur avarice, eſt, reprit Pythagore, la ſource de tous ces maux. Les Miniſtres des Dieux établis d'abord pour rendre les hommes bons, tournent ſouvent le Sacerdoce en un vil métier, & ne s'attachent quelquefois qu'au ſpectacle de la Religion. Les hommes vulgaires n'entendant plus le ſens myſtérieux des Rites ſacrés, tombent dans la ſuperſtition, pendant que les eſprits téméraires ſe livrent à l'impieté.

Voilà la ſource des différentes Sectes qui inondent la Grece. Les unes mépriſent ce que l'antiquité a de plus pur; les autres nient la néceſſité d'un culte; d'autres attaquent la ſageſſe éternelle à cauſe des maux & des crimes qui arrivent ici-bas. Anaximandre & ſon école audacieuſe oſent ſoutenir que la Nature, & Dieu ſont la même choſe. Chacun ſe forme un ſiſtême à ſa mode, ſans reſpecter la doctrine des anciens.

Cyrus ayant entendu nommer Anaximandre, dit à Pythagore: On m'a raconté la cauſe

caufe de vos difgraces, & de votre exil ; J'ai un grand défir de favoir le détail de votre difpute avec le Philofophe Miléfien. Apprenez-moi comment vous avez combattu fa doctrine. J'en aurai peut-être befoin pour me garantir de ces maximes dangereufes. J'ai déjà vû à Ecbatane plufieurs Mages qui parloient le même langage qu'Anaximandre. Les égaremens de l'efprit humain font à peu près les mêmes dans tous les pays, comme dans tous les tems.

Le détail de cette difpute, repond Pythagore, fera long, mais je n'affecterai point de l'abréger, de peur d'y jetter de l'obfcurité.

En retournant à Samos, après une longue abfence, je trouvai qu'Anaximandre, déja fort avancé en âge, avoit repandu par-tout fa doctrine impie. Les jeunes gens l'avoient adoptée ; le goût de la nouveauté, l'envie de flatter leurs paffions, la vanité de fe croire plus habiles que les autres hommes, les avoient éblouis & entrainés dans ces erreurs.

Pour remédier à ces maux, j'attaquai le principes du Miléfien. Il me fit citer devant un Tribunal de Pontifes dans le Temple d'Apollon, où le Roi & tous les Grands étoient affemblés. Il commença par préfenter ma doctrine fous la forme la plus odieufe ;

il donna des tours faux & malins à mes paroles; il tâcha de me rendre ſuſpect de l'impieté dont il étoit lui-même coupable. Alors je me levai, & je parlai de cette maniere :

O Roi ! image du grand Jupiter ! Pontifes d'Apollon ! & vous Citoyens de Samos ; écoutez-moi & jugez de mon innocence. J'ai voyagé chez tous les peuples de l'univers, pour apprendre la ſageſſe, qui ne ſe rencontre que dans la tradition des anciens. J'ai découvert que dès l'origine des choſes on n'adoroit qu'un ſeul principe éternel ; que tous les Dieux de la Grece ne ſont que des noms différens pour exprimer les attributs de la Divinité, les proprietés de la Nature, ou les vertus des Héros.

Je trouve que c'eſt une maxime conſtante chez toutes les nations, que les hommes ne ſont plus ce qu'ils étoient pendant le ſiecle d'or, qu'ils ſe ſont avilis & dégradés ; que la religion eſt le ſeul moyen de rétablir l'ame dans ſa premiere grandeur, de faire croitre de nouveau ſes ailes, & de l'élever aux régions étherées d'où elle eſt tombée.

Il faut d'abord devenir homme par les vertus civiles & ſociables ; il faut enſuite reſſembler aux Dieux par cet amour du beau, qui fait aimer la vertu pour elle-même. Voilà le ſeul culte

te digne des Immortels, & voilà toute ma doctrine.

Anaximandre se leve au milieu de l'assemblée ; son âge, ses talens & sa réputation attirerent l'attention, & firent regner partout un profond silence. Pythagore, dit-il, détruit la Religion par ses raffinemens. Son amour du beau est une chimere. Consultons la Nature, pénétrons tous les plis & les replis du cœur humain, interrogeons les hommes de toutes les nations, nous verrons que l'amour propre est la source de toutes nos actions, de toutes nos passions, & même de toutes nos vertus. Pythagore se perd dans les raisonnemens abstraits : Je me borne à la simple Nature, j'y trouve tous mes principes, le sentiment de tous les cœurs les autorise, & les preuves de sentiment sont les plus courtes & les plus convaincantes.

Anaximandre, dis-je alors, substitue les passions à la place des sentimens. Il affirme hardiment, mais il ne prouve rien. Je n'agis pas de même ; voici mes preuves.

Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien ; l'ame est une parcelle de leur substance ; elle peut par conséquent les imiter, elle peut aimer la vertu pour elle-même. Telle est la nature primitive de l'homme ; Anaximandre ne sauroit le nier, sans renverser la Religion.

Cette doctrine influe sur tous les devoirs de la societé. Si l'on ne peut rien aimer que par rapport à soi, tous les Citoyens se regarderont peu-à-peu comme des êtres indépendans faits pour eux-mêmes. On ne pourra plus sacrifier ses interêts particuliers pour le bien général. On détruira les sentimens nobles, & les vertus héroïques. Ce n'est pas tout : On autorisera bien-tôt tous les crimes cachés. Si la vertu n'est point aimable pour elle-même, chacun l'abandonnera lorsqu'il pourra se dérober aux yeux du public. On se livrera au crime sans remords, quand l'intérêt y pousse, & que la crainte ne retient pas. Voilà l'anéantissement de toute societé. Soit donc qu'on considere la Religion ou la Politique, tout conspire à prouver ma doctrine.

Ici Anaximandre replique : Pythagore non-seulement ne connoit point la nature humaine, il ignore encore l'histoire des Dieux. Il dit qu'il faut leur ressembler. Les Dieux nagent là-haut dans les délices, rien ne trouble leur repos ; pour les imiter, il faut aimer le plaisir. Ils ne donnent des passions que pour les satisfaire ; Jupiter lui-même nous en montre l'exemple. Le plaisir est la grande loi des Mortels, & des Immortels ; son

ſon attrait eſt invincible, c'eſt l'unique reſſort du cœur humain.

Nous aimons toujours avec plaiſir, répondis-je, mais nous n'aimons pas toujours pour le plaiſir. On peut aimer la juſtice pour le bien qu'elle nous procure ; on peut auſſi l'aimer pour elle-même. C'eſt ce qui fait la différence entre la vertu héroïque & la vertu commune. Le véritable Héros fait de grandes actions par de grands motifs.

O Samiens! Anaximandre cherche à corrompre vos mœurs auſſi-bien que votre eſprit. Il vous trompe en s'attachant trop au ſens littéral de votre Mythologie. Les Dieux exempts de nos foibleſſes ne deſcendent point ſur la terre pour contenter leurs paſſions. Tout ce que la ſage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, & des autres Divinités, n'eſt qu'une allégorie ingénieuſe pour repréſenter le pur commerce des Mortels & des Immortels pendant le ſiecle d'or. Mais les Poëtes qui ne cherchent qu'à plaire, & qu'à frapper l'imagination en entaſſant merveilles ſur merveilles, ont défiguré votre Mythologie par leurs fictions.

Anaximandre m'interrompit alors & s'écria : Souffrirez-vous, ô Samiens, qu'on

anéantiſſe ainſi votre Religion, en tournant ſes myſteres en allégories, en blaſphémant contre les Livres ſacrés de vos Poëtes; en niant les faits les plus conſtans de la tradition? Pythagore renverſe vos autels, vos temples, & votre ſacerdoce, pour vous conduire à l'impieté, ſous prétexte de détruire la ſuperſtition.

Un murmure confus s'éleve auſſi-tôt dans l'aſſemblée. Les ſentimens ſe partagent. La plûpart des Prêtres me traitent d'impie, & d'ennemi de la Religion. Voyant alors la profonde diſſimulation d'Anaximandre, & le zèle aveugle d'un peuple ſéduit par des ſophiſmes, il me fut impoſſible de me contenir, & je dis en élevant la voix:

Roi, Pontifes, Samiens! écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai pas voulu dévoiler les myſteres du monſtrueux ſyſtéme d'Anaximandre, ni chercher dans une aſſemblée publique à rendre ſa perſonne odieuſe, comme il a tâché de noircir la mienne. Juſqu'ici j'ai reſpecté ſa vieilleſſe; mais à preſent que je vois l'abyme dans lequel il veut vous précipiter, je ne ſaurois plus me taire, ſans trahir les Dieux & la Patrie.

Anaxi-

Anaximandre vous paroît zelé pour la Religion, mais dans le fond il ne cherche qu'à l'anéantir. Voici les principes qu'il débite & qu'il enſeigne ſecretement à ceux qui veulent l'entendre.

Tout n'eſt que matiere & mouvement. Dans le ſein fécond d'une immenſe nature tout ſe produit par une révolution éternelle de formes. La déſtruction des unes fait la naiſſance des autres. Le différent arrangement des atomes fait ſeul la différente ſorte d'eſprits; mais tout ſe diſſipe, & ſe replonge dans le même abyme après la mort. Selon Anaximandre, ce qui eſt à preſent pierre, bois, métal, peut ſe diſſoudre, & ſe transformer non-ſeulement en eau, en air, en flamme pure, mais même en eſprit raiſonnable. Selon lui nos craintes frivoles ont creuſé les enfers, & notre imagination effrayée eſt la ſource des fleuves fameux, qui coulent dans le noir Tartare. Notre ſuperſtition a peuplé les régions céleſtes de Dieux & de demi-Dieux, & notre vanité nous fait croire que nous boirons un jour le nectar dans leur ſocieté. Selon lui, la bonté, la malice, la vertu, le crime, la juſtice, l'injuſtice, ne ſont que des noms que nous donnons aux choſes, ſuivant qu'elles nous plaiſent ou nous déplaiſent. Les hommes

naissent vicieux ou vertueux, comme les ours naissent féroces, & les agneaux doux. Tout est l'effet d'une fatalité invincible, & l'on ne croit choisir que parceque le plaisir cache par sa douceur la force qui nous entraine. Voilà, ô Samiens! le précipice affreux dans lequel Anaximandre veut vous conduire.

Tandis que je parlois les Dieux se déclarent. On entend par-tout gronder le tonnerre; les vents impétueux mêlent & confondent les élemens; tous sont remplis d'horreur & d'épouvante. Je me prosterne aux pieds des autels, & je m'écrie: Puissances célestes! rendez témoignage à la vérité dont vous seules inspirez l'amour. Aussitôt un calme profond succede à l'orage; la nature s'appaise & se tait; une voix divine semble sortir du fond du Temple, & parler ainsi: Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien; On ne peut les honorer dignement qu'en leur ressemblant. (a)

Les Prêtres & la multitude plus frappés du merveilleux qu'ils ne l'avoient été du vrai, changent de sentiment, & se réunissent en ma faveur. Anaximandre s'en apperçoit, & persuadé que j'avois corrompu les

(a) Vid. Hier aur. carm.

les Pontifes pour féduire le peuple, il s'enveloppe dans une nouvelle efpece d'hypocrifie, & dit à l'affemblée : l'Oracle a parlé, & je dois me taire : Je crois, mais je ne fuis pas encore éclairé ; mon cœur eft touché, mais mon efprit n'eft pas convaincu : Je veux entretenir Pythagore feul, & m'inftruire par fes raifonnemens.

Attendri par ces paroles que je crus finceres, j'embraffe le vieillard avec des larmes de joye, en préfence du Roi & des Pontifes, & je le conduis chez moi. L'impie s'imaginant qu'on ne pouvoit avoir de l'efprit, fans penfer comme lui, croyoit que je n'affectois ce zèle pour la Religion, qu'afin d'éblouir le peuple & de gagner fon fuffrage. Quand nous fumes feuls, il changea de langage & me dit :

Notre difpute fe réduit à favoir fi la Nature éternelle agit avec fageffe & deffein, ou fi elle prend toutes fortes de formes par une néceffité aveugle. Ne nous éblouiffons point par les préjugés vulgaires. Un Philofophe ne doit croire que lorfqu'il y eft forcé par une évidence entiere. Je ne raifonne que fur ce que je vois, & je ne vois dans toute la Nature qu'une matiere immenfe, & une force infinie. Cette matiere agiffante eft

eſt éternelle. Or dans un tems infini, une force toute puiſſante doit donner néceſſairement toutes ſortes de formes à une matiere immenſe. Elle en a eû d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui; elle en prendra de nouvelles : Tout a changé, tout change, tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

Voilà, repris-je, un ſophiſme & non une preuve. Vous ne voyez, dites-vous, dans toute la Nature qu'une force infinie & une matiere immenſe. J'en conviens : mais s'enſuit-il que la force infinie ſoit une proprieté de la matiere? La matiere eſt éternelle, ajoutez-vous, cela ſe peut, (a) parceque la force infinie toujours agiſſante l'a pû produire de tout tems; mais concluez-vous de-là qu'elle ſoit l'unique ſubſtance exiſtante? Je conviendrai encore que la force toute puiſſante peut donner dans un tems infini toutes ſortes de formes à une matiere immenſe; mais eſt-ce là une preuve que cette force agit par une néceſſité aveugle & ſans deſſein? Quand j'admettrois vos principes, je nierai cependant vos conſéquences, qui me paroiſſent abſolument fauſſes; en voici les raiſons.

L'idée

(a) Voyez le Diſcours, pag.

L'idée que nous avons de la matiere ne renferme point celle de force. Elle ne ceſſe point d'être matiere quand elle eſt dans un parfait repos ; elle ne ſauroit ſe rendre le mouvement lorſqu'elle l'a perdu. De-là je conclus qu'elle n'eſt pas active par elle-même, & par conſéquent que la force infinie n'eſt pas une de ſes proprietés.

De plus, j'apperçois en moi & dans pluſieurs Etres qui m'environnent, un Principe comparateur qui ſent, qui raiſonne, & qui juge. Or il eſt abſurde de ſuppoſer qu'une matiere ſans penſée & ſans ſentiment, puiſſe ſentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure ; Il n'y a aucune liaiſon entre ces idées. Il eſt vrai que la vivacité de nos ſentimens, dépend ſouvent du mouvement de nos humeurs ; cela prouve que l'eſprit & le corps peuvent être unis, mais nullement qu'ils ſont un. Delà je conclus qu'il y a dans la Nature une autre ſubſtance que la matiere, & par conſéquent qu'il peut y avoir une Intelligence ſouveraine fort ſupérieure à mon ame, à la vôtre, & à celles de tous les autres hommes.

Pour ſavoir s'il y a une telle Intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers ; j'obſerve la conſtance & la régularité

de

de ses loix, la fécondité & la varieté de ses productions, la liaison & la convenance de ses parties, la conformation des animaux, la structure des plantes, l'ordre des élemens, la révolution des astres. Alors je ne puis plus douter que tout ne soit l'effet d'un dessein, d'un art, & d'une sagesse suprême. De-là je conclus que la force infinie que vous reconnoissez dans la nature est une Intelligence souveraine.

Je me rappelle, dit Cyrus, que Zoroastre me dévoila autrefois toutes ces vérités. Une vûe superficielle de ces prodiges peut laisser l'esprit dans l'incertitude; mais lorsqu'on descend dans le détail, lorsqu'on entre dans le sanctuaire de la Nature, lorsqu'on étudie à fond ses secrets, on ne peut plus hésiter. Je ne vois pas comment Anaximandre a pu résister à la force de ces preuves.

Après lui avoir exposé, reprit le sage Samien, les raisons qui me faisoient croire, je le priai de me dire celles qui le portoient à douter.

Un Etre infiniment sage & puissant, répondit-il, doit avoir toutes sortes de perfections; Sa bonté & sa justice doivent égaler sa sagesse & sa puissance. Cependant l'univers est rempli

rempli de défauts & de vices ; Je vois partout des Etres malheureux & méchans. Or je ne faurois concevoir comment les fouffrances & les crimes peuvent commencer ou fubfifter fous l'Empire d'un Etre fouverainement bon, fage, & puiffant. L'idée d'une caufe infiniment parfaite me paroit incompatible avec des effets fi contraires à fa nature bienfaifante. Voilà la raifon de mes doutes.

Quoi ! repliquai-je, nierez-vous ce que vous voyez clairement, parceque vous ne voyez pas plus loin ? La plus petite lumiere nous porte à croire, mais la plus grande obfcurité n'eft pas une raifon de nier. Dans ce crépufcule de la vie humaine, les lumieres de l'efprit font trop foibles, pour nous montrer les premieres vérités dans une clarté parfaite. On ne fait que les entrevoir de loin par un rayon échappé qui fuffit pour nous cõnduire ; mais ce n'eft pas une évidence qui diffipe tous les nuages. Rejetterez-vous les preuves les plus convaincantes de l'exiftence d'une Intelligence fouveraine à caufe que vous ne voyez pas les raifons fecrettes de fa conduite ? Vous niez la fageffe éternelle, parceque vous ne concevez pas comment le mal peut fubfifter fous fon Empire. O Anaximandre, eft-ce là raifonner !

Une

Une chofe n'eft pas., parceque vous ne la voyez point. Voila à quoi fe reduifent toutes vos difficultés.

Vous me faites injuftice, reprit Anaximandre: Je ne nie & je n'affirme rien, mais je doute de tout, parceque je ne vois rien de démontré. Je fuis dans la trifte néceffité de flotter éternellement dans une mer d'incertitudes. (a)

Je fentois que fon aveuglement l'alloit conduire à toutes fortes d'abfurdités. Je voulois le fuivre jufqu'au bord du précipice, & lui montrer les horreurs de l'abyme où il fe jettoit. Examinons pas à pas, lui dis-je, les conféquences de votre fyftême.

Démontrer, (a) c'eft prouver non feulement qu'une chofe eft, mais encore l'impoffibilité qu'elle ne foit pas. L'on ne fauroit prouver ainfi l'exiftence des corps; oferez-vous en douter férieufement? On peut démontrer la liaifon des idées, mais les faits ne

(a) La narration remarque les différens progrès de l'efprit dans l'incrédulité: L'Athée qui vouloit démontrer, devient ici Pyrrhonien. Voyez le Difcours, pag.

(b) Je parle ici de la démonftration géometrique & métaphyfique.

ne se prouvent que par le témoignage des sens. Demander des démonſtrations où il s'agit de ſentimens, placer les ſentimens où il faut des démonſtrations, c'eſt renverſer la nature des choſes ; c'eſt vouloir voir des ſons & entendre des couleurs. Quand tout nous porte à croire, quand rien ne nous force à douter, l'eſprit doit ſe rendre à cette évidence. Ce n'eſt pas une démonſtration géometrique ; ce n'eſt pas non plus une ſimple probabilité ; mais c'eſt une preuve ſuffiſante pour nous déterminer. (b)

Les ſens nous trompent ſouvent, s'écria-t-il, l'on ne doit point ſe fier à leur témoignage. La vie n'eſt peut-être qu'un ſonge perpétuel, ſemblable aux illuſions du ſommeil.

Je conviens, répondis-je, que les ſens nous trompent ſouvent : mais eſt-ce une preuve qu'ils nous trompent toujours ? Je crois qu'il

(a) La ſource du Pyrrhonisme vient de ce que l'on ne diſtingue pas entre une démonſtration, une preuve & une probabilité. Une démonſtration ſuppoſe l'idée contradictoire impoſſible ; Une preuve de fait eſt où toutes les raiſons portent à croire, ſans qu'il y ait aucun prétexte de douter Une probabilité eſt où les raiſons de croire ſont plus fortes, que celles de douter.

qu'il y a des corps , non ſur le témoignage d'un ſeul, ni de pluſieurs ſens, mais ſur le conſentement unanime de tous les ſens., dans tous les hommes , dans tous les tems , & dans tous les lieux. Or comme les idées univerſelles & immuables nous tiennent lieu de démonſtrations dans les ſciences, de même l'uniformité continuelle , & la liaiſon conſtante de nos ſentimens , nous tiennent lieu de preuves, lorſqu'il s'agit de faits.

Vous voilà, dit Anaximandre, où je voulois vous conduire. Nos idées ſont auſſi incertaines que nos ſentimens. Il n'y a point de démonſtrations; il n'y a point de vérités immuables & univerſelles. (J'ignore en effet ſi d'autres Etres hors de moi exiſtent. Mais s'il y en avoit, ce qui paroit vrai aux uns , pourroit étre jugé faux par d'autres.) Il ne ſuit pas qu'une choſe ſoit vraie parcequ'elle nous paroît telle. Tout eſprit qui ſe trompe ſouvent, peut ſe tromper toujours; & cette ſimple poſſibilité ſuffit pour me faire douter de tout.

Telle eſt la nature de notre eſprit, repris-je, nous ne pouvons pas refuſer de rendre hommage à la vérité quand elle eſt clairement apperçue ; nous ſommes même forcées d'y acquieſcer: le doute n'eſt pas libre. Or

Or cette impoſſibilité de douter, eſt ce qu'on appelle conviction : L'eſprit humain ne peut pas aller plus loin.

O Anaximandre, vous croyez raiſonner mieux que les autres hommes ; mais à force de ſubtiliſer, vous anéantiſſez la pure raiſon. Remarquez l'inconſtance de votre eſprit & la contradiction de vos raiſonnemens. Vous avez voulu d'abord me démontrer qu'il n'y a point d'Intelligence ſouveraine. Quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonſtrations étoient des ſuppoſitions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute univerſel ; votre Philoſophie ſe termine enfin à détruire la raiſon, à rejetter toute évidence, & à ſoutenir qu'il n'y a aucune regle qui puiſſe fixer nos jugemens. Il eſt par conſéquent inutile de raiſonner plus long-tems avec vous.

Ici je ceſſai de parler pour écouter ce qu'il alloit me répondre ; mais voyant qu'il gardoit le ſilence, je continuai ainſi : Je ſuppoſe que vous doutez ſérieuſement ; mais eſt-ce le défaut de lumiere ou la crainte d'en être éclairé qui cauſe vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la ſageſſe ſe fait mieux ſentir que comprendre. Ecoutez la voix de la nature qui parle en vous ; elle ſe ſoulevera

vera bien-tòt contre vos ſubtilités. Votre cœur né avec une ſoif inſatiable de felicité, démentira votre eſprit qui ſe réjouit dans l'eſpérance dénaturée de ſa prochaine extinction. Encore une fois, rentrez en vous-même; impoſez ſilence à votre imagination, ne vous laiſſez plus éblouir par vos paſſions, & vous trouverez dans le fond de votre ame, un ſentiment de la Divinité qui diſſipera vos doutes. C'eſt en écoutant ce ſentiment intérieur que votre eſprit ſera d'accord avec votre cœur. Cet accord fait la tranquillité de l'ame, & c'eſt dans cette paix ſeule qu'on entend la voix de la ſageſſe, qui ſupplée à la foibleſſe de nos raiſonnemens. Ici Pythagore ceſſa de parler, & Cyrus lui dit :

Vous uniſſez les ſentimens les plus touchans avec les raiſonnemens les plus ſolides. Soit qu'on conſulte l'idée de la premiere cauſe ou la nature de ſes effets, le bonheur de l'homme ou le bien de la ſocieté, la raiſon ou l'expérience, tout conſpire à prouver votre ſyſtème. Mais pour penſer comme Anaximandre, il faut ſuppoſer contre toute raiſon, que le mouvement eſt une proprieté eſſentielle de la matiere ; que la matiere eſt l'unique ſubſtance exiſtante ; que

la

la force infinie agit ſans connoiſſance, & ſans deſſein, malgré toutes les marques de ſageſſe repandues dans l'univers.

Je ne conçois pas comment les hommes peuvent balancer entre ces deux ſyſtêmes. L'un eſt ténébreux pour l'eſprit, déſolant pour le cœur, déſtructeur de la societé; l'autre eſt plein d'idées conſolantes, il produit les ſentimens nobles, il nous affermit dans tous les devoirs de la vie civile.

Ce n'eſt pas tout. Il me ſemble que vous avez été trop modeſte ſur la force de vos preuves. Elles me paroiſſent invincibles, & démontrées. Il faut que l'un des deux ſyſtème ſoit vrai. La Nature éternelle eſt une matiere aveugle, ou une Intelligence éclairée; il n'y a point de milieu. Vous avez prouvé que la premiere opinion eſt fauſſe & abſurde; il s'enſuit évidemment que l'autre eſt véritable & ſolide. Hâtez-vous, ſage Pythagore, hâtez-vous de me dire l'impreſſion que firent vos entretiens ſur Anaximandre.

Il ſe retira, repondit le Philoſophe, desesperé, & réſolu de me perdre. Tels que de foibles yeux que la lumiere du ſoleil éblouit & aveugle, tel étoit le cœur d'Anaximandre. Ni les prodiges, ni les preuves,

ves, ni les ſentimens ne peuvent ébranler l'ame, lorſque l'erreur s'eſt emparé de l'eſprit par la corruption du cœur.

Depuis mon départ de Samos, j'apprens qu'il eſt tombé dans l'égarement que j'avois prévû. A force de ne vouloir rien croire que ce qu'on peut démontrer avec une évidence géometrique, il eſt parvenu non ſeulement à douter des vérités les plus certaines, mais même à croire les plus grandes abſurdités. Il ſoutient ſans aucune allégorie que tout ce qu'il voit n'eſt qu'un ſonge; que tous les hommes qui l'entourent ſont des fantômes; que c'eſt lui-même qui ſe parle, & qui ſe répond; que le ciel & la terre, les aſtres, & les élemens, les plantes & les arbres ne ſont que des illuſions; & enfin qu'il n'y a rien de réel que lui.

Il vouloit d'abord anéantir l'eſſence divine, pour ſubſtituer à ſa place une Nature aveugle; à preſent il a détruit cette Nature même, pour ſoutenir qu'il eſt le ſeul Etre qui exiſte dans l'univers. (a)

Cyrus

(a) Les Egomiſtes ſe ſervent aujourd'hui de ce langage, & Carneades autrefois parloit à peu près de même, pour prouver qu'on ne peut être aſſûré de rien que de ſa propre exiſtence. Ici l'Athée de Pyrrhonien devient Egomiſte. Voyez le Diſc. pag.

Cyrus ſortit de cet entretien pénétré de la foibleſſe de l'eſprit humain. Il ſentit par l'exemple d'Anaximandre, que les génies les plus ſubtils peuvent aller de degré en degré depuis l'impieté juſques à l'extravagance, & tomber dans un délire philoſophique qui n'eſt pas moins inſenſé que la folie la plus groſſiere.

Le jeune Prince (étant inſtruit de la Religion des Grecs,) alla le lendemain voir Pythagore pour l'interroger ſur les Loix de Minos.

La profonde paix qui regne dans la Perſe, dit-il au ſage Samien, me donne le loiſir de voyager. Je cherche dans tous les pays à recueillir des connoiſſances utiles. J'ai paſſé par l'Egypte dont j'ai appris les Loix & le Gouvernement; j'ai parcouru la Grece pour connoître les différentes Républiques, qui la compoſent, & ſur-tout celles de Lacedémone & d'Athènes.

Les anciennes Loix d'Egypte m'ont paru excellentes, & fondées ſur la Nature; mais la forme de ſon Gouvernement étoit défectueuſe. Il n'y avoit aucun frein pour retenir les Rois. Les trente Juges ne partageoient point avec eux la puiſſance ſuprême,

ils n'étoient que les interpretes des Loix. Le despotisme & les conquêtes ont enfin détruit cet Empire.

Je crains qu'Athènes ne périsse par le défaut contraire. Son Gouvernement est trop tumultueux & trop populaire. Les Loix de Solon sont bonnes, mais il n'a pas eu assez d'autorité pour réformer le génie d'un peuple qui a un goût déméfuré pour la liberté, pour le luxe & pour le plaisir.

Lycurgue a remédié aux maux qui ont ruiné l'Egypte, & qui perdront Athènes. Mais ses Loix sont trop contraires à la nature. L'égalité des rang & la communauté des biens ne peuvent pas durer long-tems. Si-tôt que les Lacédémoniens auront étendu leur pouvoir dans la Grece, ils s'affranchiront sans doute de ces Loix; elles bornent les passions d'un côté, mais elles les flattent trop d'un autre; en proscrivant la volupté, elles autorisent l'ambition.

Aucune de ces trois formes de Gouvernement ne me paroit parfaite. On m'a dit que Minos en établit une autrefois dans cette Isle qui remédie à tous ces excès.

Pytha-

Pythagore admira la pénétration du jeune Prince, & le conduisit au Temple, où les Loix de Minos étoient conservées dans un coffre d'or.

Cyrus y lut tout ce qui regardoit la Religion, la Morale, & la Politique, & tout ce qui pouvoit servir à la connoissance des Dieux, de soi-même, & des autres hommes. Il trouva dans ce Livre sacré ce qu'il y avoit de meilleur dans les Loix d'Egypte, de Sparte, & d'Athènes, & sentit par-là que comme Minos avoit profité des lumieres des Egyptiens, de même Lycurgue & Solon devoient au Législateur de Crete ce qu'il y avoit de plus excellent dans leurs institutions. C'est aussi sur ce modele que Cyrus forma les Loix admirables qu'il établit dans son Empire après avoir conquis l'Asie.

Pythagore lui expliqua ensuite la forme du Gouvernement de l'ancienne Crete, & après lui avoir montré comment elle prévenoit également le despotisme & l'anarchie, il lui dit : On croiroit qu'un Gouvernement si parfait dans toutes ses parties auroit dû subsister toujours, mais on n'en voit presque plus aucun vestige. Les successeurs de Minos regnerent pendant quelques siecles en dignes enfans d'un tel Pere ; leurs descen-

dans dégénererent peu à peu : Ils ne ſe crurent pas aſſez grands pendant qu'ils n'étoient que conſervateurs des Loix ; ils voulurent ſubſtituer à la place de ces Loix leurs volontés abſolues. Les Cretois réſiſterent aux innovations. De-là naquirent les diſcordes, & les guerres civiles. Dans ces tumultes les Rois furent détrônés, exilés, ou aſſaſſinés ; des Uſurpateurs ſe mirent à leur place. Ces Uſurpateurs affoiblirent l'autorité des Nobles. Les Députés du peuple s'emparerent de la puiſſance ſouveraine ; la Monarchie fut éteinte, & le Gouvernement devint populaire.

Tel eſt le triſte état des choſes humaines. Le déſir de l'autorité ſans bornes dans les Princes, l'amour de l'indépendance dans les peuples, expoſent tous les Etats à des révolutions inévitables. Rien n'eſt fixe, rien n'eſt ſtable parmi les hommes. (Leurs Paſſions, tôt ou tard l'emportent ſur les meilleures loix.)

Cyrus comprit par ce diſcours que ce n'eſt pas ſeulement dans la ſageſſe des Loix, mais plus encore dans celle des Souverains qu'on trouve le ſalut & le bonheur d'un Etat. (Dans tous les pays cinq ou ſix hommes hardis, artificieux, éloquens, entrainent preſ-
que

que toujours le Monarque ou le Sénat.) Tous les Gouvernemens ſont bons, lorſque ceux qui regnent ne cherchent que le bien public; mais ils ſeront toujours défectueux, parceque les hommes qui y préſident ſont imparfaits.

Après pluſieurs entretiens ſemblables avec le ſage Samien, Cyrus ſe prépara enfin à continuer ſes voyages. En quittant Pythagore, il lui dit: Que j'ai de regret de vous voir abandonné aux caprices du ſort qui vous perſécute! Que je ſerois heureux de paſſer ma vie avec vous dans la Perſe! Je ne vous offrirois ni les plaiſirs, ni les richeſſes qui flattent les autres hommes; Je ſai que vous en ſeriez peu touché: Vous êtes au-deſſus des faveurs des Rois, parceque vous êtes détrompé de toutes les fauſſes grandeurs. Mais je vous offre dans mes Etats, la paix, la liberté, & le doux loiſir que les Dieux accordent à ceux qui aiment la ſageſſe.

J'aurois une vraie joye, reprit Pythagore, de vivre ſous votre protection avec Zoroaſtre & les Mages; mais il faut que je ſuive les ordres d'Apollon. Un grand Empire s'éleve en Italie qui deviendra un jour maître de l'univers; la forme de ſon Gouvernement eſt ſemblable à celle que Minos établit en Crete.

Le génie de ses peuples est aussi guerrier que celui des Spartiates. L'amour généreux de la Patrie, le goût de la pauvreté personnelle pour augmenter la richesse publique, les sentimens nobles & desinteressés qui regnent parmi ses Citoyens, le mépris du plaisir qu'ils unissent avec un zéle ardent pour la liberté, les rendent propres à conquérir le monde entier. J'y dois porter la connoissance des Dieux & des Loix. Je vous quitte, mais je ne vous oublierai jamais; mon cœur vous suivra par-tout. Vos conquêtes s'étendront selon les oracles. Puissent les Dieux vous préserver alors de l'yvresse de l'autorité suprême! Puissiez-vous sentir longtems le plaisir de ne regner que pour rendre les hommes heureux! La Renommée m'instruira de votre sort. Je demanderai souvent, la grandeur n'a-t-elle pas changé le cœur de Cyrus? Aime-t-il toujours la vertu? Craint-il toujours les Dieux? Il faut que je vous quitte, mais nous nous rejoindrons dans le séjour des Justes. Ah Cyrus! quelle sera ma joye de vous revoir après la mort parmi les bons Rois que les Dieux couronnent d'une gloire immortelle! Adieu, Prince, adieu; souvenez-vous de n'employer jamais votre puissance, que pour faire sentir des effets de votre bonté.

Cyrus ne put rien répondre, son cœur s'attendrit, il embrasse le Philosophe avec vénération, il mouille son visage de ses larmes. Il fallut enfin se séparer. Pythagore partit bien-tôt pour l'Italie; & Cyrus s'embarqua sur un vaisseau Phénicien pour aller à Tyr.

En s'éloignant de Crete & des côtes de la Grece, il les quitte avec regret, & se ressouvenant de tout ce qu'il y avoit vû, il dit à Araspe : Quoi ! c'est donc là cette nation qu'on croit superficielle & frivole? J'y ai trouvé de grands hommes de toutes les especes, des Philosophes profonds, des Capitaines habiles, de grands Politiques, des génies capables d'atteindre à tout, & de tout approfondir.

Ils préferent les connoissances agréables aux idées abstraites : les arts d'imitation aux recherches subtiles : mais ils ne méprisent pas les sciences sublimes, au contraire ils y excellent, quand ils veulent s'y appliquer.

Ils aiment les étrangers plus que ne font les autres nations, & par-là leur pays mérite d'être appellé la Patrie commune du genre humain. Ils paroissent quelquefois trop occupés de bagatelles & d'amusemens; mais

les grands hommes parmi eux ont le ſecret de préparer les affaires les plus importantes, même en s'amuſant. Ils ſentent que l'eſprit a ſouvent beſoin de repos ; mais en ſe délaſſant ils ſavent mouvoir les plus grandes machines par les plus petits reſſorts. Ils regardent la vie comme un jeu, mais un jeu ſemblable aux Jeux Olympiques, où les danſes enjouées ſe melent avec les travaux pénibles.

J'admire, dit Araſpe, la politeſſe des Grecs, & toutes les qualités qu'ils ont pour la ſocieté ; mais je ne ſaurois eſtimer ni leurs talens, ni leurs ſciences. Les Chaldéens & les Egyptiens les ſurpaſſent infiniment dans toutes les connoiſſances ſolides.

Je ſuis, reliqua Cyrus, d'un ſentiment bien différent du vôtre. Il eſt vrai qu'on trouve chez les Chaldéens, & chez les Egyptiens de grandes idées, & des découvertes utiles ; mais leur ſcience eſt ſouvent pleine d'obſcurité. Ils ne ſavent pas, comme les Grecs, parvenir aux vérités inconnues par l'enchainement des vérités connues. Cette methode ingénieuſe de mettre chaque idée à ſa place, de mener l'eſprit par degrés des vérités les plus ſimples aux vérités les plus compoſées avec ordre, clarté, &

& préciſion, eſt un ſecret peu connu des Chaldéens & des Egyptiens, qui ſe vantent d'avoir plus de génie original. C'eſt là pourtant la véritable ſcience qui apprend à l'homme l'étendue & les bornes de ſon eſprit; c'eſt par-là que je préfere les Grecs aux autres peuples, & non à cauſe de leur politeſſe.

La vraie politeſſe eſt propre aux ames délicates de toutes les nations, & n'eſt point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'eſt que la forme établie dans les differens pays pour exprimer cette politeſſe de l'ame. Je préfere la civilité des Grecs à celle de tous les autres peuples, parcequ'elle eſt plus ſimple, & moins embarraſſante; elle rejette toutes les formalités ſuperflues; elle n'eſt occupée qu'à rendre la ſociété libre & agréable. La politeſſe intérieure eſt bien différente de cette civilité ſuperficielle.

Vous n'étiez pas preſent le jour que Pythagore m'en parla. Voici comme il la définit; voici comme il la pratique. C'eſt une égalité d'Ame qui exclud tout à la fois l'empreſſement & l'inſenſibilité. Elle ſuppoſe un diſcernement vif qui s'apperçoit d'abord de tout ce qui peut convenir aux dif-

férens caractères. C'eſt une douce condeſcendance qui fait s'accommoder au goût des autres, non pour flatter, mais pour apprivoiſer leurs paſſions. C'eſt un oubli de ſoi-même qui cherche avec délicateſſe le plaiſir d'autrui, ſans faire appercevoir cette recherche. Elle fait contredire avec reſpect, elle fait plaire ſans adulation, elle eſt également éloignée de la fade complaiſance, & de la baſſe familiarité.

Cyrus s'entretenoit ainſi avec Araſpe, lorſque les vents contraires arrêterent leur courſe, & les obligerent à relâcher dans l'isle de Chypre. Le jeune Prince profita de cette occaſion pour viſiter le Temple de Paphos, & les bocages d'Idalie, conſacrés à la mere des Amours. En voyant ces lieux fameux, il ſe rappella les remarques de Pythagore ſur la corruption des Poëtes Grecs, & ſur les effets monſtrueux de leur imagination déreglée. Ils avoient dégradé la Théologie primitive d'Orphée, pour faire deſcendre de l'Empyrée les Puiſſances céleſtes, pour les placer ſur les montagnes de la Grece comme dans leur Ciel ſuprême, & pour leur attribuer non ſeulement les paſſions humaines, mais encore les vices les plus honteux. Il ſe hâta de quitter l'Isle profane, & débarqua bien-tôt à Tyr.

LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SEPTIEME.

LE Roi de Babylon ayant détruit (après un siége de trente ans) l'ancienne Tyr, les habitans avoient bâti une Ville nouvelle dans une Isle voisine à trente stades du rivage.

Cette isle s'étendoit en croissant, pour embrasser un golfe où les vaisseaux étoient à l'abri des vents. Plusieurs allées de cedres regnoient le long du port, & à chacune de ses extrémités une forteresse inaccessible faisoit la sureté de la Ville, & des navires qui y abordoient.

Au milieu du mole un portique soutenu de douze rangs de colonnes, formoit plu-

ſieurs galeries où s'aſſembloient à certaines heures du jour les Négocians de tous les pays. On y entendoit parler toutes ſortes de langues, & l'on y diſtinguoit les mœurs des différentes nations. La ville de Tyr ſembloit être la Capitale de l'Univers.

Un nombre prodigieux de vaiſſeaux couvroit la mer; les uns partoient, les autres arrivoient. Ici l'on replioit les voiles, tandis que les rameurs fatigués goûtoient le repos. (Là on coupoit les Cedres du Liban.) Là on lançoit à la mer les bâtimens nouvellement conſtruits, (avec des grands bruits, qui faiſoient reſonner tout le rivage.) Une foule innombrable du peuple inondoit le port: Ceux-ci s'occupoient à décharger les navires, ceux-là à tranſporter les Marchandiſes, d'autres à remplir les magaſins. Tous étoient en mouvement, tous s'empreſſoient au travail, tous s'animoient au commerce.

Ce ſpectacle (d'agitation & d'occupation,) arréta long tems la vûe de Cyrus: Il s'avence enſuite vers une des extrémités du mole, & rencontre un homme qu'il croit reconnoître. Me trompé-je, s'écria le Prince, n'eſt-ce point Aménophis qui a quitté ſa ſolitude pour rentrer dans la ſocieté des hommes? C'eſt moi-même, repliqua ce ſage Egyptien;

Egyptien ; J'ai abandonné l'Arabie Heureuſe pour me retirer au pied du Mont Liban. Cyrus ſurpris de ce changement lui en demanda les raiſons. Arobal, dit Aménophis, en eſt la cauſe. Cet Arobal dont je vous ai parlé, autrefois priſonnier avec moi à Memphis, & eſclave dans les mines d'Egypte, étoit fils du Roi de Tyr, mais il ignoroit ſa haute naiſſance. Il eſt remonté ſur le trône de ſes Ancêtres, & ſon véritable nom eſt Ecnibal. Je jouis d'une tranquillité parfaite dans ſes Etats. Venez voir un Prince qui eſt digne de votre amitié. Je m'intereſſois à ſon ſort, reprit Cyrus, par l'amitié que vous aviez conçue pour lui, mais je ne pouvois lui pardonner de vous avoir quitté. Je partage avec vous le plaiſir d'avoir retrouvé votre ami : Apprenez-moi ce qui lui eſt arrivé depuis votre ſéparation.

Aménophis conduiſit Cyrus & Araſpe dans l'enfoncement d'un rocher, d'où l'on découvroit la mer, la ville de Tyr, & les campagnes fertiles qui l'environnent. D'un côté le Mont Liban bornoit la vûe, & de l'autre l'Isle de Chypre ſembloit s'enfuir ſur les eaux. Ils s'aſſirent tous trois ſur un lit de mouſſe, & le ſage Egyptien ſe hâta de raconter à Cyrus les avantures du Roi de Tyr.

Le pere d'Ecnibal, dit-il, mourut, pendant qu'il étoit encore au berceau. Itobal son oncle, aspirant à la Royauté, résolut de se défaire du jeune Prince. Bahal à qui l'éducation d'Ecnibal avoit été confiée, pour le soustraire à la cruauté du Tyran, répandit le bruit de sa mort : Il l'envoya dans une campagne solitaire au pied du Mont Liban, où il le fit passer pour son fils sous le nom d'Arobal. (Il y vint souvente fois pour s'entretenir avec le Prince,) sans lui découvrir sa naissance. Quand Ecnibal eut atteint sa quatorzième année, Bahal forma le dessein de le rétablir sur le trône de ses Ancêtres. L'Usurpateur ayant découvert les projets de ce fidèle Tyrien, le fit enfermer dans une prison étroite, & le menaça de la mort la plus cruelle, s'il ne lui livroit pas le jeune Prince. Bahal garda le silence, résolu de mourir plutôt que de trahir son devoir, & sa tendresse pour Ecnibal.

Cependant Itobal étant instruit que l'héritier de la couronne vivoit encore, se trouble & s'agite. Pour calmer ses inquiétudes, & pour assoupir sa rage, il ordonna qu'on fit mourir tous les enfans de Bahal. Un fidèle Esclave en fut averti, & fit sauver Ecnibal. C'est ainsi que ce jeune & malheureux Prince quitta

quitta la Phénicie sans savoir le secret de sa naissance.

Bahal se sauva de sa prison en s'élançant d'une haute Tour dans la mer; il gagne le rivage en nageant, & se retira à Babylone, où il se fit connoître à Nabucodonosor. (Pour se vanger du massacre de ses enfans,) il excita ce Conquérant à faire la guerre à Itobal, & entreprendre le long siege de Tyr. Le Roi de Babylone instruit de la capacité & de la vertu de Bahal, le choisit pour commander en chef cette expédition. Itobal y fut tué, & après la prise de la Ville, Bahal fut élevé sur le trône de Tyr par Nabuchodonosor, qui reconnut ainsi ses services & son attachement.

Bahal ne se laissa point éblouir par l'éclat de la Royauté. Ayant appris qu'Ecnibal étoit échappé à la fureur du Tyran, son premier soin fut d'envoyer par toute l'Asie pour le chercher; mais il n'en put apprendre aucune nouvelle; nous étions alors dans les mines d'Egypte.

Arobal ayant erré long-tems dans l'Afrique, & perdu l'Esclave qui le conduisoit, s'engagea dans les troupes des Cariens, résolu de finir ses jours, ou de se distinguer par

par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois notre premiere connoiſſance (a), notre amitié réciproque, notre eſclavage commun, & notre ſéparation.

Après m'avoir quitté, il alla à Babylone: C'eſt là qu'il apprit la révolution de Tyr, & que Bahal qu'il croyoit ſon pere, étoit élevé ſur le trône. Il quitta promptement la Cour de Nabuchodonoſor, & arriva bientôt dans la Phénicie, où il ſe fit annoncer à Bahal.

Le bon vieillard accablé par l'âge repoſoit ſur un riche tapis. La joye lui donne des forces; il ſe leve, il court vers Arobal, il l'examine, il lui fait pluſieurs queſtions, il rappelle tous ſes traits, & le reconnoit enfin. Il ne peut plus ſe contenir, il ſe jette à ſon col, il le ſerre entre ſes bras, il mouille ſon viſage de ſes larmes, & s'écrie avec tranſport: C'eſt donc vous que je vois; c'eſt Ecnibal, c'eſt le fils de mon maître; c'eſt l'enfant que j'ai ſauvé des mains du Tyran, c'eſt la cauſe innocente de mes diſgraces, & le ſujet de ma gloire. Je puis enfin montrer ma reconnoiſſance pour le Roi qui n'eſt plus, en rétabliſſant ſon fils. Ah Dieux!

(a) Pag. 98. &c.

Dieux ! c'eſt ainſi que vous récompenſez ma fidélité : Je meurs content.

Auſſi-tôt Bahal dépêcha des Ambaſſadeurs à la Cour de Babylone, demanda permiſſion à Nabucodonoſor de quitter la Royauté, & de reconnoître Ecnibal pour ſon Maître légitime. C'eſt ainſi que le Prince de Tyr monta ſur le trône de ſes Ancêtres : Bahal mourut bientôt après.

Arobal étant parvenu à la Couronne, (ce qui arriva peu de tems après votre départ pour l'Egypte) envoya dans ma ſolitude un Tyrien pour m'inſtruire de ſon ſort, & pour me preſſer de venir à ſa Cour. Je fus ravi d'apprendre ſon bonheur, & de voir qu'il m'aimoit encore. J'en témoignai ma joye par les expreſſions les plus vives, en marquant au Tyrien que tous mes déſirs étoient ſatisfaits, puiſque mon ami étoit heureux ; mais je refuſai abſolument de quitter ma retraite. Il renvoya de nouveau me conjurer de le venir ſecourir dans les travaux de la Royauté. Je lui répondis que ſes propres lumieres ſuffiſoient pour remplir ſes devoirs ; & que ſes malheurs paſſés ſerviroient à lui faire éviter les écueils de l'autorité ſuprême.

Voyant

Voyant enfin que rien ne pouvoit m'ébranler, Ecnibal quitta Tyr sous prétexte d'aller à Babylone rendre hommage au Roi des Assyriens, & arriva bien-tôt dans ma solitude.

Nous nous embrassâmes long-tems avec tendresse. Vous avez crû sans doute, me dit-il, que je vous avois oublié, que notre séparation venoit du refroidissement de mon amitié, & que l'ambition avoit séduit mon cœur, mais vous vous êtes trompé. Il est vrai que lorsque je vous quittai, la retraite m'étoit devenue insupportable, je n'y trouvois point la paix. Cette inquietude venoit sans doute des Dieux mêmes. Ils m'entraînoient sans que je le susse à remplir les desseins de leur sagesse. Je ne pouvois goûter de repos en leur résistant. C'est ainsi qu'ils m'ont conduit au trône par des routes inconnues. La grandeur n'a point changé mon cœur; montrez-moi que l'absence n'a point diminué votre amitié, venez me soutenir dans les travaux, & les dangers auxquels l'élevation m'expose.

Ah! lui dis-je, ne me forcez point à quitter ma retraite, laissez-moi jouir du repos que les Dieux m'ont accordé. La grandeur irrite les passions; les Cours sont des mers orageu-

orageuses. J'y ai déja fait naufrage, j'en suis heureusement échappé. Ne m'y exposez pas une seconde fois.

Je pénetre vos sentimens, reprit Ecnibal. Vous craignez l'amitié des Rois; vous avez éprouvé leur inconstance; vous avez senti que leur faveur ne sert souvent qu'à préparer leur haine. Apriès vous aima autrefois, il vous abandonne ensuite. Mais hélas! me devez-vous comparer à Apriès?

Non, non, repliquai-je, je me défierai toujours de l'amitié d'un Prince nourri dans le luxe & dans la mollesse comme le Roi d'Egypte. Mais pour vous, élevé (éloigné du trône, &) dans l'ignorance de votre état, éprouvé ensuite par toutes les disgraces de la fortune, je ne crains pas que la Royauté altere vos sentimens. Les Dieux vous ont conduit au trône, vous devez en remplir les devoirs, il faut vous sacrifier pour le bien public. Mais pour moi, rien ne m'oblige à m'engager de nouveau dans le trouble & dans le tumulte. Je ne songe qu'à mourir dans la retraite où la sagesse nourrit mon cœur, & où l'espérance de me réunir bientôt au grand Osiris me fait oublier tous mes malheurs passés.

Ici

Ici un torrent de larmes suspendit nos discours, & nous fit garder le silence. Ecnibal le rompit enfin pour me dire: L'étude de la sagesse n'a-t-elle donc servi qu'à rendre Aménophis insensible; Eh bien, si vous ne voulez rien accorder à mon amitié, venez au moins me soutenir contre mes foiblesses. Peut-être oublierai-je un jour que j'ai été malheureux; peut-être ne serai-je plus touché des miseres de l'humanité; peut-être que l'autorité suprême empoisonnera mon cœur, & me fera ressembler aux autres Princes. Venez me défendre contre les erreurs attachées à ma condition (venez m'affermir dans toutes les maximes de vertu que vous m'avez inspirées autrefois. Un fidele ami m'est plus nécessaire que jamais. (Non, je ne saurois pas vivre sans vous.)

Ecnibal m'attendrit par ces paroles: Je consentis enfin à le suivre; mais à condition que je ne demeurerois pas à sa Cour, que je n'y aurois jamais aucun emploi, & que je me retirerois dans quelque solitude auprès de Tyr. Je n'ai fait que changer une retraite pour une autre, afin d'avoir le plaisir de me rapprocher de mon ami.

Nous partimes de l'Arabie Heureuse, nous allâmes à Babylone, nous y vimes Nabucodonosor.

Nabonosor. Mais hélas! qu'il est différent de ce qu'il étoit autrefois ! Ce n'est plus ce Conquerant qui regnoit au milieu des triomphes, & qui étonnoit les nations par l'éclat de sa gloire. Depuis quelque tems il a perdu la raison ; il fuit la societé des hommes, il erre vagabond dans les montagnes & les bois comme une bête féroce. Quelle destinée pour un si grand Prince !

En arrivant à Tyr, je me retirai au pied du Mont Liban dans le même lieu où Ecnibal avoit passé sa premiere jeunesse. Je viens quelquefois ici le voir : il vient souvent dans ma solitude. Rien ne sauroit alterer notre amitié, parceque la vérité en fait l'unique lien. Je vois par cet exemple que la Royauté n'est pas, comme je le croyois, incompatible avec les sentimens ; tout dépend de la premiere éducation des Princes. Le malheur est la meilleure école pour eux ; c'est par-là que se forment les Héros. Apriés avoit été gâté par les prospérités de sa jeunesse ; Ecnibal s'est confirmé dans la vertu par les adversités.

Après cet entretien, Aménophis conduisit le Prince de Perse & son ami au Palais d'Ecnibal, & le presenta au Roi de Tyr. Cyrus fut traité pendant plusieurs jours avec une

une magnificence éclatante, & marqua souvent à Amenophis l'étonnement où il étoit, de voir la splendeur qui regnoit dans ce petit Etat.

N'en soyez pas surpris, répondit l'Egyptien. Par-tout où le commerce fleurit par de sages loix, l'abondance devient bien-tôt universelle, & la magnificence ne coûte rien à l'Etat.

Le Roi de Tyr fit plusieurs questions à Cyrus, sur son pays, sur ses voyages, & sur les mœurs des différens peuples qu'il avoit vus Il fut touché des sentimens nobles & du goût délicat qui regnoient dans les discours du jeune Prince: Cyrus admira à son tour l'esprit & la vertu d'Ecnibal. Il passa plusieurs jours à sa Cour pour s'instruire des regles du commerce, & pria enfin le Roi de lui expliquer comment il avoit rendu son Etat florissant en si peu de tems.

La Phénicie, dit Ecnibal, a toujours été renommée pour le commerce; la situation de Tyr est heureuse; ses habitans entendent la navigation mieux que les autres peuples. Une liberté parfaite regnoit d'abord dans le négoce, & les Etrangers étoient regardés comme Citoyens de notre Ville; mais sous le

le regne d'Itobal tout tomba en ruine. Au lieu d'ouvrir nos Ports selon l'ancienne coutume, le Tyran les fit fermer par des vues politiques ; il voulut changer la constitution fondamentale de la Phénicie, & rendre guerriere une Nation qui avoit toujours évité de prendre part aux discordes de ses voisins. Par-là le commerce languit, & nos forces s'affoiblirent; Itobal nous attira la colere du Roi de Babylone qui raza notre ancienne Ville, & nous rendit tributaires.

Aussi-tôt que Bahal fut élevé sur le trône, il tâcha de remédier à ces maux. Je n'ai fait que suivre le plan que ce sage Prince m'a laissé.

Je commençai d'abord par ouvrir mes Ports aux Etrangers, & par rétablir la liberté du commerce. Je déclarai que mon nom n'y seroit jamais employé que pour en soutenir les privileges, & en faire observer les Loix. L'autorité des Princes est trop formidable pour que les autres hommes puissent entrer en societé avec eux.

Les trésors de l'Etat avoient été épuisés par les guerres. Il n'y avoit point de fonds pour les travaux publics. Les Arts étoient sans honneur, & l'agriculture étoit negligée.

J'enga-

J'engageai les principaux Marchands à faire de grandes avances au menu peuple, tandis qu'ils traitoient entr'eux par un crédit assuré ; mais ce crédit n'a jamais eu place parmi les laboureurs & les artisans. La Monnoye est non seulement une mesure commune qui regle le prix des marchandises, elle est encore un gage assuré qui a une valeur réelle, & à peu près égale dans toutes les Nations. Je voulus que ce gage ne fût jamais ôté d'entre les mains des Citoyens, qui en ont besoin pour se garantir contre les abus que je puis faire de mon autorité, contre la corruption des Ministres, & contre l'oppression des Riches.

Pour encourager les Tyriens au travail, je laissai non seulement chacun libre possesseur des gains qu'il faisoit., mais j'établis encore de grandes récompenses pour ceux qui excelleroient par leur génie, & qui se distingueroient par quelque découverte utile.

Je fis bâtir de grands édifices pour les Manufactures. J'y logeai tous ceux qui surpassoient les autres dans leur art. Pour ne pas dissiper l'attention de leur esprit, par des soins inquiets, je fournis à tous leurs besoins, & je flattai leur ambition, en leur accor-

accordant dans ma Ville Capitale, des honneurs & distinctions proportionnées à leur état.

J'abolis enfin les impôts exorbitans, & les privileges exclusifs pour toutes les denrées utiles & nécessaires. Il n'y a point ici de vexation pour ceux qui vendent, il n'y a point de contrainte pour ceux qui achetent. Tous mes Sujets ayant également la permission de commercer, rapportent en abondance à Tyr ce que l'Univers produit de plus excellent, & le donnent à un prix raisonnable. Chaque espece de denrée me paye en entrant un tribut peu considérable. Moins je gêne le commerce, & plus mes trésors augmentent. Les impots diminués, diminuent le prix des marchandises. Moins elles sont cheres, plus on en consomme; & par cette consommation abondante, mes revenus surpassent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs excessifs. Les Rois qui croyent s'enrichir par leurs exactions sont ennemis de leurs peuples; ils ignorent même leurs propres interêts.

Je vois, dit Cyrus, que le commerce est d'une grande ressource dans un état. Je crois que c'est le seul secret pour répandre l'abondance dans les grandes Monarchies, & pour réparer les maux que les guerres y produisent.

duiſent. Les armées nombreuſes épuiſent bientôt un Royaume, ſi l'on ne tire point des Etrangers de quoi les ſoutenir par un commerce floriſſant.

Prenez garde, dit Aménophis, de ne pas confondre les idées. On ne doit point négliger le commerce dans les grandes Monarchies ; mais il y faut ſuivre d'autres regles que dans les petits Etats.

La Phénicie fait le commerce non ſeulement pour ſuppléer à ſes propres beſoins, mais encore pour ſervir à toutes les autres nations. Comme le pays eſt petit, la force de ſes Habitans conſiſte à ſe rendre utiles, & même néceſſaires à leurs voiſins. Les Tyriens vont chercher juſques dans les Isles inconnues toutes les richeſſes de la nature, pour les répandre parmi les autres peuples. Ce n'eſt pas leur ſuperflu, mais celui des autres nations, qui fait le fondement de leur commerce.

Dans une ville comme Tyr où le commerce fait l'unique ſoutien de l'Etat, tous les Citoyens ſont négocians, les Marchands ſont les Princes de la République. Mais dans les grands Empires, où les vertus militaires & la ſubordination des rangs ſont abſolu-

ſolument néceſſaires, le commerce doit être encouragé ſans être univerſel.

Dans un Royaume fertile, étendu, & bordé de côtes maritimes, on peut, en rendant les peuples laborieux, tirer du ſein fécond de la terre des richeſſes immenſes, qui ſeroient perdues par la négligence & par la pareſſe de ſes habitans. En faiſant perfectionner par l'art les productions de la nature, on peut augmenter de nouveau ſes richeſſes: & c'eſt en vendant aux autres peuples ces fruits de l'induſtrie, qu'on établit un commerce ſolide dans les grands Empires. Il ne faut porter hors de chez ſoi que ſon ſuperflu, ni rapporter dans ſon pays que ce qu'on achete avec ce ſuperflu.

Par-là l'Etat ne contractera jamais des dettes étrangeres ; la balance du commerce panchera toujours de ſon côté ; on tirera des autres nations de quoi ſoutenir les fraix de la guerre. On trouvera de grandes reſſources ſans diſtraire les Sujets de leurs emplois, & ſans affoiblir les vertus militaires. C'eſt une grande ſcience dans un Prince, de connoître le génie de ſon peuple, les productions de la nature dans ſon Royaume, & le vrai moyen de les mettre en valeur.

Les entretiens d'Ecnibal & d'Aménophis donnerent à Cyrus des idées nouvelles, & lui inspirerent des maximes sur le gouvernement qu'il n'avoit point apprises dans les autres pays.

Les jours suivans Cyrus accompagna le Roi de Tyr à Byblos, pour célébrer les fêtes de la mort d'Adonis. Tout le peuple en deuil entre dans une caverne profonde, où le simulachre d'un jeune homme repose sur un lit de fleurs & d'herbes odoriferantes. On passe des journées entieres en prieres & en lamentations; ensuite la douleur publique se change en joye; les chants d'allégresse succedent aux pleurs; on entonne par tout cet Hymne sacré: (a)

Adonis est revenu à la vie; Uranie ne le pleure plus; il est remonté vers le Ciel, il descendra bien-tôt sur la terre, pour en bannir à jamais les crimes & les maux.

Les Cérémonies Tyriennes sur la mort d'Adonis, parurent à Cyrus une imitation de celles des Egyptiens, sur la mort d'Osiris (& par rapport aux larmes d'Isis;) elles lui firent sentir que ces deux nations recon-noif-

(a) Voyez Lucien de la Déesse de Syrie; Jul. Firmic. des Mysteres, & le Disc. pag.

noiſſoient également un Dieu mitoyen, qui doit rendre l'innocence & la paix à l'Univers.

Tandis que ce Prince étoit encore à Tyr, des Courriers arriverent de la Perſide pour lui apprendre que Mandane ſe mouroit. Cette nouvelle l'obligea de ſuſpendre ſon voyage de Babylone, & de quitter la Phénicie avec précipitation. En embraſſant le Roi de Tyr, O! Ecnibal, dit Cyrus, je n'envie ni vos richeſſes, ni votre magnificence: Pour être parfaitement heureux, je ne déſire qu'un ami comme Aménophis.

Ils ſe ſéparerent enfin, Cyrus & Araſpe traverſerent l'Arabie Déſerte, & une partie de la Chaldée; ils paſſerent le Tigre près de l'endroit où ce fleuve s'unit avec l'Euphrate; ils entrerent dans la Suſiane, & arriverent en peu de jours à la Capitale de Perſe.

Cyrus ſe hâte d'aller voir Mandane, il la trouve mourante, il s'abandonne à ſa douleur, & s'exprime par les plaintes les plus ameres. La Reine touchée & attendrie à la vûe de ſon fils, tâche de modérer ſon affliction par ces paroles:

Consolez-vous, mon fils ; les ames ne meurent jamais ; elles ne sont condamnées que pour un tems à animer les corps mortels, afin d'expier les fautes qu'elles ont commises dans un état précédent. Le tems de mon expiation est fini : je vais remonter vers la sphère du feu. Là je verrai Persée, Arbace, Déjoces, Phraorte, & tous les Héros dont vous descendez. Je leur dirai que vous vous préparez à les imiter. Là je verrai Cassandane ; elle vous aime encore ; la mort ne change point les sentimens des ames vertueuses. Nous vous serons toujours présentes, quoiqu'invisibles : nous descendrons souvent dans un nuage pour vous servir de Génies protecteurs. Nous vous accompagnerons au milieu des dangers. Nous vous amenerons les vertus. Nous écarterons d'autour de vous tous les vices & les erreurs qui corrompent le cœur des Princes. Un jour votre Empire s'étendra, les Oracles s'accompliront. O mon fils ! mon cher fils ! souvenez-vous qu'il ne faut conquérir les nations que pour les rendre dociles à la Raison.

En prononçant ces paroles, elle pâlit ; une sueur froide se répand sur tous ses membres ; la mort ferme ses yeux ; son ame s'envole vers l'Empyrée. Elle fut pleurée long-

tems

tems par toute la Perse ; Cambyse fit élever un superbe monument à sa mémoire. La douleur de Cyrus ne se dissipa que peu à peu par la nécessité de s'appliquer aux affaires.

Cambyse étoit un Prince religieux & pacifique. Il n'étoit jamais sorti de Perse, où les mœurs étoient encore innocentes & pures ; mais severes & féroces. Il savoit choisir les Ministres capables de suppléer à ce qui lui manquoit ; mais il s'abandonnoit quelquefois trop à leurs conseils, par défiance de ses propres lumieres.

Il voulut en Prince sage & judicieux, que Cyrus entrât dans l'administration des affaires ; il le fit appeller un jour, & lui dit :

(Jusques ici vous n'avez fait qu'apprendre : il est tems que vous commenciez à agir) Vos voyages, mon fils, ont augmenté vos connoissances, vous devez les employer pour le bien de la patrie. Vous êtes destiné non seulement à gouverner un jour ce Royaume, mais encore à commander à toute l'Asie. Il faut apprendre de bonne heure l'art de regner. C'est ce qui manque ordinairement aux Princes. Ils montent souvent sur le Trône avant que de connoître les

devoirs de la Royauté. Je vous confie mon autorité, je veux que vous l'exerciez ſous mes yeux. Les lumieres de Sorane ne vous ſeront pas inutiles. C'eſt le fils d'un habile Miniſtre, qui m'a ſervi pendant pluſieurs années avec fidélité. Il eſt jeune, mais il eſt laborieux, éclairé, & propre à toutes ſortes d'emplois.

Sous le gouvernement de Cambyſe, ce Miniſtre avoit ſenti la néceſſité de paroître vertueux; il croyoit même l'être en effet; mais ſa vertu n'avoit jamais été miſe à l'épreuve. Sorane ne ſavoit pas lui-même les excès auxquels ſon ambition déméſurée pouvoit le porter.

Lorſque Cyrus voulut s'inſtruire de l'état de la Perſe, de la force de ſes troupes, de ſes interêts au dedans & au dehors, Sorane vit bien-tôt avec regret, qu'il alloit perdre beaucoup de ſon autorité ſous un Prince qui avoit tous les talens néceſſaires pour gouverner par lui-même. Il tâcha de captiver l'eſprit de Cyrus, & l'étudia long tems pour découvrir ſes foibleſſes.

Le jeune Prince étoit ſenſible aux louanges, mais il aimoit à les mériter; il avoit du goût pour le plaiſir, ſans en être l'eſclave;

clave ; il ne haïssoit point la magnificence, mais il savoit se refuser tout plûtôt que d'accabler le peuple. Par là il étoit inaccessible à la flatterie, à la volupté, & au luxe.

Sorane sentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conserver son crédit auprès de Cyrus, qu'en se rendant nécessaire par sa capacité. Il déploya tous ses talens dans les Conseils publics & particuliers. Il montra qu'il possédoit une connoissance exacte des secrets de la plus sage politique, & qu'il étoit capable en même tems de ce détail, qui fait une des plus grandes qualités d'un Ministre. Il préparoit & digeroit les matieres avec tant d'ordre & de clarté, que le Prince n'avoit pas besoin de travailler. Tout autre que Cyrus eût été charmé de se voir ainsi dispensé de s'appliquer aux affaires ; mais ce Prince vouloit tout voir par ses propres yeux. Il avoit de la confiance pour les Ministres de son Pere, sans s'y livrer aveuglement.

Quand Sorane s'apperçut que le Prince vouloit tout approfondir, il s'étudia à repandre de l'obscurité dans les affaires importantes, afin de se rendre encore plus nécessaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuse de Sorane, & ménagea avec une telle délicatesse l'esprit de ce Ministre habile &

ombrageux, qu'il tiroit de lui peu à peu ce que le Satrape cherchoit à lui cacher avec tant d'art. Quand Cyrus se crut assez instruit, il fit sentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le premier Ministre de son Pere. Il modéra ainsi l'autorité de ce favori, sans lui donner aucun juste sujet de se plaindre.

L'ambition de Sorane fut cependant blessée de la conduite de Cyrus. Ce Ministre orgueilleux ne put supporter sans chagrin la diminution de son crédit ; il sentit avec douleur qu'on pouvoit se passer de lui. Voilà la premiere source de son mécontentement, qui auroit été dans la suite fatal à Cyrus, s'il ne s'en étoit pas garanti par sa vertu & par sa prudence.

La Perse avoit été pendant plusieurs siecles soumise à la Medie ; mais par le mariage de Cambyse avec Mandane, il avoit été réglé que le Roi des Perses ne payeroit à l'avenir qu'un petit tribut annuel pour marquer son hommage.

Depuis ce tems les Perses & les Medes vécurent dans une alliance étroite, jusqu'à ce que la jalousie de Cyaxare alluma le feu de la discorde. Ce Prince rappelloit sans cesse avec dépit les Oracles qu'on répandoit

ſur les conquêtes futures du jeune Cyrus. Il ſe regardoit comme le déſtructeur de ſa puiſſance ; il croyoit déja le voir entrer dans Ecbatane pour le détroner. Il ſollicitoit Aſtyage à tout moment de prévenir ces préſages funeſtes, d'affoiblir les forces de la Perſe, & de la remettre dans ſon ancienne dépendance.

Mandane pendant ſa vie avoit ménagé l'eſprit de ſon Pere avec une telle adreſſe, qu'elle avoit empêché une rupture ouverte entre Cambyſe & Aſtyage. Mais ſi-tot qu'elle fut morte, Cyaxare recommença ſes ſollicitations auprès de l'Empereur des Medes.

Cambyſe apprit les deſſeins de Cyaxare, & envoya Hyſtaſpe à la Cour d'Ecbatane, pour repreſenter à Aſtyage le danger qu'il y auroit de s'affoiblir mutuellement pendant que les Aſſyriens leurs ennemis communs méditoient d'étendre leur domination ſur tout l'Orient. Hyſtaſpe arrêta par ſon habileté l'exécution des projets de Cyaxare, & procura à Cambyſe le tems de faire ſes préparatifs en cas de rupture.

Le Prince des Medes voyant que les ſages conſeils d'Hyſtaſpe étoient favorablement écoutés par ſon Pere, & qu'il n'y avoit pas

moyen d'allumer si-tôt la guerre, essaya d'autres voyes pour affoiblir la puissance des Perses. Il apprit le mécontentement de Sorane, & tâcha de le gagner en lui offrant les premieres dignités de l'Empire.

Sorane frémit d'abord à cette idée; mais trompé ensuite par son ressentiment, il se cacha à lui-même les raisons secrettes qui l'animoient. Son cœur n'étoit pas encore insensible à la vertu, mais son imagination vive transformoit les objets, & les lui representoit sous toutes les couleurs nécessaires pour flatter son ambition. Il surmonta enfin tous ses remords, sous prétexte que Cyaxare seroit un jour son Empereur légitime, & que Cambyse n'étoit qu'un Maître tributaire. Il n'y a rien que l'on ne se persuade, lorsque les fortes passions nous entrainent & nous aveuglent. Sorane entre ainsi peu à peu dans une liaison étroite avec Cyaxare, & mit secrettement tout en usage pour rendre l'administration de Cyrus odieuse au peuple.

Cyrus avoit élevé Araspe aux premieres dignités militaires, connoissant sa capacité & ses talens pour la guerre; mais il ne vouloit pas le faire entrer dans le Sénat à cause des anciens usages établis en Perse, qui ne permet-

permettoient point aux Etrangers d'être aſſis dans le Conſeil ſuprême.

Le perfide Sorane preſſoit pourtant le jeune Prince d'enfreindre cette loi : il ſavoit que ce feroit un moyen ſûr d'exciter la jaloufie des Grands, & de les irriter contre Cyrus. Vous avez beſoin dans les Conſeils, lui dit-il un jour, d'un homme ſemblable à Araſpe. Je ſai que la bonne politique & nos regles défendent que l'on confie en même tems aux Etrangers le commandement des Armées, & le ſecret de l'Etat. Mais on peut ſe diſpenſer des loix, lorſqu'on ſait en remplir l'intention par des voyes plus ſûres & plus faciles ; un Prince comme vous ne doit jamais être l'eſclave des regles, ni des uſages. Les hommes n'agiſſent ordinairement que par ambition ou par interêt. Comblez Araſpe de dignités & de biens ; rendez ainſi la Perſe ſa patrie, & vous n'avez rien à craindre de ſa fidélité.

Cyrus ne ſoupçonna point les deſſeins cachés de Sorane, mais il aimoit trop la juſtice pour vouloir s'en écarter. Je ſuis perſuadé, répondit-il, de la fidélité & de la capacité d'Araſpe. Je l'aime ; mais quand mon amitié feroit capable de me faire manquer aux loix en ſa faveur, il m'eſt trop attaché pour vouloir

vouloir jamais accepter aucune dignité qui pourroit exciter la jalousie des Perses, & leur donner occasion de croire que j'agis par goût & par passion dans les affaires de l'Etat.

Sorane ayant essayé en vain d'engager Cyrus dans cette fausse démarche, tenta de le surprendre par une autre voye, en tâchant de rompre l'intelligence qui regnoit entre le jeune Prince & son pere. Sorane faisoit remarquer adroitement à Cyrus les défauts du Roi, les bornes de son esprit, & la nécessité de suivre d'autres maximes que les siennes. Le gouvernement doux & paisible de Cambyse, lui disoit-il souvent, est incompatible avec les grands projets. Si vous vous contentez comme lui d'être Roi pacifique, comment deviendrez-vous Conquérant ?

Cyrus n'écouta ces insinuations que pour éviter les écueils où Cambyse avoit échoué. Il ne diminua point sa docilité, & sa soumission pour un pere qu'il aimoit tendrement. Il le respectoit même jusques dans ses foiblesses, en tâchant de les cacher. Il ne faisoit rien sans ses ordres ; mais il l'instruisoit en le consultant. Il lui parloit souvent en particulier, pour le mettre en état

de

de décider en public. Cambyse avoit l'esprit assez juste pour démêler, & pour s'approprier ce qu'il y avoit de plus excellent dans les conseils de son fils : Ce fils n'employoit la supériorité de son génie que pour faire respecter les volontés de son Pere ; il ne montroit ses talens que pour affermir l'autorité du Roi. Cambyse redoubla de tendresse, d'estime & de confiance pour Cyrus, en voyant la sagesse de sa conduite ; mais le jeune Prince ne s'en prévaloit pas, & croyoit ne faire que son devoir.

Sorane au désespoir de voir ses projets s'évanouir, fit répandre secrettement dans l'esprit des Satrapes des défiances contre le Prince, comme s'il vouloit borner leurs droits, & anéantir leur autorité ; & pour augmenter leurs ombrages, il essaya d'inspirer à Cyrus les principes du Despotisme.

Les Dieux vous destinent, lui disoit-il, à étendre un jour votre Empire sur tout l'Orient. Pour exécuter ce projet avec succès, il faut accoutumer les Perses à une obéissance aveugle. Captivez les Satrapes par les dignités, & par les plaisirs. Mettez les dans la nécessité de ne recevoir vos faveurs qu'en fréquentant votre Cour. Emparez-vous ainsi peu à peu de l'autorité suprême. Affoiblissez

fez les droits du Sénat, ne lui laiſſez que le pouvoir de vous conſeiller. Un Prince ne doit point abuſer de ſa puiſſance, mais il ne doit jamais la partager avec ſes Sujets. Le gouvernement monarchique eſt le plus parfait de tout. La réunion du pouvoir ſuprême dans un ſeul, fait la vraie force des Etats, le ſecret dans les Conſeils, & l'expédition dans les entrepriſes. Une petite République peut ſubſiſter par le gouvernement de pluſieurs, mais les grands Empires ne ſe forment que par l'autorité abſolue d'un ſeul. Les autres principes ne ſont que les idées bornées des ames foibles, qui ne ſe ſentent pas aſſez de force pour exécuter de vaſtes projets.

Cyrus frémit à ce diſcours, mais il cacha ſon indignation par ſageſſe ; & rompant adroitement la converſation, il laiſſa Sorane perſuadé qu'il goûtoit ſes maximes.

Quand Cyrus fut ſeul, il réflechit profondement à tout ce qu'il venoit d'entendre. Il ſe reſſouvint de la conduite d'Amaſis, & commença à ſoupçonner la fidélité de Sorane. Il n'avoit pas à la vérité des preuves invincibles de ſa perfidie ; mais un homme qui oſoit lui inſpirer de tels ſentimens, lui paroiſſoit au moins très-dangereux, quand même

même il ne feroit pas traître. Le jeune Prince déroba peu à peu à ce Miniſtre le ſecret de ſes affaires, & chercha des prétextes pour l'éloigner de ſa perſonne, ſans rien faire cependant qui pût le révolter.

Sorane ſentit bien-tôt ce changement, & pouſſa ſon reſſentiment juſques aux derniers excès. Il ſe perſuada qu'Araſpe alloit être mis à ſa place; que Cyrus vouloit ſe rendre maître abſolu de la Perſe; & que c'étoit là le deſſein ſecret du jeune Prince en diſciplinant ſes troupes avec tant d'exactitude. Son imagination forte & l'humeur défiante flattoient ſa paſſion pour la grandeur; & puis la jalouſie & l'ambition de Sorane l'aveugloient à un tel point, qu'il crut faire ſon devoir en commettant les plus noires trahiſons.

Il fit inſtruire Cyaxare de tout ce qui ſe paſſoit dans la Perſe; de l'accroiſſement de ſes forces, des préparatifs qu'on y faiſoit pour la guerre, & des deſſeins qu'avoit Cyrus d'étendre ſon Empire ſur tout l'Orient, ſous prétexte d'accomplir certains Oracles ſuppoſés dont il éblouiſſoit le peuple. Cyaxare profita de ces avis pour allarmer Aſtyage; il inſinua dans ſon cœur les inquiétudes & les défiances. Hyſtaſpe fut renvoyé

de

de la Cour d'Ecbatane, & l'Empereur fit ménacer Cambyse d'une guerre sanglante, s'il ne consentoit pas à payer les anciens tributs, & à rentrer dans la même dépendance dont la Perse avoit été affranchie par le mariage de Mandane. Le refus de Cambyse fut le signal de la guerre ; & les préparatifs se firent des deux côtés (a).

Cependant Sorane chercha à corrompre les Chefs de l'armée, & à affoiblir leur courage, en leur faisant entendre qu'Astyage étoit leur Empereur légitime ; que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la Patrie ; qu'il ne pourroit jamais résister aux troupes des Medes qui l'accableroient par leur nombre.

Il continua aussi d'augmenter la défiance des Sénateurs, en faisant repandre adroitement parmi eux, que Cyrus ne faisoit entreprendre la guerre contre son grand-pere, qu'afin d'affoiblir leur autorité, & d'usurper un pouvoir despotique.

Il cacha toutes ses trames avec tant d'art, qu'il auroit été presque impossible de les découvrir.

(a) Xenophon a supprimé cette guerre, mais Hérodote & les autres Historiens la racontent. *Voyez la Lettre.*

vrir. Tous ſes diſcours étoient tellement méſurés, qu'on ne pouvoit pénétrer ſes intentions ſecrettes. Il y avoit de certains momens où il ne les voyoit pas lui-même, & où il ſe croyoit ſincere & zelé pour le bien public. Ses premiers remords revenoient de tems en tems ; il les étouffoit en ſe perſuadant que les pojets qu'il attribuoit au Prince étoient réels.

Cyrus fut bien tôt inſtruit des murmures du peuple ; l'armée ſongeoit à ſe revolter, le Sénat vouloit refuſer des ſubſides. L'Empereur des Medes alloit entrer dans la Perſe à la tête de ſoixante mille hommes. Le jeune Prince voyoit avec douleur les extrémités cruelles où ſon pere étoit réduit ; & la néceſſité de prendre les armes contre ſon grand-pere (a).

Cambyſe ſachant tous les combats que livroient tour à tour à Cyrus le devoir, & la nature, lui dit : Vous ſavez, mon fils, tout ce que j'ai fait pour étouffer les premieres ſemences de nos diſcordes ; j'ai travaille inutilement. La guerre eſt inévitable ; la Patrie doit être preferée á la famille. Juſqu'ici vous m'avez ſecouru dans les affaires par votre ſageſſe ; il faut que vous donniez

(a) Voyez Hérod. liv. 1.

donniez à present des preuves de votre valeur. Quand mon âge me permettroit de paroître à la tête de mes troupes, je serois obligé de rester ici, où ma presence est nécessaire pour contenir mon peuple. Allez, mon fils, allez combattre pour la Patrie : montrez-vous le défenseur de sa liberté, aussi bien que le conservateur de ses loix : Secondez les desseins du Ciel. Rendez-vous digne d'accomplir un jour ses Oracles. Commencez par délivrer la Perse avant que d'étendre vos conquêtes dans l'Orient. Que les Nations voyent les effets de votre courage, & admirent votre modération au milieu des triomphes, afin qu'elles ne craignent pas un jour vos victoires.

Cyrus animé par les sentimens magnanimes de Cambyse, & secouru par les conseils d'Harpage & d'Hystaspe, deux Généraux également expérimentés, forma bientôt une armée de trente mille hommes : Elle étoit composée de Chefs dont il connoissoit la fidélité, & de vieux soldats d'une valeur éprouvée.

Aussi-tôt que les préparatifs furent faits, on commença par les sacrifices, & les autres actes de Religion.

Cyrus

Cyrus fit ranger les troupes dans une grande plaine près de la Capitale, y assembla le Sénat & les Satrapes, & harangua ainsi les Chefs de l'armée, avec un air doux & majestueux.

La guerre est illégitime lorsqu'elle n'est pas nécessaire. Celle que nous entreprenons aujourd'hui n'est pas pour satisfaire à l'ambition, ni à l'envie de dominer ; mais pour défendre notre liberté, (à la quelle on a attenté contre la foi des Traités. Je connois assez vos ennemis, pour vous assûrer que vous n'avez pas raison de les craindre.) Vos ennemis entendent bien la discipline militaire, ils nous surpassent en nombre ; mais ils se sont amollis par le luxe & par une longue paix. Votre vie dure vous a accoutumés à la fatigue. (Vous êtes animés de cette noble ardeur, qui méprise la mort quand il s'agit de combattre pour la Liberté.) Rien n'est impossible à ceux qui savent tout souffrir, & tout entreprendre. Pour moi, je ne veux me distinguer de vous qu'en vous dévançant dans les travaux & les dangers. Tous nos biens & tous nos maux seront désormais communs.

Il se tourna ensuite vers les Sénateurs, & leur dit d'un ton fier & sévere : Cambyse n'ignore

n'ignore pas les intrigues de la Cour d'Ecbatane pour ſemer de la défiance dans vos eſprits. Il ſait que vous balancez à lui accorder des ſubſides ; (il pourroit , avec une Armée , qui lui ſeroit dévouée , vous obliger de vous conformer à ſes demandes) , mais il a prévû la guerre , il a pris ſes precautions. Une ſeule bataille décidera du ſort de la Perſe ; il n'a pas beſoin de votre ſecours. Souvenez vous cependant qu'il s'agit de la liberté entiere de la Patrie. Cette liberté n'eſt-elle pas plus ſure entre les mains de mon Pere , votre Prince légitime, qu'entre celles de l'Empereur des Medes qui tient tributaires tous les Rois voiſins ? Si Cambyſe eſt vaincu , vos privileges ſont à jamais anéantis : s'il eſt victorieux , vous devez craindre la juſtice d'un Prince , que vous avez irrité par vos cabales ſecrettes.

Par ce diſcours le Prince de Perſe intimida les uns , confirma les autres dans leur devoir , & les réunit tout dans le même deſſein de contribuer au ſalut de la Patrie. Sorane parut de plus zélé , & demanda avec empreſſement d'avoir quelque commandement dans l'armée. Comme Cyrus n'avoit point caché à Cambyſe les juſtes defiances qu'il avoit de ce Miniſtre , le Roi ne ſe laiſſa

laiſſa point éblouir par les apparences. Sous prétexte de veiller à la ſureté de la Capitale, il retint Sorane auprès de ſa perſonne; mais il fit obſerver ſa conduite, de ſorte que le Satrape demeura priſonnier ſans le ſavoir.

Cyrus ayant apris qu'Aſtyage avoit fait marcher ſes troupes par les déſerts de l'Iſatis, pour pénétrer en Perſe, le prevint avec une diligence inouie. Il traverſa des montagnes eſcarpées, dont il fit garder les paſſages, & arriva dans les plaines de Paſagarde par des chemins impraticables à une armée moins accoutumée à la fatigue, & conduite par un Général moins actif, & moins vigilant.

Cyrus s'empare des meilleurs poſtes; il ſe campe près d'une chaine de montagnes, qui le défend d'un côté, & il ſe met en ſureté de l'autre, par un retranchement bien fortifié. Aſtyage paroit bientôt, & ſe campe, dans la même plaine près d'un lac.

Les deux armées furent en preſence pendant pluſieurs jours. Cyrus ne pouvant enviſager ſans douleur les ſuites d'une guerre contre ſon Ayeul, profita de ces momens pour envoyer au Camp d'Aſtyage un Sa-

trape

trape nommé Artabaze, qui lui parla ainsi :

Cyrus votre petit-fils a horreur de la guerre qu'on l'a forcé d'entreprendre contre vous : il n'a rien oublié pour la prevenir ; il ne refusera rien pour la détourner. Il écoute la voix de la nature, mais il ne peut sacrifier la liberté de son peuple. Il voudroit concilier par un traité honorable l'amour de la Patrie avec la tendresse d'un fils. Il est en état de faire la guerre, mais il n'a point de honte de vous demander la paix.

L'Empereur irrité par les conseils de Cyaxare, persista dans sa premiere résolution. Artabaze revint, sans avoir pû réussir dans sa négociation.

Cyrus se voyant réduit à la nécessité de combattre, & sachant de quelle importance il est dans les actions guerrieres, de délibérer avec plusieurs, de décider avec peu, & d'exécuter avec promptitude, assembla les Chefs de son armée, & les écouta tous. Il se determina enfin, & ne communiqua ses desseins qu'à Hystaspe, & à Harpage.

Le

Le jour ſuivant Cyrus fit répandre dans l'armée ennemie, le bruit qu'il vouloit ſe retirer, & qu'il n'oſoit combattre avec des forces inégales. Avant qu'il ſortît du camp, il fit faire les ſacrifices accoutumés; il verſa du vin en libations, & tous les Chefs firent de même. Il donna pour mot à l'armée Mythras Conducteur & Sauveur, & monta enfin à cheval, en commandant à chacun de prendre ſon rang. Les cuiraſſes de ſes ſoldats étoient compoſées de lames de fer peintes de diverſes couleurs, & ſemblables aux écailles de poiſſons. Leurs caſques d'airain étoient ornés d'un grand panache blanc. Leurs carquois pendoient au deſſus de leurs boucliers tiſſus d'oſier. Leurs dards étoient courts, leurs arcs longs, leurs flêches faites de cannes, & le cimeterre leur tomboit ſur la cuiſſe droite. L'Etendart Royal étoit un Aigle d'or avec les aîles déployées; c'eſt le même que les Rois de Perſe ont toujours conſervé depuis.

Cyrus décampa pendant la nuit, & s'avança dans les plaines de Paſagarde; Aſtyage ſe hâta de le joindre au lever de l'aurore. Soudain Cyrus fit ranger ſon armée en bataille à douze files de hauteur, afin que les javelots & les dards des derniers rangs

puſſent atteindre l'ennemi, & que toutes les parties puſſent ſe ſoutenir & ſe ſecourir ſans confuſion. Il choiſit dans chacun de ſes bataillons une troupe de ſoldats d'élite dont il forme une phalange triangulaire à la maniere des Grecs. Il place ce corps de réſerve hors des rangs derriere ſon armée en lui commandant de ne pas avancer ſans un ordre exprès de ſa part.

La plaine étoit couverte de ſable; un vent de Nord ſouffloit avec violence. Cyrus ſe poſta ſi avantageuſement, en faiſant faire un quart de converſion à ſon armée, que la pouſſiere en s'élevant donnoit dans les yeux des Medes, & favoriſoit par là le ſtratageme qu'il méditoit. Harpage commandoit l'aile droite, Hyſtaſpe l'aile gauche, Araſpe étoit au centre, Cyrus ſe portoit par tout.

L'armée des Medes formoit pluſieurs bataillons quarrés à trente de hauteur, tous bien ſerrés, pour être plus impénétrables. Au front de l'armée étoient des chariots avec de grandes faux tranchantes attachées aux eſſieux.

Cyrus ordonna à Harpage & à Hyſtaſpe d'étendre peu à peu leurs aîles, afin d'envelopper les Medes. Tandis qu'il parle, il entend

entend un coup de tonnerre : Nous ſuivons, grand Oromaze, s'écria-t-il ; & ſur le champ il commence l'Hymne du combat, au quel toute l'armée répond en jettant de grands cris, & en invoquant le Dieu Mythras.

L'armée de Cyrus ſe préſente au front en ligne droite, afin de tromper Aſtyage ; mais le milieu marchant plus lentement, & les deux aîles plus vite, elle s'étend enſuite, & prend la forme d'un croiſſant. Les Medes enfoncent ſes premiers rangs du centre, & avancent juſques aux derniers. Ils commencent déjà à crier, Victoire ! Cyrus fait avancer ſon corps de réſerve, tandis qu'Harpage & Hyſtaſpe environnent les ennemis de toutes parts, & le combat recommence.

La phalange triangulaire des Perſes ouvre les rangs des Medes, & écarte leurs chariots. Cyrus monté ſur un Courſier ſuperbe & fougueux, vole de rang en rang ; le feu de ſes yeux anime les ſoldats, & la tranquillité de ſon viſage les raſſure. Dans l'ardeur du combat actif, paiſible & préſent à lui-même, il parle aux uns, encourage les autres, & retient chacun dans ſon poſte. Les Medes enveloppés de tous côtés, ſont attaqués par devant, par derriere, & par

les flancs. Les Perſes les ſerrent, & les taillent en pieces. On n'entend plus que le bruit des armes qui s'entrechoquent, & les gémiſſemens des mourans; des ruiſſeaux de ſang inondent la plaine; le déſeſpoir, la fureur & la cruauté, répandent par tout le carnage & la mort. Cyrus ſeul conſerve l'humanité & la pitié généreuſe. Aſtyage & Cyaxare ayant été faits priſonniers, il fit ſonner la retraite & ceſſer le combat.

Cyaxare enflammé de colere, & de toutes les paſſions qui ſaiſiſſent une ame ſuperbe déchûe de ſes eſpérances, ne voulut point voir Cyrus. Il feignit d'étre bleſſé, & fit demander permiſſion de ſe faire conduire à Ecbatane; Cyrus y conſentit.

Aſtyage fut conduit en pompe à la Capitale de Perſe non comme vaincu, mais comme victorieux. N'étant plus aſſiégé par les mauvais conſeils de ſon fils, il fit la paix, & la Perſide fut déclarée à jamais un Royaume libre. Ce fut le premier ſervice que Cyrus rendit à ſa Patrie.

Le ſuccès de cette guerre ſi contraire aux eſpérances de Sorane, lui ouvrit enfin les yeux. Si l'événement avoit répondu à ſes déſirs, il auroit continué ſa perfidie; mais ſentant

ſentant qu'il ne pouvoit pas échapper, que ſes deſſeins étoient déconcertés à jamais, & qu'il n'étoit plus poſſible de les cacher, il frémit d'horreur en voyant le précipice où il s'étoit jetté, les crimes qu'il avoit commis, & le deshonneur certain qui l'attendoit. Ne pouvant plus ſupporter cette vûe affreuſe, il ſe livre à ſon déſeſpoir, ſe tue lui-même & laiſſe à toute la poſtérité un triſte exemple des excès auxquels l'ambition ſans bornes peut conduire les plus grands génies, lors même que leur cœur n'eſt pas abſolument corrompu.

Après ſa mort, Cyrus apprit tout le détail de ſes perfidies. Le Prince, ſans s'applaudir d'avoir pénétré par avance le caractère de ce Miniſtre, vit avec regret, & plaignit avec douleur la malheureuſe condition de l'homme, qui perd ſouvent tout le fruit de ſes talens, & ſe précipite quelquefois dans tous les crimes, en s'abandonnant aux égaremens d'une imagination déreglée, & d'une paſſion aveugle.

Auſſi tôt que la paix fut conclue, Aſtyage retourna dans ſes Etats. Après ſon départ, Cyrus fit aſſembler les Sénateurs, les Satrapes, tous les Chefs du peuple, & leur dit au nom de Cambyſe: Les armes de mon

pere ont affranchi la Perside de toute dépendance étrangere ; Maitre d'une armée victorieuse, il pourroit détruire vos privileges, & regner avec une autorité absolue ; mais il déteste ces maximes. Ce n'est que sous l'Empire d'Arimane que la force seule domine ; les Princes sont les images du grand Oromaze, ils doivent imiter sa conduite ; sa Raison souveraine est la regle de toutes ses volontés. (Ils ne devroient avoir d'autre guide que les loix. Un seul homme ne suffit pas à faire de bonnes loix.) Quelque sages & quelque justes que soient les Princes, ils sont toujours hommes, ils ont par conséquent des préjugés, & des passions ; quand même ils en seroient exempts, ils ont besoin de Conseillers fidèles pour les éclairer & les secourir. C'est ainsi que Cambyse veut gouverner. Il ne veut d'autorité que pour faire le bien ; il veut un frein qui l'arréte, & qui l'empéche de faire le mal. Sénateurs, bannissez vos craintes ; que vos défiances cessent ; reconnoissez votre Roi, il vous conserve tous vos droits ; aidez-le à rendre les Perses heureux ; il veut regner sur des enfans libres, & non sur des esclaves.

A ces mots, l'admiration & la joye se répandirent dans toute l'assemblée. Les uns disoient :

difoient : N'eft-ce pas le Dieu Mythras qui eft defcendu lui-même de l'Empyrée, pour renouveller le Regne d'Oromaze ? Les autres fondoient en larmes, fans pouvoir parler. Les vieillards regardoient Cyrus comme leur fils, & les jeunes gens l'appelloient leur pere ; toute la Perfide ne paroiffoit plus qu'une même famille.

C'eft ainfi que Cyrus évita tous les pieges de Sorane, qu'il triompha des complots de Cyaxare, & qu'il rendit la liberté aux Perfes. Il n'eut jamais recours ni aux lâches artifices, ni à la baffe diffimulation, indignes des grandes ames.

Peu de tems après la bataille de Pafagarde, Aftyage mourut à Ecbatane, & laiffa l'Empire à Cyaxare. Cambyfe prévoyant que l'efprit jaloux & turbulent de ce Prince exciteroit bien-tôt de nouveaux troubles, réfolut de rechercher l'alliance des Affyriens. L'Empereur des Medes, & le Roi de Babylone, étoient depuis plus d'un fiecle les deux grandes Puiffances de l'Orient ; ils travailloient fans ceffe à fe détruire mutuellement, pour fe rendre maîtres de l'Afie.

Cambyfe qui connoiffoit la capacité de fon fils, lui propofa d'aller lui-même à la

Cour de Nabucodonosor, pour traiter avec Amytis femme de ce Prince, & sœur de Mandane. Elle gouvernoit le Royaume pendant la frénésie du Roi.

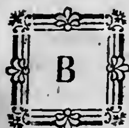
Cyrus avoit été détourné de ce voyage plusieurs années auparavant par la maladie de sa mere. Il fut charmé d'aller à Babylone, non seulement pour être utile à sa Patrie, mais aussi pour y connoître les Juifs, dont il avoit appris par Zoroastre que les Oracles contenoient des prédictions de sa grandeur future. Il n'avoit pas moins d'envie de voir de près l'état malheureux du Roi Nabucodonosor, dont le bruit s'étoit répandu par tout l'Orient. Après avoir rempli le Conseil & le Sénat de sujets fideles, & capables de secourir Cambyse, il quitta la Perse, traversa la Susiane, & arriva bientôt à Babylone.



LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE HUITIEME.



ABYLONE (siége de l'Empire des Rois d'Assyrie) avoit été fondée par Sémiramis, mais Nabucodonosor lui avoit donné ses principales beautés. Ce Conquérant, après avoir terminé de longues & de difficiles guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, s'appliqua à faire de sa Capitale une des Merveilles du monde.

Elle étoit située dans une vaste plaine arrosée par l'Euphrate. Les canaux tirés de ce fleuve rendoient la fertilité du terroir si

 grande,

grande, qu'il rapportoit autant au Roi que la moitié de son Empire (a).

Les murs de la Ville bâtis de larges briques, (cimentés avec de bitume, ou de matiere gluante qui s'éleve de la terre, & laquelle, avec le tems, devenoit plus dure que le marbre;) épais de cinquante coudées, & hauts de deux cens, formoient un quarré parfait, dont le circuit étoit de vingt lieues. Cent cinquante tours regnoient de distance en distance le long de ces murs inaccessibles, & commandoient sur toute la campagne voisine.

Cent portes d'airain s'ouvroient de tous côtés à une foule innombrable de peuple de toutes les Nations. Cinquante grandes rues traversoient la Ville de l'un à l'autre bout, & formoient en se croisant plusieurs quarrés spacieux, qui renfermoient des Palais superbes, des Places magnifiques, & des Jardins délicieux.

L'Euphrate couloit au milieu de Babylone; un pont construit sur ce fleuve avec un art surpre-

(a) Tout le détail que *je* vais faire est tiré d'Hérodote, liv. 1. de Diod. de Sicile, liv. 2. de Quint. Curce, liv. 5. Voyez aussi Prideaux, Histoire des Juifs, tom. 1.

ſurprenant joignoit les deux parties de la Ville. Aux deux extrémités de ce pont ſe voyoient deux Palais, le vieux à l'orient, & le nouveau à l'occident. Près du vieux Palais étoit le Temple de Belus. Du centre de cet édifice ſortoit une pyramide haute de ſix cens pieds, & compoſée de huit tours qui s'élevoient les unes ſur les autres toujours en diminuant. (La plus haute de ces tours étoit la place ſainte, où on célébroit les principaux myſtères.) Du ſommet de cette Pyramide, les Babyloniens obſervoient le mouvement des aſtres ; c'étoit leur principale étude, & c'eſt par-là qu'ils ſe ſont rendus celebres chez les autres Nations.

De l'autre côté du pont paroiſſoit le nouveau Palais qui avoit huit mille de tour (a). Ses fameux Jardins entourés de larges terraſſes, s'élevoient en Amphithéatre à la hauteur des murs de la Ville. La maſſe entiere étoit ſoutenue par pluſieurs arcades, dont les voutes couvertes de grandes pierres, de roſeaux enduits de bitume, de deux rangs de briques, & de plaques de plomb, rendoient le tout impénétrable à la pluye & à l'humidité. La motte dont tout étoit couvert, avoit l'épaiſſeur requiſe pour pou-

(a) Soixante ſtades.

voir ſoutenir les racines des plus grands arbres.) Là ſe voyoient des allées à perte de vûe, des boſquets, des gazons, des fleurs de toutes les eſpeces, des canaux; des reſervoirs, des aqueducs pour arroſer & embellir ce lieu de délices, aſſemblage merveilleux de toutes les beautés de la nature & de l'art.

L'auteur, ou plûtôt le créateur de tant de prodiges, égal à Hercule par ſa valeur, & ſupérieur aux plus grands hommes par ſon génie, après des ſuccès incroyables étoit tombé dans une eſpèce de manie. Il ſe croyoit transformé en bête, & il en avoit la férocité.

Cyrus ne fut pas plûtôt arrivé à Babylone, qu'il alla trouver la Reine Amytis. Cette Princeſſe étoit plongée depuis près de ſept ans dans une triſteſſe profonde; mais elle commençoit à modérer ſa douleur, parce que les Juifs qui étoient alors captifs dans la Ville, lui avoient promis la guériſon du Roi dans peu de jours. La Reine attendoit ce moment heureux avec une vive impatience; les prodiges qu'elle avoit vûs opérer par Daniel avoient attiré ſa confiance.

Cyrus

Cyrus refpecta l'affliction d'Amytis, & évita de lui parler du deffein principal de fon voyage. Il fentit que la conjoncture n'etoit pas favorable pour traiter des affaires politiques ; il attendit la guérifon du Roi fans l'efpérer. Cependant il chercha à contenter la curiofité qu'il avoit d'apprendre la Religion & les mœurs des Ifraëlites.

Daniel n'étoit pas alors à Babylone ; il étoit allé vifiter, & confoler les Juifs répandus par toute l'Affyrie. Amytis donna à Cyrus la connoiffance d'un illuftre Hebreu nommé Eleazar (pour qui elle avoit beaucoup d'eftime.) Le Prince ayant fu que le peuple de Dieu ne regardoit point la frénéfie du Roi comme une maladie naturelle, mais comme une punition divine, en demanda les caufes à Eleazar.

Nabucodonofor, dit le fage Hebreu, féduit par les impies qui l'entouroient, parvint enfin à un tel excès d'irreligion, qu'il blafphema contre le Très-Haut : & pour couronner fon impieté, il fit de nos vafes facrés, & des richeffes qu'il avoit rapportées de fon expédition dans la Judée, une Statue d'Or d'une grandeur deméfurée (& reffemblante à lui-même.) Il la fit élever, &

& consacrer dans la Plaine de Dura, & voulut qu'elle fût adorée par tous les peuples qui lui étoient soumis.

Il fut averti par des songes divins, qu'il seroit puni de son idolatrie & de son orgueil, même dès cette vie. Un Hebreu nommé Daniel, homme célebre par sa science, par sa vertu, & par sa connoissance de l'avenir, lui expliqua ces songes, & lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater sur lui.

Les paroles du Prophete firent d'abord quelque impression sur l'esprit du Roi; mais entouré de prophanes, qui méprisoient les Puissances Célestes, il négligea le songe divin, & se livra de nouveau à son impieté.

Un an après, tandis qu'il se promenoit dans ses Jardins, admirant la beauté de ses ouvrages, l'éclat de sa gloire, & la grandeur de son Empire, il oublie qu'il est homme, & devient idolatre de ses superbes imaginations. Une voix se fit entendre du Ciel, & prononça ces paroles: (O Roi Nabucodonosor, à toi s'adressent ces paroles.) Votre Royaume passera en d'autres mains: Vous serez chassé de la compagnie des hommes:

Vous

Vous habiterez avec les animaux : Vous brouterez l'herbe comme une bête pendant sept années entieres, jusqu'à ce que vous reconnoissiez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes, & qu'il les donne à qui il lui plait.

Sur le champ Dieu le frappe, & lui ôte la raison. Il fut saisi d'une maladie frénétique, & tomba dans des accès de fureur. On essaya en vain de l'enchainer; il rompit tous ses fers, & s'enfuit dans les montagnes comme un lion rugissant. Nul n'ose l'approcher sans courir risque d'être déchiré. Il n'y a que le jour du Sabbat où il ait des momens de repos, & des intervalles de raison; * il tient alors des discours dignes de l'admiration des hommes. Il y a bien-tôt sept ans qu'il est dans cet état, & nous attendons dans peu de jours sa délivrance totale selon la prédiction divine.

Dans tous les pays où j'ai passé, s'écria Cyrus en soupirant, je ne vois que de tristes exemples de la foiblesse & des malheurs des Princes. En Egypte Apriès se laisse

(*) Voyez Megast. & Abyden, cités par Joseph. Ant. l. 10. cap. 11. & par Euseb. Præp. Evang. lib. 9. cap. 41.

laiſſe immoler par ſon amitié aveugle pour un favori perfide. A Sparte deux jeunes Rois alloient perdre l'Etat ſans la ſageſſe de Chilon. A Corinthe le ſort funeſte de Périandre & de ſa famille laiſſe à toute la poſtérité un exemple plein d'horreur des malheurs qu'entraine la tyrannie. A Athènes Piſiſtrate eſt détrôné deux fois, (pour punition divine de ſes artifices. A Samos Policrate ſe laiſſe éblouir juſques à perſécuter l'innocence. En Crete les ſucceſſeurs de Minos ont anéanti le plus parfait de tous les Gouvernemens. Ici Nabucodonoſor attire la colère du Ciel par ſon impieté. Grand Oromaze ! n'avez-vous donc donné des Rois aux mortels que dans votre colère ? La grandeur & la vertu ſont-elles incompatibles ?

Le matin du jour du Sabbat, Cyrus accompagné d'Eleazar, vint au lieu où ſe tenoit le Roi de Babylone. Ils virent l'infortuné Prince deſcendre des montagnes, & ſe coucher ſous des ſaules qui bordoient l'Euphrate. En l'approchant ils garderent le ſilence; il étoit étendu ſur l'herbe, les yeux tournés vers le Ciel. Il pouſſoit de tems en tems des ſoupirs mêlés de larmes amères. Au milieu de ſes malheurs, on découvroit encore en lui un air de grandeur, qui marquoit

quoit que le Très-Haut en le puniſſant, ne l'avoit pas entierement abandonné. On n'oſoit lui parler par reſpect, ni interrompre la douleur profonde où il ſembloit être plongé.

Cyrus, vivement frappé de la triſte ſituation de ce grand Prince, demeura immobile. On voyoit en lui toutes les marques d'une ame ſaiſie de terreur & de compaſſion. Le Roi de Babylone l'obſerva, & lui dit ſans le connoître: Le Ciel me permet d'avoir des intervalles de raiſon pour me faire ſentir que je ne la poſſede point en propre; qu'elle me vient d'ailleurs, qu'un Etre ſupérieur me l'ôte, & me la rend quand il veut, & que celui qui la donne, eſt une Intelligence ſouveraine qui tient la Nature dans ſa main, & qui peut l'arranger, ou la déranger comme il lui plait.

Autrefois aveuglé par l'orgueil, & corrompu par la proſpérité, je diſois en moi-même, & à tous les faux amis qui m'environnoient: Nous ſommes nés comme à l'aventure, & après la mort nous ſerons comme ſi nous n'avions jamais été; l'ame eſt une étincelle de feu qui s'éteindra lorſque notre corps ſera réduit en cendres:

Venez

Venez donc, jouiſſons des biens préſens: Hâtons-nous d'épuiſer tous les plaiſirs: Enyvrons-nous des vins les plus exquis: Parfumons-nous d'huiles odoriferantes: Couronnons-nous de roſes avant qu'elles ſe flétriſſent: Que la force ſoit notre unique loi, & le plaiſir la regle de toutes nos actions: Faiſons tomber le juſte dans nos piéges, parcequ'il nous deshonore par ſa vertu: Interrogeons-le par les outrages & les tourmens, afin de voir s'il eſt ſincere. (a) C'eſt ainſi que je blaſphémois contre le Ciel. Voilà la ſource des malheurs qui m'accablent: Hélas! je ne les ai que trop mérités.

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il ſe leve, s'enfuit, & ſe cache dans la foret voiſine. Le diſcours de Nabucodonoſor redoubla le reſpect de Cyrus pour la Divinité, & augmenta le déſir qu'il avoit de s'inſtruire à fond de la Religion des Hebreux. Il vit ſouvent Eleazar, & entre peu à peu avec lui dans une liaiſon étroite. L'Eternel toujours attentif aux démarches de Cyrus qu'il avoit choiſi pour la délivrance de ſon peuple, vouloit préparer ce Prince par les entretiens du ſage Hebreu, à recevoir bien-tôt les inſtructions du Prophete Daniel.

Depuis

(a) Voyez la Sageſſe, chap. 2.

Depuis la captivité des Juifs les Docteurs Hebreux répandus dans les Nations s'étoient appliqués à l'étude des ſciences prophanes, & cherchoient à concilier la Religion avec la Philoſophie. Pour cet effet ils adoptoient ou abandonnoient le ſens littéral des Livres ſacrés, ſelon qu'il s'accordoit ou s'oppoſoit à leurs idées. Ils enſeignoient que les traditions des Hebreux étoient ſouvent enveloppées d'allégories ſuivant l'uſage des Orientaux, mais ils prétendoient les expliquer. C'eſt ce qui donna naiſſance depuis à la fameuſe ſecte des Allégoriques.

Eleazar étoit du nombre de ces Philoſophes. On le regardoit avec raiſon comme un des plus grands génies de ſon ſiecle. Il étoit verſé dans toutes les ſciences des Chaldéens & des Egyptiens; il avoit eu pluſieurs diſputes avec les Mages de l'Orient, pour prouver que la Religion des Juifs étoit non ſeulement la plus ancienne, mais auſſi la plus conforme à la raiſon.

Cyrus ayant entretenu pluſieurs fois le ſage Hebreu de tout ce qu'il avoit appris en Perſe, en Egypte & en Grece ſur les grandes révolutions arrivées dans l'univers, le pria un jour de lui expliquer la doctrine des

des Philosophes Hebreux ſur les trois états du monde.

(a) Nous n'adorons, répondit Eleazar, qu'un ſeul Dieu, infini, éternel, immenſe. Il s'eſt nommé Celui qui eſt, pour marquer qu'il exiſte par lui-même, & que tous les autres Etres n'exiſtent que par lui. Riche de ſes propres richeſſes, heureux par ſa félicité ſuprême, il n'avoit pas beſoin de produire d'autres ſubſtances pour accroître ſa gloire. Mais il a voulu, par un noble & libre effort de ſa volonté bienfaiſante, créer pluſieurs ordres d'Intelligences pour les rendre heureuſes.

L'homme forme d'abord l'idée de ſon ouvrage avant que de l'exécuter; mais l'Eternel conçoit, produit, & arrange tout par le même acte ſans travail & ſans ſucceſſion. Il penſe, & tout d'un coup ſe préſentent devant lui toutes les manieres par leſquelles il peut ſe peindre au dehors. Un monde d'idées ſe forme dans l'entendement divin. Il veut, & ſoudain des Etres réels ſemblables à ſes idées rempliſſent ſon immenſité. La vaſte Nature eſt produite, diſtincte & ſéparée de l'eſſence divine.

Le

(a) Voyez la Mythologie des Rabbins dans le Diſcours.

Le Créateur s'eſt dépeint en deux façons, par de ſimples Tableaux, & par des images vivantes. De-là deux ſortes de créatures eſſentiellement diſtinguées. La Nature matérielle, & la Nature intelligente. L'une ne fait que repréſenter quelques perfections de ſon original ; l'autre le connoit, & en jouit. C'eſt ainſi qu'il y a une infinité de ſpheres remplies d'intelligences qui les habitent.

Tantôt ces Eſprits s'abiment dans leur origine, pour en adorer les beautés toujours nouvelles ; quelquefois ils admirent les perfections du Créateur dans ſes ouvrages ; c'eſt leur double bonheur. Ils ne peuvent pas contempler ſans ceſſe la ſplendeur de l'eſſence divine ; leur nature foible & finie demande qu'ils ſe voilent de tems en tems les yeux ; voilà pourquoi la Nature matérielle fut produite ; c'étoit pour le délaſſement des Intelligences.

Deux ſortes d'Eſprits perdirent ce bonheur par leur infidélité. Les uns appellés Cherubims étoient d'un ordre ſupérieur ; ce ſont à préſent les Eſprits infernaux. Les autres appellés Iſchims étoient d'une nature moins parfaite ; ce ſont les ames qui habitent actuellement les corps mortels.

Le

Le Chef des Cherubims approchoit plus près du trône que les autres Efprits. Comblé des dons les plus éminens du Très-Haut, il perdit fa fageffe par le vain amour de lui-même. Enyvré de fa propre beauté, il fe regarda, & s'éblouit par l'éclat de fa lumiere, il s'énorgueillit d'abord, fe revolta enfuite, & entraina dans fa rebellion la plûpart des Génies de fon Ordre.

Les Ifchims s'attacherent trop aux objets matériels, ils oublierent dans la jouiffance des plaifirs créés la fouveraine félicité des Efprits. Les premiers s'éleverent trop par vanité; les autres s'abaifferent trop par volupté.

Alors une grande révolution arriva dans les Cieux. La fphere des Cherubims devint un cahos ténébreux où ces intelligences malheureufes déplorent fans confolation la félicité qu'elles ont perdue.

Les Ifchims moins coupables, parcequ'ils n'avoient péché que par foibleffe, furent condamnés par le Tout-puiffant à animer des corps mortels. Dieu permit qu'ils tombaffent dans une efpece de léthargie, pour oublier leur ancien état.

La

La Terre qu'ils habitoient, changea de forme; elle ne fut plus un lieu de délices, mais un exil pénible, où le combat continuel des élémens assujettit les hommes aux maladies & à la mort. Voilà le sens caché du grand Législateur des Hebreux, quand il parle du Paradis terrestre, & de la chûte de nos premiers Peres. Adam ne représente pas un seul homme, mais toute l'espéce humaine. Chaque nation a ses allégories, nous avons aussi les nôtres. Ceux qui s'arrêtent à la lettre, en sont blessés, & trouvent dans nos livres des expressions qui paroissent trop humaniser la Divinité; mais le vrai sage pénetre le sens profond, & y découvre les mysteres de la plus haute sagesse.

Les ames détachées de leur origine n'eurent plus entr'elles un principe d'union fixe. L'ordre de la génération, les besoins mutuels, & l'amour propre, devinrent ici bas les seuls liens de notre société passagere, & prirent la place de la justice, de l'amitié & de l'amour de l'ordre, qui réunissent les Esprits célestes.

Il arriva plusieurs autres changemens dans ce séjour mortel, changemens conformes à l'état des ames qui souffrent, & méritent de souffrir,

ſouffrir, & qui doivent être guéries par leurs ſouffrances.

Enfin le grand Prophéte que nous appellons Meſſie, viendra rétablir l'ordre dans l'univers. C'eſt lui qui eſt le Chef & le Conducteur de toutes les Intelligences. Il eſt le premier né de toutes les créatures. La Divinité s'eſt unie à lui d'une maniere intime dès le commencement des tems. C'eſt lui qui venoit entretenir nos premiers peres ſous une forme humaine. C'eſt lui qui apparut ſur la montagne ſainte à notre Légiſlateur. C'eſt lui qui a parlé aux Prophêtes ſous une figure viſible. C'eſt lui qu'on appelle par-tout le déſiré des Nations, parcequ'il leur a été connu, quoiqu'imparfaitement, par une tradition antique dont elles ignorent l'origine. C'eſt lui enfin qui viendra triomphant ſur les nues pour rétablir l'Univers dans ſa ſplendeur & ſa félicité primitives.

Voilà le plan général de la Providence. Le fondement de toute la Loi, & de toutes les Propheties, eſt l'idée d'une nature pure dès ſon origine, d'une nature corrompue par le péché, & d'une nature qui doit être renouvellée un jour. Ces trois grandes vérités nous ſont dépeintes dans nos Livres ſacrés

ſacrés ſous pluſieurs images différentes. La captivité des Iſraëlites dans l'Egypte, leur voyage par le déſert, & leur arrivée dans la terre de promiſſion, nous repréſentent la chûte des ames, les peines qu'elles ſouffrent pendant cette vie mortelle, & leur retour dans la Patrie céleſte.

Cyrus tranſporté, & preſque hors de lui, n'oſoit interrompre le Philoſophe. Voyant enfin qu'il ne parloit plus, Vous me donnez, lui dit-il, une plus haute idée de la Nature divine que les Philoſophes des autres nations. Ils ne m'avoient repréſenté le premier Principe que comme une ſouveraine intelligence qui a débrouillé le cahos d'une matière éternelle; mais vous m'apprenez que celui qui eſt, a non ſeulement arrangé cette matière, mais qu'il l'a produite, qu'il lui a donné l'être comme le mouvement, & qu'il a rempli ſon immenſité de nouvelles ſubſtances auſſi bien que de nouvelles formes. (Les Amilictes, les Jynges les Coſmogoges, tous les Génies qui habitent l'Empyrée, & toutes les Divinités ſubordonnées, qu'on adore dans d'autres pays, ne ſont pas des parties de ſa puiſſance.) Vous ne me faites voir dans l'Univers qu'une ſeule Divinité ſuprême, qui donne l'exiſtence,

la raiſon, & la vie à tous les êtres. Voilà le Dieu d'Iſraël ſi ſupérieur à ceux de tous les autres peuples.

Je vois de plus que votre Théologie eſt parfaitement conforme à la doctrine des Perſes, des Egyptiens, & des Grecs ſur les trois Etats du monde.

Zoroaſtre, inſtruit des ſciences des Gymnoſophiſtes, m'a parlé du premier Empire d'Oromaze avant la revolte d'Arimane, comme d'un état où les eſprits étoient heureux & parfaits. En Egypte la Religion d'Hermés nous repréſente le regne d'Oſiris, avant que le monſtre Typhon eût percé l'œuf du monde, comme un état exempt de malheurs & de paſſions. Orphée a chanté le Siecle d'or, comme un état de ſimplicité & d'innocence. Chaque Nation forme une idée de ce monde primitif ſelon ſon génie. Les Mages tous Aſtronomes l'ont placé dans les Aſtres. Les Egyptiens tous Philoſophes en ont fait une République de Sages. Les Grecs qui aiment les images champêtres, l'ont dépeint comme un ſéjour de Bergers.

Je remarque encore que les Sybilles ont annoncé l'avénement d'un Héros qui doit deſcendre du Ciel pour ramener Aſtrée ſur

la

la terre. Les Perſes l'appellent Mythras, les Egyptiens Orus, les Grecs Jupiter Conducteur & Sauveur. Ils different, il eſt vrai, dans leurs peintures ; mais tous conviennent des mêmes vérités. Tous ſentent que l'homme n'eſt plus ce qu'il étoit, & qu'un jour il prendra une forme plus parfaite. Le mal a commencé, le mal finira ; Dieu ne peut pas ſouffrir une tâche éternelle dans ſon ouvrage. Voilà le triomphe de la lumiere ſur les ténebres. Voilà le tems fixé par le deſtin, pour la deſtruction totale de Typhon, d'Arimane & de Pluton infernal. Voilà le période préſcrit dans toutes les Religions pour rétablir le Regne d'Oromaze, d'Oſiris, & de Saturne.

Cependant, continua Cyrus, il ſe préſente ici une grande difficulté que nul Philoſophe n'a pû me réſoudre. Je ne conçois pas comment le mal a pû arriver ſous le gouvernement d'un Dieu bon, ſage, & puiſſant. S'il eſt ſage, il a dû le prévoir. S'il eſt puiſſant, il a pû l'empêcher ; s'il eſt bon, il a dû le prévenir. Montrez-moi de quoi juſtifier la Sageſſe éternelle. Pourquoi Dieu a-t-il créé des Etres intelligens capables du mal ? Pourquoi leur a-t-il fait un don ſi funeſte ?

La liberté, répond Eleazar, eſt une ſuite néceſſaire de notre nature raiſonnable. Etre libre, c'eſt pouvoir choiſir; choiſir, c'eſt préférer.

Tout Etre capable de raiſonner & de comparer, peut préférer & par conſéquent choiſir. Voilà la différence eſſentielle entre les corps & les eſprits; les uns ſont tranſportés néceſſairement par tout où la force mouvante les pouſſe; les autres ne ſe laiſſent mouvoir que par la raiſon qui les éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous donner l'intelligence, ſans nous donner la liberté.

Ne pouvoit-il pas, reprit Cyrus, nous empêcher d'abuſer de notre liberté, en nous découvrant la Vérité avec une évidence ſi parfaite, qu'il nous eût été impoſſible de nous méprendre? Quand le Bien ſuprême ſe montre avec ſon attrait infini, il ravit tout l'amour de la volonté: Il fait diſparoître tout autre bien, comme le grand jour diſſipe les ombres de la nuit.

La lumiere la plus pure, replique Eleazar, n'éclaire point, quand on ne veut pas voir. Or toute Intelligence finie peut détourner ſes yeux de la Vérité. Je vous ai

ai déja dit que les esprits ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur de l'Essence divine; ils sont de tems en tems obligés de se voiler les yeux. C'est alors que l'amour propre peut les séduire, & leur faire prendre un bien apparent pour un bien réel. Ce faux bien peut les éblouir, & les distraire du Bien véritable. L'amour de nous-mémes est inséparable de notre nature. Dieu en s'aimant, aime essentiellement l'ordre, parce qu'il est l'ordre lui-même; mais la créature peut s'aimer sans aimer l'ordre; par-là tout esprit créé est nécessairement & essentiellement faillible. Demander pourquoi Dieu a fait des Intelligences faillibles, c'est demander pourquoi il les a fait finies, c'est demander pourquoi il n'a pas créé des Dieux aussi parfaits que lui-même? C'est vouloir l'impossible.

Dieu ne peut-il pas, dit enfin Cyrus, employer sa toute-Puissance pour forcer des Intelligences libres à voir & à goûter la Vérité?

Sous l'Empire de Dieu même, répond Eleazar, le despotisme & la liberté, sont incompatibles. Le goût, la volonté & l'amour, ne se forcent point. Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre;

mais il ne veut pas employer ſa puiſſance abſolue, pour détruire la nature libre des Intelligences. S'il le faiſoit, elles n'agiroient plus par choix, mais par force; elles obéiroient, mais elles n'aimeroient pas. Or Dieu veut être aimé; voilà le ſeul culte digne de lui. Il ne le demande pas pour ſon propre avantage, mais pour le bien de ſes créatures. Il veut qu'elles ſoient heureuſes, & qu'elles contribuent à leur bonheur; qu'elles ſoient heureuſes par amour, & par un amour de pur choix. C'eſt ainſi que leur mérite augmente leur félicité.

Je commence à vous entendre, dit Cyrus. Le mal moral ne vient point de l'Etre ſouverainement bon, ſage & puiſſant, qui ne peut pas manquer à ſa créature, mais de la foibleſſe inſéparable de notre nature bornée, qui peut ſe tromper & s'égarer. Expliquez-moi à préſent quelle eſt la cauſe du mal phyſique. La bonté infinie de Dieu n'auroit-elle pas pû ramener à l'ordre ſes créatures criminelles, ſans les faire ſouffrir? Un bon pere auroit tort de ſe ſervir de punitions, s'il pouvoit gagner ſes enfans par la douceur.

Je vous ai déja dit, répondit Eleazar, que nous ſommes capables d'un double bonheur.

heur. Si Dieu nous continuoit après notre revolte, la pleine jouiſſance des plaiſirs créés, nous n'aſpirerions plus à l'union avec le Créateur; nous nous contenterions d'une félicité inférieure, ſans chercher la ſuprême béatitude de notre nature. Le ſeul moyen d'empêcher à jamais des Etres libres de retomber dans le déſordre, eſt de leur faire ſentir pour un tems les funeſtes ſuites de leur égarement. Dieu doit à ſa juſtice la punition des coupables, pour ne pas autoriſer le crime; mais il la doit auſſi à ſa bonté, pour corriger les criminels. Le mal phyſique eſt néceſſaire pour guérir le mal moral, & la ſouffrance eſt l'unique remede du péché.

Je vous comprens, dit Cyrus, Dieu ne pouvoit pas priver les eſprits de liberté ſans les priver d'intelligence; ni les empêcher d'être faillibles ſans les rendre infinis; ni les rétablir après leur chûte que par des peines expiatrices, ſans bleſſer ſa juſtice & ſa bonté. Exempt de toutes ſortes de paſſions, il n'a ni colere ni vengeance. Il ne chatie que pour corriger: Il ne punit que pour guérir.

Oui, répond Eleazar, tous ſouffriront plus ou moins, ſelon qu'ils ſe ſont plus ou

moins égarés. Ceux qui ne se font jamais éloignés de leur devoir, surpasseront à jamais les autres en connoissance & en bonheur. Ceux qui tarderont à revenir de l'égarement, seront toujours inférieurs en perfection & en félicité. La réunion des esprits à leur premier Principe, ressemble au mouvement des corps vers leur centre; plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente. Voilà l'ordre établi par la Sagesse éternelle; voilà la loi immuable de la Justice distributive, dont Dieu ne peut se dispenser sans manquer essentiellement à lui-même, sans autoriser la revolte, sans exposer tous les êtres finis & faillibles à troubler l'harmonie universelle.

La conduite de Dieu ne nous choque que parceque nous sommes finis & mortels. Elevons-nous au-dessus de ce lieu d'exil, parcourons toutes les régions céleſtes, nous ne verrons le désordre & le mal que dans ce coin de l'Univers. La Terre n'est qu'un atome en comparaison de l'immensité. Tous les siecles ne sont qu'un moment par rapport à l'éternité. Ces deux infiniment petits disparoitront un jour. Encore un moment, & le mal ne sera plus. Mais notre esprit borné, & notre amour propre,

nous

nous grossissent les objets, & nous font regarder comme grand ce point qui entr'ouvre les deux éternités.

Voilà, continua Eleazar, tout ce que l'esprit de l'homme peut imaginer, pour rendre intelligibles les voyes de Dieu. C'est ainsi que nous confondons la Raison par la Raison même. C'est par ces principes que nos Docteurs imposent silence aux Philosophes des nations qui blasphement contre la Sagesse Souveraine, à cause des maux & des crimes que nous voyons ici-bas. Au reste, notre Religion ne consiste pas dans ces spéculations. Elle est moins un systême philosophique, qu'un établissement surnaturel. Daniel vous en instruira. Il est aujourd'hui le Prophete du Très-haut. L'Eternel lui montre quelquefois l'avenir comme présent, & lui prête sa puissance pour opérer des prodiges. Il doit revenir bientôt à Babylone. Il vous fera voir les Oracles contenus dans nos Livres sacrés, & vous apprendra les desseins de Dieu sur vous.

C'est ainsi qu'Eleazar instruisit Cyrus: Le Philosophe Hebreu fatiguoit en vain son esprit pour approfondir les mysteres impénétrables de la Sagesse Divine. Ce qu'il y avoit de défectueux dans ses opinions, fut

O 5 bientôt

bientôt redreſſé par les inſtructions plus ſimples & plus ſublimes de Daniel, qui revint à Babylone peu de jours après.

C'étoit le tems marqué par les Prophetes pour la délivrance de Nabucodonoſor ; ſa frénéſie ceſſa, & la raiſon lui fut rendue. Avant que de rentrer dans ſa Capitale, il voulut rendre un hommage public au Dieu d'Iſraël dans le même lieu où il avoit fait éclater ſon impiété.

Il ordonna à Daniel d'aſſembler les Princes, les Magiſtrats, les Gouverneurs des Provinces, tous les Grands de Babylone, & de les conduire dans les plaines de Dura, où il avoit fait élever quelques années auparavant la fameuſe Statue d'or. Revêtu de ſa Robe Impériale, il monte ſur une éminence, d'où il pouvoit être vû de tout le peuple. Il n'avoit plus rien de féroce, ni de ſauvage ; malgré l'état affreux où l'avoient réduit ſes ſouffrances, on découvroit ſur ſon viſage un air tranquille & majeſtueux. Il ſe tourne vers l'Orient, il ôte ſon diademe, & ſe proſterne le viſage contre terre, & prononce trois fois le redoutable nom de JEHOVAH !.)

Après

Après avoir adoré l'Eternel pendant quelque tems dans un profond silence, il se leve, & parle ainsi : Peuples assemblés de toutes les nations, c'est ici que vous avez vû autrefois les marques éclatantes de mon orgueil insensé ; c'est ici que je voulus usurper les droits de la Divinité, & vous forcer d'adorer l'ouvrage de mes mains. Pour punir cet excès d'irreligion, le Très-Haut m'a condamné à brouter l'herbe avec les animaux pendant sept années entieres. Les tems sont accomplis. J'ai levé mes yeux vers le Ciel, j'ai reconnu la puissance du Dieu d'Israël. Le sens, & l'esprit me sont rendus. Votre Dieu (continua-t-il en se tournant vers Daniel est véritablement le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois. Tous les habitans de l'Univers sont devant lui comme un néant : Il fait tout ce qu'il lui plait dans le ciel & sur la terre. Sa sagesse égale sa puissance, & toutes ses voyes sont pleines de Justice. Il humilie les superbes quand il veut & releve ceux qu'il avoit humiliés. Apprenez, Princes ; apprenez, peuples ; apprenez tous, à rendre hommage à sa grandeur, & à sa gloire !

A ces mots l'assemblée poussa des cris de joye, & remplit l'air d'acclamations en l'hon-

neur du Dieu d'Iſraël. Nabucodonoſor fut reconduit avec pompe à ſa Capitale, & reprit le gouvernement de ſon Royaume. Il éleva Daniel aux plus grandes dignités, & les Juifs furent honorés des premieres charges dans toutes les provinces de ſon Empire.

Peu de jours après Amytis préſenta Cyrus à Nabucodonoſor: Le Roi des Aſſyriens reçut le jeune Prince avec tendreſſe, & l'écouta favorablement.

Cependant les Grands de Babylone qui entroient dans le Conſeil du Roi, repréſenterent vivement, qu'il feroit dangereux d'irriter la Cour d'Ecbatane dans un tems où les forces de l'Etat avoient été très-diminuées par les troubles ſurvenus pendant la maladie du Roi; que la bonne politique demandoit qu'on fomentât les diſcordes des Medes & des Perſes, afin que ces deux ennemis puſſent s'affoiblir mutuellement; & qu'enfin le Roi pourroit profiter de leur diviſion pour étendre ſes conquêtes.

Nabucodonoſor revenu de ces fauſſes maximes par les malheurs qu'il avoit éprouvés, ne ſe livra point aux projets ambitieux de ſes Miniſtres. Cyrus profita de ces diſpoſitions pour faire connoître au Roi les avantages

tages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyse. Il fit sentir à Nabucodonosor que les Médes étoient les seuls rivaux de sa puissance en Orient ; qu'il étoit de son interêt de ne pas laisser accabler les Perses ; mais plutôt de s'en faire des amis qui serviroient de barriere à son Empire contre les entreprises de Cyaxare ; & qu'enfin la Perside par sa situation étoit un pays très-propre à faire passer les Babyloniens dans la Medie, en cas que ce Prince ambitieux voulût les attaquer.

Le Prince de Perse, parla dans les Assemblées publiques & particulieres avec tant d'éloquence & de force ; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura plusieurs mois, tant de candeur & de bonne-foi ; il ménagea les Grands avec tant de délicatesse & de prudence, qu'il gagna tous les esprits. L'alliance fut jurée d'une maniere solemnelle, & Nabucodonosor y demeura fidèle tout le reste de sa vie.

Cyrus impatient de voir les Livres sacrés des Juifs qui contenoient des oracles sur sa grandeur future, entretenoit tous les jours Daniel : Le Prophete de son côté ne cherchoit qu'à instruire le jeune Prince de la Religion des Hebreux. Daniel ouvrit enfin

les

les Livres d'Isaïe qui avoit annoncé Cyrus par son propre nom, cent cinquante ans avant sa naissance, comme un Prince que Dieu destinoit d'être le Conquérant de l'Asie, & le libérateur de son peuple.

Cyrus fut saisi d'étonnement & de respect, en voyant une prédiction si claire & si circonstanciée; chose inconnue chez les autres peuples, où les Oracles sont toujours obscurs & équivoques.

Eleazar, dit-il au Prophete, m'a déja montré que les grands principes de votre Théologie sur les trois états du monde, s'accordent avec ceux des autres Nations. Il m'a donné l'idée d'un Dieu créateur que je n'ai point trouvée chez les autres Philosophes. Il a levé toutes mes difficultés sur l'origine du mal, par la nature libre des esprits. Il ferme la bouche à l'impieté par ses raisonnemens sublimes sur la préexistence des ames, sur leur chûte volontaire, & sur leur réparation finale. Mais il ne m'a point parlé de l'établissement surnaturel de votre Religion. Je vous conjure par le Dieu que vous adorez, de répondre à mes questions. Votre tradition a-t-elle la même source que celle des autres peuples? Vous a-t-elle été transmise par un canal plus sur? Votre Législateur.

gislateur étoit-il un ſimple Philoſophe, ou un Homme Divin ?

Je ſai, répond Daniel, tous les efforts qu'ont fait nos Docteurs pour accommoder la Religion au goût des Sages de la terre. Mais ils s'égarent, & ſe perdent dans une foule d'opinions incertaines. (L'origine & la duration du Mal, ſous l'empire d'un Créateur bon, ſage & puiſſant, eſt un énigme qui a toujours exercé l'eſprit des Savans. C'eſt en vain qu'on s'efforce à en donner l'explication. Les Philoſophes Chaldéens, Egyptiens, Grecs, comme auſſi nos Hebreux ſe ſont embrouillés & confondus par la multiplicité de leurs raiſonnemens ſur cette matière.) Il y a toujours quelque endroit par où la vérité leur échappe. (Qui peut comprendre les deſſeins de Dieu, ou pénétrer dans ſes buts ſecrets ?) Nos penſées ſont foibles, & nos conjectures trompeuſes ; le corps appéſantit l'ame, & cette demeure terreſtre abbat l'eſprit qui veut s'élever trop haut.

Le déſir de tout pénétrer, de tout expliquer, & de tout ajuſter à nos idées imparfaites, eſt la plus dangereuſe maladie de l'eſprit humain. Le plus ſublime effort de notre foible raiſon, eſt de ſe taire devant

la

a Raiſon ſouveraine. Laiſſons à Dieu le ſoin de juſtifier un jour les voyes incompréhenſibles de ſa Providence. Notre orgueil & notre impatience font que nous ne voulons pas attendre ce dénouement ; nous voulons devancer la lumiere, & nous la perdons de vûe.

Oubliez donc toutes les ſpéculations ſubtiles des Philoſophes. Je veux vous parler un langage plus ſimple & plus certain. Je ne vous propoſerai que faits palbables, dont les yeux, les oreilles, & tous les ſens de l'homme ſont juges.

Vous avez appris par la doctrine univerſelle de toutes les nations, que la nature humaine eſt déchûe de la pureté de ſon origine. En ceſſant d'étre juſte, elle ceſſa d'étre immortelle. Les ſouffrances ſuccéderent au crime, & les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire ſoupirer ſans ceſſe après une meilleure vie.

Pendant les premiers tems qui ont ſuivi cette chûte, la Religion n'étoit point écrite ; ſa morale ſe trouvoit dans la Raiſon méme, & la tradition des Anciens tranſmettoit à la poſtérité la connoiſſance des Myſte-

Myſteres. Il étoit alors aiſé de conſerver cette tradition dans ſa pureté, parceque les mortels vivoient pluſieurs ſiecles.

Les connoiſſances ſublimes de ces premiers hommes n'ayant ſervi qu'à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite, hors la ſeule famille de Noë, afin d'arrêter le cours de l'impieté, & la multiplication des vices. Les Cataractes du Ciel s'ouvrirent, les eaux ſortirent des abymes, & produiſirent un déluge univerſel, dont il reſte encore quelques veſtiges dans la tradition de preſque toutes les Nations. La prémiere conſtitution de l'Univers changée d'abord par la chûte de l'homme, fut affoiblie de nouveau par cette inondation. Les ſucs de la terre furent altérés, les herbes & les fruits n'eurent plus leur premiere force. L'air chargé d'une humidité exceſſive fortifia les principes de la corruption, & la vie des hommes fut abrégée.

Les Deſcendans de Noé, s'étant répandus par toutes les régions de la terre, oublierent bien-tôt cet effet terrible de la colere de Dieu, & ſe livrerent à toute ſorte de crimes.

Ce

Ce fut alors que l'Eternel voulut se choisir un peuple, pour être le dépositaire de la Religion, de la morale, & de toutes les vérités divines, afin d'empêcher qu'elles ne fussent dégradées & perdues par l'imagination, les passions, & les vains raisonnemens des hommes.

Abraham mérita, par sa foi & par son obéissance, d'être le Chef & le Pere de ce peuple heureux. Dieu lui promit que sa postérité seroit multipliée comme les étoiles du Ciel, qu'elle posséderoit un jour la terre de Chanaan, & que le Désir des Nations en naitroit dans la plénitude des tems.

La famille naissante de ce Patriarche, foible dans ses commencemens, descend en Egypte, s'y accroit, (excite la jalousie des Egyptiens,) & devient esclave : Epurée pendant quatre siecles par toute sorte de malheurs, Dieu suscita enfin Moïse pour la délivrer.

Le Très-Haut, après avoir éclairé notre Libérateur par les lumieres les plus pures, lui prête sa toute-puissance pour prouver sa mission divine par les merveilles les plus éclatantes ; la Nature entiere est changée & dérangée à tout moment.

Le

Le ſuperbe Roi d'Egypte refuſe d'obéir aux ordres du Tout-Puiſſant. Moïſe remplit ſa Cour de ſignes effrayans de la vengeance céleſte. (Il leve ſa main, & tout le Royaume apperçoit ſa redoutable puiſſance.) Les rivieres ſe changent en fleuves de ſang : une foule d'inſectes vénimeux porte les maladies & la mort ſur les plantes, les animaux, & les hommes ; le tonnerre mêlé d'une pluye de grêle répand par-tout ſes exhalations peſtiferées ; une obſcurité profonde qui ſuccede aux élairs, efface pendant trois jours entiers les lumieres du Ciel ; un Ange exterminateur détruit dans une ſeule nuit tous les premiers nés de l'Egypte.

Le peuple de Dieu ſort enfin de ſon exil. Pharaon le pourſuit avec une armée formidable. Une colonne de feu nous éclaire pendant la nuit, & un nuage épais couvre notre marche pendant le jour. Moïſe parle, la mer ſe ſépare en deux, nos Peres la traverſent à pied ſec ; ſoudain les vagues impétueuſes ſe réuniſſent avec fureur pour abimer la Nation infidele.

Les Iſraëlites errent pendant quarante ans dans le déſert, où ils éprouvent la faim, la ſoif, l'intempérie des élémens. Ils murmurent

murent contre Dieu. Moïſe parle de nouveau : Une nourriture miraculeuſe deſcend du Ciel ; des rochers arides deviennent des fontaines d'eau vive ; la terre s'entr'ouvre, & engloutit ceux qui refuſent de croire, ſans voir l'accompliſſement des promeſſes.

C'eſt dans ce déſert affreux que Dieu parle au cœur humain, & qu'il publie lui-même ſa Loi ſainte, & qu'il dicte tous les rites & les ſtatuts de notre Religion. Il appelle notre Conducteur ſur le ſommet du Sinaï ; la montagne s'ébranle ; l'Eternel fait entendre ſa voix au milieu des tonneres & des éclairs, il déploye ſon pouvoir redoutable pour frapper des eſprits moins ſenſibles à l'amour qu'à la crainte.

Cependant la bonté de Dieu n'éclate pas avec moins de majeſté que ſa puiſſance. Celui que les cieux & la terre ne peuvent contenir, veut habiter d'une maniere ſenſible parmi les enfans d'Iſraël, & diriger lui-même tous leurs pas. Un Temple mobile s'éleve par ſon ordre ; l'Arche d'Alliance eſt conſtruite : l'Autel eſt ſanctifié par la préſence de la gloire du Très-Haut. Les rayons d'une l'umiere céleſte environnent le Tabernacle, & du milieu des Cherubins le Seigneur

gou-

gouverne ſon peuple, & lui fait connoitre à tout moment ſes volontés.

Moïſe écrit, par l'ordre de Dieu même, notre Loi, & notre hiſtoire, preuves éternelles de la bonté ſouveraine, & de notre ingratitude. Il met ce Livre peu avant ſa mort entre les mains de tout le peuple. Il falloit le conſulter à chaque inſtant pour connoître non ſeulement la Religion, mais auſſi les Loix Politiques. Chaque Hebreu eſt obligé de le lire une fois par an, & de le tranſcrire au moins une fois pendant ſa vie. On ne pouvoit altérer, ni corrompre ces Annales ſacrées, ſans que l'impoſture fût découverte & punie comme un crime de lezé-majeſté divine ; & comme un attentat contre l'autorité civile.

Moïſe meurt ; nos Peres ſortent du déſert. La Nature obéit à la voix de Joſué notre nouveau Conducteur ; les fleuves remontent vers leur ſource ; le Soleil ſuſpend ſon cours ; les murs des plus fortes Villes s'écroulent à l'approche de l'Arche, les idoles ſe briſent à ſon aſpect, les Nations les plus helliqueuſes ſont diſperſées devant les armes triomphantes des Hebreux, qui ſe rendent enfin maîtres de la Terre promiſe.

A peine ce Peuple ingrat & leger eſt-il établi dans ce pays de délices, qu'il s'ennuye de l'empire de Dieu, & veut être gouverné comme les autres Nations. L'Eternel lui accorde un Roi dans ſa colere; (le premier de nos Monarques eſt rejetté pour ſa deſobéiſſance;) David regne ſelon le cœur de Dieu, il étend ſes conquêtes, & le Trône eſt affermi dans ſa Maiſon; mais il n'eſt permis qu'à Salomon ſon fils, le plus ſage & le plus pacifique de nos Princes, d'élever un Temple ſuperbe à Jeruſalem. Le Dieu de paix fixe ſon ſéjour ſur la montagne de Sion; Le miracle de l'Arche ſe perpétue; la Majeſté divine remplit le lieu ſaint; & du ſanctuaire redoutable on entend tous les jours des Oracles qui répondent à la voix du Pontife.

Pour rappeller à tout moment la mémoire de tant de prodiges, & pour en démontrer la vérité à tous les ſiecles futurs, Moïſe, Joſué, nos Juges & nos Monarques, établiſſent des Fêtes ſolemnelles, & des Cérémonies auguſtes. Une Nation entiere concourt hautement, univerſellement, ſucceſſivement, à rendre témoignage à ces miracles par des monumens continués de génération en génération. Tandis que les Iſraëlites

lites demeurent fidéles, le Dieu des armées les protege & les rend invincibles selon ses promesses ; mais aussi-tôt qu'ils se laissent corrompre, il les livre en proye à leurs ennemis. Il les châtie cependant en Pere, sans les abandonner entierement. Dans chaque siecle il suscite des Prophetes qui nous ménacent, nous éclairent, & nous corrigent. Ces Sages séparés de tous les plaisirs terrestres, s'unissent à la vérité suprême. Les yeux de l'ame, fermés depuis l'origine du mal, s'ouvrent dans ces hommes divins, pour pénétrer dans les conseils de la providence, & pour en connoître les secrets.

Les Jugemens de Dieu éclatent plusieurs fois sur les Hebreux indociles, & plusieurs fois la Nation choisie ramenée par les Prophetes, reconnoit le Dieu de ses peres. Elle cede enfin au malheureux penchant qu'ont tous les mortels de corporaliser la Divinité, & de se former un Dieu semblable à leurs passions. Le Très-Haut fidéle dans ses ménaces comme dans ses promesses, nous a soumis depuis plusieurs années au joug de Nabucodonosor ; (Jerusalem a été désolée, & le saint Temple démoli.) Nous errons vagabonds, captifs & éplorés

éplorés ſur les rives de l'Euphrate ; (dans un ſilence morne , quand nous penſons à Sion.)

Dieu s'étant ſervi de ce Conquérant pour accomplir ſes deſſeins éternels, l'a humilié & terraſſé dans ſa colere. Vous avez vû ſa punition & ſa délivrance. Cependant la meſure de la juſtice divine n'eſt pas encore remplie ſur la race d'Abraham : C'eſt vous, ô Cyrus , qui êtes deſtiné par le Tout-puiſſant pour être ſon libérateur. Jeruſalem repeuplera ; la Maiſon du Seigneur ſera rebâtie , & la gloire de ce nouveau Temple, qui doit être honoré un jour de la préſence du Meſſie , ſurpaſſera de beaucoup la magnificence du premier.

Quel eſt donc , dit alors Cyrus , (étonné de ce récit & ne pouvant pas encore comprendre la grandeur & la dignité de la Loi des Hébreux ,) le deſſein de cette Loi, dictée par DIEU même avec tant de pompe , conſervée par vos Peres avec tant de ſoins & renouvellée par vos Prophetes au milieu de tant de prodiges ? En quoi differe-t-elle de la Religion des autres Peuples ?

Le

Le dessein de la Loi & des Prophetes, reprit Daniel, de nos cérémonies, de notre culte, de nos sacrifices, est de montrer que toutes les créatures étoient pures dès leur origine, (n'ayant rien de contagieux ou de mortel en elles ;) que tous les hommes naissent à présent malades, corrompus, ignorans jusqu'à ne pas connoitre leur maladie ; que la nature humaine ne peut être rétablie dans sa perfection que par l'avénement du Messie.

Ces trois idées dont les traces se remarquent dans toutes les Religions, ont été transmises de siecle en siecle depuis le deluge jusqu'à nous. Noé les enseigna à ses enfans, dont la postérité les repandit par toute la terre. Mais en passant de bouche en bouche elles ont été altérées & obscurcies par l'imagination des Poëtes, par la superstition des Prêtres, & par le génie différent de chaque Peuple. On en voit des vestiges plus marqués parmi les Orientaux & les Egyptiens, parcequ'Abraham a été célebre dans l'Asie, & que le Peuple de Dieu a été longtems captif sur les bords du Nil. Mais ces vérités antiques n'ont été conservées pures & sans melange que dans les Oracles écrits par notre Législateur, par nos Histoires & par nos Prophetes.

Ce n'eſt pas tout. Il y a un myſtere propre à notre Religion ſeule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, ſi vous n'étiez pas l'Oint du Très-Haut, & ſon ſerviteur choiſi pour la délivrance de ſon peuple.

Les Prophéties annoncent deux avénemens du Meſſie : l'un dans la ſouffrance ; l'autre dans la gloire. Le GRAND EMMANUEL paroitra ſur la terre dans un état d'abaiſſement, pluſieurs ſiecles avant que de paroître ſur les nues dans l'éclat de ſon triomphe. Il expiera le crime par le ſacrifice de ſoi-même, avant que de rétablir l'Univers dans ſa premiere ſplendeur.

Dieu n'a pas beſoin d'une victime ſanglante pour appaiſer ſa colere : mais il bleſſeroit ſa juſtice s'il pardonnoit au criminel ſans montrer ſon horreur pour le crime. C'eſt pour concilier la juſtice divine avec ſa clémence que le Meſſie viendra. L'HOMME DIEU deſcendra ſur la terre pour faire voir par ſes ſouffrances l'oppoſition infinie de l'Eternel au renverſement de l'ordre.

Je vois de loin ce jour qui ſera la joye des Anges, & la conſolation des Juſtes. Toutes les Puiſſances Céleſtes ſeront préſentes à ce Myſtere, & en adoreront la profondeur.

deur. Les Mortels n'en verront que l'écorce & le dehors, les souffrances d'un homme triste, & accablé d'afflictions: mais nous serons guéris par ses blessures.

Les Hébreux qui n'attendent qu'un Messie triomphant ne comprendront point ce premier avénement. Les faux Sages de toutes les Nations qui ne jugent que par les apparences, blasphémeront contre ce qu'ils ignorent. Les Justes même ne verront pendant cette vie que comme dans une enigme la beauté, l'étendue & la nécessité de ce grand sacrifice.

Enfin le Messie viendra dans sa gloire pour renouveller la face de l'Univers. Alors tous les Esprits du ciel, de la terre & des enfers fiechiront le genou devant lui. Alors les prophéties s'accompliront dans toute leur plénitude.

Le Prince de Perse ébranlé par la force du discours de Daniel balançoit en lui-même. Il sentoit que toutes des lumieres de Zoroastre, d'Hermés, d'Orphée, & de Pythagore, n'étoient que des traces imparfaites, & des rayons échappés de la tradition des Hébreux: Il n'avoit rencontré dans la Perse, dans l'Egypte, dans la Grece, & chez les autres

Peuples, que des opinions obſcures, incertaines & vagues ; il trouvoit chez les Juifs des Livres, des Prophetes, des Prodiges, dont on ne pouvoit pas conteſter l'autorité. Cependant il ne voyoit la vérité qu'à travers un nuage; ſon eſprit étoit éclairé, mais ſon cœur n'étoit pas encore touché; il attendoit l'accompliſſement des prédictions d'Iſaïe. Daniel connut les différens mouvemens qui l'agitoient, & lui dit:

O Cyrus! la Religion n'eſt pas un ſyſtême d'opinions philoſophiques, ni une Hiſtoire merveilleuſe d'événemens ſurnaturels; mais une ſcience de ſentiment que Dieu ne revele qu'aux ames pures (à celles qui cherchent la vérité non pour la poſſéder, mais pour être poſſédé d'elle.) Il faut qu'une puiſſance ſupérieure à l'homme deſcende en vous, s'en empare, & vous enleve à vous-méme: Alors vous ſentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'entrevoir à préſent par les foibles lumieres de l'eſprit. Ce tems n'eſt pas encore venu, mais il viendra un jour (a). En attendant ce moment heureux, qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que le Dieu d'Iſraël vous aime, qu'il marchera devant vous, & qu'il accomplira par vous toutes ſes volontés.

Hâtez-

(a) Vid. Theodoret. de fide.

Hâtez-vous de juſtifier les Oracles, & retournez promptement en Perſe où votre préſence eſt néceſſaire.

Le jeune Héros quitta bien-tôt Babylone. L'année ſuivante Nabucodonoſor mourut, & ſes ſucceſſeurs violerent l'alliance jurée entre les Aſſyriens & les Perſes.

Cyrus employa vingt années entieres à faire la guerre aux Aſſyriens, & à leurs Alliés: Il conquit d'abord les Lydiens, ſoumit les peuples de l'Aſie Mineure, rendit tributaires la Cappadoce, l'Arménie & l'Hyrcanie, & marcha enſuite vers la Haute Aſie. Après l'avoir réduite ſous ſa puiſſance, il s'avança vers Babylone, qui étoit la ſeule Ville qui lui réſiſtoit.

Les différens Peuples de l'Orient voyant ſa modération au milieu des triomphes, s'empreſſerent à ſe ſoumettre à ſa domination: Il s'attira tous les cœurs par ſon humanité, & fit plus de conquêtes par ſa douceur que par ſes armes. Toujours invincible & toujours généreux, il ne ſubjuga les Nations que pour travailler à leur bonheur, & n'employa jamais ſon autorité que pour faire fleurir la juſtice & les bonnes loix.

La prise de Babylone le rendit enfin Maître de l'Orient depuis le fleuve Indus jusqu'à la Grece, & depuis la mer Caspienne jusqu'aux extrémités de l'Egypte. Voyant alors l'entier accomplissement des Oracles d'Isaïe, son cœur fut pénetré des vérités que Daniel lui avoit enseignées, tous les nuages se dissiperent, il reconnut hautement le Dieu d'Israël, & délivra les Hébreux de leur captivité par cet Edit qu'il fit publier dans toute l'étendue de son vaste Empire.

Voici ce que dit Cyrus Roi de Perse. Le Seigneur le Dieu du Ciel m'a donné tous les Royaumes de la Terre, & m'a commandé de lui bâtir une Maison dans la Ville de Jerusalem qui est en Judée. O vous qui êtes son Peuple, que Votre Dieu soit avec vous : Allez à Jerusalem, & rebâtissez la maison du Seigneur Dieu d'Israël, LUI SEUL EST DIEU.



DIS-

DISCOURS
SUR
LA MYTHOLOGIE
DES
ANCIENS.

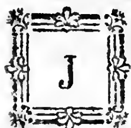
MON premier dessein avoit été d'inserer dans mon Livre des Notes détachées: mais comme la lecture de ces remarques critiques détourne trop l'attention de l'histoire principale, j'ai crû devoir les réunir dans un Discours suivi, que je divise en deux parties.

Dans la premiere; je montrerai que les Philosophes de tous les tems, & de tous les païs, ont eu l'idée d'une Divinité Suprême, distincte & séparée de la matière.

La seconde servira à faire voir que les vestiges des principaux dogmes de la Religion révélée, sur les trois états du monde, se rencontrent dans la Théologie de toutes les Nations.

PREMIERE PARTIE.

De la Théologie des Payens.



JE commence d'abord par les Mages ou les Philosophes Persans. Selon le témoignage d'Herodote, (a) les anciens Perses n'avoient ni statues, ni temples, ni autels. " Ils appellent folie, dit cet auteur, de croire comme les Grecs, que les Dieux sont une figure, & une origine humaine. Ils montent sur les plus hautes montagnes pour sacrifier. Il n'y a chez eux ni libations, ni musique, ni offrandes. Celui qui fait les sacrifices, mene la victime dans un lieu pur, & invoque le Dieu auquel il veut sacrifier ayant la tête couronnée de myrthe. Il n'est pas permis au sacrificateur de prier pour lui ,, en

(a) Herod. Clio Liv. 1. p. 56. §. 131. edit. de Francf. 1608.

„ en particulier; mais il doit avoir pour ob-
„ jet le bien de toute la nation, & il se
trouve ainsi compris avec tous les autres.

Strabon (a) rend le même témoignage aux anciens Perses. „ Ils n'érigeoient ni
„ statues, ni autels, dit cet Historien. Ils
„ sacrifioient dans un lieu pur, & fort éle-
„ vé, où ils immoloient une victime cou-
„ ronnée. Quand le Mage en avoit divisé
„ les parties, chacun prenoit sa portion.
„ Ils ne laissoient rien pour les immortels,
„ disant que Dieu ne veut autre chose que
„ l'ame de la victime.

Les Orientaux persuadés de la Métempsycose, croyoient que la victime étoit animée d'une Intelligence, dont les peines expiatrices finissoient par le sacrifice.

Il est vrai que les Perses, ainsi que les autres payens, adoroient le Feu, le Soleil & les Astres; mais on verra qu'ils les regardoient uniquement comme des images visibles, & des symboles d'un Dieu Suprême, qu'ils croyoient être le seul Maître de la Nature.

(a) Strabon liv. 15. p. 732. Edit. de Paris, 1620.

Plutarque nous a laiſſé dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, un fragment de la Théologie des Mages. Cet Hiſtorien Philoſophe nous aſſure qu'ils définiſſoient le grand Dieu Oromaze, le principe de lumiere, qui a tout opéré, & tout produit (a). Ils admettoient encore un autre Dieu, mais ſubalterne, qu'ils nommoient Mythras, ou le Dieu Mitoyen (b). Ce n'étoit pas un Etre co-éternel avec la Divinité ſuprême, mais la premiere production de ſa Puiſſance, qu'il avoit prépoſé pour être le Chef des intelligences.

La plus belle définition de la Divinité qui ſe trouve parmi les Anciens, eſt celle de Zoroaſtre. Elle nous a été conſervée par Euſebe dans ſa Préparation Evangelique. Cet auteur n'étoit pas trop favorable aux Payens. Il cherchoit ſans ceſſe à dégrader leur Philoſophie. Cependant il dit avoir lû mot pour mot les paroles ſuivantes dans un Livre de Zoroaſtre qui exiſtoit de ſon tems, & qui avoit pour titre, Recueil ſacré des Monumens Perſans.

„ (a)

(a) Plut. de Iſid. & Oſir. Edit. de Paris, 1624. p. 370.

(b) Μεσίτης Θεὸς.

„ (a) Dieu eſt le premier des incorrupti-
„ bles, éternel, non engendré. Il n'eſt
„ point compoſé de parties. Il n'y a rien
„ de ſemblable ni d'égal à lui. Il eſt au-
„ teur de tout bien; deſintereſſé; le plus
„ excellent de tous les Etres excellens, &
„ la plus ſage de toutes les intelligences;
„ le pere de la juſtice & des bonnes loix;
„ inſtruit par lui ſeul, ſuffiſant à lui-même,
„ & premier producteur de la Nature.

Les Auteurs modernes des Arabes & des Perſans, qui nous ont conſervé ce qui reſte de l'ancienne doctrine de Zoroaſtre parmi les Guebres & les Ignicoles, aſſurent que les premiers Mages n'admettoient qu'un ſeul Principe Eternel.

Abulfeda, cité par le célebre Docteur Pocok, dit que ſelon la primitive doctrine des Perſes (b) „ Dieu étoit plus ancien que la
„ lumiere & les ténebres, qu'il avoit exiſté,
„ de tout tems, dans une ſolitude adorable,
„ ſans compagnon & ſans rival.

(a) Euſeb. Præp. Evang. liv. 1. p. 42. Edit. de Paris

(b) Pocok Spicil. Hiſt. Arab. p. 146.

Sariſthani, cité par M. Hyde, „ dit que „ les premiers Mages (a) ne regardoient le „ bon & le mauvais principe, comme co- „ éternels, mais qu'ils croyoient que la lu- „ miere étoit éternelle, & que les ténebres „ avoient été produites par l'infidélité d'A- „ briman chef des Génies.

Telle eſt la Théologie des anciens Perſes, que j'ai miſe dans la bouche de Zoroaſtre.

M. Bayle dit dans ſon Dictionnaire, que les anciens Perſes étoient tous Manichéens. Il auroit ſans doute abandonné ce ſentiment, s'il avoit conſulté les Auteurs originaux. C'eſt ce que ce célebre Critique ne faiſoit pas toujours. Il avoit un génie capable de tout approfondir ; mais il écrivoit quelquefois à la hâte, & ſe contentoit d'effleurer les matieres les plus graves. D'ailleurs on ne peut juſtifier cet Auteur d'avoir trop aimé l'obſcurité déſolante du Pyrrhoniſme. Il ſemble dans ſes Ouvrages être toujours en garde contre les idées ſatisfaiſantes ſur la Religion. Il montre avec art & ſubtilité tous les côtés obſcurs d'une queſtion ; mais il en préſente rarement le point lumineux, d'où

(a) Hyde Relig. vet. Perſ. chap. 9. p. 161. & chap. 22. p. 290.

d'où ſort l'évidence. Quels éloges n'eût-il pas mérités, s'il avoit employé ſes rares talens plus utilement pour le genre humain ?

Les Egyptiens avoient à peu près les mêmes principes que les Orientaux. Rien n'eſt plus abſurde que l'idée qu'on nous donne ordinairement de leur Théologie. Rien auſſi n'eſt plus outré que le ſens allégorique que certains Auteurs ont voulu trouver dans leurs Hiéroglyphes.

D'un côté il eſt difficile de croire que la nature humaine puiſſe jamais être aſſez aveuglée pour adorer des inſectes, des reptiles, & des plantes qu'on voit naitre & périr tous les jours, ſans y attribuer certaines vertus divines, ou ſans les regarder comme des ſymboles de quelque puiſſance inviſible. Dans les païs les plus barbares, on trouve quelque connoiſſance d'un Etre ſupérieur, qui fait l'objet de la crainte, ou de l'eſpérance des Sauvages les plus groſſiers. Quand on ſuppoſeroit qu'il y a des peuples tombés dans une ignorance aſſez profonde pour n'avoir aucun ſentiment de la Divinité ; il eſt certain que l'Egypte ne ſauroit être accuſée de cette ignorance. Tous les Hiſtoriens ſacrés & profanes parlent de ce peuple comme

comme de la plus ſage de toutes les Nations ; & l'un des éloges que le S. Eſprit donne à Moïſe & à Salomon, eſt qu'ils étoient inſtruits dans toutes les ſciences des Egyptiens. L'Eſprit divin auroit-il loué ainſi la ſageſſe d'une Nation tombée dans une barbarie aſſez groſſiere pour adorer les oignons, les crocodiles & les reptiles les plus mépriſables ?

D'un autre côté certains Auteurs modernes veulent trop exalter la Théologie des Egyptiens, & trouver dans leurs Hiéroglyphes tous les myſteres du Chriſtianiſme. Après le Déluge, Noé ne laiſſa point ſans doute ignorer à ſes enfans les grands principes de la Religion ſur les trois états du monde. Cette tradition a pû ſe répandre de génération en génération parmi tous les peuples de la terre. Mais il ne faut pas conclure de-là que les Payens euſſent des idées auſſi claires ſur la Nature divine, & ſur le Meſſie, qu'en avoient les Juifs. Cette ſuppoſition, loin de rendre hommage aux Livres ſacrés, les dégrade. Je tâcherai de garder le juſte milieu entre ces deux extrémités.

Plutarque dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris

ſiris (a), nous apprend que la Théologie des Egyptiens avoit deux ſignifications. L'une ſainte & ſymbolique ; l'autre vulgaire & littérale : & par conſéquent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs temples, & qu'ils paroiſſoient adorer, n'étoient que des Hiéroglyphes, pour repréſenter les attributs divins.

Suivant cette diſtinction, il dit qu'Oſiris ſignifie le Principe actif ou le Très-ſaint (b) ; Iſis, la ſageſſe ou le terme de ſon opération ; Orus, la premiere production de ſa puiſſance, le modele ſelon lequel il a tout produit, ou l'archetype du monde.

Il ſeroit téméraire de ſoutenir que les Payens ayent jamais eu aucune connoiſſance d'une Trinité de Perſonnes diſtinctes, dans l'Unité indiviſible de la Nature Divine. Mais il eſt conſtant que les Chaldéens & les Egyptiens croyoient que tous les attributs de la Divinité pouvoient ſe réduire à trois : Puiſſance, Intelligence & Amour. Ils diſtinguoient auſſi trois ſortes de mondes : le monde ſenſible, le monde aërien, & le monde éthérien. Dans chacun de ces mondes ils reconnoiſſoient encore trois principa-
les

(a) Plut. de Iſid. & Oſir. p. 354.
(b) Ibid. pag. 373. & ſuiv.

les proprietés, figure, lumiere & mouvement; matiere, forme & force (a). C'eſt pour cela que les anciens Philoſophes regardoient le nombre de trois comme myſtérieux.

En liſant avec attention le Traité de Plutarque, les Ouvrages de Jamblique, & tout ce qui nous reſte ſur la Religion des Orientaux & des Egyptiens, on verra que la Mythologie de ces peuples regarde principalement les opérations internes, & les attributs de la Divinité; comme celle des Grecs, ſes opérations externes, ou les proprietés de la Nature. Les Orientaux & les Egyptiens avoient l'eſprit plus ſubtil & plus métaphyſique que les Grecs & les Romains. Ces derniers aimoient mieux les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination & du ſentiment. Cette clef peut ſervir beaucoup à l'intelligence des anciennes Mythologies.

Plutarque conclut ainſi ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris (b): „ Comme l'on dit que celui „ qui lit les Ouvrages de Platon, lit Pla„ ton; & celui qui joue la comédie de Me„ nandre, joue Menandre: de même les „ An-

(a) Voyez Athan Kirch. Oedip. Ægypt. tom. 1. p 144. ſuiv. & tom. 2. p. 132.

(b) Pag. 377. 378.

„ Anciens ont appellé du nom de Dieux les
„ différentes productions de la Divinité“.
Plutarque avoit dit plus haut „ qu'il faut
„ prendre garde de ne pas transformer, dis-
„ soudre & dissiper la Nature divine en ri-
„ vieres, en vents, en végétations, en
„ formes & en mouvemens corporels; ce
„ seroit ressembler à ceux qui croyent que
„ les voiles, les cables, les cordages &
„ l'anchre sont le Pilote; que le fil, la
„ trame & la navette sont le Tisserend.
„ Par cette conduite insensée on blasphé-
„ meroit contre les Puissances célestes, en
„ donnant le nom de Dieu à des natures
„ insensibles, inanimées & corruptibles.
„ Rien de ce qui n'a point d'ame, pour-
„ suit-il, rien de matériel & de sensible ne
„ peut être Dieu. Il ne faut pas croire
„ non plus que les Dieux soient différens se-
„ lon les différens païs, Grecs & Barbares,
„ Septentrionaux & Méridionaux. Comme
„ le Soleil est commun à tous, quoiqu'on
„ l'appelle de divers noms en divers lieux;
„ de même il n'y a qu'une seule Intelli-
„ gence souveraine, & une même Provi-
„ dence qui gouverne le monde, quoiqu'on
„ l'adore sous différens noms, & quoiqu'elle
„ ait établi des Puissances inférieures pour
„ ses Ministres„. Voilà, selon Plutarque,
la

la doctrine des premiers Egyptiens sur la Nature Divine.

Origene qui étoit contemporain de Plutarque, suit les mêmes principes dans son Livre contre Celse. Ce Philosophe payen se vantoit de connoitre la Religion Chrétienne, parce qu'il en avoit vû quelques cérémonies, mais il n'en pénétroit point l'esprit. Origene s'exprime ainsi (a): „ En Egypte les Philosophes ont une science sublime & cachée „ sur la Nature divine, qu'ils ne montrent „ au peuple que sous l'enveloppe de fables „ & d'allégories. Celse ressemble à un homme qui ayant voyagé dans ce païs, & qui „ n'ayant jamais conversé qu'avec le vulgaire „ grossier, croiroit entendre la Religion „ Egyptienne. Toutes les Nations Orientales, ajoute-t-il, les Perses, les Indiens, „ les Syriens cachent des mysteres secrets „ sous leurs fables réligieuses. Le Sage de „ toutes ces Religions en pénetre le sens, „ tandis que le vulgaire n'en voit que le „ symbole extérieur & l'écorce.

Ecoutons à présent Jamblique qui avoit étudié à fond la Religion des Egyptiens. Il vivoit au commencement du troisiéme siecle, &

(a) Origen. contra Cels. I. p. 11.

& étoit disciple du fameux Porphyre, selon le témoignage de S. Clement (a) & de S. Cyrille d'Alexandrie (b). On lisoit encore alors plusieurs Livres Egyptiens qui n'existent plus aujourd'hui. Ces Livres étoient respectés par leur antiquité. On les attribuoit à Hermés Trismégiste, ou à quelqu'un de ses premiers disciples. Jamblique avoit lû ces Livres que les Grecs avoient fait traduire. Voici ce qu'il dit de la Théologie qu'ils enseignoient.

„ Selon les Egyptiens, le premier Dieu „ exista dans son unité solitaire avant tous „ les Etres (c). Il est la source & l'origine „ de tout ce qui est intelligent ou intelli- „ gible. Il est le premier principe, suffi- „ sant à lui-même, incompréhensible, & „ le Pere de toutes les essences.

„ Hermés dit encore, continue Jambli- „ que, que ce Dieu suprême a préposé un „ autre Dieu nommé Emeph, comme chef „ de tous les Esprits éthériens, empyréens „ & célestes; que ce second Dieu qu'il ap- „ pelle Conducteur, est une Sagesse qui „ trans-

(a) Strom. liv. 6. p. 133.
(b) Contra Julian. liv. 1.
(c) Jamblich. de Myst. Ægypt. Edit. de Lyon 1552. p. 153. 154.

„ transforme & qui convertit en elle tou-
„ tes les Intelligences. Il ne préfere à ce
„ Dieu Conducteur que le premier Intelli-
„ gent & le premier Intelligible, qu'on doit
„ adorer dans le silence. Il ajoûte que
„ l'Esprit Producteur a différens noms, se-
„ lon ses différentes proprietés ou opéra-
„ tions ; qu'on l'appelle en langue Egyptienne
„ Amoun, en tant qu'il est sage ; Ptha, en
„ tant qu'il est la vie de toutes choses ;
„ & Osiris, en tant qu'il est l'auteur de
„ tout bien.

Telle est, selon Jamblique, la doctrine des Egyptiens, par-là il est manifeste qu'ils admettoient un seul Principe, & un Dieu mitoyen semblable au Mythras des Perses.

L'idée d'un Esprit proposé par la Divinité suprême pour être le chef & le conducteur de tous les Esprits, est très-ancienne. Les Docteurs Hébreux croyoient que l'ame du Messie avoit été créée dès le commencement du monde, & prépofée à tous les ordres des Intelligences. Cette opinion étoit fondée sur ce que la Nature finie ne peut pas contempler sans cesse les splendeurs de l'Essence Divine ; qu'elle est obligée d'en détourner quelquefois la vue, pour adorer le Créa-

Créateur dans ses productions, & que dans ces momens il falloit un chef qui conduisit les Esprits par toutes les régions de l'immensité, pour leur en montrer les beautés & les merveilles.

Pour connoître à fond la Théologie des Orientaux, & des Egyptiens, examinons celle des Grecs & des Romains qui en dérive originairement. Les Philosophes de la Grece alloient étudier la sagesse en Asie & en Egypte. Thalès, Pythagore, Platon y ont puisé leurs plus grandes lumieres. Les traces de la Tradition Orientale sont presque effacées aujourd'hui ; mais on nous a conservé plusieurs monumens de la Théologie des Grecs. Jugeons des maitres par leurs disciples.

Il faut distinguer les Dieux des Poëtes d'avec ceux des Philosophes. La Poësie divinise toutes les différentes parties de la Nature, & donne tour à tour de l'esprit au corps, & du corps aux Esprits. Elle exprime les opérations & les proprietés de la matiere par les actions & les passions des Puissances invisibles, que les Payens supposoient conductrices de tous les mouvemens & de tous les événemens qu'on voit dans

l'Uni-

l'Univers. Les Poëtes paſſent ſubitement de l'allégorie au ſens littéral, & du ſens littéral à l'allégorie, des Dieux réels aux Dieux fabuleux ; c'eſt ce qui cauſe le mélange de leurs images, l'abſurdité de leurs fictions, & l'indécence de leurs expreſſions juſtement condamnées par les Philoſophes.

Malgré cette multiplicité de Dieux ſubalternes, ces Poëtes réconnoiſſoient cependant qu'il n'y avoit qu'une ſeule Divinité ſuprême. C'eſt ce que nous allons voir dans les très-anciennes Traditions qui nous reſtent de la Philoſophie d'Orphée. Je ſuis bien éloigné de vouloir attribuer à ce Poëte les Ouvrages qui portent ſon nom. Je crois avec le célebre Grotius que les Pythagoriciens qui reconnoiſſent Orphée pour leur maître, ſont les Auteurs de ces Livres. Quoi qu'il en ſoit, comme ces Ecrits ſont plus anciens qu'Herodote & Platon, & qu'ils étoient fort eſtimés parmi les Payens, nous pouvons juger par les fragmens qui nous en reſtent de l'ancienne Théologie des Grecs.

Voici l'abrégé que fait Timothée Coſmographe de la doctrine d'Orphée. Cet abrégé

régé nous a été conſervé dans Suidas (a), Cedrenus (b), & Euſebe.

„ Il y a un Etre inconnu, qui eſt le plus
„ élevé & le plus ancien de tous les Etres,
„ & le Producteur de toutes choſes, même
„ de l'Ether, & de tout ce qui eſt au-deſ-
„ ſous de l'Ether. Cet Etre ſublime eſt
„ Vie, Lumiere, Sageſſe; ces trois noms
„ marquent la même & unique Puiſſance
„ qui a tiré du néant tous les Etres viſibles
„ & inviſibles.

Il paroit par ce paſſage que l'idée de la création, c'eſt-à-dire de la production des ſubſtances, n'étoit pas inconnue aux Philoſophes Payens. Nous la trouverons bientôt dans Platon.

Proclus nous a conſervé encore ce merveilleux paſſage de la Théologie d'Orphée [c) :
„ L'Univers a eté produit par Jupiter.
„ L'Empyrée, le profond Tartare, la Terre
„ & l'Ocean, les Dieux immortels & les
„ Déeſſes, tout ce qui eſt, tout ce qui a
„ été, tout ce qui ſera, étoit contenu ori-
„ ginai.

(a) Suidas de Orph. p. 350.
(b) Cedrenus p. 47.
(c) Proclus de Timæo p. 95.

„ ginairement dans le ſein fécond de Jupiter, & en eſt ſorti. Jupiter eſt le premier & le dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres émanent de lui. Il eſt le Pere primitif, & la Vierge immortelle. Il eſt la vie, la cauſe & la force de toutes choſes. Il n'y a qu'une ſeule Puiſſance, un ſeul Dieu, & un ſeul Roi univerſel de tout.

Je finis la Théologie d'Orphée par ce paſſage fameux de l'Auteur des Argonautiques, qui a ſuivi la doctrine d'Orphée. (a) „ Nous chanterons d'abord un hymne ſur l'ancien Cahos; comment le ciel, la mer & la terre en furent formés. Nous chanterons auſſi l'Amour parfait, ſage & éternel, qui a débrouillé ce Cahos. (b)

Il paroit par la doctrine de la Théogonie, ou la naiſſance des Dieux, qui eſt la même que la Coſmogonie, ou la génération de l'Univers, que les anciens Poëtes rapportoient tout à un premier Etre, de qui tous les autres émanoient. Le Poëme de la Théo-

(a) Argon. apud Steph. p. 71. Edit. Fugger. An. 1566.

(b) ✝ 423. Πρεσβυτατόν τε καὶ αὐτοτελῆ πολύμητιν ἔρωτα.

Théogonie d'Héſiode (a) parle de l'Amour comme du premier Principe qui débrouilla le Cahos. (b) „ De ce Cahos ſortit la nuit ; „ de la nuit , l'éther ; de l'éther , la lu- „ miere ; enſuite les étoiles , les planettes, „ la terre, enfin les Dieux qui gouver- „ nent tout.

Ovide parle auſſi le même langage dans le premier livre de ſes Métamorphoſes : (c) „ Avant qu'il y eut , dit-il , une mer & une „ terre ; avant qu'il y eut un ciel qui en- „ veloppât le monde , toute la nature étoit „ une maſſe informe & groſſiere que l'on „ nomme le Cahos. Les ſemences de tou- „ tes choſes étoient dans une perpétuelle „ diſcorde ; mais une Divinité bien-faiſante „ termina tous ces différends. „ Il eſt évident par ces paroles que le Poëte Latin, qui a ſuivi la tradition Grecque , diſtingue entre le Cahos , & Dieu qui le débrouilla avec intelligence.

Je dois remarquer ici cependant que la Mythologie Grecque & Romaine ſur le Cahos

(a) Héſiod. Théog. Edit. Steph. ℣ 120.

(b) ℣ 120. Η δέρος ὅς κάλλιςος ἐν αθανάτοι-σι δεῶ ισι.

(c) Ovid. Métam. l. 1. p. 1.

hos eſt bien plus imparfaite que celle des Orientaux & des Egyptiens, qui nous enſeignent qu'un état heureux & parfait a précédé le Cahos; que le bon Principe n'a pû rien produire de mauvais; que ſon premier ouvrage ne pouvoit pas être la confuſion & le déſordre : & enfin que le mal phyſique n'a été qu'une ſuite du mal moral. L'imagination des Poëtes Grecs enfanta d'abord la monſtrueuſe doctrine de Manés ſur les deux Principes coéternels; une Intelligence ſouveraine, & une Matiere aveugle; la lumiere, & les ténebres; un Cahos informe, & une Divinité qui le débrouille.

Je quitte Héſiode & Ovide, pour parler de la Théologie d'Homere & de Virgile ſon imitateur. Quiconque lira attentivement ces deux Poëtes Epiques, verra que le merveilleux qui regne dans leurs Fables, eſt fondé ſur ces trois principes. 1. Qu'il y a un Dieu ſuprême qu'ils appellent par tout le Pere & le Maitre Souverain des Hommes & des Dieux, Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'Univers, le premier Dieu & le grand Dieu. 2. Que toute la Nature eſt remplie d'Intelligences ſubalternes qui ſont les miniſtres de cette Divinité ſuprême. 3. Que les biens & les

maux,

maux, que les vertus & les vices, que les connoissances & les erreurs viennent de l'action & de l'inspiration différente des bons & des mauvais Génies qui habitent l'air, la mer, la terre & le ciel.

Les Poëtes Tragiques & Lyriques parlent comme les Poëtes Epiques. Euripide reconnoit hautement la dépendance de tous les Etres d'un seul Principe : „ ô Pere & „ Roi des Hommes & des Dieux ! dit-il, „ pourquoi croyons-nous, misérables mor- „ tels, savoir ou pouvoir quelque chose ? „ Notre sort dépend de votre volonté (a).

Sophocle nous représente la Divinité comme une Intelligence souveraine qui est la Vérité, la Sagesse, & la Loi éternelle de tous les Esprits. b) „ La nature mortelle, dit- „ il, n'a point engendré les loix : Elles „ descendent du Ciel même. Jupiter Olym- „ pien en est le seul Pere.

Pindare dit (c) „ que Chiron apprenoit à „ Achille à adorer au dessus de tous les au- „ tres Dieux, Jupiter qui lance la foudre.

(a) Eurip. Supplic. Act. 3. ✝ 733. &c. Edit. Cant.
(b) In Oedip. Tyran.
(c) Pyth. Ode 6, p. 265. Ed. Ozon.

Plaute introduit un Dieu ſubalterne parlant ainſi (a) : „ Je ſuis citoyen de la cité „ céleſte, dont Jupiter, pere des Dieux & „ des Hommes, eſt le chef. Il commande aux Nations, & nous envoye par tous „ les Royaumes pour connoître les mœurs „ & les actions, la pieté & la vertu des „ hommes. C'eſt en vain que les mortels tâchent de le corrompre par les offrandes „ & les ſacrifices. Ils perdent leur peine, „ car il a en horreur le culte des impies.

„ Muſes, dit Horace, célébrez en premier lieu, ſelon la coutume de nos peres, „ le grand Jupiter qui gouverne les mortels & les immortels, la terre, les mers, „ & tout l'Univers. Il n'y a rien de plus „ grand que lui, rien de ſemblable, rien „ d'égal à lui (b).

Je finis ce que j'ai à citer des Poëtes par ce paſſage merveilleux de Lucain. Lorſque Caton arrive au Temple de Jupiter Ammon, après avoir traverſé les déſerts de la Lybie, Labienus veut lui perſuader de conſulter l'Oracle. Voici la réponſe que le Poëte met à la bouche de ce Philoſophe Héros : (c)

„ Pour-

(a) Plaut. Rudens.
(b) Lib. 1. Ode 12.
(c) Lucan. lib. 9. v. 566.

„ Pourquoi me propofez-vous, ô Labienus; „ de demander à l'Oracle, fi l'on doit mieux „ aimer mourir libre les armes à la main, „ que de voir la tyrannie triompher dans „ fa patrie? fi cette vie mortelle n'eft que „ le retardement d'une immortalité heureufe? „ fi la violence peut nuire à un homme de „ bien? fi la vertu ne nous rend point fu- „ périeurs aux malheurs? & fi la vraie „ gloire dépend des fuccès? Nous favons „ déja ces vérités, & l'Oracle ne peut pas „ nous faire des réponfes plus claires que „ celles que Dieu nous fait à tout moment „ dans le fond de notre cœur. Nous fom- „ mes tous unis à la Divinité, elle n'a pas „ befoin de paroles pour fe faire entendre, & „ elle nous a dit à notre naiffance tout ce que „ nous avons befoin de favoir. Elle n'a „ pas choifi les fables arides de la Lybie „ pour y enfevelir la vérité, afin qu'elle ne „ foit entendue que d'un petit nombre de „ perfonnes. Elle fe fait connoitre à tous. „ Elle remplit tous les lieux, la terre, la „ mer, l'air, le ciel. Elle habite fur-tout „ dans l'ame des juftes. Pourquoi la cher- „ cher plus loin?

Paffons des Poëtes aux Philofophes, & commençons par Thalés Miléfien, chef de

l'école Jonique (a). Il vivoit plus de six cens ans avant l'Ere chrétienne. Nous n'avons aucun de ses ouvrages ; mais voici quelques-unes de ses maximes, qui nous ont été conservées par les auteurs les plus respectables de l'antiquité.

„ Dieu est le plus ancien de tous les E-
„ tres. Il a produit l'Univers plein de mer-
„ veilles (b). Il est l'Intelligence qui a dé-
„ brouillé le Cahos (c). Il est sans com-
„ mencement & sans fin, & rien ne lui
„ est caché (d). Rien ne peut résister à la
„ force du Destin ; mais ce Destin n'est au-
„ tre que la raison immuable, & la puis-
„ sance éternelle de la Providence (e).

Ce qu'il y a de plus surprenant en Thalés, c'est sa définition de l'ame. Il l'apelle
„ un Principe, ou une nature qui se meut
„ elle-même (f), pour la distinguer de la
„ matiere.

Pytha-

(a) Flor. Olymp. 50.
(b) Diog. Laërt. Vita Thal. lib. 1.
(c) Cicero de Nat. Deor. lib. 1. p. 1113. Ed. Amst. 1661.
(d) St. Clement. Alex. Strom. 5.
(e) Stob. Ecel. Phys. cap. 8.
(f) Plut. de Plac. Phil. Lb. 4. cap. 2. Stob. Ecel. Phys. cap. 40.

Pythagore (a) eſt le ſecond grand Philoſophe après Thalès, & le chef de l'école Italique.

On ſait l'abſtinence, le ſilence, la retraite & la grande pureté de mœurs qu'il exigeoit de ſes diſciples. Il avoit ſenti que l'eſprit ſeul ne peut atteindre à la connoiſſance des choſes Divines, à moins que le cœur ne ſoit épuré de ſes paſſions. Voici les idées qu'il nous donne de la Divinité.

„ Dieu n'eſt ni ſenſible, ni paſſible, mais „ inviſible, purement intelligible (b), & „ ſouverainement intelligent (c). Par ſon „ corps il reſſemble à la lumiere, & par „ ſon ame à la vérité (d). Il eſt l'Eſprit „ univerſel qui pénetre, & qui ſe répand „ par toute la Nature. Tous les Etres re- „ çoivent leur vie de lui (e). Il n'y a „ qu'un ſeul Dieu, qui n'eſt pas, comme „ quelques-uns ſe l'imaginent, placé au- „ deſſus du monde, hors de l'enceinte de „ l'Univers : mais étant tout entier en ſoi, „ il voit tous les Etres qui rempliſſent ſon

(a) Flor. Olymp. 60.
(b) Plut. Vita Numæ.
(c) Diog. Laërt. lib. 12.
(d) Vita Pyth. Porphyr.
(e) Lact. Inſt. lib. 5.

„ immensité. Principe unique, lumiere du „ ciel, pere de tous, il produit tout, il ar„ range tout, il est la raison, la vie, & le „ mouvement de tous les Etres (a).

Il enseignoit qu'outre le premier Principe, il y avoit trois sortes d'Intelligences, les Dieux, les Héros, & les Ames (b). Il regardoit les premiers comme les images inaltérables de la Souveraine Intelligence; les Ames humaines comme les moins parfaites des substances raisonnables; & les Héros comme des êtres mitoyens placés entre les deux, pour élever les Ames à l'union divine (c).

Il nous représente ainsi l'Immensité comme remplie d'Esprits de différens ordres (d). Thalés avoit la même idée. Ces deux Sages avoient puisé cette doctrine en Egypte; où l'on croyoit que c'étoit borner la puissance divine, que de la supposer moins féconde en Intelligences, qu'en objets matériels.

C'est là le vrai sens de cette expression fameuse attribuée aux Pythagoriciens, que l'Unité

(a) Cohots. 1. ad Grec. p. 18. St. Just.
(b) Diog. Laërt. lib. 8.
(c) Hierocl Com. in Carm. Aurea Pyth.
(d) Diog. Laërt. de Pyth. Cic. de Leg. l. 2. p. 1197.

l'Unité a été le Principe de toutes choſes, & que de cette Unité étoit ſortie une Dualité infinie. On ne doit pas entendre par cette Dualité les deux Principes de Manès ; mais un monde d'Intelligences & de Corps, qui eſt l'effet, dont l'Unité eſt la cauſe. C'eſt là le ſentiment de Porphyre (a). Il doit être préféré à celui de Plutarque, qui veut attribuer à Pythagore le ſyſteme Manichéen, ſans en donner aucune preuve.

Pythagore définiſſoit l'ame comme Thalès, un Principe qui ſe meut lui-même (b). „ Il ſoutenoit de plus qu'en ſortant du „ corps, elle ſe réunit à l'ame du mon„ de (c) ; qu'elle n'eſt pas un Dieu, mais „ l'ouvrage d'un Dieu éternel (d), & „ qu'elle eſt immortelle à cauſe de ſon prin„ cipe (e).

Ce Philoſophe croyoit que l'homme étoit compoſé de trois parties, de l'eſprit pur, d'une matiere éthérée, qu'il appelloit le char ſubtil de l'ame, & d'un corps mortel ou groſſier. Il étoit encore redevable de cette

(a) Porphyr. Vita Pyth.
(b) Plut. Plac. Phil. l. 4. cap. 2.
(c) Cicer. de Seneƈt. c. 21.
(d) Id. de Nat. Deor. l. 2.
(e) Id. Tuſc, lib. 1. & de Conſol, p. 1300.

idée aux Egyptiens, qui l'avoient donnée peut-être aux Hébreux, dont la Théologie diſtingue l'eſprit (a) pur, le corps (b) céleſte, & le corps (c) terreſtre.

Les Pythagoriciens appellent ſouvent le char ſubtil ou le corps céleſte, l'Ame, parce qu'ils la regardent comme la vertu active qui anime le corps terreſtre. C'eſt ce qui fait croire à ceux qui n'approfondiſſent point leur Philoſophie, qu'ils regardoient la ſubſtance penſante comme matérielle. Rien n'eſt plus faux. Ils diſtinguoient toujours entre l'entendement ou l'eſprit pur, & l'ame ou le corps éthéréen. Ils regardoient l'un comme la ſource de nos penſées, l'autre comme la cauſe de nos mouvemens, & les croyoient deux ſubſtances différentes. Anaxagore, comme nous verrons bien-tôt, redreſſa cette erreur.

Les anciens Poëtes Grecs avoient déguiſé cette opinion. Ils appelloient le corps céleſte le ſimulacre, l'image ou l'ombre, parcequ'ils s'imaginoient que ce corps ſubtil en deſcendant du ciel pour animer le corps terreſtre

(a) Πνεῦμα.

(b) Ψυχὴ.

(c) Σῶμα.

terrestre, en prenoit la forme, comme la fonte prend celle du moule où on la jette. Ils disoient qu'après la mort, l'esprit revêtu de ce char subtil s'envoloit vers les régions de la Lune, où ils avoient placé les champs Elisées. Selon eux, il arrivoit là une seconde mort par la séparation de l'esprit pur d'avec son char. L'un se réunissoit aux Dieux, & l'autre restoit dans le séjour des ombres. C'est pour cela qu'Ulisse dit dans l'Odyssée, „ qu'il apperçut dans les champs „ Elisées le divin Hercule; c'est à dire son „ image, continue le Poëte; car pour lui „ il est avec les Dieux immortels, & assiste „ à leurs festins (a).

Pythagore n'adoptoit point la fiction poëtique de la seconde mort. Il enseignoit que le pur esprit & son char subtil étant nés ensemble, étoient inséparables, & retournoient après la mort à l'astre d'où ils étoient descendus.

Je ne parle point ici de la Métempsycose, elle ne regardoit que les ames qui s'étoient dégradées & corrompues dans les corps mortels. J'en parlerai dans la seconde partie de ce Discours.

(a) Odyss. l. 11, p. 167.

Je finis l'article de Pythagore par le sommaire que Saint Cyrille fait de la doctrine de ce Philosophe. „ Nous voyons clairement, dit ce Pere, que Pythagore soutenoit qu'il y avoit un seul Dieu, principe „ & cause de toutes choses, qui éclaire „ tout, qui anime tout, de qui tout émane, „ qui a donné l'être à tous, & qui est l'origine du mouvement (a).

Après Pythagore vient Anaxagore (b) de la Secte Jonique, né à Clazomene, & maitre de Periclés Héros Athénien. Ce Philosophe fut le premier après Thalés dans l'Ecole Jonique qui sentit la nécessité d'introduire une souveraine intelligence pour la formation de l'Univers. Il rejetta avec mépris, & réfuta avec force la doctrine de ceux qui soutenoient que la Nécessité (c) aveugle, & les mouvemens fortuits de la matiere avoient produit le monde. Il tâcha de prouver qu'une Intelligence pure & sans mélange préside à l'Univers.

Selon le rapport d'Aristote, les raisonnemens d'Anaxagore étoient fondés sur ces deux principes : 1. „ que l'idée de la matiere

(a) St. Cyril. contra Julian. Lib. 1. p. 85.
(b) Flor. Olymp. 80.
(c) Plut. Vit. Peric.

„ tiere ne renfermant pas celle de force, le
„ mouvement ne peut pas être une de ses
„ proprietés. Il faut par conséquent, disoit-
„ il, chercher ailleurs la cause de son acti-
„ vité. Or ce principe actif, en tant que
„ cause du mouvement, il l'appelloit l'A-
„ me, parcequ'il anime l'Univers (a).

2. „ Il distinguoit entre ce principe uni-
„ versel du mouvement, & le principe
„ pensant, il appelloit ce dernier Entende-
„ ment (b). Il ne voyoit rien dans la ma-
„ tiere qui fût semblable à cette proprieté;
„ de là il concluoit qu'il y avoit dans la
„ Nature une autre substance que la ma-
„ tiere. Mais il ajoûtoit que l'ame & l'es-
„ prit étoient la même substance, qu'on
„ distinguoit selon ses opérations, & que
„ de toutes les Essences, elle étoit la plus
„ simple, la plus pure, & la plus exempte
de mélange.

Ce Philosophe passoit à Athènes pour un Athée, parcequ'il nioit que les astres & les planetes fussent des Dieux (c). Il soutenoit que les premiers étoient des soleils, & les autres

[a] Arist. de Anim. lib. 1. cap. 2. p. 619. Ed. Paris 1629.
[b] Ibid. pag. 620.
[c] Plat. de Legib. 10. p. 886.

autres des mondes habitables. Le ſyſtême de la pluralité des mondes, eſt très ancien.

Platon (a) accuſe Anaxagore d'avoir expliqué tous les phénomenes de la Nature par la matiere & le mouvement. Deſcartes n'a fait que renouveller ce ſentiment. Il me ſemble que c'eſt avec grande injuſtice qu'on attaqueroit le Philoſophe de Clazomene, ou ſon imitateur, puiſque l'un & l'autre poſe pour principe que le mouvement n'eſt pas une proprieté de la matiere, & que les loix du mouvement ſont établies avec connoiſſance & deſſein. En ſuppoſant ces deux principes, il me paroit que c'eſt avoir une idée plus noble & plus digne de la Divinité, de ſoutenir qu'étant préſente à ſon ouvrage, elle donne la vie, l'être & le mouvement à toutes les créatures; que d'imaginer avec les Péripatéticiens des Intelligences ſubalternes, des formes ſubſtantielles, des Etres mitoyens & indéfiniſſables, qui produiſent tous les différens arrangemens de la matiere. Ariſtote & ſon Ecole en multipliant les cauſes ſecondes, ont dérobé à la Cauſe premiere ſa puiſſance & ſa gloire.

Socrate

[a] Plat. Phæd, p. 73.

Socrate (a) ſuit de près Anaxagore. On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine pour avoir refuſé ſon hommage aux Dieux de la Grece ; mais c'eſt une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philoſophe, Socrate reconnoit des Dieux ſubalternes, & enſeigne que les Aſtres & le Soleil ſont animés par des Intelligences, à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon dans ſon Dialogue ſur la Sainteté (b) nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités des paſſions humaines, & des crimes énormes.

En ſuppoſant pluſieurs Divinités inférieures, Socrate n'admettoit cependant qu'un ſeul Principe éternel. Xenophon nous a laiſſé un excellent abrégé de la Théologie de ce Philoſophe. C'eſt peut-être le plus important morceau qui nous reſte de l'antiquité. Il contient les entretiens de Socrate avec Ariſtodeme, qui doutoit de l'exiſtence de Dieu. Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caracteres de deſſein, d'art & de

[a] Flor. Olymp. 90.
[b] Plat. Eutyph. pag. 5. &. 6.

& de sagesse repandus dans l'univers, & surtout dans la mécanique du corps humain (a). „ Croyez-vous, dit-il ensuite à Aristodeme, „ croyez-vous que vous soyez le seul être „ intelligent? vous savez que vous ne possédez qu'une petite parcelle de cette matiere qui compose le monde, une petite „ portion de l'eau qui l'arrose, une étincelle de cette flâme qui l'anime. L'intelligence vous appartient-elle en propre? „ L'avez-vous tellement retirée & renfermée „ en vous-même, qu'elle ne se trouve nulle part ailleurs? Le hazard fait-il tout „ sans qu'il y ait aucune sagesse hors „ de vous?

Aristodeme ayant repliqué qu'il ne voyoit point ce sage Architecte de l'Univers, Socrate lui répond: „ Vous ne voyez pas non „ plus l'ame qui gouverne votre corps, & „ qui regle tous ses mouvemens; vous pourriez aussi-bien conclure que vous ne faites „ rien avec dessein & raison, que de soutenir que tout se fait par hazard dans „ l'Univers.

Aristodeme ayant reconnu un Etre souverain, doute cependant de la Providence; parce-

[a] Xen. Mem. Soc. Ed. Basil. 1579. lib. 1. pag. 573.

parcequ'il ne comprend pas comment elle peut tout voir à la fois. Socrate lui replique : „ Si l'Esprit qui réside dans votre
„ corps le meut & le dispose selon sa vo-
„ lonté, pourquoi la Sagesse Souveraine qui
„ préside à l'Univers, ne peut-elle pas aussi
„ régler tout comme il lui plait ? Si votre
„ œil peut voir les objets à la distance de
„ plusieurs stades ; pourquoi l'œil de Dieu
„ ne peut-il pas tout voir à la fois ? Si
„ votre Ame peut penser en même tems à
„ ce qui est à Athènes, en Egypte, & en
„ Sicile, pourquoi la Sagesse Divine ne
„ peut-elle pas avoir soin de tout, étant
„ présente par-tout à son ouvrage.

Socrate sentant enfin que l'incrédulité d'Aristodeme venoit plutôt de son cœur que de son esprit, conclud par ces paroles: „ O
„ Aristodeme, appliquez vous sincerement
„ à adorer Dieu, il vous éclairera, & tous
„ vos doutes se dissiperont bientôt !

Platon (*) disciple de Socrate suit les mêmes principes. Il vivoit dans un tems où la doctrine de Democrite avoit fait de grands progrès à Athènes. Le dessein de toute sa Théologie, est de nous donner des sentimens nobles de la Divinité ; de nous mon-

(*) Olymp. 100.

montrer que les Ames n'ont été condamnées à animer des corps mortels que pour expier les fautes commises dans un état précédent ; & d'enseigner enfin que la Religion est le seul moyen de nous rétablir dans notre premiere grandeur. Il méprise tous les dogmes de la superstition Athénienne, & tâche d'en purger la Religion. Le principal objet de ce Philosophe est l'homme immortel. Il ne parle de l'homme politique que pour montrer que le plus court chemin de l'immortalité est de remplir pour l'amour du beau les devoirs de la societé civile.

Platon dans un de ses Dialogues définit Dieu la Cause productrice qui fait exister ce qui n'étoit pas auparavant (a). Il semble par-là qu'il ait eu une idée de la création. La Matiere selon lui n'étoit éternelle que parcequ'elle étoit produite de tout tems. Il ne l'a jamais regardée comme indépendante de Dieu, ni comme une émanation de sa substance, mais comme une véritable production.

[a] Ποιητικὴν πᾶσαν ἔφαμεν εἶναι δύναμιν, ἥτις ἂν αἰτία γίγνηται τοῖς μὴ πρότερον οὖσιν ὕστερον γίγνεσθαι. Plat. Sophist. p. 185. Ed. Franc. 1602.

duction (a). Il eſt vrai que dans ſon Timée Locrien (b) il appelle quelquefois la ſubſtance divine une matiere increée; mais il la diſtingue toujours de l'Univers ſenſible, qui n'en eſt qu'un effet, & une production.

Il n'eſt pas ſurprenant que Platon aidé de la ſeule lumiere naturelle ait connu la création. Cette vérité (quelqu'incompréhenſible qu'elle paroiſſe à l'entendement fini) ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu crée, il ne tire pas l'être du néant, comme d'un ſujet ſur lequel il opere; mais il fait exiſter ce qui n'étoit pas précédemment. L'idée de puiſſance infinie ſuppoſe néceſſairement celle de pouvoir produire de nouvelles ſubſtances, auſſi bien que de nouvelles formes. Faire exiſter une ſubſtance qui n'exiſtoit pas auparavant, ne paroit pas plus inconcevable que de faire exiſter une forme qui n'étoit pas auparavant; puiſque dans l'un & dans l'autre cas on produit un Etre nouveau. Ce paſſage du néant à l'être emba-

[a] Voy. Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 1. p. 1059. Poſſumusne dubitare quin mundo præſit aliquis Effector ut Platoni videtur, vel Moderator tanti operis ut Ariſtoteli placet?

[b] Ιδέαν ὕλαν αἰσθητὸν τε ἔκγονον τούτων. Plat. Tim. Loc. pag. 1089.

embaraſſe également dans tous les deux. Or comme on ne nie pas qu'il y ait une force mouvante, quoiqu'on ne conçoive pas comment elle agit; de même il ne faut pas nier qu'il y ait une puiſſance créatrice, parceque nous n'en avons pas une idée claire.

Revenons à Platon (a). ,, Il apelle Dieu ,, le ſouverain Architecte qui a créé l'Univers & les Dieux, & qui fait tout ce ,, qu'il lui plait dans le Ciel, ſur la Terre, ,, & aux Enfers.

Il conſidere la Divinité dans ſa ſolitude éternelle avant la production des êtres finis. Il dit ſouvent après les Egyptiens ,, que ,, cette premiere ſource de la Divinité eſt ,, environnée de ténebres épaiſſes; que nul ,, mortel ne peut les pénétrer; & qu'il ne ,, faut adorer ce Dieu caché que par le ſilence.,, C'eſt ce premier principe qu'il appelle en pluſieurs endroits l'Etre, l'Unité, le Bien ſouverain (b); le même dans le monde intelligent, que le Soleil dans le monde viſible. C'eſt ſelon Platon cette fontaine de la Divinité que les Poëtes nommoient Cœlus.

Ce

[a] Plat. de Rep. lib. 10. p. 749.
[b] De Rep. l. 6. p. 686.

Ce Philoſophe nous repréſente enſuite le premier Etre comme ſortant de ſon unité pour conſidérer toutes les différentes manieres par leſquelles il peut ſe dépeindre au dehors. Par là ſe forme dans l'entendement divin, le monde intelligible contenant les idées de toutes choſes, & les vérités qui en reſultent. Platon diſtingue toujours entre le Bien ſuprême, & cette Sageſſe qui n'en eſt que l'émanation. „ Ce „ qui nous préſente la verité, dit-il, & ce „ qui nous donne la raiſon, eſt le bien „ ſuprême. Cet Etre eſt la cauſe, & la „ ſource de la vérité (a); il l'a engendrée „ ſemblable à lui-même (b). Comme la „ lumiere n'eſt pas le Soleil, mais ſon „ émanation; de même, la Vérité n'eſt pas „ le premier principe, mais ſon émanation. „ Comme le Soleil non ſeulement éclaire les „ corps, & les rend viſibles, mais encore „ qu'il contribue à leur génération, & à „ leur accroiſſement; de même le Bien ſu„ prême fait non ſeulement connoître les „ créatures, mais il leur donne auſſi leur „ être & leur exiſtence. „ C'eſt cette émanation

[a] De Rep. l. 6. p. 687.

[b] Ibid. Τοῦτον τοίνυν φαναί με λέγειν τὸν τοῦ ἀγαθοῦ ἔκγονον ὃν τἀγαθὸν ἐγέννησεν ἑαυτῷ.

nation qu'il appelle Saturne, ou le fils de Cœlus.

Il considere enfin la Cause productrice comme animant l'Univers & lui donnant la vie & le mouvement. Dans le dixieme livre de ses Loix (a) il prouve que la cause du mouvement ne peut pas être corporelle, parceque la matiere n'est point active par elle-même ; & suppose un autre principe pour la mouvoir. Il nomme ce premier Moteur l'Ame du Monde, & Jupiter, ou le fils de Saturne. On voit par là que la Trinité de Platon ne renferme que trois Attributs de la Divinité, & nullement trois Personnes.

Aristote Disciple de Platon & Prince des Philosophes Péripatéticiens appelle Dieu (b) „ l'Etre Eternel, & vivant ; le plus noble „ de tous les Etres, une substance totale„ment distincte de la matiere, sans éten„due, sans division, sans parties, & sans „ succession ; qui comprend tout par un „ seul acte, qui demeurant immobile en „ soi remue tout, & qui posséde en lui „ même un bonheur parfait, parcequ'il se „ con-

[a] Lib. 10. pag. 951. 952.
[b] Arist. Ed. Paris. 1629. Metaph. lib. 14. cap. 7. p. 1000.

„ connoit lui-même, & se contemple avec „ un plaisir infini.

Dans sa Métaphysique il pose pour principe „ que Dieu (a) est une intelligence „ souveraine qui agit avec ordre, proportion & dessein; & qu'il est la source du „ bon, du beau, & du juste.

Dans son Traité de l'Ame, il dit „ que „ l'Intelligence suprême (b) est par sa nature le plus ancien de tous les Etres, „ qu'il a une domination souveraine sur „ tout. „ Il dit ailleurs (c) „ que le premier Principe n'est ni le feu, ni la terre, „ ni l'eau, ni rien de sensible; mais que „ l'Esprit est la cause de l'Univers, & la „ source de tout l'ordre, & de toutes les „ beautés, aussi-bien que de tous les mouvemens, & de toutes les formes qu'on „ y admire.

Ces passages prouvent qu'Aristote ne soutenoit l'éternité du monde que comme d'une émanation postérieure en nature à l'Intelligence Divine, qui étant tout acte & toute énergie ne pouvoit pas demeurer dans l'oisiveté.

Outre

[a] Metaph. l. 14. c. 10. p. 1005.
[b] Id. de Anim. l. 1. c. 7. pag. 628.
[c] Met. l. 1. c. 2, 3. p. 844. 845.

Outre cette ſubſtance premiere & éternelle, il reconnoît pluſieurs autres Intelligences qui préſident aux mouvemens des ſpheres Céleſtes. " Il n'y a, dit-il, qu'un
„ ſeul premier Moteur & pluſieurs Dieux
„ ſubalternes (a). Tout ce qu'on a ajouté
„ ſur la forme humaine de ces Divinités
„ ſont des fictions faites exprès pour in-
„ ſtruire la multitude, & pour faire obſer-
„ ver les bonnes loix. Il faut réduire tout
„ à une ſeule ſubſtance primitive, & à
„ pluſieurs ſubſtances ſubordonnées, qui
„ gouvernent ſous elle. Voilà la pure do-
„ ctrine des anciens échappée du naufrage
„ des erreurs vulgaires, & des fables poë-
„ tiques.

Ciceron vivoit dans un tems, où la corruption des mœurs, & le libertinage d'eſprit, étoient parvenus à leur comble. La Secte d'Epicure avoit prévalu à Rome ſur celle de Pythagore; & les eſprits les plus ſages en raiſonnant ſur la nature Divine ſe contentoient de flotter entre les deux opinions, d'une Intelligence ſouveraine, & d'une Matiere aveugle. Ciceron dans ſon Traité ſur la nature des Dieux, plaide la cauſe des Académiciens qui doutoient de tout.

(a) Ibid. l. 14. c. 8. p. 1003.

tout. Il eſt à remarquer cependant qu'il refute fort bien Epicure dans ſon premier livre, & que les objections qu'il fait dans ſon troiſième comme Académicien, ſont beaucoup plus foibles que les preuves fondées ſur les merveilles de la Nature, qu'il rapporte dans ſon ſecond livre, pour démontrer l'exiſtence d'une Intelligence ſouveraine.

Dans ſes autres ouvrages, & ſur tout dans ſon livre des Loix, il nous dépeint „ l'Univers comme une République (a) dont
„ Jupiter eſt le Prince & le Pere commun.
„ La grande Loi imprimée dans le cœur de
„ tous les Hommes, eſt d'aimer le bien
„ public, & les membres de la ſocieté
„ comme ſoi-même. Cet amour de l'ordre
„ eſt la ſouveraine juſtice, & cette juſtice eſt
„ aimable par elle-même. Si l'on ne l'aime
„ que pour l'utilité qu'elle procure, on
„ n'eſt pas bon, mais politique. La ſouveraine injuſtice, c'eſt d'aimer la juſtice
„ ſeulement pour la récompenſe. En un
„ mot, la Loi univerſelle, immuable, éternelle de toutes les Intelligences eſt de

„ cher-

(a) Cic. de Leg. Ed. Amſt. 1661. Lib. 1. p. 1188. 1189. 1190. 1191. &c.

„ chercher le bonheur les unes des autres
„ comme les enfans d'un même pere.

Il nous repréſente enſuite Dieu comme une Sageſſe ſouveraine, à l'autorité de qui toutes les natures intelligentes peuvent encore moins ſe ſouſtraire que les natures corporelles. " Selon l'opinion des plus ſages
„ & des plus grands génies, dit ce Philo-
„ ſophe (a), la Loi n'eſt pas une invention
„ de l'eſprit humain, ni l'établiſſement ar-
„ bitraire des peuples, mais une ſuite de
„ la Raiſon éternelle, qui gouverne l'U-
„ nivers.

„ L'outrage que Tarquin fit à Lucrece,
„ continue-t-il, n'en étoit pas moins crimi-
„ nel, parcequ'il n'y avoit point encore de
„ Loi écrite à Rome contre ces ſortes de
„ violences. Ce Tyran manqua à la Loi
„ éternelle qui n'a pas commencé à être
„ Loi, lorſqu'elle a été écrite, mais lorſ-
„ qu'elle a été faite. Or ſon origine eſt
„ auſſi ancienne que l'Eſprit Divin; car la
„ vraie, la primitive, & la principale Loi
„ n'eſt autre que la ſouveraine Raiſon du
„ grand Jupiter (b). Cette Loi, dit-il ail-
„ leurs

(a) Cic. de Leg. l. 2. p. 1194.
(b) Fragm. de la Répub. de Cicer. conſervé par Lactantius, l. 6, c. 8.

„ leurs, eſt univerſelle, éternelle, immua-
„ ble. Elle ne varie point ſelon les lieux
„ & les tems. Elle n'eſt pas différente au-
„ jourd'hui de ce qu'elle étoit autrefois. La
„ même Loi immortelle regle toutes les
„ nations, parcequ'il n'y a qu'un ſeul Dieu,
„ qui a enfanté & publié cette Loi.

Quelle idée ne vous donne pas Ciceron de la nature de l'ame dans ſon Traité de la Conſolation (a)! „ Thalès, dit-il, qu'A-
„ pollon lui-même déclara le plus ſage de
„ de tous les hommes, a toujours ſoutenu
„ que l'ame eſt une parcelle de la ſubſtance
„ divine, & qu'elle retourne dans le Ciel
„ ſi-tôt qu'elle eſt dégagée du corps mortel.
„ Tous les Philoſophes de l'Ecole Italique
„ ont ſuivi ce ſentiment. C'eſt leur do-
„ ctrine conſtante que les ames deſcendent
„ du Ciel, & qu'elles ſont non-ſeulement
„ l'ouvrage de la Divinité, mais une parti-
„ cipation de ſon eſſence.

„ Si quelqu'un doute de ces vérités, con-
„ tinue-t-il, il eſt facile de les prouver.
„ La nature immortelle de l'ame eſt dé-
„ montrée par deux proprietés que nous y
„ reconnoiſſons, ſon activité & ſa ſim-
„ plicité.

(a) Cic. de Conſ. pag. 1300.

„ Elle eſt active par elle-même ; elle eſt
„ la ſource de tous ſes propres mouvemens ;
„ elle n'a point de principe d'où elle em-
„ prunte ſa force : Elle eſt par conſéquent
„ une image de la Divinité, & une émana-
„ tion de ſa lumiere. Or ſi Dieu eſt im-
„ mortel, comment l'ame qui en eſt une
„ partie peut-elle périr ?

„ De plus, l'ame eſt d'une nature ſimple,
„ ſans mélange, & ſans compoſition ; elle
„ n'a rien de commun avec les élémens,
„ rien qui reſſemble à la terre, à l'eau, à
„ l'air, au feu. On ne voit dans la ma-
„ tiere aucune proprieté ſemblable à la mé-
„ moire qui retient le paſſé, à la raiſon
„ qui prévoit l'avenir, à l'eſprit qui com-
„ prend le préſent. Toutes ces qualités
„ ſont divines, & ne peuvent venir que de
„ Dieu ſeul. L'ame qui ſort de Dieu par-
„ ticipe à ſon éternité. C'eſt cette eſpéran-
„ ce qui rend les ſages tranquilles aux ap-
„ proches de la mort. C'eſt cette attente
„ qui fit boire à Socrate avec joye la coupe
„ fatale. Les ames enfoncées dans la ma-
„ tiere craignent la diſſolution de ce corps,
„ parcequ'elles ne ſongent à rien qu'à ce
„ qui eſt terreſtre. O penſée honteuſe ! &
„ qui doit faire rougir les mortels. L'hom-

„ me

„ me eſt la ſeule créature ſur la terre qui „ ſoit alliée à la Divinité, & qui en ait „ la connoiſſance ; cependant il eſt aſſez „ aveugle & inſenſé pour oublier ſon ori- „ gine céleſte, & pour craindre de retour- „ ner dans ſa patrie.

Tels étoient les raiſonnemens de Ciceron lorſqu'il conſultoit ſes lumieres naturelles, & que l'envie de faire briller ſon eſprit ne l'engageoit plus à défendre la doctrine des Pyrrhoniens.

Ecoutons enfin Senèque le Stoïcien. Il étoit precepteur de Neron & vivoit dans un ſiecle où le Chriſtianisme n'étoit pas aſſez reſpecté pour que les Payens en emprun- taſſent des lumieres philoſophiques.

„ Il importe peu, dit-il (a), de quel nom „ on appelle la premiere Nature, & la Di- „ vine Raiſon qui préſide à l'Univers, & „ qui en remplit toutes les parties ; c'eſt „ toujours le même Dieu. On le nomme „ Jupiter Stateur, non comme diſent les „ Hiſtoriens, parcequ'il arrêta les armées „ Romaines qui fuyoient, mais parcequ'il „ eſt le ferme appui de tous les êtres. On „ peut

(a) Senec. Ed. antw. a Lipſio. 1632, de Benef. lib. 4. p. 311.

„ peut l'appeller Deſtin , parcequ'il eſt la „ premiere cauſe d'où dépendent toutes les „ autres. Nos Stoïciens l'appellent tantôt „ le pere Bacchus , parcequ'il eſt la vie „ univerſelle qui anime la nature ; Hercule, „ parceque ſa puiſſance eſt invincible ; Mer- „ cure , parcequ'il eſt la Raiſon, l'Ordre, „ & la Sageſſe eternelle. Vous pouvez lui „ donner autant de noms que vous voudrez, „ pourvu que vous n'admettiez qu'un ſeul „ principe préſent partout.

Senèque conſidere , après Platon , l'entendement divin comme contenant en ſoi le modèle de toutes choſes , qu'il appelle les idées immuables , & toutes-puiſſantes. „ Tout ouvrier, dit-il (a) , a un modèle „ ſur lequel il forme ſon ouvrage ; n'im- „ porte ſi ce modèle exiſte hors de lui de- „ vant ſes yeux , ou s'il ſe forme en lui „ par l'effort de ſon propre génie. Dieu „ produit ainſi au dedans de lui-même ce „ modèle parfait qui eſt la proportion, „ l'ordre & la beauté de tous les Etres.

„ Les anciens , dit-il ailleurs (b), ne „ croyoient point Jupiter tel que nous le „ re-

(a) Sen. Ep. 65. p. 493.
(b) Idem Natur. Quæſt, lib. 2, p. 715.

„ repréſentons dans le Capitole & dans les
„ autres édifices : Mais ils entendoient par
„ Jupiter, le Gardien & le Gouverneur de
„ l'Univers, l'Entendement & l'Eſprit, le
„ maitre & l'ouvrier de cette grande ma-
„ chine. Tous les noms lui conviennent.
„ Vous ne vous trompez pas en l'appellant
„ Deſtin, parcequ'il eſt la cauſe des cauſes
„ de qui tout dépend. Voulez-vous l'ap-
„ peller Providence, vous ne vous trompez
„ point ; c'eſt par ſa ſageſſe que ce monde
„ ſe gouverne. Voulez-vous l'appeller Na-
„ ture, vous ne pécherez pas ; c'eſt de
„ lui que tous les êtres ſont nés, & par
„ lui qu'ils reſpirent.

On ne peut lire ſans admiration les ouvrages d'Epictete, d'Arrien ſon diſciple, & de Marc Antonin. On y trouve des regles de Morale dignes du Chriſtianisme. Ces diſciples de Zenon croyoient cependant comme leur Maitre qu'il n'y avoit qu'une ſeule ſubſtance ; que l'Intelligence ſouveraine étoit matérielle ; que ſon eſſence étoit un pur éther qui rempliſſoit tout par diffuſion locale. L'erreur de ces Corporaliſtes ne prouve pas qu'ils ayent été Athées. Une fauſſe idée ſur la Divinité ne forme point l'atheïsme. Ce qui conſtitue l'Athée, n'eſt

pas de ſoutenir avec les Stoïciens que l'étendue & la penſée peuvent être des proprietés de la même ſubſtance ; ni avec Pythagore & Platon que la matiere eſt une production éternelle de la Divinité. Le véritable Atheïsme conſiſte à nier qu'il y ait une Intelligence ſouveraine qui ait produit le monde par ſa puiſſance, & qui le gouverne par ſa ſageſſe.

Voyons enfin quel ſentiment avoient les Peres de l'Egliſe ſur la Théologie des Payens. Ils étoient à portée de la connoître à fond, par les fréquentes diſputes qu'ils avoient avec eux. Il faut craindre dans une matiere auſſi délicate, de s'abandonner à ſes propres conjectures. Ecoutons la ſage Antiquité Chrétienne.

Arnobe introduit les Payens ſe plaignant de l'injuſtice des Chrétiens. „ C'eſt une „ calomnie (a), diſent ces Payens, de nous imputer le crime, de nier un Dieu „ ſuprême. Nous l'appellons Jupiter le „ très-grand, & le très bon ; nous lui dé- „ dions nos plus ſuperbes édifices & nos „ Capitoles, pour marquer que nous l'exal- „ tons au-deſſus de toutes les autres Di- „ vinités.

„ Saint

(a) Arnob. lib. 1. p. 19.

„ Saint Paul insinue dans sa prédication „ à Athènes, dit Saint Clement Alexan- „ drin (a), que les Grecs connoissoient la „ Divinité. Il suppose que ces peuples „ adorent le même Dieu que nous, quoi- „ que ce ne soit pas de la même maniere. „ Il ne nous défend point d'adorer le mê- „ me Dieu que les Grecs, mais il nous „ défend de l'adorer de la même façon. „ Il nous ordonne de changer la maniere „ de notre culte, & nullement l'objet.

„ Les Payens, dit Lactance (b), qui ad- „ mettent plusieurs Dieux, disent cependant „ que ces Divinités subalternes président tel- „ lement à toutes les parties de l'Univers, „ qu'il n'y a qu'un seul Recteur & Gouver- „ neur suprême. De-là il suit que toutes „ les autres puissances invisibles ne sont pas „ des Dieux, mais des Ministres ou des „ Députés de ce Dieu unique, très-grand, „ & tout-puissant, qui les a constitués pour „ exécuteurs de ses volontés.

Eusebe de Césarée ajoute (c) : „ Les „ Payens reconnoissoient qu'il n'y avoit

(a) Strom. l 6. p. 635.
(c) Lib. 1. p. 16.
(b) Præp. Evang. l. 3. chap. 13. p. 105.

„ qu'un seul Dieu, qui remplit tout, qui
„ penetre tout, & préside à tout. Mais
„ il croyent qu'étant présent à son ouvrage
„ d'une maniere incorporelle & invisible,
„ c'est avec raison qu'on l'adore dans ses
„ effets visibles & corporels.

Je finis par un fameux passage de Saint Augustin qui réduit le Polythéisme des Payens à l'unité d'un seul principe. „ Jupiter, dit ce Pere (a), est selon les Philosophes l'ame du monde qui prend des noms différens selon les effets qu'il produit. Dans les espaces éthérées on l'appelle Jupiter, dans l'air Junon, dans la mer Neptune, dans la terre Pluton, aux enfers Proserpine, dans l'élément du feu Vulcain, dans le Soleil Phœbus, dans les divinations Apollon, dans les moissons Cerès, dans les bois Diane, dans les sciences Minerve. Toute cette foule de Dieux & de Déesses ne sont que le même Jupiter, dont on exprime les différentes vertus par des noms différens.

Il est donc évident par le témoignage des Poëtes profanes, des Philosophes Gentils, & des Peres de l'Eglise, que les Payens recon-

(a) St. August. de Civ. Dei. l. 4. c. 19.

reconnoiſſoient une ſeule Divinité ſuprême. Les Orientaux, les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les Nations enſeignoient univerſellement cette vérité.

Vers la cinquantiéme Olympiade, ſix cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Grecs ayant perdu les ſciences traditionnelles des Orientaux, négligerent la doctrine des Anciens, & commencerent à raiſonner ſur la nature divine par les préjugés des ſens & de l'imagination. Anaximandre vivoit alors, il fut le premier qui voulut bannir de l'Univers, le ſentiment d'une Intelligence ſouveraine, pour réduire tout à l'action d'une matiere aveugle qui prend néceſſairement toutes ſortes de formes, il fut ſuivi par Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton, Lucrece, & toute l'Ecole des Atomiſtes.

Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Ariſtote & tous les Grands Hommes de la Grece, ſe ſouleverent contre cette doctrine impie, & tâcherent de rétablir l'ancienne Théologie des Orientaux. Ces génies ſupérieurs voyoient dans la Nature, mouvement, penſée, deſſein. Or comme l'idée de la matiere ne renferme aucune de ces trois proprietés, ils concluoient qu'il y avoit dans

la nature une autre ſubſtance que la matiere.

La Grece s'étant ainſi partagée en deux Sectes, on diſputa long-tems de part & d'autre ſans ſe convaincre. Vers la 120. Olympiade Pyrrhon forma une troiſiéme Secte, dont le grand principe étoit de douter de tout & de ne rien décider. Tous les Atomiſtes qui avoient cherché en vain une démonſtration de leurs faux principes, ſe réunirent bientôt à la Secte Pyrrhonienne: Ils s'abandonnerent follement au doute univerſel, & parvinrent peu après à un tel excès de phrénéſie, qu'ils douterent des vérités les plus claires & les plus ſenſibles. Ils ſoutinrent ſans allégorie que tout ce qu'on voit n'eſt qu'une illuſion, & que la vie entiere eſt un ſonge perpétuel dont ceux de la nuit ne ſont que des images.

Enfin Zénon établit une quatriéme Ecole, vers la cent trentiéme Olympiade. Ce Philoſophe tâcha de concilier les diſciples de Démocrite avec ceux de Platon, en ſoutenant que le premier Principe étoit une Sageſſe infinie, mais que ſon eſſence étoit un pur éther, ou une lumiere ſubtile qui ſe répandoit partout pour donner la vie, le mouvement, & la raiſon à tous les êtres.

Dans

Dans ces derniers tems on n'a fait que renouveller les anciennes erreurs. Jordano, Bruno, Vanini, & Spinoza ont rappellé le monſtrueux ſyſtême d'Anaximandre. Et ce dernier a tâché d'éblouir les ames foibles, en donnant une forme géométrique à ce ſyſtême.

Quelques Spinoſiſtes, ſentant que l'évidence leur échappe à tout moment dans les prétendues démonſtrations de leur maitre, ſont tombés dans une eſpece de Pyrrhonisme inſenſé, nommé l'Egomisme, où chacun ſe croit le ſeul être exiſtant.

M. Hobbès & pluſieurs autres Philoſophes, ſans ſe déclarer Athées, oſent ſoutenir que la penſée & l'étendue peuvent être des proprietés de la même ſubſtance.

Deſcartes, le Pere Malebranche, Leibnitz, Bentley, le Dr. Clarke, & pluſieurs Métaphyſiciens d'un génie également ſubtil & profond tâchent de réfuter ces erreurs, & de confirmer par leur raiſonnement l'ancienne Théologie. Ils ajoutent aux preuves tirées des effets celles qu'on tire de l'idée de la premiere cauſe. Ils font ſentir que les raiſons de croire ſont infiniment plus fortes que

que celles qu'on a de douter. C'eſt tout ce qu'il faut chercher dans les diſcuſſions Métaphyſiques.

L'hiſtoire des tems paſſés eſt ſemblable à celle de nos jours. L'eſprit humain prend à peu près les mêmes formes dans les différens ſiècles. Il s'égare dans les mêmes routes. Il y a des erreurs univerſelles, comme des vérités immuables. Il y a des maladies périodiques pour l'eſprit, comme pour les corps.



SECON-



SECONDE PARTIE.

De la Mythologie des Anciens.

LES hommes abandonnés à la ſeule lumiere de leur raiſon ont toujours regardé le mal moral & phyſique comme un phénomène choquant dans l'ouvrage d'un Etre infiniment ſage, bon & puiſſant. Pour expliquer ce phénomène, les Philoſophes ont eu recours à pluſieurs hypothéſes.

La raiſon leur dictoit à tous, que ce qui eſt ſouverainement bon, ne peut rien produire de méchant, ni de malheureux. De là ils concluoient que les ames n'étoient pas ce qu'elles avoient été d'abord; qu'elles s'étoient dégradées par quelque faute qu'elles avoient commiſe dans un état précédent; que cette vie eſt un lieu d'exil & d'expiation; & qu'enfin tous les êtres ſeront rétablis dans l'ordre.

Ces idées philoſophiques avoient cependant une autre origine. La tradition s'uniſſoit à la raiſon; & cette tradition avoit répandu dans toutes les Nations certaines opinions

opinions communes sur les trois états du monde. C'est ce que je vais faire voir dans cette seconde partie, qui sera comme un abregé de la doctrine traditionelle des Anciens.

Je commence par la Mythologie des Grecs & des Romains. Tous les Poetes nous dépeignent le siecle d'or ou de Saturne, comme un état heureux, où il n'y avoit ni malheurs, ni crimes, ni travail, ni peines, ni maladies, ni mort (a).

Ils nous représentent au contraire le siecle de fer, comme le commencement du mal physique & moral. Les souffrances, les vices, tous les maux cruels sortent de la boete fatale de Pandore, & inondent la terre (b).

Ils nous parlent du siecle d'or renouvellé, comme d'un tems où Astrée doit revenir sur

(a) Voy. Hésiod de Sæcul. aureo. Orpheus apud Proclum. Theol Plat. lib. 5. cap. 10. Lucretius lib. 5 Ovid. Metam. lib. 1. fab. 3. Virgil. Georg. lib. 2. lin. 336.
(b) Ovid. Metam. lib. 1. fab. 4. 5. & 6. Virgil. Georg. lib. 2. lin. 126. Juvenal, Satyr. 6.

fur la terre, où la juftice, la paix & l'innocence doivent reprendre leurs premiers droits; & où tout doit être rétabli dans fa perfection primitive (a).

Enfin ils chantent par-tout les exploits d'un fils de Jupiter qui abandonne l'Olympe pour vivre parmi les hommes. Ils lui donnent des noms différens felon fes différentes fonctions. Tantôt c'eft Apollon qui combat Python & les Titans. Tantôt c'eft Hercule qui détruit les monftres, & les Géans, & qui purge la terre de leurs fureurs, & de leurs crimes. Quelquefois c'eft Mercure ou le Meffager des Dieux qui vole par-tout pour exécuter leurs volontés. D'autres fois c'eft Perfée qui délivre Andromede ou la nature humaine, du monftre qui fortit de l'abyme pour la dévorer. C'eft toujours quelque fils de Jupiter qui livre des batailles, & qui remporte des victoires.

Je n'infifte point fur ces defcriptions poëtiques, parcequ'on peut les regarder comme des fictions faites au hazard, pour embellir un poëme & pour amufer l'efprit. L'illufion eft à craindre dans les rapports & les explications allégoriques. Je me hâte d'expofer

(b) Virg. Ecl. 4. Senec, Trag. Oedip. Act. 2.

poser la doctrine des Philosophes, & surtout celle de Platon: C'est la source où Plotin, Proclus, & les Platoniciens du troisiéme siècle, ont puisé leurs principales idées.

Commençons par le Dialogue de Phedon ou de l'immortalité, dont voici l'analyse. Phedon raconte à ses amis l'état où il vit Socrate en mourant. „ Il sortoit de la vie, „ dit-il, avec une joye paisible, & une intré„ pidité généreuse. Ses amis lui en de„ manderent la cause; J'espere, leur ré„ pond Socrate, me réunir aux Dieux bons „ & parfaits, & à des hommes meilleurs que „ ceux que je laisse sur la terre (a).

Cebés lui ayant dit que l'ame se dissipe après la mort comme une fumée, & s'anéantit tout-à-fait; il combat cette opinion, tâchant de prouver que l'ame a eu une existence réelle dans un état heureux avant que d'animer un corps humain (b).

Il attribue cette doctrine à Orphée (c). „ Les disciples d'Orphée, dit-il, appelloient „ le corps une prison, parceque l'ame est

„ ici

(a) Pag. 48. 11.
(b) Pag. 57.
(c) Plat. Cratyl. p. 276.

„ ici dans un état de punition, jusqu'à ce „ qu'elle ait expié les fautes qu'elle a com- „ mises dans le ciel.

„ Les ames, continue Platon (a), qui se „ sont trop adonnées aux plaisirs corpo- „ rels, & qui se sont abruties, errent sur „ la terre, & rentrent dans de nouveaux „ corps. Car toute volupté & toute passion „ attachent l'ame au corps, lui persuadent „ qu'elle est de même nature, & la ren- „ dent, pour ainsi dire, corporelle ; de „ sorte qu'elle ne peut s'envoler dans une „ autre vie ; mais impure & appésantie, elle „ s'enfonce de nouveau dans la matiere, & „ devient par-là incapable de remonter vers „ les pures régions, & d'être réunie à son „ Principe.

Voilà la source de la Métempsycose que Platon représente dans le second Timée comme une allégorie, & quelquefois comme un état réel, où les ames qui se sont rendues indignes de la suprême béatitude, séjournent & souffrent successivement dans les corps de différens animaux, jusqu'à ce qu'elles soient purgées de leurs crimes par les peines qu'elles subissent. C'est ce qui a fait croire

(a) Phæd. pag. 61, 62. 63.

croire à quelques Philoſophes, que les ames des bêtes étoient des Intelligences dégradées.

„ Les ames pures, ajoute Platon, qui „ ont travaillé ici bas à ſe dégager de toute „ ſouillure terreſtre, ſe retirent après la „ mort dans un lieu inviſible, qui nous eſt „ inconnu, où le pur s'unit au pur, le „ bon s'unit à ſon ſemblable, & notre eſ- „ ſence immortelle à l'eſſence divine.

Il appelle ce lieu la premiere Terre où les ames faiſoient leur demeure avant leur dégradation. „ La terre eſt immenſe (a), „ dit-il, nous n'en connoiſſons & n'en ha- „ bitons qu'un petit coin. Cette terre éthé- „ rée, ancien ſéjour des ames, eſt placée „ dans les pures régions du ciel, où ſont „ les aſtres. Nous qui vivons dans ces „ abimes profonds, nous nous imaginons „ que nous ſommes dans un lieu élevé, & „ nous appellons l'air le ciel, ſemblables à „ un homme qui du fond de la mer voyant „ le Soleil & les aſtres au travers des eaux, „ croiroit que l'Océan eſt le ciel même. „ Mais ſi nous avions des ailes pour nous „ élever en-haut, nous verrions que c'eſt- „ là le vrai ciel, la vraie lumiere & la „ vraie terre. Comme dans la mer

„ tout

(a) Pag. 81.

„ tout eſt troublé, rongé & défiguré par les
„ ſels qui y abondent; de même dans no-
„ tre terre préſente tout eſt difforme, cor-
„ rompu, délabré, en comparaiſon de la
„ terre primitive.

Platon fait enſuite une déſcription pompeuſe de cette terre éthérée dont la nôtre n'eſt qu'une croute détachée (a). Il dit que „ tout y étoit beau, harmonieux, trans-
„ parent; des fruits d'un goût exquis y
„ croiſſoient naturellement; il y couloit des
„ fleuves de Nectar; on y reſpiroit la lu-
„ miere comme nous reſpirons l'air, &
„ l'on y buvoit des eaux qui étoient plus
„ pures que l'air même.

Cette idée de Platon s'accorde avec celle de Deſcardes ſur la nature des planettes. Ce Philoſophe moderne croit qu'elles étoient d'abord des Soleils, qui contracterent enſuite une croute épaiſſe & opaque; mais il ne parle point des raiſons morales de ce changement, parcequ'il n'examine le monde qu'en Phyſicien.

La même doctrine de Platon eſt encore développée dans ſon Timée. Là il nous raconte que Solon dans ſes voyages entretient

(a) Pag. 82.

tretient un Prêtre Egyptien ſur l'antiquité du monde, ſur ſon origine, & ſur les révolutions qui y ſont arrivées, ſelon la Mythologie des Grecs. Alors le Prêtre Egyptien lui dit (a), „ ô Solon, Solon, vous autres „ Grecs vous êtes toujours enfans, & vous „ ne parvenez jamais à un âge mûr; votre „ eſprit eſt jeune, & n'a aucune vraie „ connoiſſance de l'antiquité. Il eſt arrivé „ pluſieurs inondations & conflagrations ſur „ la terre cauſées par le changement des „ mouvemens céleſtes. Votre hiſtoire de „ Phaëton qui paroit une fable, n'eſt pourtant pas ſans quelque fondement véritable. Nous autres Egyptiens nous avons „ conſervé la mémoire de ces faits dans „ nos monumens & dans nos temples; mais „ ce n'eſt que depuis peu que les Grecs „ ont connu les Lettres, les Muſes, & les „ Sciences.

Ce diſcours donne occaſion à Timée d'expliquer à Socrate, l'origine des choſes, & l'état primitif du monde (b). „ Tout ce „ qui a été produit, dit-il, a été produit „ par quelque cauſe. Il eſt difficile de „ connoitre la nature de cet Architecte, & de

(a) Tim. pag. 1043.
(b) Pag. 1047.

„ de ce Pere de l'Univers ; & quand vous „ la découvririez, il vous feroit impoffible „ de la faire comprendre au vulgaire.

„ Cet Architecte, continue-t-il, a eu „ quelque modèle felon lequel il a tout „ produit, & ce modèle c'eft lui-même. „ Comme il eft bon, & que ce qui eft bon „ n'eft jamais touché d'aucune envie, il a „ fait toutes chofes autant qu'il étoit poffi- „ ble, femblables à fon modèle. Il a fait „ le monde un tout parfait, compofé de „ parties toutes parfaites, & qui n'étoient „ fujettes ni à la maladie, ni à la vieil- „ leffe. Le Pere de toutes chofes (a) voyant „ enfin cette belle image de lui-même fe „ plut dans fon ouvrage, & cette joye lui „ infpira le défir de rendre cette image de „ plus en plus femblable à fon modèle.

Dans le dialogue appellé le Politique, Platon nomme cet état primitif du monde, „ le regne de Saturne, & voici comme il „ le décrit (b). „ Dieu étoit alors le Prin- „ ce & le Pere commun de tous ; il gou- „ vernoit le monde par lui-même, comme „ il le gouverne à préfent par les Dieux infé-

(c) Pag. 1051.
(a) Pag. 537. 538.

„ inférieurs. Alors la fureur, ni la cruauté
„ ne regnoient point sur la terre; la guerre &
„ la sédition n'étoient point connues. Dieu
„ nourrissoit les hommes lui-même; il étoit
„ leur Gardien & leur Pasteur. Il n'y avoit ni
„ Magistrats ni politique comme à présent.
„ Dans ces heureux tems, les hommes sor-
„ toient du sein de la terre qui les produi-
„ soit d'elle-même, comme les fleurs & les
„ arbres. Les campagnes fertiles four-
„ nissoient des fruits & des bleds sans
„ les travaux de l'agriculture. Les hommes
„ ne couvroient point leur corps, parce-
„ qu'on ne sentoit point encore l'inclémen-
„ ce des saisons; ils prenoient leur repos
„ sur des lits de gazons toujours verds.

„ Sous le regne de Jupiter, le Maître
„ de l'Univers ayant comme abandonné les
„ rênes de son empire, se cacha dans une
„ retraite inaccessible. Les Dieux inférieurs
„ qui gouvernoient sous Saturne, se retire-
„ rent aussi, & le monde sécoué jusqu'aux
„ fondemens par des mouvemens contraires
„ à son principe & à sa fin, perdit sa
„ beauté, & son éclat. Alors les biens
„ furent mêlés avec les maux. Mais à la
„ fin, de peur que le monde ne soit plon-
„ gé dans un abyme éternel de confusion,
„ Dieu

„ Dieu auteur du premier ordre reparoîtra
„ & reprendra les rênes. Alors il change-
„ ra, corrigera, embellira, & rétablira
„ tout, en détruisant la vieillesse, les ma-
„ ladies, & la mort.

Dans le Dialogue appellé Phedrus, Platon recherche les causes secretes du mal moral qui a produit le mal physique (a). „ Il y
„ a en chacun de nous, dit-il, deux ressorts
„ dominans, le désir du plaisir, & l'amour
„ du bon, qui sont les ailes de l'ame.
„ Quand ces ailes se séparent, quand l'a-
„ mour du plaisir & l'amour du bon se di-
„ visent, alors les ames tombent dans des
„ corps mortels „ : & voici selon lui les plaisirs que les Intelligences goutent dans le ciel, & comment les ames déchurent de cet état heureux.

„ (b) Le grand Jupiter, dit-il, animant
„ son char ailé, marche le premier, suivi
„ de tous les Dieux inférieurs & des Gé-
„ nies. Ils parcourent ainsi les cieux dont
„ ils admirent les merveilles infinies. Mais
„ lorsqu'ils vont au grand festin, ils s'éle-
„ vent au haut du ciel, au-dessus des Sphe-
„ res. Aucun de nos Poëtes n'a chanté

S „ jus

(a) Pag. 1216.
(b) Pag. 1222.

„ jufqu'ici, ni ne peut chanter fuffifamment
„ ce lieu fublime (a). Là les ames con-
„ templent par les yeux de l'efprit, l'effen-
„ ce vraiement exiftente qui n'eft ni colorée
„ ni figurée, ni fenfible, mais purement
„ intelligible. Là elles voyent la vertu, la
„ vérité, la juftice, non comme elles font
„ ici bas, mais comme elles exiftent dans
„ celui qui eft l'Etre même. Là elles fe
„ raffafient de cette vûe jufques à ce qu'el-
„ les n'en puiffent plus foutenir l'éclat;
„ alors elles rentrent dans le ciel, où elles
„ fe repaiffent d'ambroifie & de nectar.
„ Telle eft la vie des Dieux.

„ Or, continue Platon (b), toute ame
„ qui fuit Dieu fidellement dans ce lieu
„ fublime, demeure pure & fans tâche;
„ mais fi elle fe contente de nectar, &
„ d'ambroifie, fans accompagner le char de
„ Jupiter, pour aller contempler la vérité,
„ elle s'appéfantit, elle rompt fes ailes, elle
„ tombe fur la terre, & entre dans un corps
„ humain, plus ou moins vil, felon qu'elle
„ a été plus ou moins élevée. Les ames
„ moins dégradées habitent dans les corps
„ des

(a) Ὑπερουράνιος τόπος.

(b) Pag. 1223.

„ des Philoſophes ; les plus mépriſables ani-
„ ment les Tyrans & les mauvais Princes.
„ Leur ſort change après la mort & de-
„ vient plus ou moins heureux, ſuivant
„ qu'elles ont aimé la vertu ou le vice pen-
„ dant leur vie. Ce n'eſt qu'après dix mille
„ ans que les ames ſe réuniront à leur prin-
„ cipe. Leurs ailes ne croiſſent & ne ſe
„ renouvellent que dans cet eſpace de tems.

Telle eſt la doctrine que Platon oppoſoit à la ſecte profane de Démocrite & d'Epicure, qui nioient la Providence éternelle, à cauſe du mal phyſique & moral. Ce philoſophe nous fait un magnifique tableau de l'Univers. Il le conſidere comme une immenſité remplie d'intelligences libres qui habitent & qui animent des mondes infinis. Ces Intelligences ſont capables d'une double félicité ; l'une en contemplant l'eſſence divine, l'autre en admirant ſes ouvrages. Lorſque les ames ne font plus conſiſter leur bonheur dans la connoiſſance de la vérité, & que les plaiſirs inférieurs les détachent de l'amour de l'eſſence ſuprême, elles ſont précipitées dans quelque Planette pour y ſubir des peines expiatrices, juſqu'à ce qu'elles ſoient guéries par les ſouffrances. Ces Planettes ſont par conſéquent ſelon Platon comme des lieux

ordonnés (a) pour la guérison des Intelligences malades. Voilà la Loi établie (b) pour conserver l'ordre dans les Spheres célestes.

Cette double occupation des Esprits célestes, est une des plus sublimes idées de Platon, & marque la profondeur admirable de son génie. C'est par ce systême que les Philosophes Payens ont tâché de nous expliquer l'origine du mal. Voici comme ils raisonnoient. Si les âmes pouvoient contempler sans cesse l'essence divine par un regard immédiat, elles seroient impeccables: la vûe du bien souverain entraineroit nécessairement tout l'amour de la volonté. Pour expliquer donc la chute des Esprits, il falloit supposer un intervalle, où l'ame sort de la présence divine, & quitte le lieu sublime, pour admirer les beautés de la Nature, & se rassasier d'ambroisie, comme d'une nourriture moins délicate, & plus convenable à sa nature finie. C'est dans ces intervalles qu'elle devint infidelle.

Pythagore avoit puisé la même doctrine chez les Egyptiens. Il nous en reste un pré-

(a) Νοσοκομεῖοι.

(b) Θεσμός ἀδραστείας.

précieux monument dans les Commentaires de Hieroclès ſur les Vers dorés attribués à ce Philoſophe.

„ Comme notre éloignement de Dieu, dit „ cet Auteur, & la perte des ailes qui nous „ élevoient vers les choſes céleſtes, nous „ ont précipités dans cette région de mort „ où tous les maux habitent; de même le „ dépouillement des affections terreſtres & „ le renouvellement des vertus, font renaître nos ailes, & nous élevent au ſéjour „ de la vie où ſe trouvent les véritables „ biens ſans aucun mélange de maux. L'eſſence de l'homme tenant le milieu entre „ les êtres qui contemplent toujours Dieu, „ & ceux qui ſont incapables de la contempler, peut s'élever vers les uns, ou „ ſe rabaiſſer vers les autres (a).

„ Le méchant, dit ailleurs Hieroclès (b), „ ne veut pas que l'ame ſoit immortelle, de „ peur de ne vivre après la mort que pour „ ſouffrir. Mais il n'en eſt pas de même „ des Juges des Enfers. Comme ils forment leurs jugemens ſur les regles de la

 „ véri-

(a) Hierocles Com. in Aurea Carm. p. 187. Ed. Cant. 1709.
(b) Ibid. Carm. pag. 120.

„ vérité, ils ne prononcent pas que l'ame
„ doit n'être plus, mais qu'elle doit n'être
„ plus vicieuſe. Ils travaillent à la corri-
„ ger, & à la guérir, en ordonnant des
„ peines pour le ſalut de la nature, de mê-
„ me que les Médecins guériſſent par des
„ inciſions, les ulceres les plus malins. Ces
„ Juges puniſſent le crime pour chaſſer le
„ vice. Ils n'anéantiſſent pas l'eſſence de
„ l'ame, mais ils la ramenent à exiſter vé-
„ ritablement, en la purifiant de toutes les
„ paſſions qui la corrompent. C'eſt pour-
„ quoi quand on a péché, il faut courir au
„ devant de la peine, comme au ſeul re-
„ mede du vice.

Il paroît donc manifeſtement par la doctrine des plus célèbres Philoſophes Grecs, 1. Que les ames préexiſtoient dans le Ciel. 2. Que le Jupiter conducteur des ames avant la perte de leurs ailes, & celui à qui Saturne a confié les rénes de ſon empire depuis l'origine du mal, eſt diſtinct de l'eſſence ſuprême, & par conſéquent qu'il reſſemble fort au Mythras des Perſes & à l'Orus des Egyptiens. 3. Que les ames ont perdu leurs ailes, & qu'elles ont été précipitées dans des corps mortels, parcequ'au lieu de ſuivre le char de Jupiter, elles s'étoient

toient trop arrêtées à la jouiſſance des plaiſirs inférieurs. 4. Qu'au bout d'un certain période de tems, les ailes de l'ame renaîtront, & que Saturne reprendra les rênes de ſon Empire, pour rétablir l'Univers dans ſon premier éclat.

Examinons à préſent la Mythologie Egyptienne qui eſt la ſource de celle des Grecs. Je ne veux point ſoutenir les explications myſtiques que le Pere Kircher donne de la fameuſe Table Iſiaque, & des Obéliſques qui ſe voyent à Rome. Je me borne à Plutarque qui nous a conſervé un monument admirable de cette Mythologie. Pour en faire ſentir les beautés, je vais faire une analyſe courte & claire de ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, qui eſt une Lettre écrite à Clea Prêtreſſe d'Iſis.

„ (a) La Mythologie Egyptienne, dit „ Plutarque, a deux ſens: l'un ſacré & „ ſublime; l'autre ſenſible & palpable. C'eſt „ pour cela que les Egyptiens mettent des „ Sphinx à la porte de leurs Temples. Ils „ veulent nous faire entendre que leur „ Théologie contient les ſecrets de la Sa„ geſſe, sous des paroles énigmatiques. „ C'eſt auſſi le ſens de l'Inſcription qu'on

 „ lit

(a) Pag. 354.

„ lit à Saïs sur une statue de Pallas ou d'I-
„ sis : Je suis tout ce qui est, qui a été,
„ & qui sera, & jamais mortel n'a levé le
„ voile qui me couvre.

(a) Il raconte ensuite la Fable d'Isis &
„ d'Osiris. Ils naquirent tous deux de Rhéa
„ & du Soleil. Tandis qu'ils étoient encore
„ dans le sein de leur mere, ils s'unirent
„ & procréerent le Dieu Orus, image vi-
„ vante de leur substance. Typhon ne na-
„ quit point, mais il perça les flancs de
„ Rhéa par un violent effort. Il se révol-
„ ta ensuite contre Osiris, remplit l'Univers
„ de ses fureurs, déchira le corps de son
„ frere, en découpa les membres, & les
„ répandit par tout. Depuis ce tems-là
„ Isis erre sur la terre pour ramasser les
„ membres épars de son frere & de son
„ époux. L'ame d'Osiris éternelle & im-
„ mortelle, mena son fils Orus aux enfers,
„ où elle l'instruisit à combattre & à vain-
„ cre Typhon. Orus retourna sur la terre,
„ combattit & défit Typhon; mais il ne le
„ tua pas. Il se contenta de le lier, & de
„ lui ôter la puissance de nuire. Le mé-
„ chant s'échapa enfin, & le désordre al-
„ loit recommencer; mais Orus lui livra
„ deux

(a) Pag. 365.

„ deux sanglantes batailles, & l'extermina
„ tout-à-fait.

(a) „ Plutarque continue ainsi: „ Quiconque applique ces allégories à la Nature divine, immortelle & bienheureuse, mérite qu'on le traite avec mépris. Il ne faut pas croire pourtant qu'elles soient de pures fables, vuides de sens, semblables à celles des Poëtes. Elles nous dépeignent des choses qui sont véritablement arrivées.

„ Ce seroit aussi une erreur dangereuse, & une impieté manifeste d'attribuer, avec Euthemere le Messénien, tout ce qu'on dit des Dieux, aux anciens Rois, & aux grands Capitaines. Ce seroit anéantir la Religion, & éloigner les hommes de la Divinité.

„ (b) Ceux-là, ajoute-t-il, ont mieux pensé, qui ont écrit que tout ce qu'on raconte de Typhon, d'Osiris, d'Isis, & d'Orus, doit s'entendre des Génies & des Démons (c). C'étoit l'opinion de Pythagore, de Platon, de Xénocrate & de

 „ Chry-

(a) Pag. 358.
(b) Ibid.
(c) Pag. 360.

„ Chryſippe, qui ſuivoient en cela les an-
„ ciens Théologiens. Tous ces grands hom-
„ mes ſoutiennent que ces Génies étoient
„ fort puiſſans, & très-ſupérieurs aux
„ mortels. Ils ne participoient pourtant
„ pas de la Divinité d'une maniere pu-
„ re & ſimple; mais ils étoient compo-
„ ſés d'une nature ſpirituelle & corporelle,
„ & par-là capables de plaiſirs & de peines,
„ de paſſions & de changemens: car parmi
„ les Génies comme parmi les hommes, il
„ y a des vertus & des vices. De là vien-
„ nent les Fables des Grecs ſur les Titans
„ & les Géans; les combats de Python
„ contre Apollon; les fureurs de Bacchus
„ & pluſieurs fictions ſemblables à celles d'O-
„ ſiris & de Typhon. De-là vient qu'Ho-
„ mere parle de bons & de mauvais Dé-
„ mons. Platon appelle les premiers Dieux
„ Tutélaires, parcequ'ils ſont Médiateurs
„ entre la Divinité & les hommes, & qu'ils
„ portent les priéres des mortels vers le
„ Ciel, & de-là nous rapportent la con-
„ noiſſance & la révélation des choſes ca-
„ chées & futures.

„ (a) Empedocles, continue-t-il, dit, que
„ les mauvais Démons ſont punis des fau-
„ tes

(a) Pag. 361.

„ tes qu'ils ont commises. Le Soleil les „ précipite d'abord dans l'air, l'air les jette „ dans la mer profonde ; la mer les vomit „ sur la terre; de la terre ils s'élevent enfin „ vers le Ciel. Ils sont ainsi transportés „ d'un lieu à un autre, jusqu'à ce qu'étant „ punis & purifiés, ils retournent dans le „ lieu qui est conforme à leur nature.

Après avoir donné ainsi une explication théologique des allégories Egyptiennes, Plutarque en raconte les explications physiques; mais il les rejette toutes, & revient à sa premiere doctrine (a). „ Osiris n'est ni le „ Soleil ni l'Eau, ni la Terre, ni le Ciel; „ mais tout ce qu'il y a dans la nature de „ bien disposé, de bien ordonné, de bon „ & de parfait, est l'image d'Osiris. Ty- „ phon n'est ni la séchéresse, ni le feu, ni „ la mer; mais tout ce qu'il y a dans la „ nature de nuisible, d'inconstant, & de „ déréglé.

Plutarque va plus loin dans un autre Traité, & nous explique l'origine du mal par un raisonnement également solide & subtil (b); le voici, „ L'Ouvrier parfaite- „ ment bon fit d'abord toutes choses, au-

S 6 „ tant

(a) Pag. 376.
(b) Plut. de Anim. form. pag. 1015.

» tant qu'il étoit possible, semblables à lui-
» même. Le monde reçut en naissant de
» celui qui le fit, toutes sortes de biens:
» Il tient d'une disposition étrangere tout ce
» qu'il a de malheureux & de méchant.
» Dieu ne peut pas être la cause du mal,
» parcequ'il est souverainement bon. La ma-
» tiere ne peut pas être cause du mal,
» parcequ'elle n'a point de force. Mais le
» mal vient d'un troisieme principe qui n'est
» ni si parfait que Dieu, ni si imparfait que
» la matiere. Ce troisieme Etre c'est la na-
» ture intelligente, qui a au-dedans de soi
» une source, un principe, & une cause
» de mouvement.

J'ai déja fait voir que les Ecoles de Pythagore & de Platon soutenoient la Liberté. Le premier l'exprime par la nature de l'ame qui peut s'élever ou s'abaisser; l'autre par les ailes de l'ame, c'est-à-dire, par l'amour du beau & le goût du plaisir, qui peuvent se séparer. Plutarque suit les mêmes principes, & fait consister la Liberté dans l'activité de l'ame, par laquelle elle est la source de ses déterminations.

Ce sentiment ne doit donc pas être regardé comme nouveau. Il est tout à la fois naturel, & philosophique. L'ame peut toujours séparer & rassembler, rapeller & com-

parer

parer ses idées ; & c'est de cette activité que dépend sa liberté. Nous pouvons toujours penser à d'autres biens qu'à ceux auxquels nous pensons actuellement. Nous pouvons toujours suspendre notre consentement, pour voir si le bien dont nous jouissons, est ou n'est pas le vrai bien. Notre liberté ne consiste pas à vouloir, sans raison de vouloir, ni à préférer le moindre bien à ce qui nous paroît le plus grand, mais à examiner si le bien présent est un bien réel, ou s'il est un bien imaginaire. L'ame n'est libre que lorsqu'elle est placée entre deux objets qui paroissent dignes de quelque choix. Elle n'est jamais entrainée invinciblement par l'impression d'aucun bien fini, parcequ'elle peut penser à d'autres biens plus grands, & par là découvrir un attrait supérieur, qui suffit pour l'enlever au bien apparent & trompeur.

J'avoue que les Passions, par le sentiment vif qu'elles nous causent, occupent quelquefois toute la capacité de l'ame, & l'empêchent de réfléchir. Elles l'aveuglent & l'entrainent : Elles déguisent, & transforment les objets. Mais quelque fortes qu'elles soient, elles ne sont jamais invincibles. Il est difficile, mais il n'est point impossible de les surmonter. Il est toujours dans no-

tre

tre pouvoir d'en diminuer peu à peu la force, & d'en prévenir les excès. Voilà le combat de l'homme ſur la terre, & le triomphe de la Vertu.

Les Payens ayant ſenti cette tyrannie des Paſſions, reconnurent par la ſeule lumiere naturelle, la néceſſité d'une puiſſance céleſte pour les vaincre. Ils nous repréſentent toujours la Vertu comme une force divine qui deſcend du ciel. Ils introduiſent ſans ceſſe dans leurs Poëmes des Divinités protectrices qui nous inſpirent, nous éclairent, & nous fortifient ; pour marquer que les vertus héroïques ne peuvent venir que des Dieux ſeuls. C'eſt par ces principes que la ſage Antiquité a toujours combattu la Fatalité, qui détruit également la Religion, la Morale, & la Societé. Revenons aux Egyptiens.

Leur doctrine, ſelon Plutarque, ſuppoſe, 1. Que le monde fut créé d'abord ſans aucun mal phyſique, ni moral, par celui qui eſt infiniment bon. 2. Que pluſieurs Génies, par l'abus de leur liberté, ſe ſont rendus criminels, & par-là malheureux. 3. Que ces Génies ſouffriront des peines expiatrices, juſqu'à ce qu'ils ſoient purgés & rétablis dans l'ordre. 4. Que le Dieu Orus fils

fils d'Iſis & d'Oſiris , qui combat le mauvais Principe, eſt un Dieu ſubalterne, ſemblable à Jupiter fils de Saturne.

Conſultons à préſent la Mythologie des Orientaux. Plus nous approcherons de la premiere origine des Nations , plus nous trouverons leur Théologie épurée.

Zoroaſtre, dit Plutarque (a), enſeignoit „ qu'il y a deux Dieux d'opérations contrai-
„ res ; l'un auteur de tous les biens ; l'au-
„ tre auteur de tous les maux. Il appelle
„ le bon Principe, Oromaze, & l'autre, le
„ Démon Arimane (b). Il dit que l'un reſ-
„ ſemble à la lumiere & à la vérité, l'au-
„ tre aux ténèbres & à l'ignorance. De
„ plus, il y a un Dieu mitoyen entre les
„ deux, nommé Mythras , que les Perſes
„ appellent Interceſſeur, ou Médiateur (c).
„ Les Mages ajoutent qu'Oromaze eſt né
„ de la plus pure lumiere, & Arimane des
„ ténèbres; qu'ils ſe font la guerre l'un à
„ l'autre, & qu'Oromaze a fait ſix Génies,
„ la Bonté , la Vérité, la Juſtice, la Sa-
„ geſſe

(a) De Iſid. & Oſir. pag. 370.
(b) Ibid.
(c) Διὸ καὶ Μίθρην Πέρσαι τὸν Μεσίτην ὀνομάζουσιν.

„ geſſe, l'Abondance, & la Joye; & qu'A-
„ rimane leur en a oppoſé ſix autres, la
„ Malice, la Fauſſeté, l'Injuſtice, la Folie,
„ la Diſette, & la Triſteſſe. Oromaze s'é-
„ tant éloigné de la ſphere d'Arimane au-
„ tant que le Soleil l'eſt de la Terre, orna
„ le Ciel d'aſtres & d'étoiles. Il créa en-
„ ſuite vingt-quatre autres Génies, & les
„ mit dans un œuf (par lequel les Anciens
„ déſignent la terre); Arimane & ſes Gé-
„ nies percerent cet œuf brillant; auſſi-
„ tôt les maux furent confondus avec les
„ biens. Mais il viendra un tems fixé par
„ le Deſtin où Arimane ſera totalement dé-
„ truit & exterminé; la terre changera de
„ forme, & deviendra unie & égale; &
„ les hommes heureux n'auront plus qu'une
„ même vie, une même langue, & un
„ même gouvernement.

„ Théopompe écrit auſſi que, ſuivant la
„ doctrine des Mages, ces Dieux doivent
„ ſe combattre pendant neuf mille ans, l'un
„ détruiſant ce que l'autre a fait, juſqu'à
„ ce qu'enfin l'Enfer ſoit aboli. Alors les
„ hommes ſeront bienheureux, & leurs
„ corps deviendront tranſparens. Le Dieu
„ qui a tout produit, ſe cache juſqu'à ce
„ tems: Cet intervalle n'eſt pas trop long

„ pour

„ pour un Dieu ; mais il eſt ſemblable à
„ un moment de ſommeil.

Nous avons perdu les anciens livres des premiers Perſes. Pour juger de leur Mythologie, il faut avoir recours aux Philoſophes Orientaux de nos jours, & voir s'il reſte encore parmi les diſciples de Zoroaſtre quelques traces de l'ancienne doctrine de leur Maitre. Le célebre M. Hyde Docteur de l'Egliſe Anglicane, qui a voyagé dans l'Orient, & qui ſavoit parfaitement la langue du pays, a traduit de Sariſthani Philoſophe Arabe du quinzieme ſiècle, les principes ſuivans (a). „ Les premiers Mages ne re-
„ gardoient point les deux Principes com-
„ me coéternels ; mais ils croyoient que la
„ Lumiere étoit éternelle, & que les Téne-
„ bres avoient été produites. Voici com-
„ me ils expliquent l'origine de ce mauvais
„ Principe. La lumiere ne peut produire
„ que la lumiere, & ne peut jamais être
„ l'origine du mal. Comment donc a été
„ produit le mal ? La lumiere, diſent-ils,
„ produiſit pluſieurs êtres, tous ſpirituels,
„ lumineux, & puiſſans. Mais leur Chef
„ nommé Abriman, ou Arimane, eut une
„ mau-

(a) Hyde. Rel. vet. Perſ. c. 7. p. 163. & c. 22. p. 296.

„ mauvaiſe penſée contraire à la lumiere.
„ Il douta, & par ce doute il devint téné-
„ breux. De-là ſont venus tous les maux,
„ la diſſenſion, la malice, & tout ce qui
„ eſt oppoſé à la lumiere. Ces deux Prin-
„ cipes ſe combattirent l'un l'autre. Ils fi-
„ rent enſuite la paix, à condition que le
„ Monde inférieur ſeroit ſoumis à Arimane
„ pendant ſept mille ans; après cet eſpace
„ de tems, il rendra le Monde à la lu-
„ miere.

Voilà, ce me ſemble, les quatre idées dont je parle dans mon ouvrage: 1. Un état avant que les biens & les maux fuſſent mélangés. 2. Un état après qu'ils furent mêlés & confondus. 3. Un état où le mal ſera totalement détruit. 4. Un Dieu mitoyen entre le bon & le mauvais Principe.

Comme la doctrine des Mages Perſans eſt une ſuite de la doctrine des Brachmanes des Indes, il faut conſulter l'une pour éclaircir l'autre. Il nous reſte peu de traces de l'ancienne Théologie des Gymnoſophiſtes; mais celles que Strabon nous a conſervées, ſuppoſent les trois Etats du Monde.

Après que cet Hiſtorien a décrit la vie & les

les mœurs des Brachmanes, il ajoute (a);
„ Ces Philoſophes regardent l'état des hommes pendant cette vie, comme celui des enfans dans le ſein de leur mere. La mort eſt, ſelon eux, une naiſſance à une véritable & heureuſe vie. Ils croyent que tout ce qui arrive aux mortels, ne mérite le nom ni de bien ni de mal. Conformes aux Grecs en pluſieurs choſes, ils penſent que le monde a commencé, & qu'il finira; que Dieu qui l'a produit (b), & qui le gouverne, eſt préſent par-tout à ſon ouvrage.

„ Onéſicrite, continue le même Auteur, ayant été envoyé par Alexandre le Grand, pour apprendre la vie, les mœurs, & la doctrine de ces Philoſophes, trouva un Brachmane nommé Calanus, qui lui enſeigna les principes ſuivans. Autrefois l'abondance regnoit par-tout; le lait, le vin, le miel & l'huile, couloient des fontaines: mais les hommes ayant abuſé de ce bonheur, Jupiter les en priva, & les condamna à travailler pour conſerver leur vie. Quand la tempérance & les autres

„ vertus

(a) Lib. 15. Pag. 713, 714. Ed. Paris 1620.
(b) Ibid.

„ vertus reviendront ſur la terre, alors l'an-
„ cienne abondance ſe rétablira (a).

Pour juger de la doctrine des anciens Gymnoſophiſtes, j'ai conſulté ce qui a été traduit du Vedam qui eſt le Livre ſacré des Bramines d'aujourd'hui. Quoique ſon antiquité ne ſoit pas peut-être auſſi grande qu'on l'a dit, on ne peut nier cependant qu'il ne contienne les anciennes traditions de ces Peuples & de leurs Philoſophes.

Il eſt conſtant par ce Livre (b) „ que
„ les Bramines reconnoiſſent un ſeul & ſou-
„ verain Dieu qu'ils appellent Viſtnon; que
„ ſa premiere & plus ancienne production
„ fut un Dieu ſecondaire nommé Brama;
„ que le ſouverain Dieu le tira d'une fleur
„ qui flottoit ſur la ſurface de l'abîme avant
„ la création de ce monde: & enfin que
„ Viſtnon donna à Brama, à cauſe de ſa
„ vertu, de ſa reconnoiſſance & de ſa fidé-
„ lité le pouvoir de créer l'Univers.

Ils

(a) ὑπῆρξεν eſt le premier Aoriſt du verbe ὑπάρχω *ſum*, & doit être rendu par *fiat*, non par *facta eſt*, comme Xylander l'a rendu; ce qui eſt néceſſaire pour entendre l'idée de Calanus

(b) Voyez Abrah. Roger, de la religion des Bramines, liv. II, Part. 1, c. 1. & Kircher China illuſt.

Ils croyent de plus (c) „ que les ames
„ ſont émanées de l'Eſſence divine de toute
„ éternité, ou du moins qu'elles ont été
„ produites long-tems avant la création du
„ monde; que dans cet état pur elles pécherent; & que depuis ce tems elles furent envoyées dans les corps des hommes & des bêtes, chacune ſelon ſes mérites; de ſorte que le corps où l'ame habite, eſt comme un cachot ou une priſon.

Ils enſeignoient enfin „ qu'après un certain nombre de métempſycoſes, toutes les ames ſeront réunies à leur origine, rentreront dans la compagnie des Dieux, & ſeront diviniſées (d).

Je n'aurois pas ragardé ces traditions comme autentiques, & je ne me ſerois point fié aux Traducteurs du Vedam, ſi cette doctrine n'étoit pas parfaitement conforme à celle de Pythagore que je viens d'expoſer. Ce Philoſophe ne fit qu'enſeigner aux Grecs ce qu'il avoit appris des Gymnoſophiſtes.

La découverte de ces ſentimens uniformes, & ſemblables dans la Grece, dans l'Egypte,

(c) Ibid. Roger Part. 2. c. 7.
(d) Kircher China illuſt.

pte, dans la Perſe, & dans les Indes, m'a donné envie de pénétrer plus avant dans l'Orient, & de porter mes recherches juſques à la Chine. Je me ſuis adreſſé à ceux qui entendoient la langue de ce pays, qui y avoient demeuré pluſieurs années de ſuite, & qui en avoient étudié les Livres originaux. (Et quant à cet article particulierement, j'ai beaucoup profité d'un gentilhomme, génie ſupérieur, qui ne veut pas être connu avant qu'il ait publié un grand ouvrage ſur ces matières également avantageux à la Religion & honorable à l'eſprit humain.) Ils m'ont communiqué les traits ſuivans qu'ils ont traduits des anciens livres Chinois qu'on a apportés dans l'Europe, (qu'on peut voir à Paris & à Rome), & dont ceux qui entendent cette langue peuvent vérifier la traduction.

Dans les anciens Commentaires ſur le livre Yking, c'eſt-à-dire, le livre des changemens, on parle ſans ceſſe d'un double Ciel, d'un Ciel primitif, & d'un Ciel poſtérieur ; & voici comment on y décrit le premier Ciel. „ Toutes choſes étoient alors „ dans un état heureux, tout étoit beau, „ tout étoit bon ; tous les êtres étoient par- „ faits dans leur eſpece. Dans ce ſiecle „ heu-

„ heureux le ciel & la terre unissoient leurs „ vertus pour embellir la Nature. Il n'y „ avoit aucun combat dans les élémens, „ nulle intemperie dans les airs. Toutes „ choses croissoient sans travail ; une fécon„ dité universelle regnoit par tout. Les „ vertus actives & passives conspiroient „ d'elles-mêmes sans effort & sans combat „ à produire & à perfectionner l'Univers.

Dans les livres que les Chinois appellent King ou Sacrés, on lit les paroles suivantes: „ Pendant le premier état du Ciel, une „ pure volupté, & une tranquillité par„ faite, regnoient par-tout. Il n'y avoit ni „ travaux, ni peines, ni douleurs, ni cri„ mes. Rien ne résistoit à la volonté de „ l'homme.

Les Philosophes qui ont suivi ces traditions antiques, & sur tout Tchouangsé disent, „ que dans l'état du premier Ciel „ l'homme étoit uni au dedans à la souve„ raine Raison, & qu'au dehors il prati„ quoit toutes les œuvres de la justice. Le „ cœur se réjouissoit dans la vérité ; il n'y „ avoit en lui aucun mélange de fausseté. „ Alors les quatre saisons le l'année sui„ voient un ordre reglé sans confusion ; „ Il n'y avoit ni vents impétueux, ni pluyes

„ ex-

„ exceſſives. Le Soleil & la Lune, ſans „ s'obſcurcir jamais, fourniſſoient une lu„ miere plus pure & plus éclatante qu'au„ jourd'hui. Les cinq Planettes ſuivoient „ un cours reglé ſans inégalités. Rien ne „ nuiſoit à rien. Une amitié & une har„ monie univerſelle regnoient dans toute la „ Nature.

D'un autre côté le Philoſophe Hoainantſé dit en parlant du Ciel poſtérieur : „ Les „ colomnes du Ciel furent rompues ; la „ Terre fut ébranlée juſques aux fonde„ mens. Le Ciel s'abaiſſa du côté du „ nord ; le Soleil, la Lune, & les Aſtres „ changerent leurs mouvemens ; la Terre „ s'écroula ; les eaux renfermées dans ſon „ ſein ſortirent avec violence, & l'inonde„ rent. L'homme s'étant révolté contre le „ Ciel, le ſyſtême de l'univers fut dérangé ; „ le Soleil s'obſcurcit ; les Planettes chan„ gerent leur route, & l'harmonie univer„ ſelle fut troublée.

Les Philoſophes Ventſé & Lietſé qui vivoient longtems avant Hoainantſé, parlent le même langage : „ La fécondité univer„ ſelle de la Nature, diſent ces anciens „ Auteurs, dégénéra dans une horrible ſté-

„ rilité.

„ rilité. Les herbes ſe fanerent ; les arbres „ ſe deſſécherent ; la nature déſolée & éplo- „ rée refuſa de répandre ſes dons. Toutes „ les créatures ſe déclarerent la guerre les „ unes aux autres. Les maux & les crimes „ inonderent la face de la terre.

Tous ces maux ſont venus, dit le Livre Likiyki, parceque „ l'homme mépriſa le ſou- „ verain Empire. Il voulut diſputer du „ vrai & du faux ; & ces diſputes banni- „ rent la raiſon éternelle. Il regarda en- „ ſuite les objets terreſtres, & les aima „ trop. De-là naquirent les paſſions : peu- „ à-peu il fut transformé dans les objets „ qu'il aimoit, & la céleſte Raiſon l'aban- „ donna tout-à-fait. Voilà la ſource primi- „ tive de tous les crimes ; ce fut pour les „ punir, que le Ciel envoya tous les maux.

Ces mêmes Livres parlent d'un tems où tout être ſera rétabli dans la premiere ſplendeur, par l'arrivée d'un Héros nommé Kiuntſé, qui ſignifie Paſteur & Prince, à qui ils donnent auſſi les noms de Très-Saint, de Docteur univerſel, & de Vérité ſouveraine. C'eſt le Mythras des Perſes, l'Orus des Egyptiens, le Mercure des Grecs, & le Brama des Indiens.

Les Livres Chinois parlent même des souffrances & des combats de Kiuntſé, comme les Syriens de la mort d'Adonis qui devoit reſſuſciter pour rendre les hommes heureux (a), & comme les Grecs des travaux & des exploits pénibles de ce Fils de Jupiter qui étoit deſcendu ſur la terre pour combattre les Monſtres. Il paroît que la ſource de toutes ces allégories eſt une très-ancienne tradition commune à toutes les nations, que le Dieu mitoyen à qui elles donnent toutes le nom de Soter ou Sauveur, ne détruiroit les crimes qu'en ſouffrant lui-même beaucoup de maux. Mais je n'inſiſte point ſur cette idée. Je ne veux parler que des veſtiges qu'on trouve dans toutes les Religions d'une nature élevée, tombée, & qui doit être réparée par un Héros divin.

Ces quatre vérités regnent donc également dans les Mythologies des Grecs, des Egyptiens, des Perſes, des Indiens, & des Chinois. Voyons à préſent la Mythologie Hébraïque.

J'entens par-là, le Rabbinisme, ou la Philo-

(a) Voyez la deſcription que Julius Firmicus fait des fêtes, des cérémonies & des myſteres d'Adonis, & Lucien, de Dea Syria, p. 1058. Ed. Paris.

Philoſophie des Docteurs Juifs, & ſur-tout des Eſſéniens. Ces Philoſophes enſeignoient, ſelon le témoignage de (a) Philon & de Joſeph (b), „ que le ſens littéral du Texte „ ſacré n'étoit qu'une image des vérités ca- „ chées. Ils changeoient les paroles & les „ preceptes de la Sageſſe en allégories, ſe- „ lon la coutume de leurs peres, qui leur „ avoient laiſſé pluſieurs livres de cette „ ſcience.

C'étoit le goût univerſel des Orientaux, de peindre ſous des images corporelles les proprietés & les opérations des Intelligences.

Ce ſtile ſymbolique ſemble même être autoriſé par les Ecrivains ſacrés. Le Prophête Daniel nous repréſente la Divinité ſous l'image de l'Ancien des jours. Les Mythologiſtes Hébreux, & les Cabaliſtes, qui ſont une ſuite de l'Ecole des Eſſéniens, prirent de-là occaſion d'expliquer les attributs divins, comme les membres du corps de l'Ancien des jours. On voit cette allégorie portée juſqu'à l'extravagance dans les livres des Rabbins. On y parle de la roſée qui ſort du cerveau du Vieillard, de ſon crane,

(a) Phil. de Leg. Alleg. l. 2. p. 33.
(b) Joſ. de Bell. Jud. l. 2. c. 12.

de ſes cheveux, de ſon front, de ſes yeux, & ſur-tout de ſa barbe merveilleuſe.

Ces comparaiſons ſont ſans doute abſurdes & indignes de la Majeſté de Dieu: Mais les Philoſophes Cabaliſtes prétendent les autoriſer par des idées métaphyſiques.

La création ſelon eux, eſt un tableau des perfections divines. Tous les Etres créés ſont par conſéquent des images de l'Etre ſuprême, plus ou moins parfaites, ſelon qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leur original.

Il ſuit de-là que toutes les créatures ſont en quelque choſe ſemblables les unes aux autres; & que l'homme ou le micro-coſme reſſemble au grand monde, ou au macrocoſme, le monde matériel, au monde intelligible; & le monde intelligible, à l'archetype, qui eſt Dieu.

C'eſt ſur ces principes que ſont fondées les expreſſions allégoriques des Cabaliſtes. En dépouillant leur Mythologie de ce myſtérieux langage, on y trouve des idées ſublimes, & ſemblables à celles que nous venons d'admirer dans les Philoſophes Payens. Voici quatre de ces idées que je trouve aſ-

ſez

ſez clairement annoncées dans les ouvrages des Rabbins Irira, Moſchech, & Jitzach, dont Rittangelius nous a donné les traductions dans ſa Cabale dévoilée.

1. „ Toutes les ſubſtances ſpirituelles, „ les Anges, les ames des hommes, & „ même l'ame du Meſſie (a), furent créées „ dès le commencement du monde. Le „ premier Pere par conſéquent dont parle „ Moïſe, repréſente non un individu, mais „ le genre humain entier gouverné par un „ ſeul Chef. Dans ce premier état tout étoit „ éclatant & parfait: rien ne ſouffroit dans „ l'Univers, parce que le crime y étoit in„ connu. La Nature étoit une image ſans „ ombre & ſans tâche des perfections divi„ nes. „ C'eſt le regne d'Oſiris, d'Oromaze & de Saturne.

2. „ L'ame du Meſſie parvint par ſa con„ ſtance dans l'amour divin à une union „ étroite avec la pure Divinité, & mérita „ d'être le Roi, le Chef & le Conducteur „ de tous les eſprits (b). „ Cette idée a quelque rapport à celles que les Perſes avoient de

(a) Viſion, Ezechiel. Mercav. Exp. apud Rittang. p. 225. T. 3.

(b) Ibid. pag. 226.

de Mythras, les Egyptiens d'Orus, & les Grecs de Jupiter Conducteur, qui menoit les ames dans le lieu sublime.

3. „ La vertu, la perfection, & la béa-
„ titude des esprits ou des Sephirots, con-
„ sistoient à recevoir & à rendre sans cesse
„ les rayons qui émanent du centre infini,
„ afin qu'il y eût dans tous les esprits une
„ circulation éternelle de lumiere & de bon-
„ heur (a). Deux sortes de Sephirots man-
„ querent à cette Loi éternelle. Les Che-
„ rubins qui étoient d'un ordre supérieur, ne
„ rendirent point cette lumiere, la retinrent
„ au dedans d'eux mêmes, s'enflerent, &
„ devinrent comme des vases trop pleins;
„ enfin ils se briserent en pieces, & leur
„ sphere se changea en un cahos téné-
„ breux. Les Ischim qui étoient d'un or-
„ dre inférieur, fermerent les yeux à cette
„ lumiere, en se tournant vers les objets
„ sensibles (b), oublierent la suprême béa-
„ titude de leur nature, & se contente-
„ rent de la jouissance des plaisirs créés.
„ Ils tomberent par-là dans des corps mortels.

4. „ Les

(a) Ib. de Revol. anim. Par. 1. Cap. 1. p. 244.

(b) Phil. Cabbal. diss. 8. cap. 13. p. 173. T. 3. Rittang.

4. „ Les ames paffent par plufieurs ré-
„ volutions, avant que de revenir à leur
„ premier état; mais après l'avenement du
„ Meffie, tous les efprits feront rétablis
„ dans l'ordre, & jouiront de l'ancien bon-
„ heur dont ils jouiffoient avant le péché
„ du premier Pere (a).

Je laiffe à décider fi ces quatre idées ne reffemblent point à celles que nous avons trouvées en Perfe, en Egypte, & en Grece. C'eft cette reffemblance qui m'a autorifé à donner les quatre tableaux Mythologiques qui fe trouvent dans mon ouvrage.

Dans tous ces fyftêmes on voit que les Philofophes anciens, pour refuter les objections des impies fur l'origine & la durée du mal, avoient adopté la doctrine de la préexiftence des ames, & de leur rétabliffement. Plufieurs Peres de l'Eglife ont enfeigné la premiere opinion comme le feul moyen philofophique d'expliquer le péché originel; & Origene s'eft fervi de la derniere pour combattre les impies de fon tems.

A Dieu ne plaife que je veuille défendre ces deux erreurs condamnées par l'Eglife.

(a) De revol. Anim. pag. 307.

Je ne m'en suis servi que pour montrer les ressources que la sage Antiquité avoit trouvées contre l'impieté, & pour faire sentir que même avec la seule raison, on peut confondre les Philosophes qui refusent de croire sans comprendre.

C'est pour cette raison que je fais parler à Daniel un autre langage qu'à Eléazar. Ce Prophete conseille à Cyrus d'oublier toutes les spéculations subtiles, & de laisser à Dieu le soin de justifier les démarches incompréhensibles de sa Providence. Il le replonge dans une obscurité plus salutaire & plus convenable à la foiblesse humaine, que toutes les conjectures des Philosophes. Il réduit ce qu'il faut croire sur ces matieres à ces quatre vérités principales.

1. Dieu souverainement bon, n'ayant pû produire des êtres méchans & malheureux, il faut que le mal moral & physique qu'on voit dans l'Univers, vienne de l'abus que font les hommes de leur liberté.

2. La nature humaine est déchûe de la premiere pureté dans laquelle elle fut créée; & cette vie mortelle est un état d'épreuve, où les ames se guérissent de leur corruption,
&

& méritent l'immortalité heureuſe par leur vertu.

3. La Divinité s'eſt unie à la nature humaine, pour expier le mal moral par ſon ſacrifice. Le Meſſie viendra enfin dans ſa gloire pour détruire le mal phyſique, & renouveller la face de la terre.

4. Ces vérités nous ont été tranſmiſes de ſiecle en ſiecle depuis le déluge juſques à préſent par une tradition univerſelle. Les autres nations ont obſcurci & alteré cette tradition par leurs fables. Elle n'a été conſervée dans ſa pureté que dans les Livres ſacrés, dont on ne ſauroit diſputer l'autorité avec aucune ombre de raiſon.

On croit ordinairement que toutes les traces qu'on voit de la Religion naturelle, & révélée, dans les Poëtes & les Philoſophes Payens, ſe doivent originairement à la lecture des livres de Moïſe; mais il eſt impoſſible de répondre aux objections que les incrédules font contre cette opinion. Les Juifs, & leurs livres furent trop long-tems cachés dans un coin de la terre pour devenir la lumiere primitive des Nations. Il faut remonter plus haut juſqu'au déluge même. Il eſt étonnant que ceux qui ſont perſuadés de l'autenticité des Livres ſacrés, n'ayent pas

profité de cette idée pour faire ſentir la vérité de l'hiſtoire Moſaïque ſur l'origine du monde, le déluge univerſel, & le rétabliſſement de la race humaine par Noé. Il eſt difficile d'expliquer autrement que par la doctrine que je mets à la bouche de Daniel, l'uniformité des ſentimens, qui ſe trouve dans la Religion de toutes les Nations.

Voilà, ce me ſemble, les grands principes du Chriſtianisme ; & voilà l'hommage que j'ai voulu lui rendre en juſtifiant ſes dogmes contre les vaines ſubtilités des eſprits téméraires, & contre les préjugés ſuperſtitieux des ames foibles.

Fin du Diſcours, &c.



LET-

LETTRE de Mr. Freret (Membre de l'Académie des Inſcriptions à Paris) à l'Auteur, ſur la Chronologie de ſon Ouvrage.

MONSIEUR,

L'Hiſtoire de Cyrus, & la Chronologie des Rois de Babylone, ſont peut-être la partie de toute l'antiquité ſur laquelle on a imaginé le plus de ſyſtêmes différens. Mais tous ces ſyſtêmes ſont ſi défectueux & ſi mal liés avec les événemens contemporains, que l'on ſe trouve arrêté preſque à chaque pas par les contradictions & les embarras de ces hypotheſes: c'eſt ce qu'on éprouve en liſant les Ouvrages de Scaliger, de Petau, d'Uſſer, de Marsham, de l'Evêque de Meaux, & de Prideaux.

Dans votre Ouvrage, Monſieur, vous avez ſagement évité ces embarras, & vous avez imaginé ce qu'il y avoit de mieux pour concilier les narrations oppoſées de Hérodote,

de Ctesias, de Xenophon, & des autres Anciens au sujet de Cyrus.

Vous avez conservé la guerre de ce Prince contre Astyages son Grand-Pere. Cette guerre est un point constant dans l'antiquité & reconnu par Xenophon lui-même dans sa Retraite des dix milles. Il n'a supprimé ce fait dans sa Cyropedie, que pour ne pas défigurer le portrait de Cyrus par une Guerre qu'il croyoit contraire aux devoirs de la nature. Prideaux après Xenophon a crû la devoir suprimer aussi. Marsham a imaginé un véritable Roman, & a supposé deux différens Royaumes des Medes, sur lesquels regnoient en même tems deux Astyages, l'un Grand-Pere de Cyrus, & l'autre son Ennemi.

Le parti que vous avez pris est plus simple & plus conforme à l'ancienne Histoire. Vous avez préparé cette Guerre, & vous l'avez conduite de telle façon qu'elle ne détruit en rien le caractere de votre Héros.

La suppression d'un événement si considerable a obligé Xenophon à faire deux anachronismes pour remplir les premieres années de Cyrus. Il a avancé la prise de Sardis

Sardis de 25. ans, & celle de Babylone de 28.

Comme cet Hiftorien n'avoit en vûe pour former fon Héros, que les Vertus Militaires & les qualités d'un bon Citoyen; il ne trouva point dans le plan de fon Ouvrage les mêmes reffources que vous avez eues pour remplir la jeuneffe de Cyrus. Il ne penfa, ni à lui donner des principes fûrs pour le garantir des dangers, qui affiegent la vertu des Princes; ni à le prévenir contre la corruption des faux Politiques, & des faux Philofophes; deux genres de corruption dont les fuites font également funeftes pour la focieté.

Xenophon élevé dans la Grece ne connoiffoit que les Royaumes de Sparte & de Macedoine, où les Rois n'étoient, à proprement parler, que les premiers Citoyens de l'Etat, & où les Magiftrats étoient leurs Collegues plûtôt que leurs Miniftres. Il n'imaginoit point les abus du Defpotisme, & n'avoit point penfé à les prévenir. Dans votre plan, comme il s'agit de former un Roi plûtôt qu'un Conquérant, & un Prince qui fache encore mieux rendre les peuples heureux fous fon gouvernement, que les con-

contraindre à se soumettre à ses loix, vous avez trouvé de quoi remplir la jeunesse de Cyrus en le faisant voyager, sans rien déranger dans la véritable Chronologie.

Cyrus est mort l'an 218. de Nabonassar, 530. ans avant Jésus-Christ. C'est un point où je ne m'arrêterai pas à le prouver : Il est constant parmi tous les Chronologistes. Ce Prince étoit alors âgé de 70. ans, selon Dinon auteur d'une Histoire (a) de Perse très-estimée ; donc il étoit né l'an 148. de Nabonassar, 600. ou 599. ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit regné neuf ans à Babylone suivant le Canon Astronomique ; donc la prise de cette ville tomboit à la 61. année de son âge, à la 209. de Nabonassar, & 539. avant Jésus-Christ.

La prise de Sardis tombe suivant Sosiorate dans Diogene Laërce (b), & suivant Solin (c) à la quatrieme année de la cinquante-huitieme Olympiade. Selon Eusebe, c'est la premiere année de la même Olympiade : Cette année est donc la 545. ou la

548.

(a) Cic. de Divin. L. 1. ch. 23.

(b) Diog. Laërt. L. I. Periand.

(c) Chap. VIII.

548. avant l'Ere Chrétienne, la 52. ou la 55. de la Vie de Cyrus.

Il avoit regné 30. ans fur les Medes & fur les Perfes, felon Herodote & Ctefias, ayant 40. ans lors qu'il monta fur le Trône, felon le témoignage précis de Dinon; ce qui donne pour l'époque du commencement de fon regne l'an 188. de Nabonaffar, & la premiere année de la 55. Olympiade, 560. ans avant Jéfus-Chrift.

Eufebe nous apprend (a) que cette même année de la 55. Olympiade étoit celle où tous les Chronologiftes s'accordoient à placer le commencement du regne de Cyrus fur les Medes & fur les Perfes. L'Hiftoire ne nous apprend point combien avoit duré la Guerre de Cyrus, contre les Medes, ni de quels événemens avoient été remplis les 40. premieres années de fa vie, & vous avez, le champ libre pour imaginer, tous ceux qui conviendront au but que vous vous êtes propofé. Votre Chronologie eft donc non feulement conforme à celle des Grecs, & des Perfes, mais encore à celle des Babyloniens.

Xeno-

(a) Præpar. Evang. L. X.

Xenophon a changé toute cette Chronologie. Selon lui, Cyrus à l'âge de douze ans va à la Cour de Medie, y refte 4. ans &. en revient à 16. Il entre à 17. dans la claffe des adolefcens & y refte 10. ans. L'hiftorien ajoute qu'Aftyages mourut dans cet intervalle, ce qui eft contraire à la vérité; car ce Prince regna jufques à l'an 560. qu'il fut vaincu par Cyrus & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon & vous avez bien fait.

Selon le même Auteur, Cyrus âgé de 28. ans paffa en Medie à la tête d'une armée de 30. mille hommes, à 29. il foumit les Arméniens, à 30. il marcha contre les Lydiens & prit Sardis, & à 33. il fe rendit maitre de Babylone vers l'année 567. Cette année qui eft la 179 de Nabonaffar eft la 36. de Nabucodonofor qui regna encore fept ans; ces 7. ans joints aux 21 des quatre Rois qui ont regné à Babylone après lui, font les 28. années d'anachronisme dont j'ai parlé plus haut.

Le refte de la chronologie de Xenophon eft indifférent à votre ouvrage. Cet Hiftorien ne détermine pas le tems de la mort de Mandane, ni de Cambyfe, & vous a

laiffé

laissé une pleine liberté de placer ces événemens de la maniere la plus convenable à votre plan.

La ville de Tyr ne fut prise que la 19. année de Nabucodonosor, après un siege de 13. ans, qui avoit commencé la septieme année du Regne de ce Prince, comme Joseph l'avoit lu dans les annales Pheniciennes. Le Prophete Ezechiel, l'année même de la prise de Jérusalem qui étoit le 18. de Nabucodonosor, ménace Tyr d'une ruine prochaine; donc elle n'étoit pas encore prise. Cyrus avoit alors 15. ans. Or comme le tems où il retrouve Aménophis à Tyr peut aller jusques à 15. années de plus; & comme les voyages de Cyrus se font depuis la 28. jusques à la 32. année de son âge, vous ne faites ici aucun anachronisme.

Nous n'avons aucun passage positif pour fixer le tems de la démence de Nabucodonosor. Cette démence est constante par le témoignage de Daniel; & il y a beaucoup d'apparence qu'elle arriva vers la fin de sa vie; voici surquoi je me fonderois pour le prouver.

La déportation de Joachim arriva la 8. année

année du regne de Nabucodonosor sur la Judée, & la quatrième de son regne à Babylone; c'est à dire l'an 148. de Nabonassar, 600. avant J. Christ, & l'année même de la naissance de Cyrus.

Nous lisons dans Jérémie (a) & dans le 2d livre des Rois (b) que la 37. année de la déportation de Joachim, Evilmerodac monta sur le Thrône de Babylone & tira Joachim de la prison pour l'admettre à sa Table, & le combler d'honneurs. Cette année étoit la 184. de Nabonassar, la 564. avant J. Christ, & la 37. de la Vie de Cyrus, cependant Nabucodonosor étoit encore vivant puisqu'il n'est mort que l'an 186. de Nabonassar à la 39. de Cyrus. Donc non seulement Evilmerodac est monté sur le Trône du vivant de son pere, mais il gouvernoit sans le consulter avec assez d'indépendance, pour ne pas craindre de l'irriter, en tenant une conduite opposée à la sienne, & en comblant d'honneurs un Prince qu'il avoit toujours retenu dans les fers. Berose donne 10. ans de regne à ce Prince qu'il nomme Evilmaradoch. Le Canon Astronomique lui en donne seulement deux & le nomme

(a) Chap. LII. ver. 35.
(b) XXV. 27.

nomme Ilovarodam. L'Ecriture le fait monter sur le Trône trois ans avant la mort de son pere.

Tous ces embarras disparoitront si l'on suppose que la démence de Nabucodonosor commence huit ans avant sa mort, & que dès-lors son fils Evilmerodac fut regardé comme Roi, se mit à la tête des Conseils, & gouverna l'Empire avec les Ministres de son pere. Ces huit ans joints aux deux qu'il regna seul après la mort de Nabucodonosor, font les dix ans de Berose. L'Ecriture Sainte commence plus tard son regne, & sans doute du tems au quel il se débarrassa des Ministres dont les conseils le génoient: ce qui n'arriva que la troisième année avant la mort de Nabucodonosor. La démence de ce Prince ne dura que sept ans, & ayant recouvert son bon sens, il gouverna par lui-méme & donna un Edit en faveur des Juifs qui est rapporté dans Daniel. On n'avoit jamais cessé de mettre son nom dans les actes publics; & c'est pour cela que le Canon Astronomique ne donne que deux ans de Regne à son fils Ilovarodam. Ce Canon avoit été dressé sur les actes publics.

La démence de Nabucodonosor a dû produire

duire de grandes révolutions à la Cour de Babylone, & nous pouvons nous en former une idée, ſur ce qui ſe paſſa à la Cour de France pendant celle de Charles VI. où les affaires étoient tantôt entre les mains de ſa Femme, tantôt entre celles de ſes Enfans, tantôt entre celles des Grands Seigneurs & des Princes de ſon ſang.

Suivant cette ſuppoſition également ſimple & néceſſaire, la démence de Nabucodonoſor ſera arrivée l'an de Nabonaſſar 179, avant J. Chriſt. 569, & la 32. année de la vie de Cyrus. Ce Prince doit en avoir été inſtruit, car cet événement étoit d'une grande importance. On ne peut même douter qu'il n'ait influé dans la Guerre des Medes & des Perſes. Les Babyloniens étoient alliés des Medes & de leurs Rois, car Nabucodonoſor avoit épouſé une Fille d'Aſtyages. Ils auroient pris quelque part à cette Guerre, ſans la médiation d'Amytis, qu'on peut ſuppoſer avoir travaillé à concilier les Medes & les Perſes; ſans la foibleſſe du gouvernement des Babyloniens cauſée par la démence de leur Roi; & ſans les diviſions qui regnoient à la Cour entre les différens partis qui ſe diſputoient la premiere place dans les Conſeils.

Le

Le ſpectacle d'un Conquérant ſi fameux réduit à cet état déplorable étoit bien capable d'inſtruire Cyrus , & vous avez eu grande raiſon de ne le pas négliger. Cyrus revint de ſes Voyages ſelon votre chronologie vers la 32. année de ſon âge. La démence de Nabucodonoſor avoit déja commencé. Il paſſe près de ſept ans dans la Perſe , gouvernant ſous ſon Pere. C'eſt pendant cet eſpace de tems qu'arrivent toutes les intrigues entre Cyaxare & Soranes ; que Cambyſe fait la Guerre aux Medes ; qu'Aſtyage meurt & que Cyrus va à Babylone pour négocier avec Amytis vers la fin de la maladie de Nabucodonoſor. Ce tems eſt bien choiſi pour rendre le ſpectacle plus touchant & plus inſtructif.

Votre Chronologie ſur les événemens politiques , & ſur les révolutions arrivées du tems de Cyrus , eſt donc parfaitement conforme à celle des Grecs , des Babyloniens, & des Hébreux. Examinons maintenant ſi les Grands Hommes que vous faites voir à Cyrus pendant ſes Voyages , ont été ſes contemporains. Vous pouvez vous permettre un peu plus de liberté ſur cet article que ſur l'autre.

Vous ſavez combien les Anciens ſont op-

poſés

posés entre-eux sur le tems où Zoroastre a vecu ; ce qui vient sans doute de ce que l'on a donné le nom de Zoroastre à tous ceux qui ont reformé en différens tems la Religion des Mages. Le dernier est le plus fameux de tous, & le seul qui ait été connu sous ce nom ou sous celui de Zardouscht par les Orientaux. M. Prideaux le fait contemporain de Cambyse & de Darius fils d'Hystaspe : Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit un peu plus ancien.

Les Orientaux, comme on le peut voir dans l'Ouvrage de M. Hyde, le font vivre sous Gustaspes, ou Hystaspes Pere de Darah, qui est le Darius premier des Grecs. Ce Gustaspes étoit plus âgé que Cyrus, & pouvoit être le même que celui que vous faites son Gouverneur. D'où il suit nécessairement que la reforme de la Religion des Mages a dû se faire pendant le Regne de ce Prince, & que c'étoit alors que Zoroastre vivoit. La Reforme faite par Darius suppose que les Mages s'étoient arrogés une très grande autorité dont il les dépouilla. Il altéra même la pureté de la Religion de Zoroastre par le mélange de l'Idolatrie étrangere. Ce fut sous son regne que le culte d'Anaitis s'introduisit dans la Perse, & cela ne

ne s'accommode pas avec les hypotheſes de Mr. Prideaux. Le parti que vous avez pris eſt plus conforme à la ſuite de l'Hiſtoire, telle qu'elle reſulte des faits qui ſont communs aux Grecs, & aux Hiſtoriens Perſans & Arabes.

Cyrus a pû épouſer Caſſandane à l'age de 18. ans, & vivre avec elle neuf ou dix ans ; de cette façon il a pû paſſer en Egypte vers la 29. année de ſon âge. Votre Chronologie s'accorde parfaitement avec l'âge d'Amaſis. Son Regne a fini de l'aveu de tous les Chronologiſtes un an avant l'Expédition de Cambyſe, c'eſt-à-dire vers l'an 525. avant J. Chriſt, & la 63. Olympiade. Hérodote ne donne que 44. ans de durée au regne d'Amaſis ; & par conſéquent il le fait commencer en l'année 569. avant J. Chriſt, & à la 52. Olympiade, vers la 30. année de Cyrus.

Diodore qui donne 55. ans de regne à Amaſis, ſuppoſe qu'il monta ſur le Trône l'an 579, ou 580. avant l'Ere Chrétienne, & la 20. année de l'âge de Cyrus : Mais ces deux opinions ſont faciles à concilier. Hérodote a commencé le regne d'Amaſis à la fin de la Révolution qui le mit ſur le Thrône,

Thrône, & Diodore a compté du commencement de sa Révolte.

Apriès vivoit encore peu après la prise de Jérusalem, puisque le Prophete Jérémie (a) prédit sa mort sous le nom de Pharaon Hophra, comme un événement qui devoit arriver dans peu de tems. Cette année est la 589. avant J. Christ & la 36. avant la fin d'Amasis, & montre que les divisions de l'Egypte avoient déja commencé. Dans votre systême Amasis étoit maitre tranquille de toute l'Egypte lorsque Cyrus y passa; & il y avoit déja plusieurs années qu'Apriès étoit mort; ce qui est conforme à l'Histoire profane & sacrée; Cyrus ayant 28. à 30. ans lors de ses Voyages.

La Chronologie Grecque souffrira un peu plus de difficulté; mais l'anachronisme ne passera pas 12. ou 14. ans.

Chilon étoit déja avancé en âge au tems de la 52. Olympiade, ainsi que le rapportoit Hermippus cité par Diogene Laërce (b). Cette Olympiade commença l'an 573. avant J. Christ & finit l'an 570, la 30. année de Cyrus.

(a) C. XLIV. dernier verset.
(b) L. I.

Cyrus. Le tems de ſon Ephorat eſt poſtérieur ; Pamphyla le plaçoit à la 56. Olympiade, mais ce paſſage eſt manifeſtement corrompu. L'anonyme Auteur de la Chronologie des Olympiades détermine le tems de la Magiſtrature de Chilon par celui de l'Archontat d'Euthydemes à Athènes, c'eſt-à-dire par l'année 81. avant le paſſage de Xerxes ſelon la Chronologie (a) des Marbres d'Arondel. Ce qui donne l'an 561. avant J. Chriſt, & la 38. année de Cyrus, ce qui s'accorde parfaitement avec votre Chronologie ; car huit ans auparavant, Cyrus a pû voir Chilon en paſſant à Sparte, à l'age de 30. ans.

Périandre mourut, ſelon Soſicrate (b) à la fin de la 48. Olympiade, l'an 585. avant J. Chriſt, & la 16. année de Cyrus. Les Anciens nous apprennent qu'il avoit regné 40. ans & qu'il avoit commencé à fleurir vers la 38. Olympiade. Vous reculez la fin de ſa vie de 12. ou 14. ans : mais comme vous ne le faites que pour rendre Cyrus témoin de ſa mort deſeſpérée, l'anachroniſme fait une beauté, & il eſt d'ailleurs peu important.

La Royauté de Piſiſtrate ſur les Athéniens n'a commencé que l'an 560. avant J. Chriſt,

(a) Marm. Oxon. Chron. Epoch. 42.
(b) Diog. Laërt. L. I.

71. ans avant la Bataille de Marathon, selon Thucydide (a), & 100. ans avant la Tyrannie des 400. à Athènes. Cyrus avoit alors 40. ans; ce n'est qu'un anachronisme de 9. à 10. ans. Il n'y en a point à l'égard de Solon. Son Archontat & sa réformation du gouvernement d'Athènes sont de l'an 597. avant J. C. & de la 3. année de l'Olympiade 46. (b) Il passa un tems considerable à voyager & ne revint à Athènes que dans un âge avancé qui ne lui permettoit plus de se mêler des affaires publiques. Il mourut âgé de 80 ans, la seconde année du regne de Pisistrate, selon Phanias d'Erese, & la 41. année de la vie de Cyrus. Ce Prince a très-facilement pû s'entretenir avec lui neuf ou dix ans auparavant.

Vous devez être également tranquille sur le synchronisme de Pythagore & de Cyrus. Denis d'Halicarnasse nous apprend (c) que ce fut seulement vers la 50. Olympiade qu'il passa en Italie, c'est-à-dire vers l'an 577. avant J. Christ. Il se sert du mot *κατὰ*, (environ) ce qui montre que ce terme se peut étendre. En effet Diogene Laërce

(a) L. VI. p. 449. 452. & L. VIII. p. 601. Arist. Pol. L. V. p. 12.
(b) Diog. Laërt. & Plut. Vie de Solon.
(c) D. Hal. L. XII.

Laërce nous montre qu'il fleuriſſoit vers la 60. Olympiade, c'eſt-à-dire 40. ans après; & en prenant cela du tems où il eſt mort âgé de 80. ans, il auroit eu 50. ans lors qu'il paſſa en Italie, & ſeroit né vers l'an 520. avant J. Chriſt. Si le Philoſophe Pythagore étoit le même que celui qui ſe preſenta aux Jeux Olympiques pour combattre parmi les Enfans, & qui ayant été rejetté demanda à être reçu parmi les Hommes, & remporta le prix la 48. Olympiade; il avoit 16. ou 17. ans en 585. avant J. Chriſt, & n'étoit gueres plus âgé que Cyrus. C'eſt le ſentiment de Mr. Bentley qui peut ſe défendre malgré les objections qu'on lui a faites. Mais, ſans entrer dans cette diſcuſſion, il vous ſuffit que Pythagore ait été de retour de ſes Voyages, & en état de conférer avec Cyrus, lors que ce Prince paſſa dans la Grece en 565. avant J. Chriſt. Or c'eſt ce que l'on ne ſauroit vous refuſer dans aucun de ces ſyſtêmes qui partagent les Savans ſur le tems de Pythagore.

Vous êtes encore fondé à le mettre aux mains avec Anaximandre. Ce Philoſophe a dû voir Pythagore, quoi qu'il fut plus âgé que lui, ayant 64. ans la ſeconde année de la 48. Olympiade, ſelon le témoignage d'Apollodore dans Diogene Laërce, c'eſt-à-dire

l'an 585. avant J. Christ. Et c'est encore une beauté dans votre ouvrage de voir le jeune Pythagore triompher des sophismes du Matérialiste. On ne peut douter que le Philosophe. Milésien n'ait été le premier Auteur de la doctrine des Atomistes. Selon le témoignage d'Aristote (a), de Ciceron (b), de Plutarque (c), & de Simplicius (d), le τὸ ἄπειρον d'Anaximandre étoit une Matiere infinie. Sa doctrine est la même que celle de Spinoza.

Vous voyez, Monsieur, que la complaisance n'avoit aucune part à l'approbation que j'ai donnée à la Chronologie de votre ouvrage. Vous n'aviez pas besoin d'une attention si scrupuleuse au vrai, vous pouviez vous contenter du vraisemblable: La nature de votre ouvrage n'en exigeoit pas davantage. Je suis persuadé cependant que cette exactitude ajoutera de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui sont instruits de l'Ancienne Histoire. L'exactitude n'est pas incompatible avec l'agrément, & ne produit la sécheresse que dans les Esprits froids & pesants.

Je suis avec, &c.

(a) Phys. I. Ch. 4.
(b) De Nat. Deor. L. I.
(c) Placit. Phil. L. I. Ch. 3.
(d) Comment. in Epict.



LES

LES

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

L'ETAT *de l'Asie à la naissance de* Cyrus, *Pag.* 2. *Mœurs des* Perses, 3. *Mœurs des* Medes, & *vices de la Cour d'*Ecbatane. 5. Cyrus *y est mené par sa mere* Mandane, 6. *Caractère de* Mandane & *sa maniere d'instruire* Cyrus, 6. 8. &c. *Enyvré de louanges*, Cyrus *devient vain & suffisant*, *mais* Mandane *l'en guérit par l'Histoire de* Logis & *de* Segée, 10. 11. 12. 13. *Preuve signalée du courage & de la conduite de* Cyrus *dans une bataille contre les* Assyriens, 15. 16. Mandane *le laisse à* Ecbatane *sous la conduite d'*Hystaspe, 18. *Il y devient amoureux de* Cassandane, & *en est aimé*, 19. 20. *Il a pour rival* Cyaxare *Prince de* Medie *son Cousin*, *ce qui lui*

 cause

cause beaucoup d'inquiétude, 21. Hystaspe *s'en apperçoit & tâche de l'en guérir par le récit des amours de* Stryangée *& de* Zarine, 23. *&c. Mais trouvant qu'il aimoit un objet si digne que* Cassandane, *il approuve son amour & l'y confirme*, 30. Cambyse *rapelle* Cyrus *de la Cour d'*Astyages, *où il laisse à regret* Cassandane *exposée aux attaques de* Cyaxare, 31. 32. Cassandane *part pour voir son Pere mourant à la Cour de Perse*, & Cyaxare *ordonne à* Araspe *de l'intercepter*, 34. *Ce qui n'étant pas exécuté il s'en venge cruellement, en tuant le frere d'*Araspe, *& le faisant servir à un repas à son Pere* Harpage, 36. Cyrus *épouse enfin* Cassandane, 37.



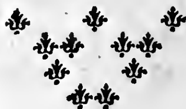
LIVRE SECOND.

CYRUS *va avec* Caſſandane *voir l'école des Mages près du golſe Perſique*, 39. *Ils y ſont bien reçus par l'Archimage* Zoroaſtre, 42. 43. *Hiſtoire de* Zoroaſtre *&* *de* Zélime *Reine de* Lycie, 44. *&c.* Zoroaſtre *dévoile à* Cyrus *les ſecrets de la Nature, le mechanisme du corps humain*, 59. *des plantes & des inſectes*, 60. 61. *les phenomenes de l'air* 61. 62. *& la ſtructure de l'Univers*, 64 *&c. Il lui explique enſuite la doctrine des* Gymnoſophiſtes *touchant le grand* OROMAZE, *le Dieu ſubalterne* Mythras *& les différens ordres de Génies*, 69. *la révolte des* Jyngas *ſous leur Chef* Arimane, 70. *les déſordres qui s'en ſont ſuivis*, 73. 74. *juſqu'à ce que* Mythras *rétabliſſe l'harmonie univerſelle* 74. Caſſandane *meurt après avoir donné à* Cyrus *deux fils & deux filles*, 77.



LIVRE TROISIEME.

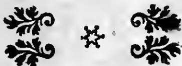
CYRUS *part avec* Arafpe *pour aller en Egypte*, 80. *Il rencontre* Aménophis *dans l'Arabie*, 80. 81. *Hiſtoire* d'Aménophis, *de ſon élevation à la Cour d'Apriés Roi d'Egypte*, 82. *Comment il fut ſupplanté par* Amaſis, *qui enſuite détrona* Apriès *& uſurpa la couronne d'Egypte*, 84. *&c. De la captivité, délivrance & retraite* d'Aménophis *&* d'Arobal, 97. *&c.* Cyrus *arrive en Egypte*, *Deſcription magnifique de ce pays*, 105. *&c. De l'ancienne hiſtoire d'Egypte*, 109. *De ſa police & de ſes loix*, 115. *&c. L'Hiſtoire* d'Hermès Triſmégiſte, 122. *&c. La Mythologie des anciens Egyptiens*, 129. *&c.*



LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

CYRUS, *d'Egypte se rend en Grece, & arrive à Sparte*, 136. 138. *Cet Etat menacé de ruine par l'opposition entre les deux Princes qui y regnoient, si Chilon ne s'en fût mêlé*, 139. *Ce Sage instruit* Cyrus *dans les loix, mœurs & coutumes des Lacédémoniens, & dans les institutions de Lycurgue*, 143. *&c. Et* Léonidas *lui fait voir leur discipline militaire*, 153. Cyrus *arrivant à Corinthe voit la pompe funebre de* Lycophron, 159. *Histoire tragique du Roi* Périandre, *de sa Reine* Mélisse, *& de son fils* Lycophron, 160. *&c.*



LIVRE CINQUIEME.

LIVRE

LIVRE SIXIEME.

Cyrus *arrivé à Gnossus Capitale de la Crete se rend au Temple de Jupiter Olympien, dont il admire la structure & les ornemens*, 212. *Il y rencontre* Pythagore, 214. *qui lui explique la doctrine d'*Orphée *touchant le siècle d'Or*, 216. *Il raconte à* Cyrus *la dispute publique qu'il eut avec* Anaximandre, *avec les raisonnemens de part & d'autre, & comment il remporta la victoire à l'aide d'un Miracle*, 221-229. *Suite de la dispute entre ces deux Philosophes en particulier*, 229. 238. Cyrus *dit à* Pythagore *son sentiment sur les Loix d'Egypte, d'Athènes, & de Sparte* 241. *& celui-ci lui fait voir celles de Minos, & lui dit pourquoi elles ont été si peu de tems observées en Crete*, 243. *Ayant quitté la Crete* Cyrus *raisonne avec* Araspe *sur le génie des Grecs & des Egyptiens* 248. Araspe *préfere les Egyptiens pour les sciences, & les Grecs pour la politesse ibid.* Cyrus *préfere les Grecs pour l'un & l'autre & définit la politesse*, 249. *Ils sont portés à Chypre & voient le Temple de* Paphos, *mais ils ne restent guere dans cette Isle profane*, 250.

LIVRE SEPTIEME.

Déscription de Tyr, 251. Cyrus *y trouve* Aménophis, *qui lui raconte comment* Arobal, *ci-devant son compagnon de prison, étoit devenu Roi de Tyr, & l'y avoit attiré*, 252. *&c. Le Roi de Tyr entretient* Cyrus *magnifiquement, & lui explique les moyens dont il s'étoit servi pour faire fleurir le commerce, & pour procurer l'abondance & les richesses que* Cyrus *y voyoit avec admiration*, 262. *&c.* Cyrus *est mandé pour être présent à la mort de* Mandane *sa mere*, 270. Cambyse *employe* Cyrus *dans les affaires d'Etat, & lui recommande* Sorane *son premier Ministre pour l'assister*, 272. Cyrus *découvre le caractere ambitieux de ce Ministre, & le manie avec beaucoup d'adresse*, 273.

273. Cyaxare *Prince de Medie sollicite son Pere* Astyage *de faire la guerre à* Cambyse *&* *à* Cyrus, *qui de leur côté font tout ce qu'ils peuvent pour la détourner*, 275. Soranes *gagné par* Cyaxare *tend plusieurs pieges à* Cyrus, 277. *&c. & excite des murmures parmi les Perses*, 283. Cyrus *s'en apperçoit, & trouvant la guerre avec son Grand Pere* Astyage *inévitable, il fait si bien qu'il tient tout tranquille en Perse, va au devant d'*Astyage *& de* Cyaxare, *& avec une bien plus petite Armée, les bat & les fait prisonniers, après quoi il fait une paix ferme avec* Astyage, *& guérit les Perses de toutes leurs craintes*, 285-294. Cyrus *est envoyé à Babylone*, 296.



LIVRE

LIVRE HUITIEME.



Discours

Discours sur la Mythologie des Anciens.

PREMIERE PARTIE.

SECON-

SECONDE PARTIE.



[illegible]

a [illegible]

[illegible]

[illegible] la [illegible]

[illegible] en [illegible]

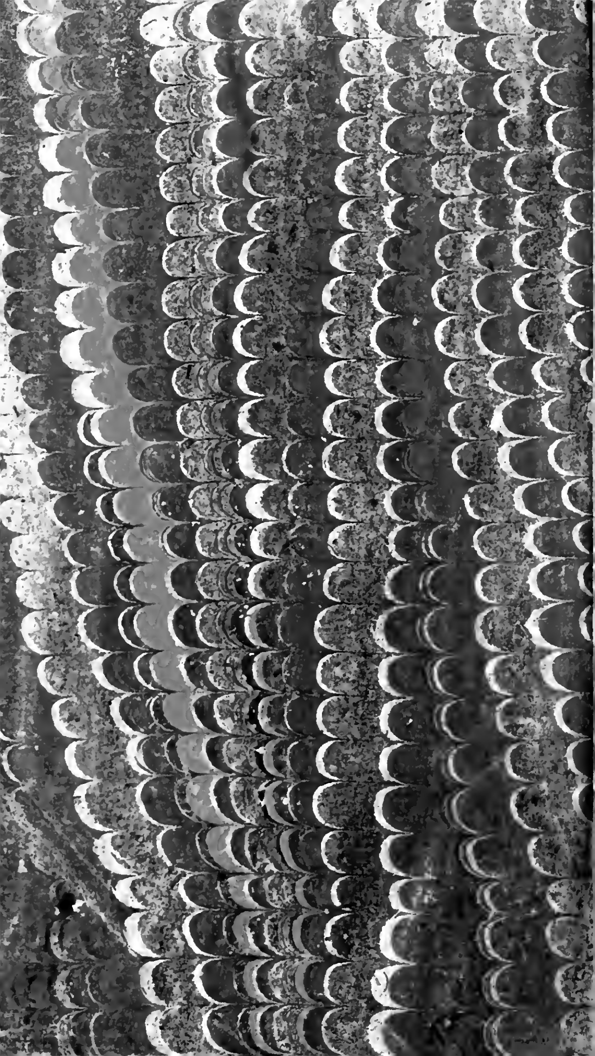
[illegible] de [illegible]

[illegible] Pythagore [illegible]

[illegible]

[illegible] plus [illegible]

[illegible]




ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY